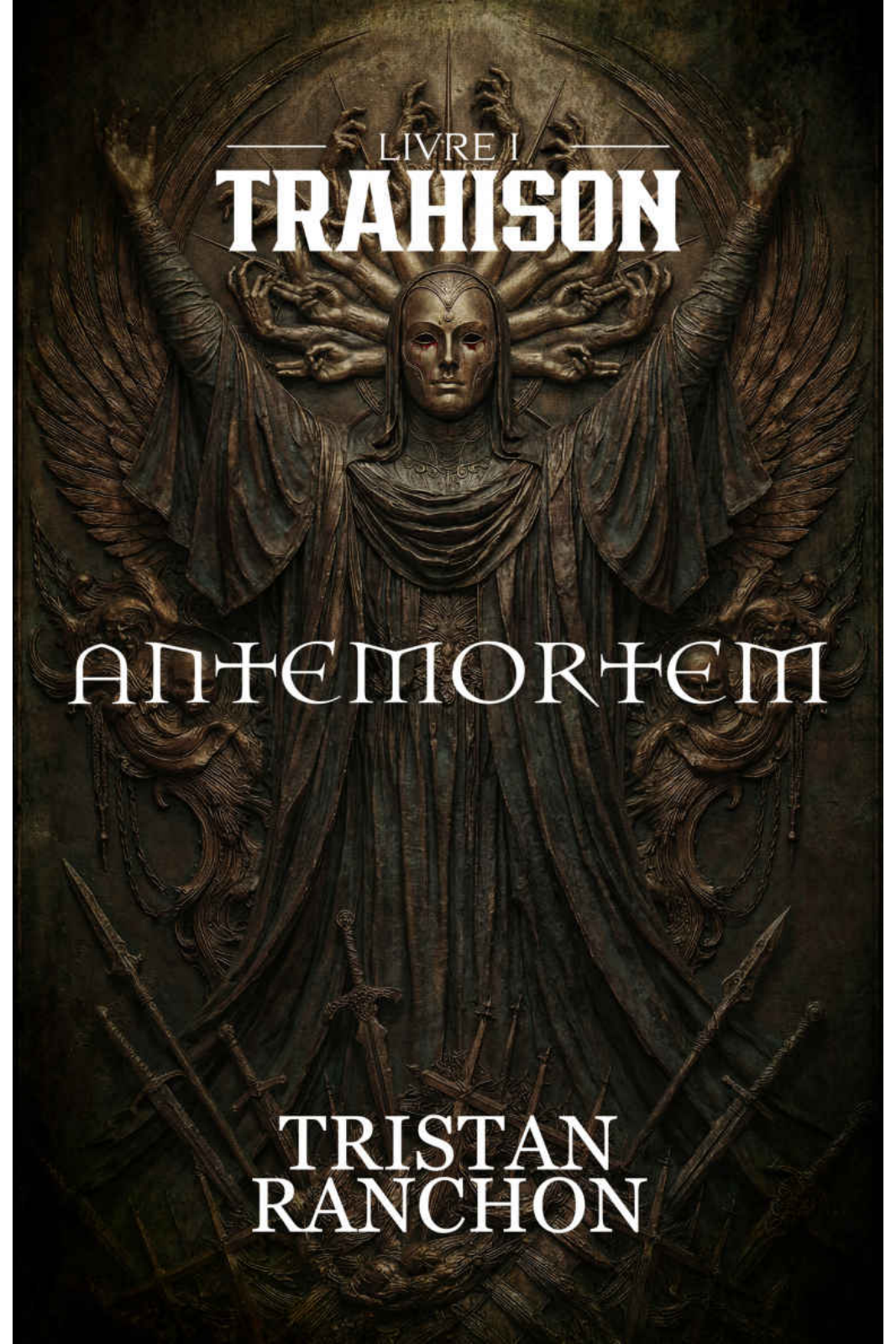
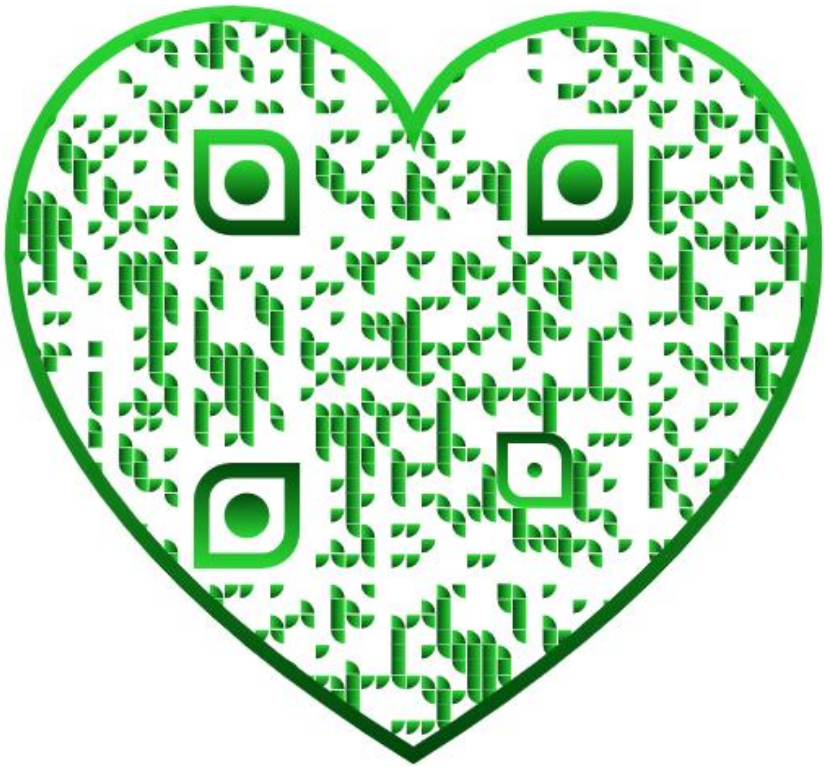

LIVRE I
TRAHISON
ANTEMORTEM
TRISTAN
RANCHON



LIVRE I
TRAHISON
ANTEMORTEM
TRISTAN
RANCHON

# Antemortem

*Livre 1 : Trahison*

Tristan Ranchon

Mentions légales © 2026 Tristan Ranchon

Tous droits réservés

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs. Toute similarité avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, est une coïncidence et n'est pas délibérée par l'auteur.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, électronique, technique, photocopieuse, enregistrement ou autre, sans autorisation écrite expresse de l'éditeur.

Couverture du livre et illustrations par @chris_era
Merci pour ce travail fantastique !

Aucune IA générative n’a été utilisée pour ce livre.
À la précision mécanique, je préfère l’imperfection humaine.

*Remerciements*

*Un grand merci à tous ceux qui ont permis, d'une manière ou d'une autre, à ce livre de voir le jour et à toutes ces idées de trouver un refuge. Plus qu'une passion, il s'agissait bien d'un besoin. Tous ne se reconnaîtront pas, mais chaque rencontre a participé à faire de moi ce que je suis. À ma femme, Melyssa, qui a supporté tant de récits sans fin et perdus dans les méandres honteux de ces histoires qu'on enterre, sans jamais cesser d'y croire. À mes enfants, pour m'avoir appris que l'héritage n'est pas une fatalité. À mon très cher Edouard, qui m'a sûrement bien plus influencé que ce qu'il ne pensera jamais. À mon ami Gregory Duval, pour tes conseils toujours honnêtes et inspirants. À ma mère, pour tout ce qu'elle a fait pour nous. À tous mes amis, passés et présents, qu'on se soit séparés ou non, vous avez réellement compté.*

*Enfin, à tous ceux qu'on a perdus et à ceux qu'on retrouve ou découvre, parfois sur le tard, avec plaisir. Je sais qu'ils se reconnaîtront. Et à toi, cher lecteur, qui as décidé de partager mon intimité, ce morceau de moi qui a pris vie dans ces pages. Qui que tu sois, merci.*

*Enfin, à toi, Diana, ma sœur. J'aurais adoré que tu puisses lire ce livre.*

# Chapitre 1

*16 septembre 1656. Fort d'Autan, aux frontières de l'Empire Ruinaï.*

*Père*.

Le constat était amer. La fin d'un voyage de six mois, de cités en campagnes, de forêts en montagnes pour prouver au monde que la rumeur ne pouvait être vraie.

*Père*.

C'était bien lui en contrebas. Adelrik, le maître et fondateur de l'ordre des exécuteurs. Le héros de l'empire Ruinaï. L'homme qu'il avait davantage connu par les légendes et les récits qui avaient façonné l'imaginaire des siens que par sa présence.

Oui, son *père* était là, face à ceux qu'il avait protégés au péril de sa vie pendant des siècles, horrifiant dans sa sérénité et son absence de doutes. Si cette aura avait autrefois été un réconfort pour les citoyens de l'empire, aujourd'hui elle n'était plus qu'une menace terrifiante. Le cri de la trahison.

Il se tenait droit dans son armure d'écailles typique de son ordre en ruinali, un métal qui donnait une teinte bleutée iridescente quand il était mélangé à l'acier, le visage caché par un casque corinthien du même alliage, son glaive acéré et recourbé pointé vers le sol dans la position de défi des exécuteurs. Il était prêt à fondre sur son propre peuple.

Et derrière lui, la horde.

Une marée de cauchemars qui, pendant des siècles, avait pillé et décimé les cités-États impuissantes. Des colosses de près de deux mètres trente pour plus de cent quatre-vingts kilos à la peau d'un bleu sinistre, profond comme l'océan déchaîné, à la musculature imposante, parfaite et anguleuse, bariolés de cicatrices et de rosaces scarifiées. Leur visage osseux semblait taillé dans la roche, comme s'ils n'étaient tous que fils et filles de marbre et de granit, avec des arcades proéminentes, animales, et d'impressionnants crocs menaçants.

Les armes qu'ils maniaient étaient démesurées. Nulle arbalète chez eux, mais de véritables balistes tenues à la main, des haches probablement capables d'abolir la lourde porte d'ébène qui marquait la frontière vers l'empire à elles seules et des épées forgées pour abattre des géants.

Ils étaient les tauralus, les trolls cruels des steppes.

Des monstres qui avaient hanté toute son enfance tant son père lui avait parlé d'eux. Et, après six cents ans à les traquer avec son ordre, ce père se trouvait dans leurs rangs, face aux siens, devant la

muraille d'albâtre des forts d'Autant, le dernier rempart qui leur interdisait l'accès à l'empire et à ses cités-États.

Gald observait d'un regard fuyant les camarades de sa décurie, la formation régulière de l'armée Ruinaï comprenant dix soldats. Et si l'un d'entre eux apprenait son secret ? Pourrait-il un jour assumer le poids du parjure de son père ?

Il ne connaissait pas encore leur nom, mais il s'apprêtait à mourir à leurs côtés, dans l'anonymat de ces montagnes glaciales. Contrairement à eux, il avait eu la chance de pouvoir choisir son sort ; parmi ces milliers de conscrits équipés d'armes qu'ils ne maîtrisaient pas et d'armures qui ne les protégeraient pas contre les trolls, combien pouvaient en dire autant ?

Lorsqu'il était arrivé, il avait entendu le nombre de huit mille. Huit mille soldats, des lanciers vétérans qu'on appelait traditionnellement *hoplès,* vêtus de cuirasses de bronze et de casques à cimiers, rompus à l'exercice des armes et organisés en phalange acérée de piques de sept mètres de long, et plus de cinq mille novices recrutés dans les quatre coins de l'empire pour les renforcer. Tous étaient réunis ici, en ce jour, dans la terreur d'une fin qui s'annonçait à grand bruit.

Les recrues, alignées sur la haute muraille à trente mètres de haut, avaient été équipées d'arbalètes à répétition, des armes simples ne nécessitant que peu d'entraînement, tandis que les soldats aguerris attendaient devant le rempart, en bataillons de cent soixante hommes, lances pointées vers l'armée terrifiante qui se rassemblait paisiblement.

La peur elle-même se promenait sur le mur dans une ronde impatiente au milieu des appelés terrorisés, scrutant au travers du vernis illusoire de leur ego pour fixer droit dans les yeux de l'animal apeuré qui s'y cachait. Même les fausses promesses de l'espoir ne suffisaient plus. Ils se tenaient au sommet d'une falaise, face à un océan déchaîné, et ils n'étaient pas assez sots pour penser que leurs corps frêles retiendraient la marée si elle décidait de franchir ce mur.

Dans ce marasme de regret et de peur, un seul homme restait parfaitement droit, le regard planté dans l'immensité menaçante de crocs sans faillir. Perché sur un énorme rocher noir qui séparait la muraille en deux telle la proue d'un gigantesque bateau, l'intendant du fort observait la scène entouré de ses conseillers. La main posée sur le pommeau de son glaive, son manteau de cuir et de peaux flottant sous les assauts du vent mordant, il semblait émerger d'anciennes gravures dramatiques, en véritable capitaine de navire sur son pont de pierre.

En dessous, un géant de marbre accroupi portait le poids de cette proue de basalte sur ses épaules antiques, la douleur de l'effort gravée

sur son visage immaculé. De ses pieds, meurtris par d'énormes cicatrices laissées par un sculpteur cynique, s'écoulaient de nombreuses sources d'eau comme autant de filets de sang qui dévalaient la plaine pour disparaître dans la forêt de pins devant laquelle les trolls avaient établi leur campement.

De la horde émergea un troll, nu, d'un pas calme et lourd, le corps recouvert de balafres rituelles dans des entrelacs complexes et hypnotiques. Tout en saluant l'exécuteur qu'il dépassait de près de trois têtes, il arracha une lance fichée dans le sol comme un trophée avant de la lancer plusieurs fois en l'air pour la soupeser.

— Ils… On n'a aucune chance, souffla un homme à côté de Gald.

L'image était en effet effroyable tant la différence était importante entre le troll et l'homme. Que de simples humains aient pu les retenir pendant des siècles était prodigieux. Que ces héros se retrouvent désormais face à eux était une pensée terrifiante et obsédante.

Il lui répondit par un sourire pincé et tenta de le rassurer d'un signe de tête. Il n'avait jamais réfléchi à la suite, lorsqu'il s'était engagé. Il avait traversé l'empire en espérant démentir la rumeur et maintenant sa propre fin se profilait. Son père était bien là et il ne savait pas quoi faire. Il pouvait déjà deviner la présence de l'abysse qui les emmènerait vers l'oubli et qui hantait le philosophe antique Adinien l'Ancien.

Toutefois, il se jugeait mieux loti que ses camarades d'infortune. Il avait cessé d'écouter les promesses attirantes et suaves de l'espoir tant la vie l'avait poussé à la considérer comme une amante cynique dont il ne fallait rien attendre, depuis le départ de son père dans ce qui devait être sa dernière expédition avant sa retraite.

Près de quinze ans en arrière.

Sa dernière expédition, en réalité, était celle-ci. Contre son peuple.

Le troll nu haranguait à présent les siens, les bras levés vers le ciel pour recueillir les acclamations de la horde. Au terme de ce qui parut être une prière aux cieux, il baissa la tête vers les murailles et s'élança dans une course furieuse. Il s'arrêta en labourant le sol de ses énormes pieds, et, tels les anciens lanceurs de javelot des stades antiques de Ruinaï, projeta son pieu vengeur sur plus de deux cents mètres pour frapper au hasard deux pauvres soldats. Embrochés ensemble, ces deux inconnus finirent de l'autre côté du rempart, dans la cour pavée, dans un fracas d'écailles d'acier, de cris étouffés et de rêves brisés, sous les yeux de spectateurs abasourdis.

Avec un hurlement de satisfaction, le troll s'avança les bras levés et les yeux fermés, le visage offert au soleil curieux derrière ses nuages noirs.

Sur son navire de basalte, le capitaine du fort ordonna la

vengeance d'un coup sec de son glaive, comme s'il espérait blesser lui-même la horde.

Des cordes sèches claquèrent comme les balistes crachaient la haine des hommes sur celui qui venait de porter le premier sang. De longs traits acérés traversèrent la bête de part en part pour s'enfoncer dans le sol derrière elle, la laissant debout, figée dans une ultime position de défi, un sourire triomphant sur les lèvres.

Un troll, aux cheveux et à la barbe blanche sur un visage ridé où perçaient deux yeux gris malicieux, émergea de l'armée des steppes pour se placer aux côtés d'Adelrik, les bras croisés, suivi d'un autre, un véritable monstre même parmi les trolls qu'il dépassait de plusieurs têtes. Il portait un casque de bronze ciselé et orné d'entrelacs déroutants auquel étaient attachées quatre longues défenses d'ivoire au niveau de ses protège-joues. Son torse musculeux était recouvert d'une épaisse cuirasse vert-de-gris surmontée d'un lourd manteau de fourrure sur lequel reposait le crâne d'un ours dont les pattes descendaient en des sangles sanguinolentes. Il avait l'allure d'un chef, de ces meneurs qui ne devaient leur empire qu'à la crainte qu'ils inspiraient, un respect teinté de pourpre qui écartait ses congénères sur son passage.

— Leur chef ? murmura une femme à ses côtés.

Grande et menue, le regard sévère, la lèvre fendue par une ancienne balafre qui courait jusqu'à ses pommettes saillantes, les cheveux blonds noués en plusieurs tresses, elle tenait son casque sous le bras avec nervosité, son arbalète chargée et posée contre les créneaux du rempart.

— À l'évidence, oui, répondit-il en enfonçant son casque en acier sur la tête. Enfin, j'espère. Aucune envie d'imaginer qu'il puisse y en avoir de pires que celui-là.

Gald réajusta sa tunique d'écailles dorées, accrochées sur un pourpoint de cuir marron usé, avant de remettre en place ses petites épaulières verdies par le temps et sa capeline rouge régimentaire.

D'autres trolls nus se détachèrent de l'armée bleutée en s'exhibant dans des provocations grivoises et grossières.

Dans l'anarchie, ils s'élançaient pour projeter leurs traits mortels vers les recrues sur le mur ou les hoplès en rangs serrés qui en protégeaient les racines, sans jamais se soucier de la riposte qui frappait inévitablement. Ils ricanaient en se bousculant naïvement et leurs rires continuaient même après avoir subi le courroux des balistes.

Sur les remparts, le chaos s'imposait sous les hurlements des soldats perforés, parfois par deux ou trois, emportés dans la cour ou cloués à des camarades agonisants. Les tirs prirent fin lorsque le dernier provocateur fut abattu, debout, les bras écartés en signe

d'adieu. Ils étaient plus d'une vingtaine à avoir péri de la sorte, transformés en totems macabres sans que cela émeuve leurs compagnons.

Puis, sous les yeux des défenseurs éprouvés, l'impossible eut lieu. Une rumeur souvent répétée à voix basse que les exécuteurs colportaient depuis des siècles. Une légende qu'on imaginait fausse pour se rassurer.

Certains des trolls crucifiés bougeaient, blessés, mais pas encore morts. Péniblement, ils s'extirpaient de la fatalité de leur dernière prison en tirant dessus de toute leur force tandis que leurs blessures se refermaient à vue d'œil.

La panique porta son coup fatal et remporta sa bataille contre l'espoir grâce à cette passe sournoise. Partout sur le rempart, des dizaines de recrues lâchèrent leurs armes et quittèrent leur position en titubant. Ils n'agissaient plus en individus, mais en groupe, et cet égrégore d'instincts primaires n'avait qu'un seul objectif : survivre, survivre à cette folie et au carnage qui approchait. La fuite devint bousculade entre ceux qui cédaient à la terreur et ceux que l'honneur insensé poussait à rester contre toute logique.

Sous la panique, la bousculade vira à l'affrontement.

Autour de lui, Gald sentait la détermination fondre et l'inquiétude remplacer sournoisement les espaces vacants.

La jeune femme lâcha son casque, et le temps du glas de son rebond, elle recula avec un rictus de terreur figé sur ses lèvres coupées. Gald lui posa une main tremblante sur l'épaule pour la retenir, conscient que cette crainte pouvait à tout moment se transformer en un brasier dévorant.

— Si ce mur tombe, tu ne seras en sécurité nulle part. Nous non plus. Unis, nous pouvons survivre un jour de plus, lui fit-il avec la voix chevrotante.

Elle se dégagea d'une série de coups maladroits pour se frayer un chemin dans leur décurie, comme si les trolls étaient déjà sur le rempart, à sa poursuite. Il n'eut pas le courage de la retenir, de forcer pour qu'elle reste à sa place. Il savait qu'il aurait été responsable devant les cieux si elle venait à quitter ce monde après lui avoir imposé ce choix. Il la regarda fendre la foule en traînant avec elle sa peur dans un sillon empoisonné.

— Ni les tiens ! lui cria-t-il malgré lui. Ils ne survivront pas sans ce mur ! Tu les condamnes tous !

Elle continua de creuser son chemin sur quelques mètres dans des coups d'épaules, comme poussée par l'inertie de sa décision, avant de s'immobiliser, dos tourné, secouée par une respiration saccadée.

Elle traversa le vide laissé par sa tentative de fugue la tête basse, les doigts enfoncés dans ses paumes sous les regards compatissants de

ceux qui n'avaient pas le courage de choisir la vie, pour revenir à son poste en silence. De nouveau armée et protégée de son casque, elle cala son arbalète sur le rempart sans un regard pour ceux qui l'accompagnaient dans cette fatalité.

Sur son visage, Gald voyait toujours le même rictus tremblant de peur, niché entre les faux-semblants, et dans ses yeux bleu-gris, l'amertume d'un choix qui n'était pas le sien. Venait-il de la condamner ?

En contrebas, son père ne sourcillait pas malgré les cris d'agonie, les pleurs et les derniers râles de ceux qu'il avait juré de défendre. Il avait espéré voir en lui du regret, touché par les conséquences de ses décisions absurdes et étrangères à toute logique. Il s'était rassuré en se disant qu'il était poussé par le devoir et l'obligation. Mais il n'avait pas réagi.

Il était là pour eux, dans son rôle d'exécuteur façonné par les siècles. Il faisait partie de cette horde et, d'une certaine façon, en était l'incarnation totémique.

Comme pour sceller cette prise de conscience, une dizaine d'exécuteurs sortirent des rangs pour se placer à ses côtés. Leurs armures étaient sensiblement différentes de ce qu'il avait connu à l'époque, plus sobres et par certains aspects plus modernes. Ils baissèrent la tête en même temps, lames vers le sol, dans une prière solennelle et vengeresse.

— Très gentil de nous présenter vos vœux, cracha Gald entre ses dents.

Un des hommes d'une décurie à côté se pencha pour le regarder avec un air étrange, entre l'amusement et l'interrogation, ses yeux d'un vert sombre encadrés par un masque de taches de rousseur.

Il lui répondit par un sourire gêné avant de reporter son attention sur la bataille qui approchait. Les bataillons serrés de phalangistes s'écartaient et laissaient passer des balistes imposantes, poussées et actionnées chacune par des groupes de cinq artilleurs.

Les trolls n'eurent pas le temps de réagir.

Aidées par le chargement automatique des balistes à répétition, des dizaines et des dizaines de flèches énormes se mirent à pleuvoir au hasard, éclaircissant pendant un moment les rangs compacts des monstres des steppes.

En réponse, une percussion profonde s'éleva de la horde, si grave que les défenseurs la sentaient par leurs ventres avant de l'entendre, d'une note funèbre qui secoua même la pierre blanche du rempart.

L'armée entière s'élança, en un seul bloc, dans une démarche sûre, provocante par son insouciance, puis, soutenue par le son d'une trompette de guerre terrifiante, aiguë et vibrante, la marche se transforma en course bruyante. Le géant de marbre sous la proue de

l'intendant du fort trembla si fort que Gald aurait juré qu'il était prêt à se lever à son tour pour fuir cet enfer.

Adelrik, le maître des exécuteurs, se précipita lui aussi, mais le vieux troll à ses côtés le retint par l'épaule en secouant la tête.

Le sol était labouré par des milliers de pieds puissants, ébranlé et meurtri par la cavalcade assourdissante d'une armée comme l'Empire n'en avait jamais affronté. Le tonnerre aurait pu jouer ses plus belles mélodies que personne ne l'aurait entendu dans ce vacarme.

Dans leurs courses, certains s'arrêtaient pour projeter des javelots gigantesques, pour tirer avec des frondes dont les pierres auraient peiné à être propulsées par des catapultes ou pour arracher des morceaux de créneaux à l'aide de balistes portées à bras.

D'énormes canidés au pelage rayé, le dos voûté, le crâne allongé au sommet aplati, furent lâchés en meutes guidées par des trolls nus qui accouraient comme s'ils en faisaient partie. Ils claquaient l'air à l'aide de formidables fouets effilés que les molosses esquivaient les babines pleines de baves, dans des bonds qui marquaient le sol de leurs griffes épaisses pour se rapprocher des phalanges.

À cette simple vue, les servants des balistes s'enfuirent en traînant avec eux, dans les rangs des hoplès, la panique et le chaos, tandis que sur le rempart, les recrues tétanisées s'agenouillaient et rampaient pour trouver réconfort et protection aux pieds des créneaux.

Des cris, partout.

Assis contre la muraille, l'arbalète serrée contre lui, Gald observait sur la proue de granit le capitaine du fort, imperturbable. Pas un seul tir ne filait dans sa direction et celle des stratèges qui l'entouraient. Il donnait ses ordres sereinement dans une danse de drapeaux et un orchestre de clairons qui parvenait à peine à percer le chaos ambiant.

Les hoplès se mirent en marche à leur tour, d'un pas cadencé qu'accompagnaient leurs rugissements, lances pointées vers la horde, dans une ligne désynchronisée. Certaines phalanges peinaient à se réorganiser suite à la fuite des artilleurs et des brèches évidentes se dessinaient dans la muraille de piques acérées. Les énormes molosses à l'apparence préhistorique dévièrent leur trajectoire sous les coups de fouet et, comme de féroces charognards, se glissèrent au creux des failles béantes dans les aboiements et la poussière.

— Tirez ! Levez-vous ! Défendez l'empire, défendez Ruinaï ! Pour le Sénat et le Gestalt !

Les premiers tirs timides s'élevèrent dans les airs pour retomber dans les meutes, très vite sanctionnés par la horde hurlante qui approchait des murs de leurs javelots disproportionnés. Les plus courageux furent les premiers à tomber, comme trop souvent, et finirent leur triste vie dans la cour, au milieu d'autres victimes à

l'agonie.

Gald tentait de reprendre le contrôle sur sa respiration erratique, la poitrine serrée par l'angoisse. L'instinct tâchait de l'évincer de son propre corps pour faire ce qu'il avait été programmé à faire : survivre. Il lui montrait des dizaines d'échappatoires honteuses et le forçait à toutes les considérer. Tout, plutôt que de se lever et tirer sur la marée bleu nuit qui bientôt les dévorerait.

Il n'avait pas eu leur chance, à tous ces putains d'immortels !

Eux partiraient après avoir expérimenté ce monde pendant des siècles, tandis que lui n'aurait même pas eu le temps de finir cette vie éphémère !

Chaque impulsion donnée de son dos sur la paroi pour se retourner finissait entre la honte et le ressentiment quand, à côté de lui, un jeune homme osa.

Au terme d'une longue respiration, il pivota, face à la horde. Il vida son chargeur automatique, carreau après carreau, debout alors même qu'une pierre frappait le créneau à côté de lui en faisant trembler le mur et qu'un javelot emportait en contrebas le soldat juste à sa droite.

Inspirée, ou honteuse, la jeune femme que Gald avait retenue plus tôt se leva à son tour et elle aussi, malgré le harcèlement du doute, s'opposa à la terreur qui approchait à grands pas.

Gald ferma les yeux et fouilla son esprit embrumé par le sang à venir à la recherche des conseils de son père, les rares moments qu'il avait eu la chance de passer avec lui.

La respiration du silence.

Le souffle des exécuteurs pour se calmer et affronter l'horreur des steppes et de ses habitants. Il appliqua à la lettre les consignes qu'il entendait si nettement qu'il s'attendait à voir le visage de son père en ouvrant les yeux, puis, sans réfléchir, il se retourna et décocha un premier projectile. Le tir frappa un des molosses à la cuisse sans le ralentir, à plus de cent mètres de là.

Un… deux… trois…

Comme prévu, la pointe pyramidale du carreau se déploya brutalement à l'intérieur de la blessure en arrachant les chairs et les tendons, fauchant le chien dans sa course et le laissant à l'agonie sur le côté, les pattes secouées dans une course vaine.

Le chef de meute, un troll au nez écrasé et aux joues brûlées, acheva la bête agonisante d'un coup brusque à la gorge avant de lever la tête vers les murs.

Il le fixait lui, avec des yeux si humains derrière ce masque bestial. De la tristesse ?

Un tir fendit l'air en sifflant, venu d'ailleurs sur le rempart, et lui transperça l'épaule dans une effusion de sang. Sans sourciller, il

l'arracha et le jeta au loin, sans cesser de planter son regard vengeur dans le sien.

Il ne prit pas d'élan. Son corps se contracta et un javelot énorme à la pointe acérée et dentelée fila vers les remparts, suivi d'un deuxième tout aussi rapide.

Dans les quelques secondes de silence qui le séparaient de l'impact, Gald comprit qu'il n'en était pas la cible. À côté de lui, la jeune femme continuait de cracher la mort sur les meutes qui s'infiltraient entre les phalanges, dans les espaces laissés vides par la lâcheté.

Il se jeta sur elle et ils heurtèrent tous deux le sol dans un fracas métallique, juste à temps pour que le trait meurtrier lui arrache sa propre épaulière.

Elle se releva d'un bond en se tenant le dos meurtri et, alors qu'elle se préparait à lui hurler dessus, elle se précipita sur lui. Encore sonné, il la vit poser une main sur son épaule et tenter de le rassurer. Il ne comprit que lorsque la paume de sa camarade se mit à rougir.

C'était son sang.

Ce fut le signal décisif pour que son cerveau accepte le message de la douleur. Ses yeux s'écarquillèrent, son souffle se coupa et il serra les dents pour ne pas crier.

À l'aide d'un bandage jauni où était enduite une sorte de sève odorante et gluante qu'elle sortit d'une besace à sa taille, elle banda sa plaie avec attention en sanglant aussi fort qu'elle le pouvait malgré ses protestations de douleur.

Il s'apprêtait à la remercier lorsqu'il remarqua le cercle qui s'était formé à côté de lui, autour du jeune homme qui s'était décidé le premier à tirer. Au centre de cette ronde de lâcheté et d'aversion, le malheureux gisait. Il avait été cloué contre le sol froid du rempart sous le choc, le torse perforé par un javelot semblable à un petit tronc d'arbre. Les bras levés pour implorer de l'aide, il poussait des hurlements étranglés dans des gargarismes écœurants. Son sang se répandait lentement autour de lui en rougissant la pierre blanche et si pure, provoquant le dégoût de ceux dont il osait toucher les pieds.

Gald se jeta à son encontre malgré la douleur, à l'intérieur de ce cercle de visages terrifiés. Fou de rage face à toutes ces statues pétrifiées, il vida ses poumons en insultes et en reproches étouffés de sanglots. Même la femme qu'il avait sauvée fuyait son regard, la joue humide et les yeux embués. Sur ses lèvres, une grimace de rejet.

Il attrapa la main du jeune homme et celui-ci la lui serra aussi fort que possible. Il détourna la tête pour cacher les larmes qui déjà perlaient.

Il sentait que la pression sur sa main se faisait de plus en plus forte comme le souffle du malheureux se faisait continuellement plus

faible. Ils le savaient tous deux, une troisième main était là, squelettique et imperturbable, avec laquelle on ne négociait jamais.

— Ne me laisse pas y aller, implora entre deux râles le jeune homme. Ne… me… Ne… Le… Pitié… Je… Je ne veux pas… je vois l'abîme… l'oubli… ne me laisse pas y tomber… ce gouffre… ce gouffre…

Gald se concentra sur le visage du malheureux pour fuir l'image obsédante de ce pieu qui semblait avoir jailli du sol pour pousser au travers de ses entrailles.

La main le serra une dernière fois, comme s'il nourrissait l'espoir de se cramponner à lui pour éviter la chute, puis, après avoir été parcourue de spasmes lamentables, elle devint lourde. Pouvait-il l'empêcher de sombrer ? Tant qu'il le tenait, il ne pouvait pas…

L'étau se relâcha d'un coup et il sentit son camarade inconnu partir. Il tombait dans le néant. Ce n'était plus un homme, mais un cadavre. Quelque chose avait subitement changé dans ses yeux. Il était mort en une fraction de seconde. Il n'était plus et son corps entier le lui faisait comprendre par une gêne viscérale, inexplicable. Il lâcha la main inanimée où il ne percevait plus aucun signe de vie et se jeta contre le créneau. Ignorant son épaule meurtrie qui le suppliait, il ajusta alors son tir sur le chef de meute en contrebas.

Il se rappelait précisément les leçons de son père.

— Jamais la cage thoracique ! lui avait-il dit d'un ton sec en tapotant fortement sur son torse de petit garçon avec ses doigts puissants. Elle est entièrement soudée. Les carreaux peinent à y pénétrer. Leur cœur se trouve dessous, comme nous. Mais il est presque inaccessible. Leur cou est du même acabit, musculeux et recouvert de cartilage.

Il avait alors appuyé faiblement sur sa trachée, et il était tombé à genoux en crachant et en s'étouffant.

— Chez nous, ce n'est rien de plus qu'un petit morceau de chair molle qui recouvre notre trachée, avait continué son père sans se soucier de lui. Leur corps, lui, a compris comment protéger cette zone. N'oublie jamais : nous vivons depuis deux mille ans au sein de l'Empire, eux survivent dans la terre la plus cruelle qu'on puisse imaginer.

— Regarde-moi ! hurla-t-il de toutes ses forces dans un mélange de haine et de peine. Regarde-moi, sale monstre !

Le chef de meute lui adressa un sourire narquois tandis qu'il attrapait un nouveau projectile avec dédain et amusement. Un premier carreau lui emporta deux doigts et, avant qu'il ne puisse comprendre, un trait lui perçait la joue, un deuxième s'enfonçait dans ses tripes et un dernier frappait ses lèvres. Son mauvais rictus s'effaça lorsque se déployèrent les têtes acérées comme des pétales mortels pour

transformer son visage en une peinture grotesque de chairs boursoufflées où se dessinaient des reflets d'acier bleutés.

Lorsqu'enfin l'immense corps meurtri s'effondra face contre terre, Gald reprit conscience du monde autour de lui, pour se retrouver témoin d'un véritable drame. Les meutes de canidés sauvages bondissaient dans les phalanges et, une fois à l'intérieur, se jetaient de tous côtés, mordant et griffant au hasard avant d'être abattues.

Ce fut à ce moment que la horde, nullement ralentie par les tirs venus des remparts, atteignit les lignes compactes.

Les hoplès, serrés les uns contre les autres, poussés par les rangs de derrière, absorbèrent bravement le choc initial et la marée sinistre s'immobilisa. La dame de l'espoir se dévoila à cet instant précis et répandit ses fausses promesses aux défenseurs sur le point de céder. Les piques se retiraient et frappaient frénétiquement, et, dans la surprise générale, les trolls furent forcés à reculer et à trébucher sur les corps accumulés des leurs. Les hommes tenaient et la vague venait de se fracasser sur une digue héroïque.

Mais l'espoir décevait fatalement, malgré elle.

Des dizaines de trolls nus prirent appui sur le dos de leurs camarades et se jetèrent au cœur même des bataillons harcelés par les meutes de crocs et de baves. Les piques pointées en l'air se brisèrent sous leur poids et ainsi commença la boucherie. Des hommes soulevés comme des poupées de chiffon et projetés contre les remparts, des têtes fracassées par de simples poings, des boucliers arrachés et lancés avec suffisamment de force pour décapiter. Une à une, les phalanges s'effondrèrent et prirent la fuite en direction de la porte d'ébène, poursuivies par un torrent de violence sans pitié que les rares tirs qui osaient encore s'élever de la muraille blanche ne gênaient pas.

Gald ne plia pas. Fou de rage, il décocha carreau après carreau, dans un océan interminable où ils se noyaient avec impuissance. Lorsqu'un bruit métallique aigu l'informa que son chargeur était vide, la majorité du rempart était déserte. Les hommes et femmes appelés pour défendre l'empire filaient dans la cour en courant et en hurlant tandis que le capitaine de la forteresse, perché sur son rocher, descendait de son trône éternel la tête basse, suivi par ses stratèges et porte-drapeaux.

En quelques minutes, le premier des cinq forts d'Autant était tombé. Pourtant, l'impensable se produisit.

Les tirs ne s'élevèrent plus de la horde et les trolls laissèrent les survivants des phalanges regagner la porte où ils se réorganisèrent en carrés. L'armée entière faisait demi-tour, l'esprit léger et le pas insouciant.

Au pied des murailles, alors que des milliers de cadavres attendaient d'être ramassés par l'émissaire squelettique de la mort,

dans une dernière insulte à la mémoire des soldats sacrifiés, des trolls blessés se relevaient pour rejoindre leurs compagnons en boitant, certains avec des pans de chair ostentatoirement absents.

— On… On a survécu, lui fit la jeune femme en tremblant. Je… je te remercie. Je suis… Je m'appelle Alican.

Il n'arriva pas à lui répondre, incapable de se détacher de cette image de tous ces lâches paralysés par l'agonie d'un des leurs. Avait-il sauvé la bonne personne ?

Il resta aux côtés du corps sans vie qu'il avait accompagné dans son dernier voyage jusqu'à l'arrivée des embaumeurs. Il leur fallut longuement négocier pour qu'il les laisse l'emmener, loin de lui, des remparts et de ses anciens compagnons qu'il n'aurait jamais l'occasion de connaître. Il refusait qu'il rejoigne les rangs de ces inconnus tombés au combat. Il ne serait jamais « qu'un de plus ». Jamais.

Des heures après leur départ, au pied de la muraille blanche, solitude et mort, main dans la main, erraient parmi les râles silencieux de soldats blessés, désespérés et trop brisés pour appeler à l'aide, les yeux rivés sur le ciel dans l'attente de leur ultime libération.

Certains souriaient. L'approche de leur fin leur avait fait prendre conscience qu'ils n'étaient pas les plus à plaindre dans cette pièce dramatique.

# Chapitre 2

*Rétha-Itas, cité-État capitale de l'empire Ruinaï. Quinze ans plus tôt.*

*4 août 1641. Trois semaines avant le départ de la caravane vers les steppes.*

— Ce n'est pas juste, fit Liana, la femme d'Adelrik. L'empire a plus que bénéficié de tes services. Il n'existe personne à qui ils soient plus redevables.

Elle lui tournait le dos, appuyée contre la lourde table en bois de leur salon, pendant que ses longs doigts jouaient d'un air distrait sur les nombreux éléments complexes et fins de marqueterie d'ébène, d'acajou et de cèdre bleu.

Adelrik baissa la tête.

Elle avait raison, bien entendu. Elle avait raison et ça le dévorait. Tandis qu'il restait là, incapable de trouver une meilleure explication que son dévouement total à son peuple, le remords faisait les cent pas dans la maison.

— Peu importe ce que je fais, je serai toujours… commença-t-il.

— Redevable à l'empire. Je sais, le coupa-t-elle. On a déjà eu cette discussion des dizaines de fois.

— Non, Liana. Je me fiche bien de l'empire, du sénat, de tous ceux qui ont précédé ou qui suivront. Je fais ça pour mon peuple. Pour toi, pour Gald. Pour les centaines de familles que j'ai vues brisées par ces monstres.

Elle soupira en se retournant, les bras croisés et la mine atterrée. Adelrik se surprit à, une fois de plus, être saisi par la beauté sauvage de la femme qui partageait secrètement sa vie depuis maintenant plus de soixante-dix ans.

Sa chevelure cuivrée descendait en cascade sur ses épaules fines, encadrant un visage strict et osseux, des yeux d'un vert perçant presque doré, de petites pommettes saillantes, des lèvres subtiles recouvertes d'un baume d'un rouge vif. Elle était vraiment admirable, aussi jeune et parfaite que lors de leur rencontre.

Elle portait une toge blanche transparente, nouée sur la poitrine à l'aide d'une lourde broche en or et bronze sertie d'une grosse opaline. Elle allait pieds nus sur le sol de granit noir, comme elle en avait l'habitude. Il était tombé amoureux d'elle pour ce genre d'excentricité.

— Depuis combien de temps combats-tu pour les tiens ? lui demanda-t-elle avec la voix tremblante.

Elle contourna la table en faisant glisser ses doigts dessus et lui prit les mains dans les siennes.

— Et si, pour une fois, tu laissais ton peuple être bienveillant et protecteur avec toi ? Tu en as fait assez. Vous en avez fait assez. Il n'y a plus de menace depuis longtemps maintenant. Tu leur as offert des siècles, n'est-ce pas assez ?

Elle laissa ses ongles courir délicatement sur ses bras nus et meurtris par les siècles, et il ne put refréner le frisson qui s'invita le long de sa colonne.

— Ce sera ma dernière expédition, lui répondit-il en se forçant à garder une voix crédible. J'ai la promesse du sénat. Je me concentrerai ensuite sur la formation des recrues.

— Que t'ont-ils promis pour que tu aies choisi dans ton cœur avant même de m'en parler ? lui demanda-t-elle en le lâchant et en reculant.

— L'empire vous versera, à notre fils et à toi, une rente confortable, peu importe que je rentre ou non. Et ils ont accepté de te recevoir, pour discuter de ton père.

Liana ouvrit de grands yeux et se plaqua les mains sur la bouche.

— Rien n'est fait ! poursuivit-il aussi sec de peur de la décevoir. Mais Aetius appuiera ta prise de parole.

— Je suis désolée, mais je ne peux pas te sacrifier pour libérer mon père. Notre fils aussi mérite d'avoir le sien.

Silence passa discrètement, mais, comme à son habitude, sa démarche était pesante et lourde. Remords, lui, continuait les cent pas inquiets aux côtés d'un Adelrik rongé par la culpabilité.

— Il ne s'agit pas d'une expédition militaire cette fois, Liana. Il…

— Alors, dans ce cas, ils ont encore moins besoin de ta présence ! N'importe qui fera aussi bien l'affaire. Garus pourrait très bien mener la barque, il te seconde depuis des années.

Il s'avança et lui attrapa délicatement la tête entre les mains pour écarter une mèche de cheveux en lui caressant le visage de son pouce.

— Garus… Garus n'a plus la vigueur d'antan, fit-il avec amertume. Le sénat demande expressément ma participation. Il ne s'agit que d'une expédition archéologique. Une simple caravane de savants, de géographes et d'érudits. Nous devons uniquement cartographier les terres sauvages et comprendre un peu plus l'organisation des Tauralus.

— Ils te manquent tant que ça pour que tu décides de les rejoindre dans ces terres poisseuses seulement deux mois après ton retour ?

— Liana, il suffit, gronda-t-il avec une lueur noire dans les yeux. Que tu m'en veuilles, je le comprends, mais surveille ce que tu dis. Ils m'ont volé bien plus que tu ne l'imagineras jamais.

Elle enfonça son visage dans la main qui la caressait toujours délicatement.

— Et comment pourrais-je le savoir ? Tu gardes tes vies précédentes totalement secrètes. Ton fils t'en veut déjà énormément. Je l'entends le soir maudire l'empire, le sénat… et les exécuteurs. La dernière fois, vous êtes partis pendant près d'un an, Adelrik.

Il tourna la tête vers l'immense tapisserie représentant Rétha-Itas, la cité blanche aux cent tours.

— Ça doit être une malédiction familiale. J'ai passé mon enfance à pester contre mon père en secret. Toujours en guerre…

Il se retourna vers sa femme, le regard déterminé.

— Mais j'ai fini par comprendre qu'il existe des choses plus grandes que l'ego. Des choses qui méritent qu'on se mette de côté. Il le comprendra aussi. La nécessité.

— Quelle nécessité ? s'emporta Liana en le repoussant. Il n'y a pas de nécessité ! Il n'y en a plus depuis des années. Vous les avez traqués et renvoyés plus loin que n'importe qui ! L'empire est en paix, Adelrik. La seule nécessité est en toi. Tu as besoin d'eux, de cette chasse sans fin. Mais tu as une famille ici. Une deuxième famille, si on veut être honnête. Ta première sera toujours tes exécuteurs et tes trolls. Tu as combattu pendant plus d'un millénaire ! Des dizaines de vies cumulées ! À quoi bon être béni et récompensé par l'élixir si c'est pour tout gâcher ?

— J'ai fait une promesse quand nous avons créé les exécuteurs, Liana ! Cette expédition est importante. Elle marque un nouveau monde. Nous ne craignons plus ces créatures, nous cherchons désormais à comprendre comment elles fonctionnent. Ils ne sont plus une menace pour nous.

Elle secoua la tête, l'incompréhension dans les yeux.

— À force, un jour, quand tu rentreras, un homme sera dans mon lit et ses affaires dans tes placards. Ce sera tout ce que tu auras mérité. Tu as intérêt à assurer cette nuit. Et tu devras toi-même avertir ton fils. Je ne peux plus supporter ses pleurs de désespoir et son regard blessé, mon cœur de mère ne peut plus l'endurer. Promets-moi d'être de retour dans six mois, comme convenu.

Adelrik serra sa femme fort contre lui en regardant par la fenêtre ouverte, vers la cour pavée où jouait son seul enfant. Ce n'était pas la première fois qu'il le décevrait. Il espérait seulement que ce fût la dernière.

Derrière lui, la dame de l'Espoir fulminait les bras croisés. Elle savait qu'elle serait accusée pour des mensonges dont elle n'était pas responsable.

***

*12 août 1641. Deux semaines avant le départ de la caravane.*

Garus dévisageait son reflet dans le miroir de bronze poli depuis si longtemps qu'il lui paraissait parfaitement étranger.

Après deux cents ans sans vieillir, ce visage ridé le plongeait dans l'inconfort, comme un inconnu qui toquait chez lui avec la voix et les habits d'un ami proche. Il se reconnaissait, bien entendu. Mais quelque chose en lui persistait à voir dans ce vieillard une parodie inquiétante de ce qu'il était, de ce qu'il avait été et qu'il s'était préparé, à tort, à être pour toujours.

Il s'attarda sur le visage de ce vieil homme familier dans le reflet. Ses longs cheveux bruns légèrement frisés et sa barbe épaisse et nouée se teintaient doucement avec les années d'un gris porteur d'un message lourd. Un avertissement que l'élixir lui avait permis d'ignorer pendant bien longtemps.

Derrière cette nouvelle fourrure, sa longue figure à la mâchoire dessinée avait conservé sa puissance malgré les rides qui gagnaient du terrain.

D'année en année, cependant, son regard ambré s'assombrissait, ses gestes se faisaient moins précis et son dos se plaisait à lui rappeler qu'il n'était plus dans ses belles années.

Oui, c'était bien lui. Une version de lui-même qu'il n'aurait jamais pensé rencontrer un jour.

Il se préparait pour retrouver ses compagnons près de la grande porte nord, dans l'immense fort Alégia, à moins d'un kilomètre de Rétha-Itas, la capitale de l'empire Ruinaï. La forteresse de l'ordre des exécuteurs, sa demeure depuis deux siècles.

Il se rinça le visage dans l'écueil de bois devant lui en esquivant le regard du vieillard qui le toisait, et, d'un geste affûté par les années de pratique, dessina sa barbe à l'aide d'un rasoir au manche d'os. Une eau légèrement rosée s'enfuit dans l'évier sous un juron grossier.

Il ne se coupait jamais en se rasant, dans le passé. Il se sécha avec une épaisse serviette chauffée au-dessus de charbons ardents, profitant un instant de cette chaleur réconfortante et si rare.

Derrière lui, son armure attendait sur un mannequin de bois que les années dévoraient. L'armure des exécuteurs.

Depuis qu'il l'avait obtenue il y avait deux cents ans, il en avait changé chacune des pièces au moins cinq fois, des lanières de cuir qui lui permettaient de l'attacher jusqu'aux lourdes lamelles d'acier ruinali de son plastron qui se croisaient dans un enchevêtrement parfait.

Il l'enfila cérémonieusement avant de jeter sur ses épaules son imposant manteau de fourrure noué d'une grosse broche en cuivre. Il referma sa chambre sur l'image tenace du vieil homme au regard triste pour rejoindre ses camarades qui attendaient dans la cour.

Dans le fort, les chevaux affluaient avec leurs chargements de toutes sortes : vivres, acier pour les forges, charbon et des caisses

entières de carreaux pour leurs arbalètes.

La nuit tombait déjà et les préparatifs étaient loin d'avoir suffisamment avancé. Adelrik, le maître de l'ordre, espérait partir le plus tôt possible, mais lui craignait la précipitation. C'était la première fois que des civils les accompagneraient et l'idée même de devoir veiller à la fois sur sa vie, celle de ses frères d'armes et sur plus de cinquante citoyens habitués au confort et à la sécurité suffisait pour remettre en question sa participation à cette mascarade.

Aucun d'entre eux ne mesurait ce qu'étaient les steppes. Ils n'y voyaient qu'une nouvelle terre à conquérir pour l'empire et ses immortels, une simple liste de ressources et de possibilités. Tout le monde criait victoire depuis leurs dernières sorties, tout en refusant d'écouter ceux qui connaissaient ces terres mieux que leur propre foyer.

Les exécuteurs n'avaient jamais cru à leur triomphe. Ils n'étaient que des animaux sacrifiés sur un autel sanglant pour éloigner le démon pendant quelques années de plus. Que se passerait-il si l'offrande s'arrêtait ?

Il enfouit ses pensées et traversa la cour d'un pas qui résonnait gravement sur les pavés. La seule raison qui le poussait à accepter cette entreprise périlleuse était le seigneur de l'ordre lui-même, Adelrik. Il avait juré de le suivre et de l'assister comme bras droit et ami, et il n'avait jamais rompu sa promesse en près de cent dix ans. Il ne commencerait pas pour ce qui devait être la dernière sortie du maître de la confrérie.

La cour pavée, enveloppée depuis un moment par le voile scintillant de la nuit, était illuminée de dizaines de torches vacillantes et deux gros brasiers crépitants, solides face au vent sifflant. Autour d'un des hauts foyers attendait la caravane, un peu moins d'une centaine d'hommes réunis dans le fort depuis plus de trois jours, dans un écho nostalgique du temps où ce fort était rempli.

Une vingtaine d'exécuteurs, que lui-même et Adelrik dirigeraient, une trentaine d'hoplès de l'empire, des soldats lourds armés de longues lances, et près de cinquante chercheurs de toutes sortes : historiens, cartographes, spécialistes animaliers et géologues dépêchés par les différentes confédérations métallurgiques pour entreprendre l'exploitation des steppes.

Il rejoignit ses camarades sous les salutations respectueuses des guerriers qui se poussaient sur son passage et s'inclinaient en croisant les deux bras sur la poitrine, escorté par la crainte qu'il inspirait, comme un garde du corps qui se glissait dans son ombre depuis des siècles.

Un homme se détacha de la lumière vive et dansante pour venir à sa rencontre.

— Garus, mon ami, le salua chaleureusement, Adelrik. Je suis toujours aussi surpris que tu te joignes à nous.

— Ravi de te voir, lui répondit-il en souriant. Je ne pouvais pas te laisser partir sans ton bras droit. Ça fait bien longtemps que tout le monde sait que tout tourne ici grâce à ton homme de l'ombre ! Et Liana me tuerait si je ne venais pas.

Il s'attarda sur le visage sévère de son ami. Physiquement, il ne dépassait pas trente ans, mais ses yeux bleus verts trahissaient une expérience bien plus longue et douloureuse. Ses cheveux châtains mi-longs un peu ébouriffés, sa petite barbe brune aux reflets vaguement roux, si lui vieillissait, son compagnon n'avait pas changé. Il était resté le même depuis leur rencontre, il y avait de ça deux cents ans. Toujours ce regard vengeur, ce sourire franc et blessé. Il portait une armure plus légère que la sienne, plus adapté à son rôle de Punctiferii, chargé de frapper les trolls rapidement pendant que les autres encaissaient. Le poste le plus mortel depuis la création de l'ordre.

Il avait beau être bien plus imposant et bien plus grand que son mentor, se retrouver à côté de lui le ramenait systématiquement à cette époque, lorsque, jeune compagnon, il avait été formé par l'homme froid et déterminé qui deviendrait son seul véritable ami. L'un des rares à avoir passé l'épreuve des siècles.

— Et puis, je ne comptais pas rater ta dernière sortie. L'ultime expédition du légendaire Adelrik. J'imagine déjà la gloire quand je raconterai que j'y étais sur mon lit de…

Il laissa sa phrase en suspens et l'acheva par un sourire triste à moitié caché par sa moustache et sa barbe grisâtre.

Les exécuteurs étaient tous ensemble, devant le brasier, partageant une corbeille de figues et de raisin secs affinés dans une liqueur mentholée. Une tradition à laquelle il ne comptait pas déroger lui non plus.

— Et voilà ce bon vieillard, fit un des exécuteurs du nom de Lior en tendant la coupe de fruit.

C'était un homme élégant aux traits fins et au nez droit, au visage allongé encadré par des cheveux blond cendré mi-longs. Son sourire était une espèce rare, à mi-chemin entre la raillerie amicale et l'assurance réconfortante, et il l'exhibait comme un véritable trophée.

Garus se saisit d'une datte qu'il écrasa entre ses dents pour libérer l'eau-de-vie. Une vive sensation de fraîcheur brûlante lui envahit le palais, la langue et bientôt le gosier entier.

— Ravi de te voir toi aussi, Lior, fit-il en contenant une grimace. Bon sang, qui a ramené ça ? pesta-t-il en manquant de s'étouffer.

— C'est de ma cave, répondit Lior. Je l'avais gardé pour le jour de ma retraite. Mais il semblerait que notre grand maître la prendra avant nous !

— Et cette liqueur attend depuis ta tendre adolescence, c'est ça ? réagit Adelrik en prenant place sur un banc de bois à côté d'eux tout en attrapant un fruit confit au passage.

— Possible, en effet, lança Garus en laissant lui aussi s'échapper une grimace. Bon sang, c'est du sang de troll ce machin !

Il se mit à tousser en se frappant le torse du poing dans un brouhaha métallique. La toux rauque et grasse, comme un roulement abîmé, d'un vieillard en devenir.

— Il dit qu'il prendra sa retraite depuis tellement longtemps, ricana bruyamment Anidople, le cartographe de l'expédition, qui venait de les rejoindre.

Il avançait dans une démarche exagérée, comme si ses bras refusaient d'être collés à son corps et même de le côtoyer. C'était un homme carré, d'une taille moyenne, mais aux épaules faites pour porter le poids du monde, un visage débonnaire sans être naïf. Une tranquillité violente.

— Pas de fruits pour toi, lui rétorqua Garus en éloignant la coupe. Fallait s'engager parmi les exécuteurs quand tu le pouvais.

Adelrik lui fit une place sur le banc et l'invita à les rejoindre.

— J'ai fait mon temps au sein de l'armée, j'avais d'autres passions que de verser le sang, exécuteur, répondit Anidople d'une voix amusée.

— Tu étais surtout un peu trop doué pour répandre le tien, ricana Lior en lui glissant discrètement dans la main une datte imbibée d'alcool tandis qu'il s'asseyait parmi eux.

Le feu crépitant était secoué de petites explosions stridentes qui projetaient des étincelles jusqu'à plusieurs mètres de haut en emportant les sursauts honteux des âmes pensives. Garus et ses pairs avaient connu des centaines de soirées auprès de ce genre de brasier, si bien qu'ils pouvaient en deviner les essences simplement au bruit et à l'odeur. Ce crépitement était souvent dû à des résineux, pas les plus indiqués pour ce type de foyer, mais bien moins cher et accessible.

Anidople attira une petite table basse devant lui et déplia une carte superbement gravée sur du cuir épais avec un souci du détail qui dépassait de loin le simple cadre technique. Les couleurs étaient vives, le tracé parfait, dans une harmonie élégante entre la précision et la grâce. Il déroula par-dessus une feuille transparente sur laquelle était dessiné l'itinéraire pour former le schéma de leur futur voyage.

D'un coup d'œil, Garus sentit sur ses épaules peser le poids de la responsabilité de devoir accompagner et protéger autant de civils dans la terre la plus hostile que l'humanité connaissait.

Ils allaient traverser les plaines de l'empire jusqu'aux montagnes en passant par près de cinq cités différentes avant d'atteindre les forts d'Autan et leur imposante muraille. Et il ne s'agissait là que du début,

car leur voyage ne commencerait qu'une fois les lourdes portes d'ébène franchies.

— La première étape est le fort d'Autan, fit Anidople en déposant une petite figurine d'ivoire sur la forteresse. L'intendant Simus est prévenu, des vivres nous attendront. Pour la suite, il a été convenu avec le concours des exécuteurs ici présents, fit-il en désignant de la main ses compagnons comme s'il récitait un discours, de faire un détour par le fortin de Boiseur. Une semaine de marche depuis Autan.

— Une semaine pour des exécuteurs, le reprit Lior. C'est une information capitale. Nous voyageons d'ordinaire léger, sans trains de bagage. La caravane va considérablement nous ralentir.

— Dix jours paraissent plus raisonnables, ajouta Garus en fronçant les sourcils, ridant d'autant plus son front usé.

— Ils en auront huit, trancha Adelrik. Nous ne pouvons pas passer autant de temps à découvert. Nous serons une cible trop visible dans les steppes. L'itinéraire a été pensé pour nous dévoiler le moins possible. Traverser les collines rocailleuses nous exposera moins que les plaines, mais le voyage n'en sera que plus compliqué.

— Rien à voir avec les exigences des prospecteurs, bien entendu.

Lior venait de lancer ça au sein de la discussion avec désinvolture tout en aspirant d'un coup un raisin bien trop gorgé, le visage caché par ses cheveux indisciplinés.

— Ça fait partie des « éléments » qui ont participé au choix, lui répondit Adelrik dans un regard noir. Nous devrons faire halte au moins deux jours près du fleuve aurifère pour laisser aux géologues le temps de faire leurs relevés.

— J'adore les collines, surtout en cette saison, s'interposa Garus en posant des petites figurines d'ébène représentant des trolls. Mais vous oubliez que c'est la saison des migrations, la tribu des Skwälds sera en chasse à moins de quarante kilomètres. On pourrait contourner, passer d'abord par le Nord-Est, par les racines des monts d'Autant, pour descendre le long des fleuves Enkis. La zone est calme d'ordinaire.

Les flammes du brasier faisaient danser les silhouettes des statuettes sur la carte comme si elles en prenaient possession, leurs ombres animées dans d'étranges représentations tribales.

Un regard étonnamment complice s'échangea entre Adelrik et Lior, dans une messe secrète à laquelle Garus n'avait pas été convié.

— Le Nord est impossible à cette période, répondit Lior en se substituant à Adelrik sans réactions de sa part. Les derniers rapports font état de mouvements récents de chasseurs. Les Skwälds représentent un moindre mal par rapport à d'autres clans. Nous avancerons en premier, une fois arrivés au fort d'Autan. Nous devrons ouvrir la voie en conservant la communication avec la caravane, tout

en gardant une partie des nôtres en renfort des hoplès.

Garus frotta son épais menton de sa grosse main, plongé dans une inspection presque méditative.

— Qui est chargé de les diriger ? s'enquit-il en examinant la carte.

— Le capitaine Marius, lui annonça Segovarus.

Segovarus, que tout le monde connaissait ici comme le morose.

Un homme figé dans ses plus belles années, aux cheveux très courts d'un noir profond, à la mâchoire pointue et aux petits yeux foncés.

Il sourit intérieurement à l'annonce de ce nom. Il avait demandé lui-même à ce qu'on l'assigne à la caravane, mais la requête avait été refusée par le sénat quelques semaines plus tôt. Peu importait la raison de ce changement, il en était rassuré. Marius avait toujours été un capitaine compétent et l'un des rares hoplès à entretenir des relations avec l'ordre des exécuteurs.

— Ne bougez pas, je vais vous le chercher, il n'est pas loin, dit Arivor, la recrue qu'Adelrik formait depuis maintenant trois ans.

Il faisait partie de ces cas troublants dans l'empire ; il avait eu accès à l'élixir tard dans sa vie, à près de quarante et un ans, il y avait seulement trente ans. Il faisait donc physiquement plus âgé que son mentor et bien d'autres ici, tout en ayant un ou deux siècles de moins que la majorité d'entre eux.

— Bonne idée, Gowyr, lui fit Adelrik. Autant que Marius soit là pour les préparatifs.

Arivor lui lança un regard désabusé en s'éloignant. Le maître de l'ordre avait toujours eu cette habitude d'appeler les recrues qu'il prenait personnellement sous son aile Gowyr. Garus lui-même y avait eu le droit autrefois et la simple évocation de ce nom suffisait pour le ramener deux cents ans en arrière, à l'époque la plus douloureuse mais la plus intense de sa vie. Il n'avait jamais obtenu d'explications et avait fini par mettre ça sur le dos de traditions datant de la fondation de la confrérie.

Arivor revint en compagnie du fameux capitaine Marius, un homme au teint hâlé d'une prestance et d'une allure certaine, au visage long et aux traits nets, au front haut dégagé par des cheveux ébène taillés court. Ses yeux noisette étaient à la fois calmes et fatigués, surmontés de sourcils droits et disciplinés. Sa posture rigide et son attitude sereine semblaient crier silencieusement au monde qu'il ne le craignait pas et qu'il n'était pas du genre à ployer.

Il allait sans armure, vêtu d'une simple toge écrue serrée par une épaisse ceinture de velours à laquelle était accroché un glaive court à la pointe recourbée et sur ses épaules, une cape de fourrure tenue par une chaînette de bronze où pendaient de nombreux anneaux de cuivre

stylisés.

Garus se leva péniblement en poussant de ses mains sur ses cuisses pour se porter à son encontre et le salua avec un sourire franc.

— Vraiment heureux qu'ils aient fini par céder, lui confia-t-il en lui donnant une accolade musclée. Je craignais qu'on m'assigne un de ces arrivistes qui n'ont jamais vu le terrain.

— Je ne suis pas sûr de devoir te remercier, Garus ! Je commençais à apprécier la vie en ville. Les steppes n'avaient jamais véritablement fait partie de mes plans de carrière.

— Tu as notre accord pour utiliser ce qui se passera pour étoffer ta légende familiale, lança Lior en se levant pour le saluer à son tour.

Il lui tendit la coupe de fruit à l'alcool devant un Anidople offusqué par cette offrande.

— Lui, il est resté chez les hoplès, lui dit-il en voyant son regard contrit.

— Ce n'est pas censé être réservé aux exécuteurs ? répondit Anidople en piochant dans le bol trop rapidement pour que Lior l'en empêche. Pas assez vif, décevant pour un exécuteur. Tu devrais moins en manger et plus t'entraîner.

Garus laissa éclater un rire moqueur et Adelrik et Segovarus se joignirent à lui.

— Comme quoi, même si vous ne vieillissez plus, vous vous encroûtez, rajouta le cartographe en donnant une tape dans le dos de son compagnon.

Il sentit le regard désemparé d'Adelrik sur lui, et le regret pointa au creux de son âme. Son vieillissement prématuré était un sujet toujours aussi douloureux pour son maître.

Lior leur jeta un coup d'œil noir avant de retourner s'asseoir dans un haussement d'épaules, son bol serré contre lui comme un écureuil dans sa forêt.

Marius les salua les uns après les autres très formellement avant de se placer debout devant le brasier, les bras croisés dans un examen minutieux de la carte.

— Le sénat m'a confié plus d'hommes que prévu à l'origine, leur dit-il comme s'il faisait un rapport à un officier supérieur. On m'a transféré une vingtaine de soldats supplémentaires ce matin même. Trente piquiers, dix arbalétriers lourds et dix épéistes au total. Aucun n'est rompu à l'affrontement contre des trolls cependant.

— Nous sommes là pour ça, le rassura Garus. On a un peu d'expérience.

— Et mes hommes et moi ferons tout pour éviter les rencontres, lui dit Lior depuis le banc un peu plus loin.

— Il n'y a rien à craindre, compléta Segovarus. Les steppes sont mortellement vides depuis un certain temps.

— Combien de civils au total, Adelrik ? demanda Garus.

Il s'agissait de la question fondamentale pour lui. Ce qui allait déterminer la dangerosité de cette expédition.

— Ils devaient n'être que cinquante, mais le Sénat m'a prévenu qu'une bonne vingtaine d'autres pourraient se joindre à nous demain. De nombreux mécènes ont financé ce périple et attendent un retour concret.

— Bordel ! jura-t-il.

Il s'apprêtait à céder à sa rancœur, mais se ravisa en voyant tous les regards portés sur lui.

*Bien* !

Il ravala sa colère pour assumer le rôle du bras droit non sans amertume et, pour éviter d'envenimer les choses, il alla s'asseoir avec Lior à l'arrière, les moustaches agitées par des jurons pincés.

Comme attendu, le plan dévoilé n'était pas celui prévu à l'origine et il ne put se refréner plus longtemps. Il se leva bruyamment et, de sa carrure imposante, se tailla une place aux côtés de son commandant.

Les premières étapes étaient fidèles à ce qui avait été décidé par Adelrik, lui-même et un conseil inutile de différents représentants de sénateurs, d'industriels et de généraux dont les précédentes prouesses remontaient à plus de cent-cinquante ans.

Pour observer les traditions centenaires, ils avaient convenu que leur itinéraire au sein de l'empire devait passer par les quatre cités qui avaient accueilli la première armée vengeresse : Prytéra, le grenier de Ruinaï, la ville qui avait offert d'énormes quantités de nourritures aux exécuteurs, Virélis, la cité des cent sources qui avait fourni un contingent important de soldats, Ersilya, la cité de l'ordre des herborides, les médecins de l'empire, et enfin Cotharus, la cité des mines et des cathédrales de sel aux pieds des monts, la séparation avec le monde sauvage et le dernier palier avant d'atteindre les forts d'Autan. Depuis cette époque, il était d'usage pour les expéditions vers les steppes de conserver ces quatre étapes-là, en signe de reconnaissance et de respect.

Garus avait longtemps préféré un parcours plus direct vers les montagnes, mais il avait fini au fil des décennies par trouver ce cheminement mythique réconfortant. Les défilés et les réjouissances dont ils étaient les invités d'honneurs s'étaient révélés être une contrepartie presque nécessaire pour retourner année après année affronter la mort au mépris des probabilités moqueuses.

À l'aube de l'inspection de la carte, l'inquiétude montait.

Les civils et hoplès supplémentaires allaient sérieusement compliquer l'approvisionnement et les délais étaient trop courts pour s'y préparer.

— Garus, une fois passé le fort, je me repose sur toi pour défendre

la caravane, dit Adelrik.

— Comme d'habitude, répondit-il en hochant la tête. Je formerai le bouclier avec mon équipe.

— Lior, je te laisse les mains libres pour constituer le peloton qui nous servira d'œil et d'oreilles, continua Adelrik. À la condition que j'en fasse partie.

— Je ne comptais pas t'abandonner en arrière. Pas si proche de la retraite. Tu mérites ton ultime balade, non ?

Garus laissa vagabonder son regard le long de l'itinéraire, comme un de ses immenses oiseaux de proie qui rôdaient dans les steppes. Adelrik n'avait pas coutume de suivre Lior et ses Exploratores. Voulait-il s'offrir une dernière joute contre les steppes qui avaient occupé toute sa vie ?

L'étape suivante, après le fort de Boiseur, était les tours fortifiées sur la route des marécages. Quatorze donjons qui servaient de repères pour les expéditions, puis, au-delà du fleuve Khulla, l'inconnue totale. Le véritable début de leur périple.

— Nous devrons nous séparer de la moitié des nôtres au fort de Boiseur, finit Adelrik. Les sentinelles doivent être relevées et remplacées.

— Ce sera l'occasion de saluer Lorien, il doit s'emmerder là-bas à force, fit Lior en les rejoignant finalement. Ça fait presque dix ans, le pauvre.

— Quinze ans, le corrigea Adelrik sans lever les yeux de la carte.

— Quinze ! s'étonna Garus. Bordel que le temps passe vite. J'espère pour lui qu'il s'écoule aussi rapidement dans son fort.

— Nous allons simplement relever les jeunes recrues pour qu'elles nous suivent dans les steppes. Ça fera un bon exercice. Nous lui laisserons une partie des nôtres pour compenser.

Adelrik et Lior échangèrent un nouveau regard discret, tandis qu'Adinople déplaçait le pion qui représentait la caravane en ajoutant des bruitages imagés.

— N'oublions pas le but de tout ça, messieurs. Nous allons repousser les limites de la connaissance que nous avons de ces terres et de leurs habitants. Nous allons amener à l'empire la prospérité et le savoir.

— L'objectif premier est de vous ramener en vie, lui répondit Garus du tac au tac. Et crois-moi, mon ami, dans les steppes, ça ne va pas être une mince affaire.

Les spectres de ses responsabilités accumulées pesaient à ses côtés. Il les sentait jusque dans son sommeil, lancinants et entêtants dans les objections qu'ils lui susurraient à l'oreille sans jamais lui laisser le repos. Il les supportait à chacun de ses pas, comme autant d'assistants retors qu'il n'avait jamais demandés.

Les exécuteurs n'avaient jamais été créés dans ce but.

Cette caravane ne servait pas une finalité unique, mais les objectifs particuliers de près de six corporations différentes. Des molosses qui ne penseraient le moment venu qu'à dévorer la partie la plus tendre de la bête.

Il attrapa le pion d'ivoire sur la carte de sa grosse main. Les yeux perdus dans les flammes, il le faisait tourner lentement, de doigt en doigt, tandis que le monde se brouillait autour de lui. Peu lui importaient les ordres qu'il avait reçus, il ne sacrifierait aucun exécuteur pour les gratte-papiers de la caravane. Aucun.

Il y veillerait personnellement.

Ils passèrent le reste de la soirée à discuter autour du feu, profitant de l'occasion pour faire la connaissance de ceux qui allaient les suivre dans cette folie. Certains civils se joignirent même à eux, au départ timidement, puis, le froid aidant, ils se retrouvèrent tous à bavarder dans les bras réconfortants du brasier.

Si Adelrik s'amusait de ces différents corps de métiers et de leurs spécialités respectives, lui ne voyait là qu'une gêne effroyable qui menaçait la vie d'hommes qu'il avait respectés et apprit à aimer au cours de sa longue histoire. Il en avait vu disparaître tant, fauchés dans les steppes par une faux aveugle qui n'avait pas conscience de la valeur des âmes qu'elle arrachait.

Lorsque tout le monde fut parti se reposer, il ne restait autour du brasier que Garus, tiraillé entre la crainte qui rôdait dans son ombre comme une hyène affamée, et son mentor hypnotisé par les feux dansants.

Comme depuis deux cents ans, Garus ne troubla pas la méditation silencieuse de son maître et frère d'armes. Il pouvait presque deviner dans le reflet des flammes sur ses yeux verts de vieux souvenirs qui se jouaient devant lui dans un tourbillon d'émotions contraires.

Lorsqu'Adelrik émergea de ses pensées, il se tourna vers lui avec un regard vide et triste. Il semblait regarder derrière lui, les pupilles dilatées.

— Tu devrais rester ici, mon ami, lui souffla-t-il alors que le feu s'éteignait doucement. Il n'y a plus rien pour toi là-bas.

— Mon temps n'est plus le même qu'autrefois, Adelrik. Bientôt, il me manquera. Je veux être là pour ta dernière sortie.

— Et si c'était vraiment ma dernière ? Tu sais très bien qu'il ne s'agit jamais que d'une simple expédition. Mieux que quiconque.

— Tu en es toujours revenu. Depuis des siècles. Depuis bien avant que je te rejoigne.

— Cette fois sera peut-être différente. Si nous ne rentrons pas, on aura besoin de toi ici. Pour perpétuer l'ordre.

— Ma place est là-bas, lui répondit-il d'une voix qui ne laissait

aucun espace au doute. Je ne négocie pas.

Adelrik cligna des yeux rapidement comme si la vue lui revenait soudainement.

— Tu ne peux pas gâcher le temps qu'il te reste, mon ami. Prends soin de ta femme, elle a besoin de toi. Profite tant que tu le peux du soleil, du vent…

— Et de la pluie, oui, je sais. Quelle différence entre sacrifier un temps limité et l'immortalité ? Vous avez tellement plus à perdre.

— Peut-être pas, murmura son mentor en levant la tête vers les étoiles scintillantes.

— Tu sais que je viendrai quoi qu'il arrive, Adelrik, lui assura-t-il d'une voix grave en se passant les doigts dans sa barbe.

Avec un sourire triste, son maître lui posa une main ferme sur l'épaule. Le silence s'invita parmi eux, et, comme souvent, il traînait dans son ombre la mélancolie et son chant sourd.

# Chapitre 3

Gald frissonna lorsqu'un chant polyphonique et guttural s'éleva du camp des trolls, en bordure de l'armée de pins fantomatiques agitée par les vents violents.

Les premières notes naquirent dans l'un des îlots que formaient les immenses tours-brasiers au milieu de la nuit, et, comme un incendie, se répandirent de tour en tour. Chaque nouveau groupe apporta sa propre voix sans jamais rompre l'équilibre, et, de foyer en foyer, le chant gagna en ampleur et en profondeur dans un écho puissant.

Comme plus tôt dans la soirée, de manière trop précise pour que le seul hasard en soit le chorégraphe, une aurore boréale apparut dans le ciel. Elle libéra sur l'immense toile obscure ses danseuses voilées de vert et d'émeraude et, l'instant d'un spectacle inoubliable, elles émerveillèrent défenseurs et monstruosités du monde au-delà du fort. Le chant ne prit fin que lorsqu'elles se retirèrent timidement pour céder la place au silence sombre de la nuit.

Il remua sa cuillère dans le bol de bois et soupira à la simple vue de la purée de gruau que seuls quelques champignons et un maigre morceau de lard venaient agrémenter. Son épaule le lançait toujours depuis la bataille, ou plutôt le massacre, de la matinée, mais les onguents des embaumeurs avaient fait des miracles.

Il gardait le regard fixé sur le campement des trolls, perché sur la muraille d'albâtre, en veillant à ne jamais baisser les yeux vers le charnier à leurs pieds. Il avait commis cette erreur en venant s'installer ici, quelques heures plus tôt. Une vision d'horreur qu'il n'oublierait jamais.

Des milliers de corps méconnaissables, entrelacés, comme s'ils grattaient le rempart pour qu'on les sorte de là, pour revenir à l'abri de la forteresse, au sein de l'empire. Plusieurs patrouilles avaient dû être relevées, incapables d'endurer plus longtemps cette vision épouvantable, et certains soldats avaient été sédatés par les embaumeurs pour leur offrir du repos, au moins pour cette nuit.

Il n'avait posé les pieds dans les forts d'Autans que depuis deux jours et pourtant, il lui paraissait les connaître par cœur tant son père, plus jeune, se perdait dans de longues tirades à leur sujet. Il avait entendu des dizaines d'histoires sur ce col et les cinq places fortes qui le gardaient, chacune entourée de ses propres murailles et systèmes de défense. Et bien plus encore sur ces grottes oubliées des hommes qui

tiraillaient les entrailles de la montagne. Mais ce fort-ci restait le plus crucial, la véritable frontière entre les cités-États et les steppes. La limite de l'empire.

L'enceinte où il se trouvait formait un demi-cercle parfait entre les deux immenses pics de basalte, scindée en deux par le gigantesque promontoire soutenu par le colosse de marbre. Derrière lui, la grande cour pavée accueillait un fort blanc bâti contre l'un des sommets, comme s'il en était une extension naturelle. Un affront aux cieux sur soixante mètres de haut, d'une architecture grandiose et élégante. D'imposantes et somptueuses terrasses suspendues l'entouraient et permettaient de rejoindre directement la muraille et des tours sculptées à même la pierre à des dizaines de mètres au-dessus du vide. Encastrées partiellement dans la montagne, tours et terrasses semblaient flotter tant les arches triomphantes qui les maintenaient étaient fines et épurées.

Les falaises sombres de la passe montagneuse accueillaient des dizaines de baraquements, d'entrepôts et même des moulins à eau exploitant les sources souterraines pour produire la farine nécessaire au maintien de la garnison. Beaucoup de ces bâtiments se prolongeaient dans la roche, dans de grandes pièces aussi froides qu'humides, comme un écho du temps où l'humanité se protégeait de ses prédateurs dans d'immenses cavernes.

Le fort continuait ainsi entre les deux pics, dans une faille large d'à peine plus de huit cents mètres, jusqu'aux quatre autres fortins.

À quelques mètres de lui, un homme accoudé sur un des créneaux, les mains jointes, lui jetait régulièrement des regards en coin non assumés. Il l'avait déjà aperçu à son arrivée, lors de son assignation à la quinzième décurie de la troisième centurie. La trois-cent-quinze, comme aimait le dire leur décurion.

Il était là lorsque leur compagnon avait été transpercé sur la muraille. Dans le cercle de la honte et de l'impuissance, parmi les *lâches*.

Il ne fit rien pour lui faciliter la tâche, même après avoir compris qu'il voulait opérer un rapprochement, peut-être pour vider son sac ou simplement se justifier. Il ne lui offrit pas un seul regard et continua d'errer avec la longue-vue transmise par sa mère le long des tentes érigées par les trolls comme autant de palais sauvages. Il s'amusa des différents styles qui y coexistaient, reconnaissables par des différences de matière, de teintures ou par les formes singulières des entrelacs qui se retrouvaient partout, de leurs armes jusqu'à leurs scarifications.

— Dure journée, n'est-ce pas ? lui fit maladroitement l'homme d'une voix presque brisée.

Il daigna enfin regarder celui qui se dessinait à la lueur vacillante des torches. Il avait le teint cuivré et un visage trapu, des yeux en

amande sombres très effilés et des cheveux mi-longs, lisses, d'un noir profond.

Ce devait être la tentative la plus confuse et laborieuse pour entamer une conversation, mais, pour l'heure, elle ferait l'affaire. Le choc d'une journée comme celle-ci pardonnait bien des choses.

— En effet, répondit-il simplement en avalant une cuillère.

— Comment va ton épaule ? demanda son interlocuteur en prenant position à côté de lui. Je n'étais pas loin quand le tir vous a frappé, continua-t-il pour répondre au regard interrogateur pointé sur lui.

— Oui, je me souviens de toi, réagit Gald.

Il s'aperçut en entendant sa propre voix que le ton était bien plus direct qu'escompté. Il sentait encore la dernière étreinte de son camarade inconnu, emporté par la violence des lieux, une cicatrice invisible qu'il massait parfois pour la chasser.

— Je suis désolé, sincèrement. Je… jamais je n'avais été confronté à la mort. D'aussi près, je veux dire… C'était… C'est inimaginable.

Son intonation blessée dispersa ses rancœurs personnelles en le laissant bien plus touché qu'il ne l'aurait cru. Ils avaient vécu les mêmes drames, ce matin. Il portait la honte comme fardeau.

— Personne n'était préparé à ça. Les vétérans ont été balayés, soufflés. Nous n'avons survécu que parce que ces monstres en ont décidé ainsi. Je vois son visage s'effacer quand je ferme les yeux. C'est une sensation étrange. Angoissante. Je le tenais et il a disparu. En un instant.

— Je m'appelle Nastroïa, se présenta alors l'inconnu aux cheveux de jais après une longue pause compatissante.

— Gald, lui répondit-il avec un hochement de tête.

— Gald, merci… pour lui. Merci de l'avoir accompagné.

Ils laissèrent le silence prendre place avec eux pendant qu'ils alternaient du regard entre le ciel constellé et les ombres menaçantes réunies pour détruire leur monde.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils nous aient trahis. Quand j'étais gosse, j'ai assisté à tous leurs défilés, reprit le dénommé Nastroïa. Je courais le long de leur convoi pour avoir la chance de les escorter le plus longtemps possible. Je m'imaginais faire partie de leur ordre. Comme tous les gamins de l'empire, je suppose. Comment accepter que son héros soit avec ces bêtes ?

La question fendit le cœur de Gald, tête baissée pour cacher la gêne et la honte qui le dévoraient silencieusement.

— Je pense qu'il faut essayer de sauver ce qui a été, répondit-il avec une voix étranglée. On doit se forcer à conserver ce qu'ils ont fait pour nous par le passé. Ils ne doivent pas détruire ça…

Il tenta de se remémorer ses plus beaux souvenirs avec son père, le chef des Exécuteurs, idole de l'Empire et du Sénat, vainqueur des steppes. La lame des oubliés, la vengeance de ceux qui en avaient été privés. Mais il n'y parvenait plus. Dans chacun d'eux, son père était remplacé par une silhouette sombre au visage inaccessible, toujours camouflé par un objet, une ombre bien placée ou même une géométrie impossible.

Il avait accepté l'idée de passer peu de moments avec lui pour le bien des siens, parce que l'empire en avait besoin. Parce que la nécessité l'exigeait. Ce sacrifice n'avait plus aucun sens à présent, et l'enfant meurtri en lui hurlait en frappant contre les parois de son cœur.

— Tout va bien, Gald ? demanda son compagnon avec une voix inquiète.

Incapable de savoir depuis combien de temps il errait dans les méandres de ses démons, il opina du chef en souriant faussement.

— Ouais, pardon. Je paie encore la journée.

— D'où as-tu été appelé ? Si la question n'est pas trop indiscrète.

Il n'avait même pas préparé de réponses pour des sujets pourtant si évidents. Être présent de son plein gré dans l'enfer que la plupart voulaient fuir était sûrement un élément suffisamment suspect pour ne pas s'en vanter.

— Des monts Gergovois, répondit-il avec honnêteté en espérant qu'il ne fouillerait pas plus loin. J'étais trappeur, ajouta-t-il pour repousser de futures interrogations gênantes. Et toi ?

— Du nord, fit Nastroïa avec un air rêveur. Près de la cité d'Yselia. Dans le cinquième cercle d'expansion, précisa-t-il comme s'il avait l'habitude qu'on lui pose la question. Mon père y était capitaine d'un fortin. Une petite ville de mineurs. Une véritable prison, quand j'étais enfant. Le genre d'endroit que l'adulte que je suis devenu aurait adoré supporter pour le reste de sa vie.

Yselia ne lui disait rien de plus qu'un lointain cours ennuyeux de son tuteur quand il était adolescent. En ce temps-là, il passait plus de temps à rêvasser aux aventures de son père dans les steppes qu'à écouter des récits rébarbatifs sur la géographie de l'empire.

— Ma mère venait des plaines du Nord-Est, poursuivit-il avec la voix tremblante. Une cavalière hors pair. Elle descendait de cavaliers mercenaires qui ont servi l'Empire lors du quatrième cercle d'expansion.

*Je vois.*

Son compagnon du soir était néméréen, ce qui expliquait ses yeux fins et ses cheveux si sombres.

Comment ne pas trouver gênant cet individu qui livrait ainsi toute sa vie sans qu'on lui demande ? Il se donnait si facilement.

Cela devait être si libérateur…

Il sentait que son interlocuteur avait envie de parler et lui offrit l'opportunité de continuer. C'était un cadeau peu onéreux et une présence était toujours appréciable après une journée comme celle-ci. La silhouette envoûtante de la solitude rôdait autour de chacun d'eux et, pour cette soirée, il comptait bien la tenir le plus éloignée possible. Le silence traînait souvent dans ses pas feutrés des remises en question qu'il n'était pas prêt à affronter.

— Venait des steppes ? demanda-t-il sur un ton doux après avoir longuement débattu avec sa conscience pour savoir s'il n'était pas trop tôt dans leur relation pour une telle question, ou trop tard dans la nuit pour écouter la réponse.

Ils avaient failli mourir tous ensemble, cela devait bien compenser quelques étapes manquées.

— Elle n'est pas morte, si c'est le sujet. Elle est repartie dans ses terres il y a des années.

— Heureux de l'entendre, lui fit Gald avec un sourire.

— Enfin, pas encore morte, l'acheva son compagnon. Comme le veut l'usage chez elle… Elle… Elle a refusé l'élixir. Elle voulait rester libre. Ce genre de conneries. Libre… Bordel…

Gald se perdit à imaginer la course d'un cheval blanc fantomatique, dans les immenses steppes sauvages pour l'éternité.

— Pardonne-moi, le moment est mal choisi. Je ne devrais pas ajouter du drame à cette journée. Quel âge as-tu, mon ami trappeur ?

Là voilà, la question qu'il redoutait tant.

Une question vitale dans l'Empire, bien plus qu'ailleurs. Une question bien différente pour tous ces immortels.

— Trente-deux, rétorqua-t-il en fixant les brasiers loin devant lui pour ne rien laisser percevoir. Et toi ?

— Mon dernier âge ? Vingt et un.

Le dernier âge. Il encaissa cette sentence avec une amertume qu'il eut beaucoup de peine à dissimuler à son compagnon. Il avala sa salive en fermant les yeux pour se concentrer sur le vent frais qui venait réconforter les soldats meurtris.

Le dernier âge. L'âge auquel il avait cessé de vieillir.

Son dernier âge à lui serait celui de sa mort…

— C'est ton dernier âge ? renchérit Nastroïa avec une curiosité soudaine.

Gald inspira profondément pour enfouir en lui toutes les paroles qu'il ne devait pas dire et que son corps réclamait de hurler.

— Désolé, je manque sûrement de tact, s'excusa son interlocuteur.

Le silence, enfin, finit sa ronde et vint s'installer entre eux et, tel un ami dont on ne voulait pas se séparer, n'accepta de repartir que lorsque tous deux décidèrent d'aller se coucher.

Gald souffla longuement pour se préparer alors que la femme à ses côtés posait une main sur son épaule avec un sourire d'encouragement malsain.

Il commençait vraiment à se demander si l'idée était bonne. Il ne connaissait même pas ce malheureux soldat qu'il avait tenté de sauver sur le rempart. Un inconnu qui l'avait hanté toute la nuit, entre les cauchemars et les longues phases d'insomnie que la culpabilité arpentait.

Dès le lever du soleil tant attendu, il s'était précipité à la rencontre de son décurion pour requérir l'autorisation de se rendre au chevet de son défunt camarade sans nom pour le moment.

*Un comportement exemplaire méritait bien ce droit,* lui avait-il répondu. Il n'avait absolument pas le même souvenir de lui-même. Il repensait à l'assaut comme s'il était un spectateur extérieur et se revoyait prostré lamentablement contre le créneau, l'arbalète serrée contre lui, incapable de se décider à se retourner pour affronter la horde et son père. Cet homme, lui, n'avait pas hésité, malgré la peur et le danger.

La jeune femme envoyée par les embaumeurs pour l'escorter dans les souterrains sinueux le guidait en silence, le visage caché par le voile blanc de lin que portaient tous les membres de leur ordre. De faux yeux caricaturaux y étaient brodés, bien trop ronds mais étonnamment vivants, entourés de crayons noirs épais. La seule ouverture dans ce voile ne révélait que des lèvres décharnées, une similitude partagée par tous les embaumeurs qu'il avait croisés. Les rides d'expression aux coins de sa bouche sèche étaient semblables à un cuir qu'on aurait négligé depuis des éons, un vieux parchemin à l'âge incertain.

Elle le guidait d'un pas grave mais serein, ses bras trop longs immobiles le long de son corps maigre. Elle l'avait conduit jusqu'aux limites du premier fort, à plus de deux kilomètres de là, au cœur même d'une immense grotte que les embaumeurs avaient investie pour y aménager leurs funérariums.

Les larges couloirs irréguliers et suintants étaient visités à chaque instant par les convois qui transportaient les corps nettoyés, préparés et recouverts par des tissus dorés, vers les différentes cités nécropoles dans des cortèges macabres.

Il avait dégluti machinalement à chacun de leurs passages, le cœur serré, persuadé que l'un de ses draps finirait par se lever en se tournant vers lui et fut presque déçu qu'aucun ne le fît. Ce qui sortait d'ici ne bougerait plus jamais.

Il poussa la porte avec hésitation tandis que l'appréhension tourmentait ses boyaux. Un souffle froid aux notes mentholées l'accueillit, suivi par l'odeur du girofle et du camphre, loin de ce qu'il

avait imaginé. De nombreux embaumeurs s'agitaient en silence dans une vaste salle circulaire, ne communiquant entre eux que par des signes rapides et maîtrisés. Il ne s'agissait plus d'une grotte, mais bien d'une création humaine. Les murs étaient faits d'immenses blocs rongés par la mousse et maintenus par des éperons en fonte que le temps peignait d'un orange vif. Le plafond s'élevait en un dôme conique sur plus d'une dizaine de mètres de haut, surplombé d'une vitre teintée d'où s'infiltrait la lumière extérieure au travers d'un puits naturel. Avaient-ils autrefois troué la montagne elle-même pour ces quelques rayons ?

De ce véritable carrefour partaient des dizaines de couloirs comme autant de tentacules arpentés par des charrettes que traînaient des ânes de bât aux pattes courtes et au pelage d'un feu sombre.

Un des embaumeurs se détacha de la masse muette et le salua poliment. Sur son chemin, ses confrères se poussaient sans jamais le regarder, comme s'ils l'évitaient instinctivement, dans un respect craintif.

— Gald, je suppose, fit l'homme d'une voix douce et jeune en se penchant, les deux bras croisés sur le torse. Enchanté.

— Merci de me recevoir, répondit-il en le saluant à son tour.

Le carré découpé dans son voile dévoilait un visage bien différent des autres embaumeurs. Des lèvres pleines de vie, une peau lisse et d'un blanc porcelaine et surtout, aucune ride. Était-il simplement plus jeune ?

— Suivez-moi, je vais vous conduire jusqu'à lui. Votre démarche est appréciée, Gald. Les anciennes traditions se perdent, voir un jeune homme les perpétuer est un véritable plaisir.

Il lui répondit avec un sourire gêné. Et si, finalement, il n'était là qu'à cause d'un cas de conscience égoïste ?

— Nous avons travaillé dessus toute la nuit afin de le livrer le plus tôt possible, continua le prêtre mortuaire.

Même s'il paraissait presque juvénile, une sensation insaisissable laissait penser qu'il n'en était rien. Les embaumeurs avaient été les premiers historiquement à bénéficier de l'élixir d'immortalité, il pouvait être âgé de vingt ans à plusieurs millénaires.

L'embaumeur pivota avec grâce et, les mains jointes devant lui, les index pointés vers le bas, s'éloigna d'une démarche sûre, comme s'il flottait sur le sol.

Gald lui emboîta le pas la tête baissée, aussi silencieusement que possible.

*Pour ne pas troubler les morts.*

Il le suivit dans les tunnels ravagés par l'humidité où se dévoilaient d'anciennes fresques et de vieux entrelacs effacés, au milieu de la mousse et des champignons cavernicoles. Au-dessus

d'eux, des colifichets de cuivre et d'os pendaient dans un léger tintement inquiétant sous les rares courants d'air. La seule lumière provenait des lampes à huile fichées dans les blocs de pierre cyclopéens qui éclairaient leur passage dans une odeur âcre et animale, proche de celle du lard.

Ils entrèrent enfin dans une chambre circulaire de près d'une trentaine de mètres de circonférence où une vingtaine d'embaumeurs allaient et venaient depuis de petites pièces disposées tout autour. Au centre, sur un piédestal, une fontaine sculptée pour représenter deux mains entrelacées recueillait l'eau qui s'écoulait du plafond brut avant de la disperser dans de fines rigoles entre les dalles.

Il fut conduit vers l'une des salles sous les salutations muettes des prêtres embaumeurs qui s'écartaient craintivement de celui qui l'accompagnait. La porte se ferma derrière eux et Gald céda au soupir qui forçait ses dents en fermant les yeux.

Au fond de cette modeste salle rectangulaire, un corps était allongé sur une table de bois, les bras croisés sur la poitrine. Il portait des habits élégants, de sa superbe tunique de lin jusqu'à ses sandales de cuir. Son visage était parfait, comme figé dans un long sommeil.

Rien ne permettait de penser qu'un pieu démesuré avait poussé de ses entrailles pour lui ôter la vie. Il paraissait si vivant.

— Voilà Kallan, prêt pour son ultime voyage. S'agissait-il d'un de vos proches ? demanda l'embaumeur en s'approchant du lit.

*Kallan.*

Leur première présentation.

— Non, pas vraiment. Je ne l'ai connu que sur la fin, malheureusement. Sur ses derniers instants, poursuivit-il en sentant sa gorge se serrer.

Il était prêt à rejoindre sa dernière demeure, mort pour protéger un monde qui ignorerait tout de son sacrifice.

Gald observa les bras de ce camarade qu'il ne connaîtrait jamais dans un réflexe qu'avaient tous les Ruinaïs. À sa grande surprise, il n'y trouva pas le tatouage de son dernier âge, même si les embaumeurs lui avaient quand même apposé les runes mortuaires du voyage. Une curiosité qu'il ne pouvait expliquer.

— Bien observé, lui fit le prêtre comme s'il avait entendu ses pensées. Kallan était abolitionniste, semble-t-il. Il n'a jamais eu l'élixir, de par sa volonté. Il venait d'une cité du cinquième cercle d'expansion. Un Lourrien, d'après les rapports. Ils n'ont pas encore tous accepté les bénéfices de l'Empire et ses présents.

L'amertume et la peine dans la voix de l'embaumeur frappèrent au plus profond de son esprit, et alors qu'il s'apprêtait à répondre, il se retrouva à essuyer sur sa joue une larme qu'il n'avait pas sentie venir. Cette peine… ce n'était pas la sienne. Elle emplissait l'air, crépitait

dans le feu des torches, s'infiltrait dans sa chair.

Dans un hasard prodigieux, ce jeune homme qu'il avait vu partir était comme lui. Un mortel parmi les immortels. Le sort s'était montré cruel et cynique en fauchant une des rares personnes qui aurait pu comprendre ce qu'il avait ressenti toute sa vie. Auraient-ils été proches, unis dans ce secret honteux, seuls face à tous ces élus qui n'avaient jamais connu la peur de la mort ?

Il lui sembla voir les yeux mélancoliques brodés sur le voile blanc s'animer sous la divagation des torches. Un long frisson s'invita le long de sa colonne vertébrale en le laissant figé sur place.

— Je croyais que les runes du voyage n'étaient apposées qu'aux immortels ? demanda Gald en s'approchant du corps.

Quelque chose en lui le poussait à s'éloigner de l'embaumeur et de la peine immense qui se dégageait de lui en une vague pesante.

— Il a sacrifié sa vie éphémère pour le bien des siens. Il a versé son sang pour l'empire. J'ai pris la responsabilité de lui accorder cette faveur. Il sera emmené dans la cité nécropole de Torn, avec les autres victimes de cette guerre. Il rejoindra la légion des héros.

Il connaissait très bien cette cité mortuaire. Comme tous les enfants nés à Ruinaï, il en gardait un souvenir douloureux qui le hanterait pour toujours.

— Je vous laisse le temps de vous recueillir, fit doucement l'embaumeur avant de sortir de la salle.

Il se retrouva pour la première fois seul avec ce corps si parfaitement préservé. Il resta un long moment assis à côté de lui, perturbé par ce cadavre qui paraissait simplement endormi. Il finit même par s'attendre à tout moment à le voir tourner la tête pour le saluer tandis que les ombres projetées par les cierges lui donnaient l'impression de saisir un sourire sur son visage paisible.

*Torn*, la cité nécropole…

Il devait avoir six ans, tout au plus.

Il se souvenait de cet interminable voyage, près d'une semaine de route, le long du fleuve Itas. Une gigantesque colline sombre aux proportions irréelles, entourée de pierres rituelles antiques rongées par le temps. Ils étaient entrés dans le tumulus en passant dans un immense couloir aux roches cyclopéennes, vestiges d'une époque lointaine et oubliée, comme s'il quittait le monde pour rejoindre le territoire de la mort.

Puis l'émerveillement devant un spectacle inattendu.

Une ville souterraine éblouissante éclairée par des milliers et des milliers de lanternes suspendues, une véritable cité Ruinaï comme figée dans le temps, sous un dôme colossal porté par des arches à la géométrie complexe.

Une odeur florale se dégageait du lieu, l'odeur de la rose de l'oubli, une fleur des montagnes dont la culture était réservée à l'ordre des embaumeurs.

Les souvenirs suivants étaient les plus durs de son histoire.

Des flashs terrifiants. Des rues remplies de cadavres insensibles aux ravages du temps, partout, dans des situations de la vie du quotidien. Si vivants dans leur dernier repos.

Bras levé pour saluer un ami, en scène dans le travail qui avait occupé leurs existences ou encore figés dans une dernière accolade à un proche, ils semblaient continuer leur vie.

Il se souvenait de cette petite fille, sa main fragile dans celle de sa mère, devant le palier de leur demeure. Il avait voulu s'approcher d'elle, la sortir de là et de cette folie. Lui prendre la main et l'emmener dehors, au soleil. Ce fut le tatouage rituel sur son bras si frêle qui lui fit prendre conscience qu'elle ne s'échapperait pas, que sa place était ici, pour toujours.

Partout où se posait son regard d'enfant, des morts, encore des morts, souriants, debout ou assis, vides, mais tellement vivants.

Ils étaient restés deux heures dans ce musée macabre, le temps que sa mère entretienne les dernières demeures de leurs ancêtres.

Tous les fils et les filles de Ruinaïs traversaient ce rite de passage entre leur cinquième et sixième année et tous en gardaient une cicatrice profonde.

La porte s'ouvrit doucement et chassa du même coup ce souvenir lugubre. L'embaumeur le rejoignit en silence, à peine moins inquiétant que les momies qui hantaient ses rêves depuis cette époque.

Il se leva instinctivement.

— Nous avons fouillé les archives et les dossiers. Il ne possédait pas de parents en vie, semble-t-il. Selon la coutume…

La phrase resta suspendue entre les murs de pierres, au-dessus du corps du jeune Kallan.

— Selon la coutume, je peux choisir son dernier geste, étant celui qui l'a accompagné jusqu'au bout, répondit Gald dans un murmure. Je ne le connaissais pas. J'ai voulu l'aider, j'ai échoué. Je n'ai rien fait à part le tenir, juste avant qu'il ne glisse à jamais.

— Vous avez été sa *dernière main,* Gald, fit la silhouette voilée dans un sourire qui s'espérait rassurant.

— Puis-je y réfléchir ? demanda-t-il.

— Un convoi doit partir vers la capitale d'ici une semaine. Faites-nous parvenir votre souhait lorsque vous saurez.

Il acquiesça et se rassit.

Alors que l'embaumeur s'en allait, il remarqua, au travers de ses manches d'un blanc transparent, l'absence de son tatouage indiquant

son dernier âge.

— Je n'ai jamais réellement eu besoin de l'élixir, lança celui-ci lorsqu'il saisit le regard de Gald.

Il aurait pu jurer qu'à ce moment-là, l'un des yeux brodés avait cligné avec complicité, juste avant que l'étrange prêtre ne disparaisse pour rejoindre les siens.

# Interchapitre 1

*Quelque part, un jour… Bien plus tard.*

Pontifex Veyron Hashtur s'approcha de la dizaine de jeunes filles alignées dans une démarche froide, accompagné du bruit menaçant de sa canne d'argent sur les dalles de granit.

Il n'avait pas besoin de leur parler et de les éprouver, il avait déjà choisi celle qui le rejoindrait. Au premier regard.

Dès son entrée, il l'avait vue.

Elle semblait si menue, si fragile mais si forte. Elle fixait le sol avec gêne, sans oser regarder ses concurrentes, les mains dans le dos. Si seulement elle pouvait être la dernière. Celle qui le suivrait jusqu'au bout, cette fois. Il doutait tellement du temps qu'il leur restait à tous avant que cette folie ne devienne leur monde à jamais.

Il défila en les dévisageant avec attention, d'un regard d'où le pardon et la compréhension étaient absents. Il devait garder le masque du Pontifex. N'exposer aucune faiblesse. Conserver son rôle le plus parfait. Incarner ce qu'on attendait de lui.

Il s'arrêta devant l'une des jeunes filles et la toisa avec une lueur menaçante au fond des yeux. Il leva sa canne d'argent d'un coup brusque, mais elle se contenta de le défier du regard avec un sourire narquois au coin des lèvres. L'expression disparut et elle s'afficha face à lui dans une peine et une compréhension qu'il savait feintes.

Une de moins. Il l'avait sentie depuis le début. Elle n'était pas faite pour le masque délicat et exigeant de la Doctrix.

Trop de caractère.

Trop de haine.

Enchaînée à son instinct de survie.

Trop humaine, pas assez *humaine*.

Il fixa l'Émissaire devant la lourde porte de pierre. Aussitôt, la créature au corps nu, tout en entrelacs de chairs et d'armure organique d'un noir profond et aux veines violacées, s'approcha d'un pas *irréel*. Elle paraissait se déplacer entre leurs clignements d'œil sans jamais dévoiler ses mouvements, ses bras bien trop longs ballants le long de son corps effilé. Le monstre posa une longue main sur l'épaule de la jeune fille et ils disparurent ensemble dans un soupir macabre.

Les autres candidates frémirent et se resserrèrent. Toutes, sauf une. Lorsqu'elle comprit son erreur, elle rejoignit le groupe en regardant ses pieds, les mains agitées par une danse nerveuse. Il lisait en elle. Elle savait ce qui allait advenir d'elle.

Pourquoi en souffrait-il ? Ce n'était pas le rôle du Pontifex !

La créature s'approcha de nouveau et, avant de poser la main sur la prétendante apeurée, elle baissa la tête pour le fixer, *lui*. Elle le fouillait de ses nombreux yeux brillants d'une lueur intense et sinistre, comme ceux d'une araignée spectrale.

Il soutint le regard de l'Émissaire sans bouger, sans peur, sans *ressentir*. Il ne les craignait plus depuis bien longtemps. Il était un des Pontifex. Il n'en portait pas le masque, il l'incarnait au plus profond de son être et de sa chair. Aucune hésitation ne filtrait, aucun doute, aucune pitié.

Il était sûr.

L'Émissaire détourna la tête avec des gestes hachés avant de disparaître avec la jeune fille et de réapparaître devant la porte comme s'il n'en était jamais parti.

Il savait à l'avance *qu'elle* était la bonne. Toujours au milieu, cristallisant autour d'elle les peurs et les espoirs. Même ses concurrentes, poussées par l'instinct, se rapprochaient d'elle pour chercher réconfort et protection. Le temps lui donnait et lui donnerait raison.

Elle serait sa paire et, un jour, il l'espérait, son bourreau. La dernière Doctrix à le suivre si elle se montrait à la hauteur. Il avait pêché la fois précédente en sélectionnant une prétendante trop forte. Elle lui avait paru parfaite pour endosser le double masque, mais s'était dévoilée trop légère dans son propre rôle. Les Émissaires l'auraient débusquée à un moment ou à un autre et il serait tombé avec elle.  Une erreur qu'elle avait payée lourdement.

De ses mains.

Par sa faute.

Veyron Hashtur avait voulu la pleurer, mais le masque l'en avait empêché. Le Pontifex ne pouvait se laisser aller.

Il convoqua de nouveau l'Émissaire qui se glissa entre les images pour se placer devant lui, ses quatre bras croisés sur son torse noueux.

*Révèle-toi, Doctrix.*

Il leva sa canne et l'abattit sur le crâne de la créature.

Dans un cri terrifiant, l'émissaire s'effondra, ses membres parcourus de spasmes brusques tandis qu'il dépérissait sur le sol froid.

Plusieurs des filles reculèrent, horrifiées et dégoûtées, les mains sur la bouche pour ne pas hurler. Elles furent saisies dans l'obscurité par des doigts bien trop effilés et, sans bruit ni gémissement, elles s'éteignirent dans l'oubli.

Deux d'entre elles se jetèrent en avant pour venir en aide au monstre agonisant. Elles hésitèrent longtemps, paniquées et affolées à la vue de ses gestes frénétiques. Son cri strident se faisait de plus en plus aigu, jusqu'à ne plus être perceptible par des oreilles humaines. Il fouillait à l'intérieur même de leur esprit, comme un ver dévastateur, et les mains qu'elle plaquait devant leurs oreilles ensanglantées n'y changeaient rien.

*Elle*, elle était restée immobile, des larmes sur les joues, les mains jointes comme en prière.

Doctrix, ma Doctrix.

*Elle restera fidèle, sans jamais faillir.*
*Elle endurera, sans cesser de ressentir.*
*De la nécessité, toujours elle souffrira.*
*Mais son devoir, jamais elle n'abandonnera.*

Les deux jeunes filles aux pieds de l'Émissaire à l'agonie tombèrent à genoux et mêlèrent leurs cris désespérés à ses râles silencieux. Elles se frappaient la tête contre le sol glacial, implorant et suppliant pour qu'il sorte de leur tête tandis que rougissaient les dalles sombres.

Veyron Hashtur se concentra pour enfermer ce qu'un Pontifex n'avait pas le droit de ressentir au plus profond de lui.

*Quelle image lamentable !*

Le temps d'une éphémérité dangereuse, il sentit le regard dans l'ombre d'un des Émissaires. Il lorgnait en lui, au sein de ce qu'il était. Il tentait de lire dans son être réel. Un mot lui revint, comme une réminiscence d'une autre vie. *Abdita* ?

D'où… d'où cela pouvait-il venir ? Il eut l'impression étourdissante que son existence entière n'était qu'un palimpseste énigmatique et que la vérité se cachait quelque part dans le chaos de sa mémoire fragmentée.

*Abdita*. Oui, le moi profond. Des souvenirs d'une vie si lointaine, dans un monde si… différent ?

Il sentit soudainement que la créature sans bouche allait pénétrer là où elle ne devait pas aller, qu'elle allait regarder derrière le masque.

Il avait perdu le contrôle trop longtemps ! Il allait tout gâcher, sur ce moment d'égarement. Non. Non ! C'était injuste !

Il se ressaisit au dernier moment et tout s'estompa. Il n'y avait plus que la personnalité du Pontifex. Il enferma Veyron Hashtur au fond de son âme, loin de l'attention, en s'y substituant froidement.

L'Émissaire devant lui cessa de convulser. L'instant d'après, il était debout, les mains tendues vers chacune des jeunes filles au front rougi, dans une compassion si puissante qu'elle en était palpable. Elles étouffèrent leurs larmes et, dévorées par leur propre empathie, glissèrent leurs doigts avec les siens pour s'évanouir dans un souffle. Le soupir du soulagement.

Pontifex frappa le sol avec sa canne et l'existence même des Émissaires se fit oublier comme l'écho se répercutait dans la petite pièce. Elle était la seule encore présente, toujours en pleurs mais à sa place. Compatissante, mais tenace.

Oui, elle serait assez fragile pour aller au bout et assez forte pour accomplir sa mission.

*Doctrix, nous allons mettre un terme à cette folie.*

# Chapitre 4

*Sénat impérial, 9 mai 1641, trois mois avant le départ de la caravane.*

Aetius laissa son regard parcourir le parlement pour s'imprégner de l'épreuve qui l'attendait.

Deux cents. Deux cents sénateurs s'étaient réunis des quatre coins de Ruinaï spécialement pour cette rencontre, pour déterminer l'avenir des exécuteurs, à sa demande. Comme le lui avait ordonné Adelrik. Une mission qui pesait sur sa famille depuis trop longtemps : sécuriser le financement de l'ordre et d'une nouvelle expédition.

La défaite n'était pas envisageable.

L'assemblée se tenait dans la salle du Sénat, une immense pièce circulaire bâtie pour représenter les différents cercles d'expansion de l'Empire dans un système de terrasses concentriques. Cinq cercles de pierre, du plus bas de la salle, pour le cœur historique, la capitale, jusqu'au dernier, le plus haut et le plus large, réservé aux représentants des dernières cités ayant rejoint l'Empire.

Des pavés sculptés aux arches cintrées, toute l'architecture était d'une marqueterie complexe et subtile de marbre blanc-ivoire et d'un granit à l'aspect noir violacé. La disposition même des lanternes et des ouvertures avait été longuement calculée pour obtenir des effets lumineux saisissants, dans une conjugaison parfaite entre ingénieurs et artistes. De la marqueterie jusqu'au choix du mobilier, le Sénat s'imposait en une menace silencieuse, d'une puissance élégante.

Le vent gergovois s'engouffra entre les arches ouvertes vers l'extérieur, au sommet de la plus haute tour de la ville, dans un sifflement strident, comme pour introduire la séance.

— Sénateur Aetius, représentant de la troisième circonscription de Rétha et de Itas, annonça le maître de cérémonie au centre des terrasses de pierres qui servaient de banc aux différents parlementaires. Pour rappel, à votre demande, sénateur Aetius, l'ordre du jour concerne le maintien ou non du financement de l'ordre, et le budget pour une nouvelle expédition. Sénateur, validez-vous avant de lancer les audiences ?

— Je valide, ordonnateur.

— La parole est à vous, sénateur.

Le sujet était bien plus profond. Il en allait de sa relation avec Adelrik, le terrible maître des exécuteurs.

Aetius se tenait tout en bas, dans le cercle le plus petit où seuls

pouvaient demeurer huit sénateurs, les représentants des cités fusionnées de Rétha et Itas et les cités mineures environnantes. Le cœur historique, l'âme de ce qui était devenu l'empire à force de conquêtes, de concessions et de diplomatie.

Il tourna sur lui-même pour saluer toute l'assemblée et identifier les différentes factions présentes. Certains tapèrent délicatement des doigts sur leurs genoux quand il les regarda, mais il en compta bien moins qu'espéré. La majorité des sénateurs semblait sur un fil fragile, prêt à basculer à tout moment d'un côté ou de l'autre. Le débat était pour ceux-là, la masse des indécis.

Les *Indicatios* étaient tous présents, vêtus de toges violettes aux figures géométriques dorées représentant des taureaux stylisés. Près de trente-cinq représentants, dont trois du premier cercle. La plus ancienne faction du Sénat, tous farouchement opposés aux exécuteurs depuis des siècles. Il avait espéré l'absence de certains, mais la mobilisation avait été parfaitement menée de leur côté. Le véritable duel serait contre eux. Leurs affrontements étaient devenus rituels et les autres factions ne faisaient que flotter dans le giron de l'une ou l'autre, qu'elles en fussent conscientes ou non.

— Très chers confrères et consœurs, représentants de l'âme de l'empire, de son cœur, de son squelette, de sa chair et de ses muscles, commença-t-il en désignant un à un les cercles en débutant par le plus bas, depuis combien de temps vivons-nous dans l'ombre des puissants Tauralus ? Certains ici ont vaincu honorablement tant de siècles qu'ils se souviennent des premières incursions, à jamais marquées dans leur chair. Un choc qui a secoué jusqu'aux fondations de notre civilisation tout entière, gravé dans la mémoire de l'empire. Année après année, les exécuteurs ont porté dans les terres hostiles la vengeance de ceux qui ne pouvaient plus la donner. Décennie après décennie, ils ont gardé les trolls occupés dans leurs steppes froides…

— Nous ne sommes pas ici pour refaire l'historique que nous connaissons tous, cher confrère, l'interrompit le nouveau chef de file des Indicatios, un homme élégant au visage juvénile et au regard affreusement âgé.

Romius.

Cet homme efficace et influent avait perturbé tout l'équilibre de la pièce de théâtre qui s'était jouée ici décennie après décennie. Un adversaire insaisissable et imprévisible, qui n'était encore qu'un assistant sans avenir quelques années plus tôt.

Aetius se tourna vers ses soutiens les plus fidèles et leur adressa des signes rapides dans une danse imperceptible. Il eut comme réponse un clignement d'œil appuyé et un représentant se leva aussitôt dans le deuxième cercle.

— Il me semble au contraire que ces rappels sont de propos. Il est

bon d'étudier l'arbre en commençant par ses racines, comme le disait Adinien l'Ancien, fit son soutien d'une voix assurée.

Il se rassit et renvoya un signe à Aetius.

Une faveur mineure venait de se négocier. Il lui fallait être vigilant, ses appuis pouvaient lui coûter bien plus cher que prévu et les finances n'étaient plus les mêmes qu'autrefois.

Il observa Romius échanger des gestes discrets avec plusieurs sénateurs assis en face de lui, à l'exact opposé du cercle. Il ne connaissait pas le langage utilisé, propre à chaque groupe politique et parfois à chaque sous-faction. Il comprit cependant que la négociation avait échoué devant le mutisme de son adversaire.

Bien, il gagnait au moins celle-là.

— Merci sénateur, répondit Aetius. Vous n'êtes pas sans savoir que depuis plus de quatre ans, aucun tauralus n'a plus franchi le fleuve Khulla qui marque désormais la frontière de Ruinaï. Mes frères et sœurs, l'empire est victorieux. Après plus de cinq siècles à vivre dans la crainte, une nouvelle ère s'offre à nous. Cependant, combien de temps pensez-vous que les trolls mettront à revenir sans exécuteurs pour les repousser ?

Il leva la tête vers l'imposante coupole de ciment et les deux cents lanternes disposées précisément au-dessus de chaque sénateur. Autour de lui, dans un ballet incessant, des auxiliaires se glissaient pour recueillir les décisions de leurs maîtres et donner instruction aux serviteurs qui arpentaient l'échafaudage sous le dôme d'allumer ou d'éteindre les lampes selon leur position dans le débat. L'assemblée venait tout juste de commencer, aussi seule sa lampe était éclairée, mais il savait que près de cinquante voix lui étaient déjà acquises. La bienséance, cependant, exigeait d'écouter les propos avant de se prononcer officiellement.

— Chaque expédition est un sacrifice destiné à tenir le mal éloigné de nous, de vous. Adelrik, puisqu'il est question de lui, a mené personnellement plus de trois cents expéditions sans jamais faillir, continua Aetius. Les exécuteurs sont nés bien avant l'empire lui-même. Dans une terre autrefois morcelée et partagée entre des dizaines de petits rois et de sénats comme le nôtre. Le serment prêté par l'ordre à leur création impliquait une fidélité à l'humanité, à toutes les cités, à chaque village, quels qu'ils soient. Impossible en effet d'être sûr de leur fidélité envers une structure juridique et politique qui peut faillir.

La perche était lancée et il comptait à présent sur la prévisibilité de son adversaire pour la saisir. Il avait passé des jours à mettre au point ce discours avec plus d'une dizaine d'assistants, relecture après relecture, pour en débusquer jusqu'à la moindre faille. Pas pour les effacer, non, mais pour les maîtriser et laisser les Indicatios tomber dedans.

— Personne ici ne doute de la fidélité du héros à qui nous devons pour la plupart la vie ou celle de nos parents, lança calmement Romius.

Des murmures étonnés se répandirent autour de lui.

Un Indicatios venait de prendre position pour les exécuteurs ?

— Je n'accuse personne de ce qui s'apparenterait à une trahison morale, riposta Aetius en cachant sa surprise. J'ai bien trop d'estime pour chacun d'entre vous et pour l'idéal qui nous rassemble tous. Œuvrer, avant même l'empire, pour le bien de chacune des individualités qui la composent. Exactement comme Adelrik et les siens, qui, malgré les successions de gouvernements et de structures, sont restés fidèles à leur cause.

Il leva les yeux et, comme attendu, des dizaines de lumières s'allumèrent en soutien. Il déplorait l'absence de certains, mais le soutien imprévu d'autres compensait cette mauvaise nouvelle. Le renouveau était toujours une bonne chose dans ce jeu dangereux qu'ils jouaient tous.

Romius envoya des signes discrets à plusieurs des siens et s'approcha en levant la main pour demander la parole. Aetius avait le choix. Lui tendre le bâton pour lui laisser la parole ou continuer, et après une rapide réflexion, il décida de lui donner l'opportunité de faire une erreur.

— Merci, honorable confrère du cœur de l'empire pour ce rappel utile à tous, commença Romius avec assurance. J'aimerais cependant ramener le sujet vers ce qui préoccupe réellement nos concitoyens. Le monde change et nous, immortels, peinons à changer avec lui. N'est-ce pas ce que nous avons tous visé, mes amis ? L'objectif que poursuit le *Gestalt* depuis des temps immémoriaux ? Un éternel présent dans un empire forgé pour être le modèle parfait de ce que devrait être l'existence humaine. Ce monde nous a été offert par le sacrifice des enfants les plus valeureux de près de trente générations. Nous leur devons notre avenir et présent, comme l'a très bien rappelé mon confrère. Mes amis, qui parmi nous peut prétendre avoir autant sacrifié que les exécuteurs ? Nous ne sommes pas là pour de vaines querelles, aussi avons-nous décidé de nous placer aux côtés du sénateur Aetius. Nous avons la responsabilité de faire perdurer leur œuvre.

De nombreuses lumières s'allumèrent, mais Aetius ne parvenait pas à s'en féliciter. À qui étaient-elles destinées ? Les Indicatios, depuis l'origine, militaient pour en finir avec les expéditions coûteuses vers les steppes, sans avoir jamais changé de ligne. La main tendue d'un ennemi ne risquait-elle pas de cacher une lame ?

Si la situation lui échappait, Adelrik ne lui pardonnerait jamais. Il envoya un signal à une faction acquise à sa cause, mais Romius

contre-attaqua dans des signes rapides. Il ne put déchiffrer la réponse, mais il n'en avait pas besoin. Il venait d'être dépassé.

Ce n'était pas ce qui était prévu. Les Indicatios devaient de source sûre attaquer sur l'aspect économique et le bilan humain trop lourd des exécuteurs, dans le but de pousser vers la fin progressive de l'ordre. Toutes les informations coûteusement récoltées allaient dans ce sens. Il était complètement désarçonné par ce retournement de situation et même les membres de son groupe semblaient conquis par les propos de son rival.

Le cousin d'Aetius, lui aussi sénateur du premier cercle et désormais affilié aux Boäniens, le signa dans la langue propre à leur famille.

Le sens du courant. Il l'avertissait que Romius allait appliquer le paradigme *du sens du courant*. Un procédé rhétorique indigne. Se joindre au courant dominant pour en changer le cours.

Aetius transmit un signe à la faction jusque-là neutre de son cousin. Il ne pouvait qu'espérer que le message qu'il avait envoyé le matin eût bien été reçu et qu'ils répondraient à son appel.

Un nouvel imprévu frappa lorsqu'un homme se leva au fond, dans le quatrième cercle, le dos voûté malgré son jeune âge apparent.

— Le grand maître Adelrik lui-même le dit, la menace est écartée ! s'écria-t-il avec l'accent chantant des cités côtières du dernier cercle. Voilà maintenant cinq ans que le fort de Boisière n'a subi aucune menace ni aucune pression ! Nos cités ont rejoint l'empire très récemment, chers confrères, et il reste beaucoup de travail pour que nous puissions nous hisser aux standards des cités intégrées depuis plus longtemps. Nous manquons encore d'aqueducs et la menace posée par les pilleurs de l'ouest est réelle, elle. Laissons les Tauralus où ils sont ! Nous allons provoquer leur retour !

Les petits comptables et arrivistes des cités du dernier cercle, toujours là où on les attendait.

Avant qu'il ne puisse intervenir, il capta des signaux discrets de Romius à destination du sénateur qui venait de prendre la parole. Il reconnut un mot dans ce langage qu'il ne maîtrisait pas. Transfert. Ou échange ? Était-il en train de lui promettre des fonds pour développer sa cité ?

— Sans compter le bilan humain ! s'immisça quelqu'un plus loin, dans le deuxième cercle. Notre cité, depuis l'aube de cette guerre, fournit des recrues qui ne reviennent jamais. Nos mères ont assez donné, il est temps de récolter les fruits de la paix ! Laissons les trolls au-delà du fleuve !

— Maintenant que la paix est là, ne prenons pas le risque de la briser ! objecta un autre dans le troisième cercle.

— Personne ne vérifie les dépenses de l'ordre ! s'écria un sénateur

d'un accent rural vulgaire. Il s'agit du fruit de notre labeur ! Le travail et la sueur de nos administrés !

Les lumières s'éteignirent une à une au-dessus d'eux et il maudit intérieurement cette assemblée de vieillards enfermés dans des corps trop jeunes. Il ne pouvait pas perdre ce débat, l'enjeu était trop important. Il était loin d'avoir remboursé toutes les dettes d'honneur qui pesaient sur sa famille, et Adelrik, le tenancier, n'était pas un prêteur tendre.

Il demanda le bâton de parole et Romius le lui rendit sans hésiter, ajoutant encore à la confusion d'une scène où tout lui échappait.

— Cinquante mille vies selon les estimations les plus basses. Soixante-dix mille selon les plus hautes, commença Aetius en tournant lentement sur lui-même tout en agitant les bras pour donner de la puissance à son discours. Oui, ce chiffre est effrayant. Mais même s'il eût été trois fois moindre, il serait toujours cent fois trop élevé. Nous ne pouvons que vous rejoindre, sénateurs.

Des murmures parcoururent la salle comme les dernières lumières s'éteignaient. Il ne lui restait plus qu'à rechercher le second incendie. Souffler sur les braises pour viser le retour de flamme.

Mais serait-elle pour Romius, ou pour lui ?

— Très chers Ouestiens, nous comprenons qu'il est souvent difficile d'estimer le gain réel des procédures qui tiennent le mal éloigné, reprit-il avec les mains moites. On en vient à douter de son existence, précisément parce qu'elles fonctionnent. Mais au-delà des trolls et de la menace qu'ils feront à jamais peser sur nous, les exécuteurs sont un symbole. Souvenez-vous que jamais ils n'ont levé leurs lames sur des humains. Leur credo, inviolé depuis l'origine. Ils sont en réalité dogmatiquement les fondateurs de cette union de cités qui a fini par donner naissance à l'Empire. Ils en sont le liant, et d'une certaine façon les garants. Pensez-vous que les maigres impôts qui les financent sont trop élevés au regard de la paix intérieure qu'ils apportent ?

Il était temps.

Il envoya le signal aux Boäniens dans une grande inspiration pour retrouver son calme, incapable de détacher son regard de la coupole et des bien rares lampes éclairées.

Le ballet muet commençait. Les assistants allaient et venaient pour récolter les ordres de leurs maîtres, dans le vacarme silencieux des tractations signées. La résolution approchait. Le verdict des votes.

Les lampes s'allumèrent par dizaines, en une seule fois, et l'incendie se répandit de flambeau en flambeau. Ils avaient visiblement reçu son message, même s'il fallait encore négocier maintenant le prix. Son cousin, dans son coin, souriait avec une suffisance et une satisfaction inquiétantes.

Romius demanda le bâton et il n'eut d'autre choix que de lui donner pour éviter de briser cet élan. S'il jouait vraiment le courant, comme il le pensait, il ne prendrait pas le risque de ralentir l'élan de la foule.

— Confrères, sénateurs, s'écria le chef des Indicatios, Il est temps pour nous d'aller plus loin ! Rejoignons Aetius, offrons notre soutien aux héros qui nous ont épargné l'enfer ! Récoltons les fruits de la paix… et des steppes ! Ces terres ne nous reviennent-elles pas de droit ? Depuis combien de temps sont-elles hantées par les fantômes vengeurs de nos enfants et nos parents ? Mettons à contribution les acteurs privés. Ces terres nous sont tellement inconnues ! Une seule expédition à visée commerciale et intellectuelle pourrait permettre de financer des générations d'exécuteurs sans que les cités aient à débourser une pièce de plus. Le grand maître lui-même l'a annoncé. Les Tauralus se sont retirés au-delà du fleuve Khulla. Désormais, notre nouvelle frontière est là !

Le voilà, le *delta* où il voulait pousser le courant.

Même s'il avait gagné par le maintien des budgets pour les exécuteurs, la victoire n'était plus la sienne. Le courant ne lui appartenait plus. Les lumières s'allumèrent dans un enthousiasme frénétique sans que l'on sache pour qui, de lui ou de Romius, elles étaient destinées. L'idée avait fait son chemin.

Il fallait maintenant qu'il annonce à Adelrik, son obligé, que la prochaine expédition était maintenue mais qu'elle serait plus délicate pour lui et tout son ordre. La victoire, plus que jamais, avait un arrière-goût bien désagréable.

Il n'y avait plus de doute possible, l'exécuteur lui ferait payer cette réussite en demi-teinte.

***

*18 août 1641. Dix jours avant le départ de la caravane.*

Garus se posa lourdement sur un tas de caisses, le front en sueur et les muscles endoloris. Il était soulagé qu'Adelrik ne fût pas avec lui, dans l'entrepôt, pour le voir dans cet état. Il détestait lui imposer cette vision douloureuse, l'image de son bras droit offert en pâture au temps carnassier. Le sujet creusait leur relation et chacune de leurs discussions finissait irrémédiablement par en venir à sa future mort.

Les livraisons s'enchaînaient depuis le début de la semaine sans pause et il lui fallait méticuleusement contrôler chacune d'entre elles. Nourritures, couvertures, armes, habits, pièces de rechange pour les armures et pour les chariots, boissons, torches, charbons, mais également en cas de problème de l'avoine et du son pour les bêtes de

somme.

L'entrepôt, en bordure de l'épaisse muraille des cités jumelles de Rétha et Itas, se remplissait de jour en jour, sur plusieurs étages à l'aide de grues à poulies. Tout ce qu'il recevait était soigneusement documenté dans ses archives personnelles pour suivre au plus près possible les réserves. Il luttait depuis quelques jours contre l'envie puissante de commander beaucoup plus juste au cas où, mais il n'était que trop conscient qu'il ne pouvait se permettre d'alourdir la caravane et que les crédits accordés par le sénat n'étaient pas illimités. Adelrik avait fait livrer tant de provisions qu'ils auraient pu prendre avec eux le double d'hommes sans sourciller. Il serait sûrement indispensable dans les steppes de recourir à la chasse et au fourrage, mais il devrait pouvoir assurer des rations correctes pendant quelques mois. Ils emmèneraient avec eux tout le nécessaire : des fours mobiles, du charbon compact, de la farine conservée dans des amphores étanches, des caisses de viandes séchées et même des morceaux entiers de carcasses encore dans le sel.

L'ajout de vingt hoplès et d'une dizaine de civils au minimum le rassurait sur le soutien du sénat, tout en posant d'inquiétantes interrogations logistiques.

Les allées et venues s'enchaînèrent dans l'entrepôt jusqu'au coucher du soleil, quelque cinq heures plus tard, toujours sous son œil vigilant. Il rejoignit alors ses compagnons dans la cour pour partager un repas avant de retourner peaufiner les préparatifs. Il avait demandé la liste précise des participants et des rapports sur leur utilité potentielle dans des situations de survie, même ce qui pouvait paraître au premier abord insignifiant, et il comptait bien profiter du calme de la nuit pour se plonger dedans.

Dans la cour, aux pieds des brasiers, il retrouva ses camarades mélangés aux civils. Les renforts étaient arrivés pendant la journée, drapés de leurs capes et de leurs étoffes d'un bleu roi, la livrée reconnaissable des forces du sénat.

Garus découvrit au fil des discussions que beaucoup étaient des enfants de familles anciennes à Rétha qui avaient refusé des postes à responsabilités que leur statut leur garantissait pour entrer dans les boucliers d'argent. Les seules forces officielles qui n'appartenaient à aucune cité-État, mais à l'empire lui-même. Ils gardaient de cet héritage familial une posture élégante et ferme, et côtoyer les plus hauts dignitaires leur donnait des centaines de sujets de conversations intéressants et parfois grivois. Ils se plaisaient à les partager en se faisant offrir ici des bières fermentées, là du vin raffiné d'une des nombreuses régions de l'empire.

Garus, pour maintenir cet esprit de corps qu'il jugeait indispensable à la réussite de cette expédition redoutée, distribua du

vin reçu durant la semaine dans des bouteilles d'argile trapues. Contrairement à la majorité du matériel stocké, cette cargaison avait été envoyée par des acteurs privés qui avaient tenu à l'anonymat. Cette dégustation improvisée lui permettrait en outre de trier les différentes réserves dans les cases *« pour les moments difficiles, quand le cœur en a besoin »* ou *« peut éventuellement remplacer l'eau quand il n'y a plus le choix »*.

Adelrik refusa le vin de la dernière cargaison reçue, tout en fixant les bouteilles avec étonnement avant de reprendre ses discussions avec les hoplès qui le harcelaient de questions sur son vécu.

Le maître de l'ordre se perdait dans des histoires épiques dont il maîtrisait le rythme et la profondeur à la perfection, alternant facilement aux descriptions humaines des scènes d'affrontements mortels. Tout en s'éloignant, il l'entendit mélanger certains passages, comme s'il confondait plusieurs événements, probablement pour le bien de l'histoire.

Il connaissait son maître et ami par cœur, quelque chose le travaillait. Le masque de sérénité qu'il s'imposait n'était pas aussi parfait qu'il le pensait et il avait appris à en lire les failles, au creux de micro-rides d'expressions et de regards fugaces.

Garus passa la soirée avec Segovarus et Lior, les deux exécuteurs au sein de l'ordre à qui il faisait le plus confiance, pour la raison triviale qu'ils étaient tous trois rentrés dans l'ordre à quelques années d'intervalle, une broutille à l'échelle des siècles. Il s'assura de toujours veiller d'un regard investigateur sur les différents groupes qui déjà se constituaient, comme son rôle l'exigeait.

Certains caractères se dessinaient devant lui, dans le grand théâtre de la cour, et il nota chaque information en espérant que sa mémoire ne lui ferait pas défaut. Il ne voulait rien laisser au hasard, pour le bien de l'expédition et de leur réputation faiblissante, et voyager avec des inconnus représentait trop d'aléatoire contre lequel il ne pouvait pas se préparer.

Lorsqu'il retourna dans l'entrepôt quelques heures plus tard pour une dernière inspection, il fut saisi aux narines par une odeur forte de renfermé et d'humidité, comme s'il entrait dans une caverne qu'aucun homme et aucun vent n'avaient foulée.

Il n'eut pas de mal à en dénicher la source tant l'odeur était puissante ; des dizaines de sacs éventrés et soigneusement dispersés dans différents recoins, mélangés aux céréales et à la farine.

Les exécuteurs en faction au fort furent mobilisés pour une fouille minutieuse, mais au terme d'une nuit agitée, aucun suspect n'avait été arrêté. Rien ne permettait même d'affirmer que quelqu'un avait pu s'infiltrer.

Alors que le soleil commençait à se lever pour le narguer, il dut se

rendre à l'évidence : près du cinquième des stocks n'était plus assez fiable pour être emmené.

Il avait imaginé beaucoup de choses en écrasant victorieusement les siècles, mais jamais qu'un jour l'ennemi serait peut-être dans leurs propres murs.

# Chapitre 5

Gald émergea de sa rencontre avec les embaumeurs dans un état second. Bien que la matinée commençait tout juste, il avait la sensation pesante d'avoir déjà enduré une journée entière. Sa bouche était sèche et son estomac creux, mais il ne se sentait pas en mesure d'avaler quoi que ce soit. L'odeur entêtante de la rose des morts et des encens aux notes camphrées le suivait dans chacun de ses pas, comme s'il n'avait jamais quitté les étranges quartiers des embaumeurs. Il ne daigna même pas passer par le réfectoire tant l'idée de sentir de la nourriture le repoussait. Il flairait l'odeur de la mort jusque dans son palais, et pour rien au monde il ne souhaitait y ajouter du vin chaud et du lard.

Il se rendit rapidement au fond de la cour, vers l'imposante fontaine où siégeait triomphalement la statue d'un exécuteur en armes, les lames croisées vers le sol. Agenouillé sur les pavés froids, il s'arrosa plusieurs fois le visage avec l'eau de source glaciale et frotta, frotta aussi fort que nécessaire pour se nettoyer de tout ça. De ces encens, de ces dédales, de ces maudits Tauralus, de son traître de père, de ce fort.

Il se releva, le visage rougi et vivifié par le vent. Autour de lui, le fort prenait doucement vie ; les sentinelles de nuit descendaient pour enfin s'offrir au sommeil, tandis que les commerçants qui faisaient vivre le lieu installaient leurs étals.

Des cohortes de la division logistique, les logisticarii, s'activaient avec rigueur et discipline, comme les rouages d'un système parfait. Par certains aspects, ils semblaient plus proches de fourmis que d'hommes. Des insectes efficaces et silencieux.

Il se pencha vers la fontaine et, les yeux fermés, avala de longues goulées. Il s'agirait de son unique petit déjeuner, mais au moins avait-il pu se laver la bouche de l'odeur qui s'y était incrustée.

Une rafale soudaine lui transit les os et gela ses lèvres humides.

Face à lui, perché sur le roc qui servait de plateforme d'observation, l'intendant se tenait droit, le regard fiché dans l'horizon. Pour rien au monde il n'aurait voulu échanger sa place avec la sienne. On racontait qu'il était ici depuis plus d'une dizaine d'années, le regard fixé sur l'enfer, condamné à le toiser jour après jour.

À quoi pouvait bien rêver un homme qui devait porter sur ses épaules le poids de la survie de millions d'immortels ? Même le titan

de marbre sous ses pieds devait remercier les cieux de lui avoir accordé ce fardeau et non le sien.

Un vieil homme attira son attention, au fond de la cour. Il chargeait avec peine des caisses sur un chariot usé, dans une lassitude qu'il exprimait bruyamment. Il faisait des pauses fréquentes, une main sur ses lombaires, un râle sur ses lèvres charnues. Loin de paraître faible, il semblait de la race des ours, autant en taille qu'en carrure. Un ours grisonnant, aux cheveux mi-longs, le regard sévère, la bouche cachée par une barbe nouée et épaisse. S'il devait autrefois tenir de la montagne, il donnait l'impression de n'être plus qu'un de ces volcans éteints. On devinait un passé glorieux dans ses rides, mais on ne craignait plus son réveil. Son regard était le plus troublant, des yeux abattus qui ne prenaient plus la peine de croire en l'avenir. Dans son œil droit, une tache sanguine se répandait jusqu'à entourer l'iris, comme pour s'en emparer et l'étouffer.

Lorsque leurs regards se croisèrent, Gald baissa la tête, incapable d'affronter les affres de la vieillesse. Autour de lui, les réactions face à cette lente mort allaient de l'incompréhension jusqu'au dégoût qu'on tentait maladroitement de cacher en changeant de chemin ou en tournant la tête.

Pour lui, c'était un avertissement funeste de ce qui l'attendait un jour ou l'autre, au détour d'une matinée qui serait sa dernière sans qu'il le sache jamais. Cet homme vieillissait et, dans l'empire Ruinaï, ça n'avait rien d'anodin.

Le reste de sa décurie se présenta dans la cour peu de temps après, la mine déconfite et les cernes creusés par la peur encore à leur trousse.

Nastroïa lui adressa un signe de tête appuyé, comme un remerciement non assumé, tandis que la jeune femme qui s'était présentée sous le nom d'Alican se mettait en rang sans un regard. Il la vit hésiter, se mordre ses lèvres fendues et se raviser.

Graduellement, les recrues du fort affluèrent pour se positionner autour d'eux, centurie après centurie, décurie après décurie, face à l'intendant et son porte-bannière.

Les places des absents étaient conservées dans une tradition douloureuse qui mit en évidence l'étendue du carnage. Certaines décuries ne comportaient plus qu'une seule personne, la tête basse, entourée par la présence envahissante de la solitude. Parfois, les absents et les vivants se comptaient en nombre égal, mais une certitude demeurait : bien rares étaient celles complètes ce matin. Même les moins touchées déploraient nombre de blessés et de traumatisés, des hommes et des femmes aux yeux tellement vitreux qu'ils criaient que quelque chose en eux avait été anéanti à jamais.

— Une seule bataille, fit Nastroïa à voix basse en se penchant vers

Gald dans le vide laissé entre eux.

Dans la place de Kallan.

— Bataille ? objecta Alican juste à côté de lui. Je n'ai pas vu de bataille hier personnellement, siffla-t-elle entre ses dents.

Leur décurie comptait déjà deux espaces blancs après un affrontement de seulement quelques minutes. Le premier des assauts. Cependant, s'il savait Kallan mort, il ignorait tout du sort du deuxième.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-il à Nastroïa.

— Personne ne sait. Je suis persuadé qu'il a fui, comme beaucoup d'autres. Certains se vantent de connaître des moyens discrets pour partir d'ici.

*Partir*. L'idée devait être séduisante après la débâcle de la veille.

Une atmosphère tendue régnait en maître sur les lieux, aidée par les cris qui émergeaient du campement des monstres pour se jeter dans leurs oreilles inquiètes. Il était impossible de savoir s'ils ricanaient ou se battaient, mais aucune de ses perspectives ne trouvait grâce à leurs yeux.

Au milieu de ce silence lourd, depuis le fond de la cour, une troupe d'une cinquantaine d'hommes défilait. Tout en eux criait qu'ils n'étaient pas de la même trempe que les hommes et les femmes appelés de force. Ils avançaient comme de véritables golems d'acier, engoncés sous des cottes de mailles volumineuses qui les recouvraient de la tête jusqu'aux pieds, le torse protégé par une armure lamellaire en acier ruinali. Leurs visages étaient cachés par des masques d'argent sculptés dans des figures funèbres, tantôt souriantes, tantôt grimaçantes, avec un cynisme morbide. Ils progressaient parmi les rangs des recrues impressionnées dans un tintement menaçant, armés de longues haches à la tête fine qu'ils exhibaient fièrement. Ils grimpèrent bruyamment sur le rempart et prirent position tout autour de l'intendant dans un coup du pied synchronisé contre la roche.

Un des vétérans se détacha du lot et s'avança pour se placer juste derrière le capitaine. Il donnait l'impression d'être de la race des trolls tant il le dominait en hauteur et en largeur, son masque tout de bronze verdi figé dans une expression de terreur.

Alagh Olseg. Une véritable légende vivante, le capitaine et maître de cette compagnie de mercenaire, célèbre dans tout l'empire pour ses siècles de service.

— La garde Lourienne, fit Gald dans un murmure.

Des barbares sauvages, selon le précepteur qui avait formé l'adolescent qu'il était autrefois. Dans ses yeux de jeune homme en devenir, ils étaient de véritables héros tout droits issus d'un autre temps. La représentation héroïque, presque mythologique, de la volonté et de la force qu'un adolescent rêvait d'incarner. Inflexibles et

imperturbables, on disait d'eux qu'ils étaient des soiffards plus inconscients que courageux. Il préférait voir en eux l'insouciance primordiale que le philosophe Adinien l'ancien attribuait aux Ruinaïs d'avant la formation des cités-États.

L'intendant avança jusqu'au bord du rocher, juste devant les quelques marches qui menaient au chemin de ronde et s'écria d'une voix profonde :

— Décuries ! Où sont les ombres ?

Il frappa le sol de son glaive dans son fourreau métallique, imité par l'intégralité de la garde derrière lui dans un grondement oppressant. Tous les décurions de l'armée se retournèrent d'un geste théâtral en faisant claquer leur cape et commencèrent l'inspection rituelle de leurs décuries respectives. Ils s'arrêtaient devant chaque absent et de la pointe de leur glaive, griffaient le sol pour souligner leur départ. Les plus malheureux furent forcés de jouer ce jeu cérémonial face à des groupes vides, contraints de relever l'absence de tous ceux qui avaient sacrifié leur immortalité contre les steppes.

Lorsque leur décurion s'immobilisa devant l'ombre de Kallan, Gald tendit la main dans le vide, le long de sa cuisse, comme pour le soutenir dans cette dernière épreuve.

Quel gâchis. Quelle injustice !

Il aurait pu être l'un des seuls à comprendre la douleur de vivre en éphémère parmi les immortels. Cette injustice violente qui le forçait à observer la torche de sa vie se consumer, seule, en laissant doucement la place à l'obscurité qui l'avalerait.

Une fois l'inspection terminée, les décurions se traînèrent la tête basse jusqu'aux pieds des remparts. À tour de rôle, ils arrachaient sur de longs râteliers autant de glaives rouillés que d'absents dans leur rang pour les jeter dans une énorme alcôve creusée sous le rempart, précisément sous le rocher où se tenait l'intendant et sa garde. Un à un, les absents présentèrent leurs adieux par le fracas métallique des glaives qui s'ajoutaient à la pile dans un écho moralement dévastateur.

— Mon père racontait qu'autrefois, sous le rocher, se trouvait une véritable grotte, expliqua une femme brune d'une voix faible à la gauche de Nastroïa. Une grotte dont on ne voyait pas le fond…

Cette histoire, le père de Gald la lui avait relatée également. Le monticule qui s'élevait depuis ce fossé supposé rendait cependant l'histoire bien difficile à croire.

La journée commençait seulement, mais le poids du rituel macabre qu'ils venaient de subir et d'une nuit peu reposante étirait cruellement le temps. Gald rejoignit ses compagnons pour une séance d'entraînement obligatoire, convaincu par sa fatigue que l'heure du

coucher approchait déjà. Il se sentait victime d'une journée qui n'en finissait pas et il redoutait qu'elle serve de modèle aux suivantes.

L'entraînement ne fut qu'une suite de séances de tir acharnés, de course sous les encouragements du vent et d'exercices de coordinations sans fin.

Il reconnut certaines têtes autour de lui, à commencer par Nastroïa, son camarade néméréen aux yeux effilés, et Alican, la jeune femme qui avait combattu à ses côtés sur les remparts. Celle qui, dans un courage inattendu, s'était levée pour affronter la horde et couvrir les hoplès assaillis, pour ensuite se défiler lâchement face à leur camarade agonisant. Il se mordit la lèvre en repensant à tous ces masques de dégoût et de peur.

Lorsqu'elle baissa les yeux en fixant ses pieds, il se rendit compte qu'il le dévisageait d'un regard plein de rancœur, bien malgré lui. Elle n'osa plus le regarder durant tout le reste de la matinée.

Il s'en voulait de la juger aussi durement. Elle, comme les autres, avait été recrutée de force quelques semaines auparavant, enlevée du cœur rassurant de l'empire pour être jetée sur ce mur froid parmi des inconnus sans préparation. Mais que se serait-il passé si c'était lui, ce jour-là, qui avait été atteint par le tir ? L'aurait-elle laissé partir sans rien faire ?

Les réactions durant l'entraînement étaient dichotomiques. L'effort intense et inconsidéré, comme si la sueur versée ici les appuierait contre les colosses cauchemardesques, et la mélancolie choyée, un désespoir doux et presque poétique. Certains allaient de l'un à l'autre librement et s'effondraient en plein milieu de leurs efforts, rattrapés soudainement par ce qu'ils tentaient de fuir par la douleur.

On leur accorda une pause à la mi-journée, et ils purent vaquer à leurs occupations, enfin, dans cette immense prison morose . Les recrues se maintenaient par décurie, en petits groupes imperméables et méfiants. Nastroïa l'invita à le suivre pour faire la connaissance de ceux avec qui il était destiné à finir, et il n'accepta que parce qu'il sentait qu'il serait impossible de s'insérer ailleurs pour le moment. Sa dernière main était probablement parmi eux, autant la rencontrer le plus tôt possible.

Ils traversèrent ensemble la cour que le silence toisait d'un œil inquisiteur pour rejoindre un braséro aménagé contre les immenses parois de basalte, non loin des baraquements, sur un petit coin d'herbe où un pin chétif installait son domaine épineux. Quelques bancs de pierre, certains taillés, d'autres improvisés, accueillaient déjà le reste de leur décurie, le regard plongé dans les flammes vacillantes, les mains enserrées autour de tasses fumantes. En passant, Gald remarqua qu'elles étaient pleines de petits morceaux de roches chaudes et non

d'une quelconque boisson réconfortante.

Alican était là, assise à côté d'un homme au teint olive avec des cheveux bruns tirés en arrière. Sur un gros rocher plus ou moins plat, juste en face, étaient installés deux hommes dont la ressemblance ne pouvait que laisser penser qu'ils étaient frères. Ils avaient les mêmes rides d'expression marquées autour des yeux et un nez à la forme caractéristique, comme celui d'un écureuil, les narines constamment retroussées. Le premier avait les cheveux châtains mi-longs et des yeux verts renfrognés ; son frère, presque chauve, avait des yeux du bleu de l'océan pendant la tempête et semblait plus vieux et morose.

— Compagnons, voilà Gald, notre héros de la veille, le présenta Nastroïa avec entrain.

L'annonce le gêna autant qu'elle l'interloqua. Qu'avait-il fait pour mériter cet éloge malvenu ?

— Salut, Gald. C'est bien de pouvoir mettre un prénom sur ta tête. Je suis Ysmène.

Celle qui venait de parler, d'une voix cassée et faible, était une jeune femme brune, aux cheveux attachés en une natte haute, à la peau laiteuse et aux yeux d'un ambre presque orangé. Son regard était strict, accentué par des sourcils constamment froncés qui avaient laissé des rides visibles sur son front.

Elle était assise seule, sur un rocher bas entouré d'herbes folles.

— Enchanté Gald. Moi, c'est Varian. T'as eu raison de t'insurger hier. Personne ne devrait partir sans être accompagné, le salua l'homme au teint olive.

Il ne se souvenait d'aucun d'entre eux, hormis Alican. La bataille avait été si intense qu'il y repensait comme au travers d'un tunnel, avec à une extrémité lui et lui seul, et à l'autre bout la horde de cauchemars guidée par son père.

— Asdrubal, lui fit succinctement un homme en jetant des brindilles dans le feu.

Un jeune homme dans la vingtaine en apparence, aux yeux noirs profonds et sinistres, au visage anguleux et aux joues creusées. Ce n'était probablement pas le genre de personne vers qui on allait facilement, tant il paraissait froid et distant.

— Là c'est les frères Léontius, lui expliqua Nastroïa en désignant les deux frères d'un signe de tête.

— Dorian, lui, jeta simplement le frère aux yeux verts.

— Silas, fit celui aux yeux bleus avec un geste mou.

Leur décurion les rejoignit peu de temps après, accompagné d'un homme au sourire franc, aux yeux azur entourés de taches de rousseur et aux cheveux blonds en bataille.

— Décurie, fit le décurion en se figeant dans un salut qui parut hors de propos. Je vous présente Bren, seul survivant de sa troupe. Il

est assigné à la nôtre pour remplir les effectifs. Suite au comportement admirable de plusieurs d'entre vous… enfin par rapport au reste des effectifs, le centurion vous donne une permission jusqu'à demain matin. Nous nous retrouverons aux aurores pour l'entraînement.

*Le décurion Néarchos*.

La première personne que Gald avait rencontrée en arrivant ici. Un homme qui tenait le rôle du décurion plus qu'il ne l'incarnait, avec de grande difficulté pour tenir le personnage.

Ils saluèrent tous le nouvel arrivant qui prit spontanément place parmi eux après avoir remercié chaleureusement leur supérieur.

— Salut à tous, fit-il avec entrain. J'espère ne pas vous attirer le mauvais œil, et que cette décurie sera ma dernière !

Gald remarqua avec amusement qu'il accentuait énormément ses « r », même s'il tentait parfois de se défaire de ce reliquat sans y parvenir complètement.

— J'ai entendu un décurion dire qu'à la fin du siège, les rares survivants auraient fait un tour complet des décuries restantes, fit Alican sans un regard pour Gald qu'elle fuyait toujours.

— Jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'une, acheva Gald en soupirant. La dernière décurie. Pas réjouissant comme perspective. J'ignore s'il faut souhaiter en faire partie.

— La question est de savoir ce qui aura notre peau en premier, répondit Bren, le nouvel arrivant avec un rire bruyant. Les trolls ou le désespoir de ce foutu hachoir à viande qu'est le rempart. J'ai une solution temporaire pour remédier au deuxième.

Il sortit une petite gourde souple en cuir et l'ouvrit dans un gros bruit sourd. Les verres très vite se rejoignirent au-dessus du feu tandis qu'il les remplissait un à un d'une liqueur transparente de menthe et de figues. L'arrière-goût de ce breuvage était nostalgique pour Gald, sans qu'il puisse mettre le doigt sur le souvenir concerné. Une odeur pourtant si famillière.

Il pouvait enfin placer des noms sur ceux qui l'accompagneraient dans ce voyage. Il ne restait plus qu'à savoir qui serait sa dernière main et dans quelles conditions.

La rencontre cependant subit une fin prématurée lorsque des cors féroces s'élevèrent du campement des trolls, et ceux du fort résonnèrent bien vite pour leur donner le change.

— Sont-ils vraiment alliés ? s'étonna Nastroïa.

Perchés sur la muraille, Gald et sa décurie observaient en silence l'agitation qui secouait le camp de leurs ennemis.

Des échauffourées éclataient aux pieds de plusieurs tours-brasiers, des disputes furieuses qui souvent se poursuivaient dans le vacarme des poings. Armé de sa longue-vue, Gald parcourait le camp ennemi

comme s'il y était, d'une vision tellement grossissante qu'il sursautait parfois à la vue des horreurs musculeuses qui se réunissaient.

— Deux clans s'affrontent, finit-il par lâcher en baissant sa lunette. Le camp du chef immense et des éxécuteurs, et celui de ceux qui portent des braies.

Il n'était pas spécialiste de la culture troll, mais à force d'observation, il était parvenu à isoler certains traits distinctifs. Ceux qu'il appelait la tribu des braies allaient vêtus de pantalons larges de lin et de laine, souvent torse nu et les cheveux rasés pour ne laisser qu'une crête courte qui se finissait en tresse. D'anciens souvenirs de son père tentaient de s'inviter à lui, mais malheureusement, fuyaient dès qu'il pensait les attraper. Des informations importantes devaient s'y terrer. Son père connaissait tout de ses adversaires et il regrettait à présent de ne pas l'avoir plus écouté, les rares fois où il avait accepté de lui parler des horreurs qu'il affrontait pour lui.

Autour d'un feu, le vieux troll qu'il avait déjà aperçu aux côtés de son père se disputait avec un troll bien plus jeune, à la nudité cachée d'une simple ceinture de laine blanche et au visage défiguré par une cicatrice hideuse. Son père se tenait derrière eux, les armes à la main, entouré de ses exécuteurs. Dix hommes, qui autrefois, auraient donné leur vie pour emporter avec eux le plus de ces monstres.

Le chef de cette horde apparut en écartant les siens comme des enfants gênants, sa peau d'ours écorché sur les épaules, et la dispute prit fin immédiatement. Les différents groupes se séparèrent, rassemblés autour de brasiers selon leur appartenance visible. Quelques trolls en braie sortirent du campement, armés de lances, de javelots ou de frondes pour certains, de leurs seuls poings pour d'autres. Ils labourèrent le sol de leurs pas impatients, dans des allers-retours menaçants qu'ils ponctuaient de gestes équivoques et de cris féroces.

Les plus turbulents s'élancèrent dans la plaine et eurent à peine le temps de cracher la mort de leurs projectiles que les balistes les clouèrent en signe d'avertissement. D'autres voulurent les imiter, et un véritable attroupement se forma sous les yeux médusés de la décurie de Gald.

— Bordel, ils recommencent déjà, se lamenta Alican en attrapant son arbalète contre elle.

— Bonjour, triste hachoir de nos espoirs brisés, fit Bren en s'inclinant vers les créneaux avant de poser un baiser dessus. Puisses-tu avoir la décence de nous accorder tes sinistres faveurs en ménageant nos souffrances.

— Très réconfortant, le poète, le fustigea Asdrubal de son regard noir en secouant la tête.

— Détendez-vous, il ne se passera rien, les rassura Gald en

abaissant sa longue-vue une nouvelle fois.

Des trolls émergeaient du campement d'un pas furieux. Vêtus de lourdes mailles ou de plastrons de bronze, le visage caché par des casques surmontés de figures animales stylisées, ils accompagnaient le chef de guerre agacé qui ne manquait pas de bousculer ceux qui restaient sur sa route.

Un des impatients hurla de rage et se précipita vers le chef en criant et en frappant son torse comme un animal féroce, suivi de plusieurs autres qui lui emboîtèrent le pas sans crainte, la tête haute.

La discussion fut brève et le message délivré brutalement. Le chef souleva de terre le premier troll qui arriva devant lui, le retourna et se jeta dessus en l'écrasant dans la terre et la boue.

Avant de pouvoir se relever, le troll sonné fut cueilli par un coup de poing qui aurait broyé la colonne de n'importe quel homme, la tête étouffée dans le sol qu'ils avaient remué de leurs pieds. Les autres reculèrent les poings serrés, stables sur leurs appuis comme s'ils songeaient à bondir . Enchaînés par l'hésitation et une certaine dose de réalisme, les poings se délièrent et tombèrent alors lâchement les épaules.

Le chef s'en alla en emportant sa garde et les mutins rentrèrent tous dans le camp, sous les regards complices de leur clan et les moqueries des autres.

Sur la muraille, les soupirs de soulagement accueillirent ce sursis salvateur. Leur survie n'était cependant pas entre leurs mains, et cette pensée en obséda plus d'un durant la nuit.

Gald faisait partie de ceux-là, incapable de trouver le sommeil sous les murmures incessants de l'espoir qu'affrontait le pragmatisme brut.

Les yeux ouverts sur son matelas rembourré de paille, il regardait le plafond bas en songeant au lendemain, et pire encore, aux jours suivants. Les murs de papier épais du minuscule espace qui lui avait été attribué n'étaient pas suffisants pour l'empêcher de subir les râles, les suppliques murmurées et les ronflements des camarades de sa décurie. Dix hommes et femmes dans une chambre d'à peine dix-huit mètres carrés, chacun cloîtré dans un espace exigu séparé par de maigres cloisons et meublé par un petit lit, un coffre personnel et une table de chevet.

Deux fenêtres par lesquelles s'invitait le vent donnaient sur la cour, juste en face du haut donjon blanc qui grimpait le long du pic de basalte. Il avait eu la chance de se voir attribuer une chambre dotée d'une de ses ouvertures, et le vent qui s'infiltrait dans ses draps était une contrepartie  acceptable pour éviter la claustrophobie.

Il se releva et s'accouda à sa fenêtre pour observer la cour plongée

dans l'obscurité argentée d'une lune bien pâle. Sur les remparts, sur sa droite, des vigiles défilaient à la lumière de torches aussi hésitantes qu'eux. Un homme, cependant, se détachait du lot. Seul, sans lumière, il n'était discernable que lorsque des vigiles croisaient sa position en sursautant. Appuyé sur les créneaux, le regard perdu dans la plaine, ses robes blanches volaient autour de lui comme une figure spectrale.

Lorsqu'il se retourna, il reconnut l'embaumeur de la matinée qui l'avait accompagné au chevet de Kallan. Simplement à son sourire, à cette sensation déroutante de tristesse et de mélancolie qui lui dévorait les entrailles. Il était impossible qu'il puisse le voir à cette distance, dans sa chambre plongée dans l'obscurité, dans l'ombre de la roche qui ne laissait même pas à la lune l'opportunité de les baigner. Pourtant, il regardait fixement dans sa direction, face à sa fenêtre, parfaitement droit, ses bras trop étirés le long de son corps. Comme s'il l'appelait.

Décidé à fuir la solitude, Gald s'enveloppa dans son manteau de laine urticante et aussi silencieusement qu'il le pouvait, il s'enfuit loin des murmures glauques de ses camarades.

Dans la cour, des conscrits chassaient la peur et l'insomnie autour de braséros aux flammes timides. Dés ou cartes à la main, ils tuaient le temps pour s'offrir, le temps d'amitiés nocturnes, un souvenir du monde hors des murs.

Sur le rempart, l'embaumeur le regardait en souriant, comme s'il l'attendait. Il n'aurait jamais imaginé que, sous ce voile terrifiant se cachait un homme si jeune d'apparence, le visage fin et d'une symétrie parfaite, de longs cheveux blonds coiffés en une natte qui partait en tresse. Ses yeux étaient d'une couleur imperceptible et il en oubliait la teinte dès qu'il cessait de les toiser, incapable de se souvenir s'ils en avaient réellement une.

Il gravit les marches lourdement tout en se demandant comment il en était exactement venu à se lever par une nuit si froide, pour rejoindre un homme qu'il n'avait vu qu'une seule fois.

— Ravi de vous revoir, Gald, lui fit l'embaumeur sans voile.

Sa voix si singulière, ce timbre qui portait le poids du monde, suffit à le replonger dans cette petite pièce, aux côtés du corps figé de son défunt camarade.

— Bonsoir, lui répondit-il en hésitant. Vous aussi, le sommeil vous manque ?

Il s'installa à ses côtés, heureux et rassuré que la lune soit là pour surveiller leur discussion.

— Il m'échappe depuis tellement longtemps, affirma l'embaumeur d'une voix sereine. Je suis du genre… inquiet.

— Je n'ai pas souvenir d'avoir déjà vu un embaumeur aller sans son voile. Est-ce courant ?

— Avez-vous vu beaucoup d'embaumeurs ?

Gald répondit d'un geste de la tête un peu gêné.

— Mais non, ce n'est pas courant. Je prends cette liberté quand le soleil décline, pour respecter les coutumes.

— Les coutumes ?

Le jeune homme aux cheveux blond cuivré lui sourit. Un sourire franc, mais d'une tristesse infinie.

— Un embaumeur jure de ne plus jamais s'exposer au soleil, tant que celui-ci persistera à se coucher sur ceux qui sombrent dans l'oubli.

Le chant polyphonique guttural s'éleva du camp des trolls et se répandit de tour en tour et de brasier en brasier. En revanche, contrairement à la veille, les voix s'ajoutaient dans une dissonance imparfaite, dans une lutte plutôt qu'une réunion viscérale, pour finir par former un chant plus dur et sombre que les précédents.

— Ils paraissent irréels, n'est-ce pas ? poursuivit son interlocuteur nocturne. Je suis incapable de dire depuis combien de temps ils hantent mon existence. J'ai l'impression qu'ils ont toujours été là, dans l'ombre de nos vies.

Comme ce matin, l'absence de tatouage de son dernier âge se faisait remarquer au travers des drapés nacrés de ses manches. Gald aurait dû être rassuré et réconforté d'avoir rencontré un autre mortel mais son interlocuteur parlait comme ceux que la traversée des siècles avait modelés et façonnés. Ce regret perpétuel dans la voix, les occasions manquées qui s'additionnaient dans un poids de plus en plus lourd.

— Et vous-même, Gald ? La nuit est agitée ?

— On peut dire ça, oui. Agitée. J'ai… l'insomnie mélancolique.

— L'insomnie du poète, dit l'embaumeur en regardant les étoiles. Sous quelle forme prend-elle vie ?

Gald l'interrogea du regard, doutant de comprendre de quoi il était question.

— La mélancolie trouve toujours un moyen de s'incarner. Par le chant, la plume, la sculpture. Parfois, par l'art des armes. Elle cherchera sans cesse une matière dans laquelle s'exprimer et se réfugier. Par quel biais vous fuit-elle, Gald ?

Il réfléchit longuement avant de répondre ; pour une raison inconnue, il tenait à ne pas se ridiculiser devant cet homme si étrange.

— La plume, finit-il par révéler. D'instinct, je dirais que vous aussi. Vous me semblez de ceux qui se libèrent par l'écriture.

— Qu'est-ce qui vous fait penser ça ? l'interrogea l'embaumeur avec un air amusé et curieux.

— Difficile à dire. Une simple sensation. Peut-être la manière dont vous regardez ce paysage. Pas comme un peintre qui essaye d'en saisir les couleurs et les formes. Plus un comme un écrivain, par les

tripes et le sang.

— Adinien l'Ancien, dans *Réflexions sur la vanité du vide existentiel.* Vous avez dû avoir un précepteur éclairé, Gald. Cela fait bien longtemps que Adinien n'est plus à l'étude. Cela dit, vous avez raison, d'une certaine manière. L'écriture et le langage sont les seuls arts que je maîtrise. Mais je ne cherche plus à fuir la peine et le remords. Ils ont fini par faire partie intégrante de moi.

— Le poids des siècles ? demanda Gald sur un ton compréhensif.

— Le poids des siècles, en effet. Le temps est vicieux. Il ronge et nous change sans même qu'on s'en aperçoive. Il nous vole ceux qu'on aimait, sans avoir besoin de nous les enlever. J'ai souvent pensé que le dernier combat des embaumeurs ne serait pas contre la mort, mais contre ce monstre froid qu'est le temps. Nous avons vaincu le chronomètre de vos existences, mais le temps dirige toujours. Un jour ce fort ne sera que ruines, et les ruines retourneront à la montagne. Que vous gagniez ou non ici, tout finira dans l'oubli. Quelle différence, au bout du compte ?

Gald attendit la suite, et comprit bien trop tard à son goût que la question n'était pas rhétorique.

— Peut-être que la mort n'était pas le véritable problème, répondit-il. Mon précepteur aimait dire que les propos d'Adinien avaient été mal interprétés et traduits avec le temps.

— Intéressant. Quel était le fond de sa pensée ?

— Que l'abîme de l'oubli dont il parle dans *Pensées pour le dernier abysse* ne devait pas être craint, mais loué. Que dans la version originale du texte, l'abysse est une fin non moins malheureuse que le vide qui a précédé notre naissance.

— *Je n'étais pas, je devins, je ne suis plus, c'est le problème des vivants,* récita son interlocuteur. C'était un vieux proverbe Ruinaï. Certains l'attribuent aux hommes de bronze qui ont foulé ce monde bien avant les cités-États. Votre ancien compagnon, Kallan, venait d'une cité connue pour abriter nombre de philosophes abolitionnistes.

— Mon précepteur s'en réclamait, lui avoua Gald.

— Ça semble raccord avec l'interprétation qu'il faisait de Adinien. C'est une pensée intéressante, qui, hélas, tient uniquement comme exercice de pensée. De ceux qu'on s'impose lorsqu'on a le luxe de ne pas subir les tourments qui suivent cet abîme vorace. Des reliquats du monde d'avant. Peu de gens le savent, mais Adinien a passé les dernières années de sa vie paralysé par la peur de partir. Il avait refusé l'élixir, dans un ultime affront philosophique. Mais la pensée cède souvent face à l'expérience. On peut s'y préparer autant qu'on veut, la mort ne sera jamais quelque chose que l'on vit et affronte avec la logique. Adinien pensait que le monde ne serait pas différent avec, ou sans nous. Je ne peux m'y résoudre. Je chéris chaque vie, et chaque

mort m'arrachera toujours le cœur.

— Subir chaque mort ainsi vous condamnera, un jour, l'avertit Gald avec sympathie. Nous avons tous une limite au fardeau que nous pouvons porter.

— Il semblerait que ce monde m'en veuille ! Il m'a infligé du don cynique de pouvoir supporter bien plus lourd que la norme. L'univers tout entier s'en amuse et paraît vouloir m'éprouver pour trouver la limite.

— Vos écrits doivent être une expérience à vivre, lui fit Gald avec un petit rire qu'il ne chercha pas à étouffer. S'il est vrai qu'écrire, c'est souffrir, vous avez là une matière première précieuse.

Il parvint à arracher un sourire amical au jeune homme à qui il était incapable de donner un âge, un sourire dont la tristesse s'était effacée pour quelques éphémérités bienvenues.

— Et vous, Gald, comment faites-vous ? Comment affrontez-vous les perspectives peu réjouissantes de notre existence ?

— J'alterne de manière peu cohérente entre la crainte paralysante et la volonté d'imposer ma vie au monde. J'en viens parfois à me dire que le rôle que j'incarne dans le théâtre du monde est bien trop inconstant pour être crédible.

— Quel serait ce rôle, si vous deviez le décrire ?

Il réfléchit un instant, les yeux perdus dans les flammes d'un des énormes brasiers des trolls, les doigts dansant nerveusement sur le créneau blanc et froid. Comment résumer en quelques mots ce qu'on pensait être ?

— Question très difficile pour une nuit d'insomnie, fit-il comme pour se dégager.

— Il n'y a que par des nuits de ce genre que ces questions font sens, lui répondit l'embaumeur.

— Le rôle de celui qui cherche encore comment vivre, finit-il par répondre après une longue hésitation. Peut-être le rôle de celui qui regrette. Oui, le regret. Si le monde était une pièce, ce serait probablement ce qu'on retiendrait de mon personnage. Et le vôtre ?

— Celui qui souffre, réagit l'embaumeur du tac au tac. Je ne l'ai pas choisi, mais apparemment, je suis doué pour l'incarner. Le rôle a même fini par prendre le pas.

Sous leurs yeux, des dizaines d'embaumeurs les rejoignirent, escortés par plus d'une centaine d'hoplès en armes et toutes sortes d'arbalétriers.

— Vous devriez y aller, Gald. Les choses vont devenir dangereuses ici, lui fit-il en lui posant une main glaciale sur l'épaule.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il alors que des trolls commençaient à sortir de leur camp en armes.

L'embaumeur lui désigna le charnier qui reposait cruellement

sous leurs yeux depuis le début, aux pieds des murs.

— Ce qu'on attend de nous. Récupérer ces pauvres errants, leur prodiguer la bénédiction du voyage et les emmener enfin pour leur dernier repos dans l'une des cités nécropoles. Le temps presse. La tradition exige que les runes soient gravées avant trois jours.

Des centaines de cordes furent acheminées pour monter des monte-charges complexes actionnés à la force des bras. En face d'eux, dans la plaine, plus d'une centaine de trolls se réunissaient sous une lune blafarde, armes à la main, escortés par les percussions de leurs tambours graves.

— L'idée n'a pas l'air de leur plaire, fit Gald en reculant. Prenez soin de vous, embaumeur, lui fit-il.

— Vous pouvez m'appeler Lug, lui glissa-t-il avant de le congédier d'un signe autoritaire.

# Chapitre 6

*Rétha-Itas, capitale impériale, 15 mai 1641.*
*Trois mois avant le départ de la caravane.*

— Ce n'est pas le meilleur endroit pour une rencontre de ce type, maître, gémit Gishur, l'assistant du sénateur d'Aetius.

Plongé dans la contemplation de la cité qui s'étalait devant lui, près d'une centaine de mètres plus bas, il ne répondit à son assistant que d'un simple signe de la tête.

Magnifique était un piètre mot pour décrire la capitale de l'empire, son premier et dernier amour. Fruit unique dans l'histoire de la vision parfaite d'artistes géomètres et d'ingénieurs éclairés, la cité aux cent tours était une anomalie historique et un miracle inattendu.

Perchés au sommet de la tour du Vaillant, son assistant et lui dominaient la ville tentaculaire à plus de deux cent mètres de haut en comptant l'imposante colline sur laquelle la tour reposait.

Le vent soufflait fort, froid et d'autant plus mordant à cette altitude. Il s'engouffrait entre les monts Gergovois, à l'est d'ici à près de cent cinquante kilomètres, pour rameuter les cavaliers glacials des cimes qu'il lançait jour après jour contre la ville depuis des siècles. Son chant strident était la première musique qu'entendaient les enfants de la cité et personne ne le craignait tant il en était devenu l'incarnation de la résilience, la personnification de sa volonté d'exister.

La cité aux cent tours.

Rétha-Itas méritait son nom et sa réputation. Cent une tours, précisément, se dressaient dans la ville comme un affront aux cieux et un message clair pour les autres cités. Parler de tour était un abus de langage tant ces constructions dépassaient l'entendement, larges de plusieurs dizaines à plusieurs centaines de mètres pour les plus imposantes, sur des centaines de mètres de haut. Bâties par strates successives de plus en plus étroites, jusqu'à former enfin de longues flèches étincelantes recouvertes de verre ou de bronze polis, elles affirmaient aux dieux eux-mêmes leur volonté de briller parmi le firmament. Chacune de ces tours-villages était reliée par de majestueuses passerelles tenues par des arches si fines et élégantes que le vent paraissait suffisant pour les souffler tandis qu'étaient installés étals, marchés, théâtres de rue ou jardins aux carrefours de ces ponts surréels.

Oui, Rétha-Itas était une ville incroyable et unique. Cependant, son acolyte avait raison. Ce garçon bien trop frêle, et souvent trop

lâche, disait vrai, l'endroit était parfaitement inadapté pour une rencontre avec le maître des exécuteurs.

Le sommet de la tour qu'ils occupaient était un bijou que peu d'hommes avaient eu le privilège d'approcher. Ils marchaient dans un jardin suspendu couvert de fleurs exotiques, aux allées pavées de marbre, entourés de sculptures prodigieuses entre les bassins à carpe d'un rouge chatoyant et les volières de faisans dorés. Au milieu de cette cour si proche du ciel, sur une estrade de bronze, une flèche de bronze défiait les cieux sur encore une trentaine de mètres, tapissée de sculptures de masques humains représentant de grands patriarches de la cité et certaines des mères fondatrices des clans sénatoriaux les plus importants.

Oui, l'endroit était magnifique, mais il n'avait pas réussi à faire monter jusqu'ici les hommes de main qu'il recrutait d'ordinaire pour sa sécurité. Seul Doriclien, un scélérat des bas-fonds d'une des cités pouilleuses du dernier cercle d'expansion, avait pu le rejoindre, dissimulé dans des habits de scribe, toujours à moins de dix mètres d'eux en cas de problème.

Depuis quand se méfiait-il d'Adelrik ?

Sûrement depuis le début, même s'il ne se l'avouait qu'avec peine. Il lui devait beaucoup, bien plus qu'à n'importe qui ici. Les services étaient des dettes dans cette maudite cité, jamais des offrandes, et son âme ne parvenait plus à supporter le coût des intérêts qu'il remboursait année après année avec des morceaux de sa propre conscience.

Adelrik apparut au fond de la cour, seul, vêtu d'une longue tunique d'un bleu paon étincelant, les cheveux coiffés en arrière, le regard direct, calculateur et froid.

Le héros de l'empire.

Cela faisait bien longtemps que le masque était tombé pour lui. Cet homme le terrorisait et le hantait jour et nuit. Il n'avait jamais eu l'occasion, même étant enfant, de le voir comme ce héros vénéré de tous qui avait consacré son éternité à défendre les siens. Non, les secrets familiaux l'avaient mis en garde bien trop tôt. Il savait depuis toujours qui il était vraiment, et ce qu'il lui devrait toute sa vie durant.

Condamné à rembourser une dette qui ne lui appartenait pas.

Appuyé sur la rambarde de marbre qui le séparait de l'appel du vide, Aetius luttait contre son propre corps pour conserver un semblant de fierté face à l'exécuteur qui avançait sereinement, la tête haute, le menton levé comme s'il défiait les dieux de venir le chercher sur cette tour.

— Bonjour, Aetius, merci de vous être rendu disponible, commença l'éxécuteur d'une voix calme avec un sourire. Merci d'avoir

accompagné votre maître, fit-il ensuite à son assistant. Vous allez pouvoir prendre du repos, nous allons marcher un peu.

L'infant le fixa pour attendre ses ordres, visiblement terrifié devant un scénario qu'ils n'avaient pas prévu. Aetius le rassura d'un geste discret et le congédia d'un signe de la tête avec regret, la boule au ventre alors qu'il s'éloignait de lui. Il ne put s'empêcher, malgré ce qu'il s'était promis, de vérifier rapidement que ce crétin de Doriclien était toujours à sa position, au mépris du risque d'attirer l'attention de l'exécuteur sur son seul atout caché.

— Bonjour, Adelrik, lui répondit-il lorsque l'infant fut assez loin d'eux. C'est un drôle d'endroit que vous avez choisi cette fois pour notre rencontre.

— J'aime contempler la cité depuis cette tour, sénateur. Vous ne sentez pas cette sensation de puissance, enivrante, vivifiante ? On disait autrefois que d'ici, Rétha n'était plus vraiment terrienne et se trouvait en position de menacer les cieux eux-mêmes. Cette tour était considérée comme unique, une prouesse qu'aucun homme ne pourrait jamais égaler. Le pinacle de l'ingénierie humaine. Et pourtant, voyez, Aetius ! Les tours ont poussé. Certaines dépassent désormais celle-ci. Mais elles ne la remplaceront jamais. Elle restera la première. Allons, marchons un peu. Contemplons la cité d'un point de vue que peu d'hommes et de femmes ont eu le privilège d'admirer.

L'exécuteur avança d'un pas calme sur l'allée pavée, au milieu des bassins et des arches fleuries, les mains dans le dos et le visage fier offert au vent mordant. Aetius le rejoignit à contrecœur, ravi de s'éloigner enfin du vide qui se montrait trop insistant dans ses murmures tentants.

— Nous avons été dépassés par les Indicatios, Adelrik, finit-il par dire après une longue réflexion sur la meilleure manière d'aborder le sujet. Débordés par le sens du courant. Nous avons obtenu que les fonds soient maintenus pour l'ordre, cependant. Il n'y aura pas de réduction d'effectifs, comme convenu.

Adelrik ne lui répondit pas et continua sa marche tranquille. Il marquait de temps à autre d'interminables arrêts méditatifs devant certains des bassins où s'affolaient libellules et autres insectes exotiques aux couleurs chatoyantes, les yeux fermés, aussi immobile que les statues qui peuplaient ce patio.

— Savez-vous pourquoi votre grand-père était respecté, Aetius ? Parmi tous ceux qui lui faisaient concurrence.

*Voilà. Le fond du sujet.*

La charge de la dette, leur seul sujet de discussion.

— Il voyait loin, bien plus que les intérêts d'une politique ou d'une époque, reprit Adelrik. Ce que l'immortalité attend de nous, en réalité. Il méprisait ses suivants, ses soldats, ces lèche-bottes, tous

autant qu'ils soient. Famille, amis, envieux ou sympathiques, ennemis ou alliés. Il les raillait tous. Il n'aimait que son peuple, celui qui vit, souffre, rit, aime et meurt dans cette enceinte. Le sang de cette cité. Il comprenait ce qui doit être fait pour sauver tout ça. Il avait en lui, dans son être profond, la cicatrice de la nécessité.

— Voilà un tableau bien grandiloquent, exécuteur, prit-il le risque. Ceux qui l'ont connu de près ont une image bien différente de lui.

— Ces visions ne sont jamais exclusives. Il était entier dans sa complexité, avec la part d'ombre nécessaire pour que soit fait ce qui doit l'être. Ce n'est jamais une fierté, mais un fardeau que l'on consent à porter pour ceux qui ne le peuvent pas. Un jour, il nous emporte, fatalement. C'est une lutte perdue d'avance, sénateur.

— Que dois-je comprendre, Adelrik ? demanda Aetius en s'arrêtant.

— Il n'y a rien à comprendre, Aetius. Cette part d'ombre vous pèse bien plus que vos illustres prédécesseurs. La nécessité n'est pas en vous. Seule compte votre survie.

— C'est injuste, Adelrik ! J'ai tout fait pour vous servir, pour payer la dette de ma famille ! J'en saigne jour et nuit !

L'exécuteur se retourna brutalement pour le toiser d'un regard brûlant et humiliant, de ceux d'un père profondément déçu.

— Voilà le cœur du problème. Cette dette, ce n'est pas la mienne. Vous ne l'avez jamais compris, Aetius . Nous avons fait ce qu'il fallait pour tous ces innocents, pour tous ces inconnus, ceux qui meurent sans n'avoir jamais eu la parole dans ce monde. De quelle dette parlez-vous ? Vous voulez simplement être libéré de ce fardeau au plus vite, courir rejoindre votre petite vie de politicien de toute urgence.

Aetius soutint son regard les poings creusés par ses ongles et la respiration haletante. C'était bien trop injuste ! Les cris, les flammes, des dizaines de visions tournaient devant lui, des vers qui dévoraient sa conscience depuis des décennies maintenant sans lui laisser de répit. Adelrik avançait vers lui, d'un pas déterminé, les mains toujours dans le dos, mais avec une intention palpable.

— Qu'allez-vous faire, une fois quittes ? Noyer le chagrin de votre vie foutue dans l'alcool et les femmes ? Votre vie ne vous a jamais été prise ! Un grand homme comme l'empire n'en connaîtra plus vous a légué des responsabilités parce qu'il vous pensait de la même espèce que lui ! De ceux qui se jettent dans le bûcher des regrets pour les leurs !

Ses jambes ne lui obéissaient plus et il reculait devant l'avance implacable d'Adelrik, le héros de l'empire. Était-ce cette vision que les trolls avaient quand il les traquait dans leurs propres terres ? Ce n'était pas un homme en face de lui, mais un tueur. Un chasseur.

Il ne pouvait plus reculer désormais, acculé contre une statue de marbre au visage narquois, comme si elle se délectait de ce qui allait suivre.

— Vous continuerez votre travail, parce que la peur vous interdit d'entrevoir les conséquences de l'abandon dont vous rêvez. Et pour ça, vous êtes méprisable, Aetius. Mais vous poursuivrez, je le sais. Heureusement que certains ont su voir plus loin que vous. Plus loin que l'impératif du minimum. Des hommes avec une vision, tout comme votre grand-père. Ne vous inquiétez pas, votre dette sera bientôt remboursée. Vous serez prochainement libéré de vos obligations, et vous pourrez retourner dans les bas-fonds moraux où vous rêvez de vous vautrer. Vous serez libéré, Aetius. Et vous vous rendrez compte comme tant d'autres que l'immortalité sans but n'est qu'une torture.

Il n'osa pas répondre.

Son esprit fouillait les centaines d'œuvres accumulées de rhétorique et de philosophies, rejouant certains des discours les plus célèbres, certaines des réparties les plus percutantes de l'histoire, mais il ne pouvait tout simplement pas répliquer. Il se contenta d'avancer d'un pas pour se détacher du socle de la statue dans un ultime élan de bravoure, les poings serrés, les doigts enfoncés au creux de ses paumes.

— Vous allez soutenir cette caravane désormais, Aetius. Avec tout le poids des soutiens qu'il vous reste. Le reste n'est plus de votre fait à présent.

Il le laissa là, debout et figé, sans un adieu ou une dernière parole. Il s'en alla le pas léger, toujours aussi admiratif de cette cour et de sa végétation, comme s'il flânait dans quelque jardin divin qu'on promettait autrefois après la mort. Alors qu'il marquait une pause pour sentir un parterre de gigantesques fleurs d'un bleu foncé presque noir parcouru de veines fuchsia étincelantes, l'infant en profita pour se faufiler rejoindre son maître.

Aetius le repoussa lorsqu'il lui prit les épaules pour vérifier qu'il n'était pas blessé et manqua de le renverser dans une petite marre juste derrière. Son assistant s'excusa platement et attendit devant lui, les mains jointes.

— Maître, que faut-il penser de tout ça ? demanda-t-il dans un chuchotement inquiet.

— Que la caravane ne s'est pas glissée dans la discussion par hasard ! On a perdu la direction des opérations, voilà ce que ça signifie. Ces foutus *Indicatios* !

— Et que fait-on à présent ?

— La seule chose qui nous reste ! Survivre à ce monde ! s'écria-t-il.

La grenouille jaune au dos rayé d'un trait noir sur lequel il tenta de passer sa colère l'esquiva nonchalamment en sautant dans son bassin, avant d'apparaître plus loin pour le narguer.

***

*19 août 1641. Neuf jours avant le départ de la caravane.*

— Calme-toi, Garus, ce n'est pas ça qui nous empêchera de partir, le rassura Adelrik en continuant l'inspection de l'entrepôt.

— Non, bien sûr que non, vu que quelqu'un ici a cru bon de commander presque deux fois trop de vivres par rapport à nos besoins, siffla le bras droit de l'exécuteur entre ses dents.

Adelrik s'arrêta et le fixa avec un sourire nostalgique et les yeux brillants.

— Il y a des choses qui ne changent pas chez toi, mon ami, fit-il pensivement. Tu avais déjà ce caractère de con quand tu nous as rejoints. Je pensais qu'avec le temps, tu t'affinerais, mais tu as choisi la voie de la consolidation.

— Il faut bien que quelqu'un endosse ce rôle. J'avais des prédispositions évidentes, lui répondit-il en se détendant soudainement.

— Oui, évidentes. De très loin celui qui aura le mieux guidé cet ordre.

— Je vois où tu veux en venir, Adelrik. Ce n'est pas le moment de reparler de ça. Je ne suis pas parti encore.

Adelrik lui tourna le dos, les poings serrés, et reprit son inspection nerveusement et dans l'agitation. Il marquait régulièrement des pauses pour se retourner, la bouche ouverte sans que le moindre son parvienne à en sortir. Finalement, après un silence pesant que Garus n'eut pas la force de briser, son ami se rapprocha comme s'il voulait à présent le combattre.

— Pourquoi, Garus ? Putain, pourquoi ? Après presque trois cents ans !

— Adelrik, lorsque je t'en ai parlé, c'était pour me confier à l'un des seuls amis que j'ai dans ce monde, mais pas pour te demander la permission. J'accepte mon choix, fait de même.

— Faire de même ? Faire de même ?

Les nerfs de l'exécuteur lâchèrent et Garus recula d'un pas pour lui laisser la place. Des couvercles isolés et des sacs de farine subirent son courroux et, après une série de coups et de jurons, il n'en restait que des débris éparpillés.

— Je ne peux pas faire de même, Garus, finit par dire Adelrik en

retrouvant la maîtrise de ses émotions.

Il venait de recouvrer sa stature, ses épaules droites, le menton levé en défiance au monde. Sa respiration elle-même se posait, parfaitement maîtrisée. Il avait toujours eu un immense respect, suivi dans l'ombre par la méfiance, envers cette capacité qu'avait Adelrik à céder à ses pulsions et à en récupérer ensuite la maîtrise en un instant.

— J'ai passé trois siècles à te former, à t'aiguiser, à faire de toi ce que tu es. Tu me demandes de tout abandonner ?

Venait-il vraiment de dire ce qu'il avait entendu ?

— Désolé si tu perds un outil précieux, mon ami, lui répondit-il froidement.

— Arrête de jouer, Garus. Tu sais très bien de quoi tu parles. Je pensais que tous les deux, on avait… qu'on avait créé quelque chose ensemble. Tu as été comme mon fils, puis mon frère d'armes et enfin mon bras droit. Je n'aurais jamais imaginé qu'un jour, tu serais mon grand-père.

— Ce qu'il se passera n'effacera pas ce qu'on a été, Adelrik. Il faut que tu apprennes à lâcher.

— Qu'adviendra-t-il, dans trois cents ans ? Que restera-t-il de toi ? Combien de Garus devrais-je encore connaître et perdre ?

— Mon ami, la vie est le problème des vivants. Je ne serais plus là. Je ne peux pas porter pour toi ce poids, je suis désolé.

— Tu nous abandonnes. Tu nous abandonnes tous. À quoi bon tisser des liens pour les détruire volontairement ?

Les mots blessaient, souvent bien plus que les lames, et il savait que son maître maîtrisait les deux tout aussi bien. Avait-il tort pour autant ?

Oui, il renonçait peut-être à ses camarades. Il aurait pu continuer avec eux pour des siècles encore, mais jamais pour l'éternité. Ils avaient tous été bien trop brisés pour ça et, un jour, d'autres feraient le même constat.

— Ce n'est pas un suicide. Je redonne à l'ordre naturel sa place. Je serais avec vous jusqu'au bout.

— À tes yeux, désormais, c'est une éternité. Pour nous, le temps qu'il te reste n'est qu'une étincelle. À quoi bon continuer de t'aimer, mon frère, si c'est pour que tout disparaisse avec toi ?

— On t'a menti, Adelrik, si tu penses que tout ce que tu as connu durera toujours. Vous changerez un jour, tous. Ce monde changera, mutera et disparaîtra, avec, ou sans moi. Le temps vous donne l'illusion de rester les mêmes, mais c'est faux. Tu n'es plus le même que celui qui fut jadis un père pour moi dans cet ordre.

— Que suis-je devenu, dans ce cas ?

— Un homme grignoté par le regret et ses doutes, Adelrik. Tu

portes un poids qui te ronge. Tu le portais avant que j'arrive, et bien après mon départ, il finira par t'avoir. Si tu préfères m'en faire porter la responsabilité, libre à toi. Je l'emmènerai dans mon dernier sommeil, si ça peut te soulager. Comme cadeau d'adieu.

— J'espère qu'un jour, je parviendrai à remplacer l'affection par la haine et la rancune. Ce serait moins dur à accepter, comme héritage.

— Ne compte pas là-dessus, je prévois bien de te hanter un moment, lui glissa Garus avec un sourire triste.

# Chapitre 7

Si la fenêtre sur la cour était une bénédiction la nuit, elle se révéla être une bien piètre alliée le matin, lorsqu'elle autorisa le soleil taquin à venir picorer les yeux de Gald. La nuit avait été très courte, après des heures à lutter vainement contre l'insomnie suite à sa discussion surréelle avec son compagnon nocturne.

Il se leva par réflexe, à demi-conscient, et s'habilla sans y prendre garde, si bien qu'il ne se réveilla pleinement qu'une fois dans le couloir de leur dortoir, la bave encore aux coins des lèvres.

Ses camarades émergèrent dans le même état, les yeux collés et les cernes creusés, et ils descendirent tous ensemble, en silence, pour se mêler au flot des recrues des autres décuries. Rassemblés en ligne dans la cour bien fraîche, on leur servit de petits bols de vin chaud dilué, du pain aux céréales et de fines tranches d'une saucisse sèche à l'ail. Ils allèrent s'installer autour de leur braséro sous le sapin, près des baraquements et prirent place entre les bâillements et les soupirs. Asdrubal ralluma le feu avec résignation, pour qu'ils puissent profiter au moins quelques instants d'un peu de chaleur.

Bren les regardait déjeuner avec une grimace de dégoût, déchiré entre la faim et l'incompréhension d'un mélange d'ingrédients qui lui paraissait improbable. Alican, comme on le ferait pour expliquer à un enfant, déposa sur son pain quelques tranches de saucisse pour le plonger plusieurs fois dans le vin chaud dans des gestes caricaturaux en l'enjoignant à faire de même. Lorsqu'elle croqua dans sa tartine détrempée, Bren frissonna et reposa le bol à côté de lui pour se concentrer uniquement sur le morceau de pain.

— Monsieur devait s'attendre à des trésors de la mer, lui lança Varian, leur camarade au teint olive.

Le seul qui semblait avoir passé une nuit correcte, le teint frais, un sourire discret sur les lèvres comme s'il se refusait à imposer sa bonne humeur à cette troupe de désespérés.

— Trop peu pour ma part, je ne mange pas d'insectes, qu'ils vivent dans l'eau ou dans le sol est un détail, lui répondit-il en secouant ses cheveux blonds ébouriffés d'une main. J'ai l'habitude… d'autre chose, oui.

— Pas souvenir que tu nous aies dit d'où tu venais, à ce propos, lui fit Gald en lui donnant son pain.

— Cinquième cercle, confia-t-il succinctement. Et, de là d'où je viens, on se réveillait plutôt avec l'odeur d'une bonne brioche aux œufs et un peu de lait. Le mélange ail et vin chaud, de bon matin, je

doute que je m'y fasse.

— T'as tort, ça réchauffe le corps, jeta Nastroïa en haussant les épaules.

— À propos de réchauffer, c'est lequel de vous autres qui se lève la nuit ? Ce serait sympa de fermer la porte. Les couvertures ne sont déjà pas bien épaisses, si on pouvait éviter d'inviter le vent dans nos draps, ce serait pas mal, demanda Ysmène avec des cernes noir violacé inquiétants.

Elle finit sa phrase presque à bout de souffle, la voix brisée et faible, les mains serrées autour de son bol en quête de chaleur.

— Désolé, s'excusa Gald avec un petit signe de la main pour se dénoncer. J'ai peiné à trouver le sommeil, je pensais avoir fermé la porte.

— On t'a entendu, oui, faire des allers-retours à pas feutrés, fit Alican, qui s'adressait à lui pour la première fois.

— Des allers-retours ? demanda-t-il sans comprendre.

— Je t'ai vu sur le rempart, lui envoya Bren en mâchant ses morceaux de pain bien secs quand ils n'étaient pas trempés. Avec un des embaumeurs. J'ignore comment tu fais pour rester à côté d'eux. Ils me mettent tellement mal à l'aise.

Tout le monde y alla de son petit commentaire sur ce qu'ils ressentaient à côté des embaumeurs, de la simple gêne jusqu'à la répulsion tenace. Varian fut celui qui parla le plus et le plus longtemps, enchaînant les anecdotes personnelles vécues auprès des embaumeurs lorsqu'il était plus jeune. Il s'exprimait d'une voix posée et sûre, laissant volontiers la place aux blagues qu'il utilisait pour rebondir comme un acrobate agile.

— Je ne sais pas comment tu fais pour les différencier, ricana Nastroïa alors qu'ils se levaient tous pour rejoindre l'entraînement.

Gald le rattrapa et l'arrêta, un peu perdu par sa remarque.

— Le voile, Gald, continua-t-il. J'ignore si un foutu visage se cache dessous. Ils se ressemblent tellement.

— Tu nous as vus ?

— Ouais, en descendant me vider. Je déteste l'idée du pot de chambre. Je préfère la sentir au vent, tu comprends.

— Il n'en portait pas, lui fit-il remarquer. Il ne portait pas de voile. C'est à ça que je l'ai reconnu.

Nastroïa haussa les épaules.

— Possible, il faisait bien sombre malgré la lune. La fatigue ne doit pas aider. Allez, le décurion va nous attendre. Et puis, on a décidé de regarder comment tu faisais. Tu tires visiblement mieux que la plupart d'entre nous.

— J'étais tra…

— Trappeur, oui. Tu me l'as déjà dit. Raison de plus pour

mutualiser ton expérience.

À peine arrivés dans la zone d'entraînement, leur décurion se présenta accompagné d'un logisticarius au regard sévère, un tas de parchemins sous le bras. Il leur expliqua avec agacement qu'ils avaient besoin de main-d'œuvre pour augmenter la production des pieux pour les balistes et des carreaux pour les arbalètes, sans manquer de pester contre cette perte de temps.

Nastroïa et Varian furent immédiatement réquisitionnés, le premier pour son expérience passée aux côtés de son père, capitaine d'un petit fort mineur dans le nord, et le deuxième pour les différents métiers du bois et de la sculpture qu'il avait occupés. Ysmène se proposa également, arguant qu'elle avait, dans une autre vie, travaillé comme tourneur pendant quelques années. Asdrubal se présenta à son tour, mais Gald n'y vit qu'une tentative désespérée de fuir l'entraînement tant il s'en était plaint pendant le déjeuner.

Ils furent aussitôt conduits par le logisticarius vers les entrepôts où se rassemblaient des centaines de recrues alignées dans le froid en attendant les instructions. Des charrettes allaient et venaient dans des voyages incessants, pour décharger du bois brut et repartir avec des caisses entières de projectiles qui allaient être entreposés et consignés soigneusement.

Cette organisation rigoureuse avait quelque chose de rassurant. La force de l'empire était là, et non dans ses phalanges ou ses murailles.

Il ne restait pour l'entraînement que les frères Léontius, toujours aussi peu bavards, Alican, Bren et lui-même. Le décurion avait eu de toute évidence la même idée que ses camarades et il demanda à Gald de tirer le premier, pour faire bénéficier de son expérience au reste de sa décurie. La cible se tenait à plus de trente mètres, sous la forme d'un mannequin de paille et d'osier représentant grossièrement un troll.

Il ramassa son arme et en vérifia rapidement les mécanismes avant de se mettre en position, sous les regards curieux de ses camarades. Il n'aimait pas cette attention qui ne manquerait pas d'apporter son lot de questions gênantes, et donc de mensonges. Il veillait à ne pas les accumuler, conscient, par expérience, qu'ils avaient facilement tendance à exploser dans un nuage de contradictions et d'incohérences.

Il fit semblant de prendre une longue respiration et décocha le premier tir en le déviant très légèrement. Le carreau d'entraînement érafla le bord de l'épaule et continua son vol jusqu'à s'écraser sur la falaise noire.

Il lâcha un regard faussement honteux et s'accorda plus de temps pour le deuxième tir. Volontairement, il visa la gorge du mannequin.

Le carreau rebondit contre une plaque d'acier cachée en dessous et retomba dans un tintement ridicule.

*Oups.*

— Jamais la gorge, asséna le décurion dans une leçon qu'il avait entendue des dizaines de fois plus jeune, si bien qu'il se surprit à déglutir comme lorsque son père appuyait doucement sur sa trachée pour qu'il comprenne.

Il lui répondit d'un signe de tête avec une moue désolée et se retira pour laisser la place à ses camarades.

— On m'avait vendu bien mieux venant de toi, lui fit Bren en lui tapotant l'épaule.

Son camarade arma son tir, et grâce au mécanisme de recharge de l'arbalète à répétition, décocha trois carreaux précisément dans ce qui représentait le ventre du monstre de paille.

— Approchez et observez, fit le décurion d'une voix autoritaire qui tombait toujours court, comme si l'intention était là, mais sans le matériel nécessaire.

Bren semblait satisfait de la situation et donna toutes sortes de conseils à ses compagnons. La manière de tenir l'arbalète et de la recharger, comment viser, comment le carreau allait retomber selon l'angle et bien d'autres leçons y passèrent. Gald écoutait d'une demi-oreille, bien plus intéressé par la vie qu'il avait eu plutôt que ces conseils trop souvent entendus. Lorsque Bren se rendit enfin compte que tout le monde était pendu à ses lèvres avec un regard interrogateur, il se justifia maladroitement par ses longues expériences de chasse à la frontière sud-ouest.

*Cette excuse est déjà prise.*

Gald n'eut le temps de décocher qu'un seul carreau de plus. Il ne visa pas le mannequin, bien trop facile à toucher, mais un panier, à soixante mètres de là, s'offrant un tir satisfaisant tout en paraissant avoir raté l'exercice. Le couvercle tournait encore sur lui-même qu'un cor puissant résonna sans fin contre les parois dans un écho sinistre, très vite suivi par les percussions qu'ils redoutaient tous. Celles qui se répandaient par le sol avant de fouetter l'air.

Quinze minutes plus tard, ils étaient tous en armure sur le rempart, arme à la main, la gorge sèche et l'estomac noué. L'entraînement des deux derniers jours leur sembla soudainement bien maigre, à peine plus qu'une distraction qui avait servi à éloigner d'eux une peur justifiée.

Gald sourit en contemplant l'épaulière qu'on lui avait enfin réparée. Quelqu'un avait pris la peine de conserver la même et de laisser apparente la trace creusée par le javelot, comme un témoignage de ce à quoi il avait survécu. Il l'enfila avec une certaine fierté, sans

jamais lever les yeux vers la horde. Il savait ce qui se trouvait au-delà, dans son champ de vision périphérique, et ce qui se préparait n'avait besoin ni de lui, ni de son attention.

Lorsqu'il jugea cette dernière pause loin des bras noueux de la vérité suffisante, il plongea son regard dans la catastrophe annoncée en recueillant tout ce qu'il pouvait dans son *être profond*. Ce qui persistait après avoir effeuillé les rôles, les faux-semblants et les mensonges, selon les textes de la philosophe antique Paline la Jeune. Le moi véritable. *L'Abdita*.

L'armée des trolls se réunissait.

Des centaines de corps musculeux trépignant d'impatience et des meutes de chiens énormes au crâne long et plat, si massifs qu'ils semblaient taillés pour chasser l'ours ou le lion. Il se promenait parmi eux avec sa longue-vue, au milieu des monstres réunis pour anéantir leur monde. Seul le clan des braies était là, en arme, nus ou protégés par des chemises de mailles sur des vêtements de laines quadrillés, décidés à en finir le plus rapidement possible avec leurs existences pitoyables, pour une raison qu'ils emporteraient avec eux.

Dans un torrent de sang et de larmes.

— Je préfère encore être ici que parmi les réservistes, fit Alican dans un murmure qui n'était pas fait pour être entendu. Gald, je sais que je n'ai pas été suffisante, la dernière fois. Mais jure-moi de ne pas me le faire payer en restant de marbre comme je l'ai été quand il m'arrivera quelque chose, lui glissa-t-elle en se penchant.

— Je ne suis pas assez mesquin, lui répondit-il. Pourquoi te fier à moi ? Nous sommes nombreux dans cette décurie.

— Parce que tu es le seul à avoir affronté la mort en face. Je n'ai confiance en personne pour ça…

Elle lui effleura le bras du dos de la main et lui sourit.

— Te voilà ma dernière main, lui dit-elle. Si je tombe, tu devras venir à mon encontre.

— C'est beaucoup de responsabilités. Que devrait être ton dernier geste ? Tu sais… au cas où.

L'armée réunie face à eux, bien que ne comptant qu'une seule tribu, était prodigieuse. Des centaines et des centaines de trolls attendaient, équipés de longs boucliers ovales de bois et de bronze recouverts d'entrelacs complexes.

De leurs rangs impatients, certains émergèrent en tenant de hautes trompettes de cuivre sculptées en des figures animales inquiétantes où pendait une interminable langue de bronze. Le son qui s'en extirpa glaça le sang de tous les défenseurs, et au-delà, de la montagne elle-même. Un son strident et aigu qui se brisait en cycles entêtants, s'enfonçant dans les graves pour jaillir encore plus haut, chaque nouvelle note animant les langues de bronze comme si

l'animal prenait vie. Galvanisés par cette musique terrifiante, des trolls s'avançaient en arrachant ostentatoirement leurs armures pour se présenter nus, les yeux rivés sur le rempart dans un calme déroutant, une lueur de défi aux fonds de leurs orbites caverneuses.

— Je veux m'occuper de ma petite sœur, quand elle me rejoindra. Le plus tard possible, j'espère. Je veux la coiffer, une dernière fois, pour toujours.

— Tu n'es pas la plus jeune ? lui demanda Nastroïa avec un air interloqué.

Elle secoua doucement la tête en se pinçant ses lèvres fendues.

— Je me suis engagée. Volontairement. Pour lui éviter d'y aller. J'ai… j'ai vécu mon temps. Bien plus que je ne pourrais l'avouer. Elle a tout juste vingt-et-un ans, depuis seulement deux ans. Elle n'a pas eu le temps de vivre… Je ne peux pas me résoudre à la sacrifier.

À côté d'eux, Varian se fendit d'une grimace de dégoût que Gald saisit avec déception.

— J'ai toujours détesté cette tradition, s'imposa-t-il en regardant Varian et Alican en alternance. Un peuple ne devrait jamais immoler ses enfants les plus jeunes.

— C'est une vision enfantine de ce qui se joue, intervint comme il l'avait escompté Varian, son camarade aux cheveux noirs peignés en arrière. On ne sauve pas les anciens. On préserve l'expérience du temps et de la vie. L'âme même de notre peuple.

— Je propose de laisser ceux d'entre nous qui en réchapperont poursuivre ce débat autour du feu, les coupa Bren en enfilant son casque sur ses cheveux blonds en pagaille.

Il s'avança pour se placer à la gauche de Gald, entre Nastroïa et lui.

— Tu as intérêt à survivre, lança-t-il à Gald.

Le ton employé n'était pas celui d'une blague entre soldats. C'était un ordre paternel.

— Je ne compte pas partir maintenant, répondit Gald. Il me reste bien trop de choses à comprendre.

Asdrubal se racla la gorge, à quelques mètres d'eux.

— Sans vouloir être pessimiste, je ne pense pas que la décision nous appartienne, aujourd'hui.

— Gald, toi qui étais là hier soir, commença Nastroïa dans une tentative évidente de changer de sujet, ton ami nocturne t'a-t-il dit pourquoi ils prenaient le risque de récupérer les corps sous le rempart ?

Il repensa à cette nuit, aux plateformes à poulies installées et aux soldats rassemblés pour couvrir ceux qui allaient descendre.

— Ils ne laissent personne derrière. Il était inquiet à l'idée qu'ils n'aient jamais les runes du voyage.

— Risquer la vie des vivants pour ce genre de pratique, risible, fit l'un des frères Leontius.

Varian se retourna et le fixa d'un regard noir et hautain qui rendait la verbalisation de l'insulte inutile.

— Ces « pratiques » forment le socle de toute notre société, lui cracha-t-il sur un ton bien trop personnel. Quelle différence que les trolls nous emportent ou non, si nous jetons des millénaires de construction patiente dans les oubliettes ?

Il venait d'avancer dans la direction des deux frères, le poing fermé et le visage obscurci. Dorian, le frère aux yeux verts et aux cheveux longs, posa une main ferme sur son torse et le repoussa doucement.

— Recule, l'ancien, lui ordonna-t-il d'une voix qui ne demandait pas. Garde ta haine pour les bêtes qui arrivent.

— Dans les rangs, soldats ! cria derrière eux leur décurion.

Pour la première fois, sa voix porta et Varian retourna à sa place sans un mot. Il attrapa son arbalète et en vérifia tous les mécanismes dans des ruminations vaines.

Sur le mur, les hoplès prirent position derrière les arbalétriers hésitants, leurs longues lances pointées vers le ciel, alignés en trois rangs censés protéger les recrues si les trolls parvenaient à poser le pied sur le mur.

Bren, la main sur son arme, prit une profonde inspiration et commença à chanter d'une voix tremblante :

« Nous sommes les fils perdus de Ruinaï,
Envoyés mourir sur la pierre glacée,
Nos pères sont partis, nos frères sont tombés
Et la horde avance, noire comme la nuit ».

Le reste de la décurie le regarda avec curiosité alors qu'il balbutiait des explications en se massant le cou.

— J'écris, à mes heures perdues. J'étais… une sorte de barde, autrefois.

— C'est tout ce que t'inspire ce mur ? fit Nastroïa, qui ne décollait pas ses yeux de l'armée en face. Parfait pour remonter le moral.

— C'est très à propos, intervint Asdrubal sur un ton dur. On n'a pas besoin d'être rassurés. On a besoin de se préparer à encaisser l'inévitable.

Les hauts cors en bronze continuaient de les harceler de leur chant mystique alors que les trolls en braies se massaient autour d'eux, toujours plus agités et menaçants. En cet instant, Gald les voyait comme une meute de chiens prêts à être lâchés pour un festin sanglant.

— Continue, demanda Ysmène en écartant ses cheveux noirs.

Réponds-leur. Porte notre voix !

« Nous sommes les fils perdus de Ruinaï,
envoyés mourir sur la pierre glacée.
Nos pères sont partis, nos frères sont tombés
Et la horde avance, noire comme la nuit.

Chante, soldat, cache ta peur
Le feu s'éteint, mais pas ton cœur
Si demain la muraille s'effondre
Que nos voix résonnent dans l'ombre !

Le sang sur nos mains n'efface pas l'oubli
Les derniers cors sonnent, la mort nous sourit
Sous la cendre, la pluie, nos noms sont enfouis
Par notre sacrifice, Ruinaï nous survit

Chante, soldat, cache ta peur
Le feu s'éteint, mais pas ton cœur
Quand demain la muraille tombera
Que ce chant soit tout ce qui nous restera ! ».

Alors qu'un frisson parcourait les recrues, le chant fut repris en chœur en divers endroits du rempart.

« Chante, soldat, cache ta peur
Le feu s'éteint, mais pas ton cœur
Si demain la muraille s'effondre
Que nos voix résonnent dans l'ombre ! »

Voix contre cors sinistres, la première lutte venait de s'engager dans une escarmouche que les défenseurs comptaient remporter. Le chant finit par prendre vie et à échapper totalement à son géniteur, et comme un enfant qui s'émancipait, il dériva des choix paternels pour se répandre et vivre. De nouveaux couplets apparurent dans ce chaos, inspirés par la pression, la peur et la volonté de survivre un jour de plus. L'impératif primitif de voir le soleil se lever encore une fois.

« Maintenant et ici, je te fais don de ma vie
Ruinaï, par mon sang, je te remercie
Puisse mon corps être une nouvelle pierre
Car demain je serai de nouveau poussière. »

— Je crois que ce chant ne t'appartient plus, fit Alican en souriant.

— Soit, j'en fais cadeau au fort, répondit Bren en avalant sa

salive.

Face à eux, dans la plaine, l'armée s'élança sous les hurlements d'encouragements de leurs carnyx.

Dans le campement, différents clans se rassemblaient devant la plus grosse des tours brasiers, avec au centre de ce tourbillon Adelrik, le vieux troll et l'imposant maître de toute cette horde.

Les carnyx n'étaient plus assez forts pour parvenir jusqu'à eux, incapables de passer la mélodie furieuse des arbalètes automatiques, les hurlements des officiers, les cris des blessés et les lamentations des mourants.

Une première vague de trolls désordonnée gisait dans la plaine, crucifiée par des dizaines de pieux immenses qui continuaient de pleuvoir sur les cadavres de peur qu'ils se relèvent pour les affronter une nouvelle fois.

Les remparts avaient été dévastés par leurs tirs.

Leurs frondes démesurées avaient arraché des morceaux entiers de créneaux dans des pluies de débris mortels tandis que partout sur le mur agonisaient des soldats empalés, parfois à plusieurs, sur des pieux insensés.

Gald était à bout de souffle et s'agitait pour recharger son arme. Des dizaines de logisticarii formaient des chaînes humaines pour amener sur les remparts davantage de chargeurs pleins pendant que d'autres évacuaient les chargeurs vides vers l'entrepôt. Des réservistes les remplissaient les mains tremblantes, sans fin, sous la pression d'être le maillon le plus faible de la chaîne qui retenait les trolls hors de l'empire.

À côté de lui, Nastroïa essuyait en grimaçant le sang et la sueur qui s'écoulaient de son front meurtri par la pluie de roches brisées qu'ils venaient d'encaisser. Alican attendait l'arme à la main, secouée par des tremblements incontrôlables, avec ce sourire noir sur ses lèvres fendues, celui qu'il lui avait vu la première fois qu'ils avaient combattu ensemble.

Bren était le plus calme. Il rechargeait avec adresse les armes des recrues autour de lui dans des gestes sûrs, presque instinctifs, et parvenait à débloquer des mécanismes grippés en quelques coups précis.

Dans le camp des trolls, l'agitation grandissait. Un immense cercle s'était formé et les défenseurs venaient tout juste d'en prendre conscience. Le vieux troll, accompagné d'Adelrik, écartait avec vigueur ses camarades pour y pénétrer et y planter une longue lance surmontée d'un crâne de cerf aux ramures majestueuses. Les bras en croix comme s'il priait les cieux, il poussa un hurlement terrifiant avant de se marteler le torse en signe de défi.

Mais toute l'attention était concentrée sur l'armée des braies.

La horde se séparait pour laisser le passage à des équipes entières chargées d'acheminer avec peine d'immenses boucliers montés sur roues, longs de près de cinq mètres, haut de plus de trois comme de véritables murailles mobiles de bois, de cuir et de bronze. Six trolls étaient nécessaires pour les pousser en labourant la plaine, dans un effort qu'aucun humain n'aurait pu accomplir.

Un mur de près de huit cents mètres de long avançait.

Dès qu'ils furent à portée, les balistes se déchaînèrent dans des claquements presque réconfortants pour les recrues éprouvées. Les traits filèrent pour percuter avec fracas la muraille mobile qui progressait sans faillir, sans jamais réussir à les percer. Ils rebondissaient, éclataient en pluie d'échardes et les rares qui pénétraient ne faisaient qu'en écorcher l'épaisseur. Lorsque l'ordre fut donné par l'intendant lui-même de cesser les tirs, un voile pesant se déposa sur les défenseurs. Les épaules s'affaissèrent comme l'espoir faisait marche arrière devant l'impossibilité de briser cette couverture sinistre.

Un dernier trait se ficha dans un bouclier mobile comme un signe de la vanité de cette tentative. Le chaos du déplacement des murailles de bois révéla aux défenseurs une planification bien plus intelligente qu'escomptée. Les différentes pièces traçaient un dédale précis, presque organique, offrant protection aux assaillants pour se rendre à n'importe quel point des murailles. Le réseau de tranchées ainsi formé s'arrêtait à un peu plus de cent mètres des remparts, désormais la seule fenêtre possible pour tenter de ralentir les barbares en braies.

Gald, équipé de sa longue-vue, ne détachait pas son regard du cercle de trolls dans leur campement. Un des tauralus du clan des braies venait de pénétrer à son tour dans ce qui paraissait être une arène vivante, bien plus lourd et musculeux que le vieillard grisonnant qui lui faisait face. Au milieu d'eux, le gigantesque chef de guerre les regardait tour à tour. Il leur parla, l'un après l'autre et les deux futurs combattants hochèrent la tête avant de se serrer la main.

— Il nous faut juste tenir, fit Gald à ses camarades. Le véritable combat va se jouer là-bas. Pour une raison inconnue, il… j'ai l'impression qu'une partie des trolls ne veulent pas attaquer. Ou pas encore. Mon pèr… L'exécuteur est de ceux-là.

Son cœur manqua de peu de sauter de sa poitrine lorsqu'il s'aperçut au dernier moment de ce qu'il avait failli dire. Visiblement occupés par l'armée qui s'engouffrait entre les murailles, ses camarades n'y prêtèrent pas attention. Le soulagement, cependant, resta loin de lui tant l'adrénaline avait envahi ses veines en un flot soudain.

Qu'il ait pu faire montre d'autant d'imprudence le glaçait.

Que se passerait-il si la vérité fuyait ? Il serait considéré comme un traître, à minima, probablement bien pire en réalité. Il s'assura une dernière fois de son arme et de son chargeur et, en soufflant lentement, se mit en position, caché le plus possible derrière le créneau déjà blessé.

Des tirs maladroits, souvent déclenchés par les ordres sournois de la peur, partaient du rempart pour se perdre dans les boucliers mobiles en ricochant. Les officiers hurlaient à tue-tête de conserver la position, de retenir le tir, rien n'y faisait. Les recrues terrifiées s'entraînaient à la suite dans des tirs futiles, et le mouvement gagnait en intensité. Des dizaines de carreaux s'envolaient, attirant à eux les incrédules et les paniqués, sans que les ordres parviennent à les calmer.

Lorsque les trolls émergèrent en courant de leurs lourds couverts, beaucoup de chargeurs vides se signalaient par des cliquetis funestes.

Gald n'en avait pas vu d'aussi près depuis la bataille précédente, lorsqu'il avait abattu le chef de meute. Ils étaient des centaines à se presser au niveau des sorties, avec en première ligne les tauralus équipés de longs boucliers ovales. Les balistes purent enfin lâcher la haine qu'elles retenaient depuis le début, et des traits par centaines criblèrent les premiers arrivants. Les boucliers éclatèrent sous l'impact des coups puissants, traversant le bois comme les chairs. Certaines sorties furent tant ciblées que l'accumulation de pieux et de corps meurtris les condamna dans une mare de sang. Les tauralus bloqués escaladèrent alors les boucliers mobiles et la horde trouva le moyen de se déverser en une vague hurlante, la bave aux lèvres.

Gald retenait son tir. Devant lui, les trolls affluaient, armes à la main, dans une course qu'il ressentait au travers de la roche. Il avait déjà repéré une cible, et, mentalement, comptait ses pas avant d'être suffisamment proche.

Un javelot le frôla et se perdit dans les rangs des hoplès derrière lui, suivi d'un hurlement terrible. Il devait tenir le rang. Il ne pouvait pas céder. Ils devaient tous résister.

Un pas lourd aplatit le sol, puis un autre. Le troll n'eut pas le temps de lever la jambe pour un troisième. Un carreau fila et le frappa sous les côtes en s'y enfonçant profondément. Le monstre ricana et jeta son bouclier sur les remparts comme un projectile antique. Il s'y écrasa en une pluie d'échardes acérées qui força une dizaine d'hommes à se mettre à couvert tandis que lui se lançait de toutes ses forces sur le mur. Il y enfonça de lourds pics et, de bond en bond, avala la distance qui le séparait des humains fragiles. Il ne ralentit pas lorsque le carreau se déploya dans sa plaie, ni quand un autre tir lui perça l'épaule et qu'un troisième lui arracha la joue.

Il sauta devant un Gald ahuri par la vitesse de son ascension, prêt

à attraper le créneau pour se hisser parmi eux. Dans un réflexe salvateur, il parvint à lui emporter plusieurs doigts dans une série de tirs précipités. La main meurtrie se posa sur le créneau et glissa en marquant la pierre blanche d'une traînée pourpre. Le monstre tomba un sourire sur les lèvres, bras écartés et les yeux fermés, avant de s'écraser aux pieds de la muraille, bientôt piétiné par ses camarades.

Puis frappa l'horreur.

Des trolls rapides sortirent du couvert des boucliers en de grands bonds, armés de longues chaînes où pendait une lame acérée et recourbée. Personne n'eut le temps de réagir.

D'un seul cercle claquant, les trolls les lancèrent vers les défenseurs comme des fouets démesurés. Des dizaines d'innocents furent transpercés par les énormes crochets et tirés dans le vide. Ils volèrent parmi les javelots, les carreaux et les traits de balistes pendant quelques instants pour finir par s'écraser sur le sol dur et sur les parois des boucliers grêlés de tirs inutiles.

Non loin de Gald, un jeune homme hurlait, une lame fichée d'une épaule à la hanche opposée. Ses camarades le retenaient par les bras et les épaules, les jambes appuyées sur le rempart pour essayer de faire contrepoids, sous ses cris de douleur et de peur. Centimètre par centimètre, déchiré par ceux qui le torturaient pour le sauver, il se rapprochait de sa fin inéluctable, vers une chute mortelle.

Gald se décala à côté de Bren et fouilla du regard dans la horde hurlante à la recherche du troll responsable de cette horreur. En suivant la chaîne, il le trouva, équipé d'une épaisse chemise de mailles et d'un casque de bronze surmonté d'une sorte de tête de dragon tirant la langue, d'immenses canines brisées dépassant de sa gueule féroce.

Il ajusta son tir sous l'œil attentif de Bren qu'il vit à peine. Le premier tir frappa précisément le poignet de la bête en la forçant à lâcher la chaîne macabre, puis un deuxième qui peina à pénétrer la maille. Le troll regarda dans sa direction avant de propulser un javelot grossier qu'il attrapa dans son dos.

Bren poussa un cri et se jeta sur Gald, et alors qu'ils s'écrasaient tous deux au sol, un homme fut transpercé à côté d'eux. Asdrubal tituba, le projectile enfoncé dans son épaule méconnaissable et s'écroula tandis que ses yeux roulaient dans leurs orbites.

Dans un hurlement de rage porté de sa voix brisée, Ysmène les enjamba tous deux pour se mettre à leur place et déchargea l'intégralité de son chargeur. Le troll leva le bras devant lui pour se protéger et arracha les cinq carreaux qui s'y étaient fichés avec un sourire narquois. Il les lâcha négligemment sans laisser le temps au mécanisme de se déclencher et reprit la chaîne que les soldats commençaient avec peine de faire remonter pour sauver leur camarade. D'un coup sec, la malheureuse victime sur les remparts fut

comme aspirée par le vide. Le tauralu, ses yeux plantés dans ceux d'Ysmène, le rattrapa en l'air et l'écrasa contre le sol sous ses cris de terreur. Les hurlements ne cessèrent que lorsque le troll le broya de son pied massif.

Ils détournèrent tous les yeux de cette scène effroyable. Alican se jeta sur Asdrubal, mais resta tétanisée devant son corps encore chaud.

Et sur son visage, ce masque de dégoût et de rejet.

*Les immortels ne changeaient pas.*

La blessure était très proche de celle de Gald quelques jours plus tôt, à la différence près que le javelot avait détruit une bonne partie de la clavicule et des muscles. Gald comprit que lorsque son épaulière avait volé en éclat, il n'était passé qu'à quelques centimètres de ce massacre.

Il voulut s'approcher pour l'aider, mais il était trop tard. Alican, agenouillée, impuissante, baignait dans une véritable marre visqueuse. Elle s'essuya nerveusement le front, étalant malgré elle les dernières essences vitales de son camarade en une peinture tribale, secouée par des pleurs incontrôlables. Un de plus. Un camarade de plus venait d'être emporté et le responsable n'était autre que son propre père.

En se relevant péniblement, il porta son attention vers le campement ennemi pour y chercher un indice de la résolution. Les deux trolls s'affrontaient dans un corps à corps acharné, sous une pluie de coups d'une brutalité animale. Des coups de poing écrasaient des côtes, des coups de genoux enfonçaient des nez déjà bien abîmés. Leurs torses bleu nuit n'étaient plus que des toiles brouillonnes que leurs coups continuaient de peindre.

Pendant ce temps, partout sur le mur, les trolls escaladaient férocement et commençaient à poser pied en de nombreux endroits. Lorsqu'une section entière s'effondra, le capitaine ordonna de sonner le clairon et la totalité de sa garde lourrienne se précipita. Armés de leurs longues haches à la tête fine, ils se jetèrent dans la mêlée, et contre toute attente, bravant le destin lui-même, ils découpèrent les assaillants surhumains dans un tourbillon vengeur.

La mort brutale de trois des leurs, brisés et écrasés à l'intérieur même de leurs armures, ne les arrêta nullement dans leur carnage et ils continuèrent de s'acharner longtemps après que leurs adversaires se soient écroulés. À leur tête, leur chef imposant, toujours caché par son masque de bronze figé dans un rictus de terreur, décapitait d'une série de coups féroces l'un des trolls pour lâcher sa tête sur ses anciens camarades en contrebas dans un geste moqueur.

Toutes les centuries n'eurent pas la chance de bénéficier de leur intervention. Des décuries entières furent balayées, massacrées et lancées derrière le mur, dans la cour autrefois immaculée, par des adversaires bien trop forts pour elles. Partout sur le mur, le moral

craquait. Les hoplès frappaient aussi vite et fort qu'ils le pouvaient de leurs lances pour maintenir les trolls à distance, portés par le désespoir, pour acheter du temps aux leurs en payant de leur sang.

Les trolls aguerris finissaient toujours par les atteindre, quoiqu'ils fassent, peu importe leur discipline. Au prix de leur vie, ils creusaient un passage sanglant que les autres empruntaient pour se jeter dans la mêlée et s'en suivait un carnage qui tenait plus de la chasse que de la guerre. Une boucherie que rien ne semblait pouvoir endiguer, méticuleusement, comme une danse parfaitement maîtrisée.

Gald et les siens tinrent bon, tir après tir, sous une pluie de projectiles mortels, les pieds baignés dans le sang de leurs amis.

La dame de l'Espoir elle-même ne fut pas assez cynique pour distribuer ses promesses. Ils n'étaient qu'humains, après tout, et ne purent pas empêcher la horde de se hisser sur leur section.

# Interchapitre 2

Pontifex observa pendant des heures sa Doctrix parcourir en long et en large le laboratoire qu'on leur avait confié. Depuis combien de temps était-elle avec lui ? Des mois ? Non. Ça devait faire nécessairement plus que ça. Probablement des années.

Ses abondants cheveux châtains ondulaient autour d'elle à chacun de ses pas pressés, si longs qu'ils paraissaient n'être qu'un manteau qu'elle revêtait pour se protéger de ce monde fou. Il peinait à retenir son visage et il lui semblait le découvrir à chaque fois qu'il la regardait. Et pourtant, elle lui restait familière. Une sensation salvatrice qui lui permettait de demeurer ancré dans ses souvenirs. Un phare dont il sentait de plus en plus la nécessité. Sans elle, il pouvait se perdre dans l'océan ténébreux qu'était son esprit pour ne jamais en revenir. Le mal du *milénia*.

Il détailla son visage ovale et ses traits sculpturaux, son front haut et lisse, ses pommettes saillantes et dessinées. Des sourcils marqués et sombres surplombaient des yeux d'un bleu foncé entourés d'un trait noir et épais. La seule chose qu'il retenait de son visage quand elle n'était pas là et que son image s'évanouissait.

Il ne lui avait toujours pas expliqué ce qu'il attendait réellement d'elle. Il l'avait choisie pour la perfection de son incarnation du masque de la Doctrix et redoutait de lui en parler pour la même raison. Si son masque était aussi parfait qu'il le souhaitait, le risque qu'elle ne comprenne pas était grand. D'un autre côté, un masque trop lacunaire les condamnerait tous les deux.

Elle semblait totalement concentrée sur sa mission, pour le moment. Elle allait d'un établi à un autre dans la salle basse et sombre qu'il hantait depuis longtemps maintenant. Des dizaines d'éprouvettes, des livres ouverts, partout et des horreurs qu'ils devaient tous deux éviter de regarder pour ne pas voir leurs masques se briser.

Elle avançait formidablement vite, bien plus que les trois doctrix précédentes qui y avaient laissé la vie. Elle apprenait ce langage *irréel* avec facilité sans jamais tomber dans les abîmes entraînants de ses contresens et de ses sens cachés au creux de l'interligne. Elle en survolait les paradoxes qui avaient emporté tant de paires de Pontifex et de Doctrix autour d'eux, se jouait de ses anacoluthes[1] sournoises et de ses hypotyposes[2] d'où peu de gens sortaient.

Oui, s'il l'avait eue avec lui plus tôt, ils auraient fini ce projet depuis longtemps déjà. Il aurait économisé des siècles, des siècles à incarner le Pontifex et à le repousser pour ne pas sombrer dans l'oubli.

Elle s'approcha et se pencha gracieusement pour déposer devant lui une mixture étrange, sombre et agitée par des courants contraires qui ne se calmaient jamais.

Oui, il connaissait cette mixture.

Des souvenirs émergèrent de la tempête sépia et terne de son

esprit ; ils lui apparurent comme des images et des phrases dans le désordre sans pouvoir identifier un point d'origine pour remettre le reste dans une suite cohérente.

Il avala la mystérieuse boisson et, alors qu'il allait la recracher tant le goût et la texture l'agressaient, la Doctrix lui ferma la bouche et le força à l'ingurgiter. Le liquide lui brûla le gosier et il put le sentir lui ronger l'estomac ; sa tête vacilla et le monde entier plongea dans une brume opaque.

Lorsqu'il revint à lui, Doctrix vaquait à ses occupations, visiblement obnubilée par ses expériences complexes sans lui prêter attention. Il retrouva aussitôt le point de départ de ses souvenirs.

Un fort. Ruinaï ? Oui, Ruinaï. Ce nom lui parlait. Le reste prit forme dans son esprit pour devenir un chemin cohérent menant jusqu'à aujourd'hui et, bien que clairsemé d'abysses insondables qui le forçaient à interpréter et à combler les manques, tout prenait sens. Il avait connu le monde différemment. Loin de cet enfer sombre, de ce cauchemar éveillé que le Roi Taciturne imposait. Un monde que Sa souffrance n'avait pas encore sculpté.

Il se leva pour la rejoindre et lui posa une main sur l'épaule pour la retourner.

— Merci, lui fit-il froidement.

Elle sourit en retour et reporta son attention sur les tubes à essai.

— Depuis combien de temps t'occupes-tu de la mixture à ma place ?

Elle haussa les épaules et déposa ses affaires pour lui faire face.

— Pontifex, vous espacez trop vos prises. Je vais bientôt devoir aller à Sa rencontre pour obtenir de nouvelles matières pour notre tâche, je serai probablement absente plusieurs mois. Promettez-moi de penser à prendre la dose régulièrement. Le milénia progresse…

Il lut au fond de ses yeux un désarroi poignant qui ne parvint pas à passer le masque froid du Pontifex.

— Je… oui, bien sûr, Doctrix. Bien sûr.

Pourquoi ne se souvenait-il pas de tout ça ? Et depuis combien de temps était-elle là, au final ? Combien de temps lui restait-il avant de céder au mal du milénia ?

# Chapitre 8

*22 mai 1641, trois mois avant le départ de la caravane.*

— Tu ne peux pas décemment ignorer les récents événements, Aetius !

Le sénateur regarda froidement l'émissaire des Boäniens, son cher cousin. Voilà trois semaines maintenant qu'ils multipliaient les tentatives de lui « faire entendre raison » sur le danger supposé de l'ordre. Ils avaient même proposé de céder sur des aspects importants de politique intérieure, allant jusqu'à offrir de le soutenir sur la fin des régimes spéciaux accordés à certaines cités du quatrième cercle. Une mesure impopulaire qu'il n'avait jamais réussi à passer au sénat sans le soutien d'autres factions.

Ce qu'ils exigeaient en échange était malheureusement bien trop loin de ce qu'il pouvait faire. Ils ne demandaient que la mise en place d'une enquête afin de s'assurer de la bonne utilisation des fonds alloués à l'ordre ; comme il avait fait carrière sur la mise au ban des sénateurs accusés de dilapider les fonds octroyés par l'empire, il lui était difficile de s'y opposer frontalement.

Ce n'était qu'un premier pas, bien entendu, une première marche pour gravir le mur de la réputation des exécuteurs.

Il avait toutefois réussi à chaque fois à retoquer les demandes en usant de la stratégie de l'*impossible acceptation* : pousser si loin dans le sens de la demande que sa mise en œuvre en devenait délicate. Adinien l'Ancien, dans ses traités sur la rhétorique, appelait ça « le flot débordant », une stratégie perverse et vicieuse mais efficace.

Leur dernière solution avait alors été de dépêcher son propre cousin récemment acquis à leur cause. Un aveu de faiblesse qu'il prenait cyniquement comme une bonne nouvelle. Ils abandonnaient l'idée pour le sentiment, ce qui les plaçait dans une position de mendiants plutôt que de négociateurs.

Depuis sa précédente discussion avec l'exécuteur, il était devenu très réticent à l'idée de devoir le confronter une nouvelle fois. Il ne ferait rien, absolument rien, qui le mettrait dans une position inconfortable. Il allait obéir, comme convenu, jusqu'à être libéré de cet enfer. Dans sa tête, les derniers mots de son obligé tournaient dans une ronde moqueuse.

Que ferait-il, une fois débarrassé de cette contrainte ? Parviendrait-il seulement à retrouver une vie normale ?

— Écoute, je comprends tout à fait ton choix, fit-il à son cousin. Notre famille a tant donné pour le bien de l'empire. Tant de sacrifices et de pertes. Déjà enfant, tu avais cette flamme, cette volonté en toi qui te faisait te rebeller quoi qu'il arrive contre l'injustice. Je déplore bien entendu ton choix, mais je l'entends. Et je sais que si tu es là, c'est que le cœur t'en pèse.

Son cousin se détendit et se resservit une petite coupe de vin dilué.

— Aetius, nous avons besoin de ton soutien. Vous êtes encore capable d'influer sur la politique de l'empire. Nous demandons simplement la vérification des comptes des exécuteurs. Nous avons par le passé mis en place la même procédure pour les hoplès, le peuple ne verra pas ça comme un signe contre l'ordre, si c'est ce que tu crains.

*Oh, mon cousin, ils ont déjà tenté cet aspect-là. Attaquer sur la cohérence. Je ne céderai pas. Hors de question qu'Adelrik me mette ça sur le dos.*

— Le moment est mal choisi. De nombreuses factions du dernier cercle espèrent se retirer du financement de l'ordre en prétextant un sous-développement de leurs cités. En réalité, ils pensent qu'ils n'ont pas besoin de financer les exécuteurs. Comment leur en vouloir ? Ils n'ont pas vécu ce que nous avons connu. La peur des raids. Les cités détruites. Les offrandes pour les éloigner et qui nous privaient de récoltes précieuses. Te rappelles-tu du *choix de la moisson ?*

Son cousin était un être droit, avec une colonne vertébrale idéologique solide. Un carcan qui l'empêchait de se sortir de ses idéaux entravant. Il eut un peu honte de le forcer à se replonger dans ces souvenirs cruels et il éprouva lui-même une profonde douleur à l'évocation de ce traumatisme.

Il se revoyait au milieu de ses concitoyens affamés, près de six cent ans en arrière, lorsque les exécuteurs avaient failli être décimés dans une série de batailles catastrophiques, dans l'attente du tirage au sort qui condamnerait le dixième des habitants à l'exil. Une décision douloureuse mais nécessaire pour permettre aux autres de survivre à l'hiver avec le peu de grains qu'ils avaient réunis. Le soulagement de ne pas avoir été tiré au sort, puis la honte qui ne s'effacerait jamais d'avoir éprouvé cette joie quand son propre sang serait jeté hors des murs de la ville.

— Nous sommes conscients que certains vont appuyer cette demande afin de nuire à l'ordre, Aetius. Ce n'est pas notre but. L'ordre aura toujours notre respect pour ce qu'ils ont fait. Je les ai tout autant vénérés que toi quand nous étions enfants.

— Tu te faisais appeler Adelrik quand on jouait, ricana le sénateur en resservant son cousin.

— Tu as conscience qu'ils peinent à recruter, Aetius ? L'époque

n'est plus la même. L'ordre est respecté pour ce qu'il a été dans un certain tableau. Heureusement pour nous tous, le cadre a changé. Adelrik n'est peut-être plus celui qu'il faut pour ce nouveau monde.

Les arguments étaient bons, mais bien trop récités. Ce n'étaient pas ses mots, il le sentait. Il ne les incarnait pas.

— Adelrik représente les exécuteurs, mon cher cousin. Arrêtons de jouer les sénateurs ici, parlons en famille. Tu sais autant que moi que sans lui, ils n'auraient jamais existé. Le serment de ne jamais porter les armes contre un humain est de lui. Le premier à l'avoir appliqué. Au début le seul, d'ailleurs. Il a imposé son usage à la force de l'exemple. Je ne vais pas te faire l'affront de t'en citer, tu les connais sûrement mieux que moi.

— Les temps changent, pas les hommes, Aetius. Le monde que nous nous évertuons à créer leur devient étranger. Nous avons tous vu ce qui s'est passé au sénat. Les Indicatios ne tarderont pas à te damer le pion. Nous pouvons nous joindre à toi. Nous soutiendrons tes projets. Nous ne cachons pas nos intentions, ne les surinterprète pas comme tu le fais toujours.

*Ne tarderons pas ? Quel sot !*

Les Indicatios étaient déjà maîtres de la situation et il n'arrivait pas à déterminer depuis quand. Ils étaient désormais la voix secrète d'Adelrik au Sénat. Un rôle qui lui revenait, autrefois.

Il se renfrogna et lutta pour ne pas virer son cousin de son bureau. Ils n'étaient plus dans la négociation, mais dans un début de menace. Sa faction était loin d'être condamnée et il possédait encore bien assez de poids. Plus assez pour porter les décisions, mais suffisamment pour être source de déstabilisation, en cas de besoin.

Alors qu'il s'apprêtait à répondre, son assistant fit irruption sans même frapper, manquant de tomber lorsque la porte s'ouvrit en claquant.

Il savait d'avance ce que ça signifiait.

— Aetius ! Vite, on… commença-t-il avant de s'arrêter net en voyant son cousin.

— Ce n'est pas grave, fit celui-ci. Je comptais y aller de toute façon. Je te laisse ça, ça pourrait t'intéresser, glissa-t-il à Aetius en lui donnant un tube de cuivre doré.

Ils se saluèrent respectueusement, mais sans le cœur. Aetius attendit que la porte soit fermée et que les pas s'éloignent avant de faire signe à son assistant de reprendre. Il se rassit à son bureau, perdu dans la contemplation de la cité de Rétha par sa fenêtre teintée. Elle était si belle, si grandiose avec ses tours blanches et ses longues passerelles occupées par un flot continu de passants et de marchandises.

— Un site archéologique vient d'être découvert au nord-est de la

cité, sénateur, commença son assistant.

Il n'avait pas besoin d'en dire plus, il savait pourquoi il le prévenait. Il ne pouvait y avoir de plus mauvaises occasions pour ça. Quelle foutue journée ! Il avait tant espéré, la dernière fois, que le site nettoyé fut le dernier.

— De quelle époque ? demanda-t-il avec l'espoir d'éviter le pire pour cette nuit. Annonce-moi une bonne nouvelle, pour une fois, par pitié. Sauve cette journée effroyable.

— Je crains d'être encore une fois plus corbeau que mésange, sénateur. Le site date de… de la *guerre de l'héxarchie*.

— Forcément. Bon sang ! Tu sais ce que tu as à faire, infant, on se retrouve à l'extérieur. Tâchons de résoudre ça au plus vite, que je puisse ajouter une nouvelle tâche sur une âme déjà foutue.

Il était encore temps de se racheter auprès de l'exécuteur.

Trois heures plus tard, il rejoignait son assistant et une dizaine d'hommes à l'allure louche à quelques kilomètres au nord de la cité, dans les petites collines rocailleuses de Bozerre.

Doriclien, son homme de confiance, était là, avec sa narine fendue et ses grosses mains calleuses et poilues. Il lui tendit une bourse avec dédain, et après l'avoir soupesée avec une mine déçue, son homme de main refusa de la tête avec un sourire mauvais.

— Tu deviens gourmand avec le temps, lui glissa Aetius avec amertume.

— C'est que votre popularité complique de plus en plus notre travail, sénateur, rétorqua-t-il d'une voix presque éteinte qui lui était caractéristique.

Il se délesta d'une nouvelle bourse et tous montèrent à cheval pour se diriger au galop en direction du site rapporté par son assistant.

Aetius jeta un dernier coup d'œil en direction des tours de la capitale et glapit. L'idée même de quitter ses murailles maternelles pour arpenter les routes de l'empire lui donnait des sueurs froides qu'il traîna comme un fardeau sur tout le trajet.

Il regardait autour de lui comme s'il était traqué, le regard extatique et en alerte au moindre bruit. Lorsque le soleil commença à décliner, il ordonna à Doriclien de passer devant et ralentit jusqu'à être parfaitement entouré par les dix hommes qui les accompagnaient. Après une heure de trot, Doriclien, en tête de file, brida sa monture et leva le poing alors que le soleil finissait de disparaître.

— Maître, une caravane des errants, lui annonça-t-il en hurlant pour se faire entendre. À six cents mètres environ.

*Il ne manquait que ça !*

Il ne devait en aucun cas attirer l'attention et éviter la caravane maintenant était la pire chose à faire. Il déploya sur sa tête la capuche

de soie de sa toge et s'emmitoufla dans son manteau brodé de fil d'argent. Il obligea les autres à en faire de même et, comme le voulait la coutume millénaire, ils arrêtèrent leur monture pour poser pied à terre.

Face à eux, dans l'obscurité naissante, se détachaient des dizaines de torches vacillantes à la lumière bleutée caractéristique ; elles encadraient d'immenses chars tirés par des bœufs aux muscles saillants et au cuir noir comme l'ébène.

Aetius frémit. Il n'avait pas croisé de caravanes des errants depuis près de deux décennies, mais l'impression était toujours la même. Un frisson que rien ne pouvait arrêter, la vision d'un bien triste cirque qui semblait tout droit sorti d'un autre temps.

Sur chacun des chariots, des dizaines d'hommes, de femmes et d'enfants se tenaient dans diverses positions, figés, le visage éclairé par de petites lampes à leurs pieds. Sur chaque chariot, un embaumeur debout observait le monde au travers du voile blanc qui leur recouvrait le visage, appuyé sur de longs bâtons où pendaient perles en os et disques de cuivre.

Poussés par le fouet de la tradition, ils s'approchèrent avec crainte et s'inclinèrent respectueusement devant les morts qui partaient rejoindre leur dernière cité, dans l'une des nombreuses villes nécropoles de l'empire.

Deux embaumeurs sur de gigantesques échasses, le visage caché par un masque au bec effilé, comme celui d'un oiseau charognard, commencèrent à tourner autour d'eux dans une danse inquiétante qu'ils ne devaient en aucun cas interrompre. Devant lui, dix corps parfaitement immobiles, dans leurs derniers gestes, le toisaient tandis que les ombres des flammes bleutées se démenaient pour leur donner un semblant de vie.

Le chef de la caravane s'approcha. Il portait un masque doré représentant un homme en pleurs d'où émanaient des dizaines de mains comme des rayons de soleil envoûtants, chacune dans un geste différent qui, disait-on, faisait écho à un ancien langage de signes dont le sens se perdait dans les méandres du temps.

Il tendit la main et Aetius lui versa trois pièces d'or avec regret, hypnotisé par la lumière des torches sur cet immense masque inquiétant.

Le maître de la caravane des errants s'inclina lentement et plaça une des pièces dans une urne funéraire.

La pièce du présent.

Par un tour de magie habile, il fit disparaître les deux autres et dévoila ses mains vides en agitant des doigts qui semblaient bien trop fins, comme des pattes d'insectes segmentées.

*La pièce du passé, qui n'est plus. Celle du futur, qui n'est pas encore*,

se remémora Aetius qui n'était pas à l'aise avec ces vieilleries rituelles.

Comme le voulait la coutume, ils se recueillirent la tête baissée pendant onze minutes, symboles des onze derniers battements de cœur avant la fin. Ils devaient profiter de ce temps pour méditer sur ce qui était et sur ce qui pourrait être. Les regrets et les choix.

Les énormes bœufs d'ébène soufflaient des naseaux d'impatience, mais se calmaient étrangement lorsque les embaumeurs au masque d'oiseaux passaient près d'eux en dansant.

La caravane reprit lentement sa route lorsque les deux embaumeurs sur échasses se replacèrent en tête de file, accompagnés par leur maître au masque d'or. Après quelques dizaines de mètres, des musiciens cachés derrière les chariots fendirent l'air de leurs violons aigus, et la caravane s'évanouit dans la nuit sous une mélodie poignante.

— L'une des raisons pour lesquelles je déteste sortir, cracha Aetius en soupirant.

Ils remontèrent à cheval, tremblants et perturbés par une expérience que tout le monde fuyait dans l'empire.

Ils arrivèrent peu avant minuit et Aetius ne cessa pas une seconde de remercier l'empire pour les lanternes régulières dont disposait chacune des voies impériales. Il avait tenté à plusieurs reprises au cours de sa carrière de les faire supprimer, mais commençait à douter à présent. Au-delà de l'aspect pratique, le message était clair : l'empire était présent de jour comme de nuit et le travail logistique nécessaire à cette prouesse ne pouvait que forcer le respect.

Le site de fouille était en réalité un chantier en vue de l'installation prochaine d'une mine de cuivre, au cœur d'un petit bois sombre, tout d'acacias et de ronces, sur des collines aux flancs rocailleux abruptes.

Ils furent accueillis par le responsable des travaux, un homme de près de cinquante ans physiquement, au regard vif et aux mouvements fluides et Aetius ne put se décider si cet homme avait eu accès à l'élixir sur le tard ou s'il en avait été privé.

Ils n'étaient qu'une vingtaine sur le site en tout et pour tout, chargés selon les explications de leur hôte des fouilles préalables pour étudier la rentabilité d'une mine. Aetius pria silencieusement, sans choisir de destinataire tant la piété lui était inconnue, pour qu'ils aient été appelés au début de la trouvaille. Qu'ils aient juste à fermer le site et à soudoyer le commanditaire de ces travaux pour faire taire tout ça.

Malheureusement, l'évidence frappa dès leur entrée dans le campement. Un corps avait été exhumé et placé respectueusement sur une table en bois, au milieu du camp de fortune formé de cabanons de rondins et d'un brasier de pierres taillées. On avait disposé autour de lui des fleurs, des bougies et même des colifichets en osier dans un

ritualisme qui lui laissait une sensation désagréable dans cette obscurité. Les rares vêtements encore présents sur les os abîmés ne pouvaient prêter à confusion. Il s'agissait d'un soldat de l'époque de l'hexarchie, près de sept cents ans en arrière. Une guerre civile terrible qui avait opposé six empereurs pour le contrôle du trône impérial.

— Mon oncle était un passionné d'histoire, fit le contremaître en se frottant la tête presque timidement. J'ai tout de suite reconnu la livrée de son bouclier. Sûrement un soldat de l'empereur Antionos. On le voit aux divers symboles cunéiformes qui entourent le centre.

Aetius se massa la nuque tout en jurant intérieurement.

*Vous ne me simplifiez pas les choses là…*

— Il y en a d'autres ? demanda-t-il froidement.

Son interlocuteur se raidit et la fierté qu'il semblait éprouver pour cette découverte historique s'effaça derrière un sourire crispé.

— Au moins une dizaine d'autres, sénateurs. On a préféré cesser les fouilles. Pour ne pas abîmer les restes, vous comprenez… Ce n'est pas notre travail.

*Forcément.*

Tout n'était pas encore joué. Si les fouilles s'arrêtaient là, s'ils n'avaient rien vu de plus incriminant, il pourrait se contenter de fermer la mine. Il lui en coûterait probablement cher, mais il éviterait de nouvelles tâches sur une âme qu'il peinait déjà à traîner.

— Auriez-vous de quoi nous désaltérer ? demanda-t-il. Nous n'avons fait aucune pause et la route était interminable.

Le contremaître l'invita à le suivre dans une cabane plus imposante qu'il présenta comme leur lieu de vie commune. L'intérieur était plutôt chaleureux, bien mieux aménagé qu'il l'aurait pensé, avec divers étoffes et tapis, une longue table et d'autres plus petites où se devinaient les restes de parties de cartes et de dés. On leur amena un pichet d'un vin rouge très clair et il remercia poliment son hôte.

— À ce propos, nous sommes vraiment surpris de vous voir en pleine nuit, sénateur. D'ordinaire, ce sont des sujets qui n'intéressent qu'assez peu au sénat.

Aetius lui sourit et le fixa droit dans les yeux avec aplomb.

— En effet, je dois admettre avec regret que nombre de mes confrères n'ont pas conservé de liens d'attachement avec notre histoire. Nous avons déploré la perte de nombreux sites d'importance, je veux m'assurer que ça ne se reproduira plus.

— Je vous suis totalement ! s'écria avec enthousiasme le contremaître en le prenant par l'épaule pour l'emmener à table. J'ai déjà eu malheureusement à regretter la destruction de colonnes datant de l'âge des luttes. Je… J'en ai encore honte, sénateur, mais les ordres…

— Sont les ordres, oui. On doit tous faire face à des impératifs. Le

tout est de savoir comment on gère ça par la suite. En âme et conscience.

Derrière eux, la porte s'ouvrit et son homme de main entra, les bras croisés. Il savait lire dans son regard. Il n'attendait qu'un ordre de sa part, un seul signe discret pour étaler ses compétences. Plus le temps passait et plus il le dégoûtait. Tout dans son être le répugnait, à commencer par le plaisir qu'il semblait tirer de ces drames successifs.

Son interlocuteur le fixa quelques instants avec méfiance et Aetius le surprit à jeter des regards appuyés autour de lui.

— Très juste… Mais je manque à toute politesse, sénateur. Je suis Laevinus, je viens du deuxième cercle.

Aetius tourna la tête et, prétextant une toux, ferma les yeux un instant à l'annonce de ce nom qu'il n'avait pas demandé et qu'il aurait aimé ne jamais connaître.

— Qu'avez-vous trouvé d'autre ? s'enquit-il en respirant profondément pour reprendre le contrôle de ses émotions.

*Les ordres sont les ordres…*

— Il y a des traces de batailles ici, sénateur. Différents types d'armures méconnaissables, certaines livrées qui me sont inconnues. Du peu qu'on a discerné dans la terre et la boue, je pense qu'il y a eu un affrontement entre les forces de Gallius et d'Antionos.

*Gallius*. Son grand-père.

Les signaux s'accumulaient. Il s'affaissa dans sa chaise et congédia sa brute discrètement.

Il aurait souhaité s'arrêter là, remercier le contremaître, lui annoncer que le site allait être récupéré pour des fouilles avant de leur autoriser la reprise des travaux, mais il sentait qu'il cachait quelque chose. Il avait développé un instinct redoutable pour déceler le malaise qui finissait toujours par filtrer. Le corps et l'esprit étaient des prisons bien faillibles et une simple fissure dans les murailles érigées pour dissimuler la vérité était suffisante pour l'alerter.

Comme ces doigts qui parfois paraissaient vouloir mordre la table discrètement.

Il poursuivit pendant plus d'une heure la discussion sur différents sujets politiques en veillant à aller dans le sens de son interlocuteur, tout en le contredisant à des moments clés pour le rassurer sur son intégrité.

Il ne lâcha cependant aucune information supplémentaire et les seules choses qu'il apprit furent des détails sur la manière dont les excavations allaient être menées. Il enregistra ces informations à première vue inutiles dans un coin de sa tête pour alimenter, peut-être, de futures discussions s'il en avait le besoin.

Au moment où s'éloignait le spectre d'une fin malheureuse, il le remarqua.

L'augure qu'il cherchait. Le malheur.

Posé sous une petite commode. Un étui entouré d'un drap plein de boues et de terre. Aucun doute. Un étui d'exécuteur. Ils avaient découvert bien plus ici. Bien trop.

Un mineur juste à côté croisa son regard et du pied balaya l'objet pour l'envoyer plus loin sous le meuble. Finalement, le spectre des drames sourit et revint s'asseoir avec eux. Une tâche de plus. Que resterait-il de son âme après tout ça ?

Lorsqu'il reporta son attention sur le chef du site, il le vit blême, les yeux exorbités et les mains tremblantes.

— Sénateur, nous pouvons oublier tout ceci, souffla-t-il en posant une bourse sur la table. Nous quitterons l'empire, bégaya-t-il.

Aetius se frotta le visage avec désespoir avant de se lever. Quatre hommes se dressèrent autour de lui et s'approchèrent d'un pas aussi hésitant que menaçant.

*Ceux qui n'ont plus rien à perdre. Les plus dangereux.*

Il savait que son homme de main était à la porte, à écouter. Tout du moins, il souhaitait vivement pour cet enfoiré qu'il fût à son poste.

Il se rassit en faisant mine d'entendre raison et attrapa la bourse. Pour un contremaître, il faisait preuve d'une générosité sans pareille. Il devait y avoir près de deux années de salaire là-dedans.

— Écoutez, Laevinus. Nous pouvons trouver une fin heureuse à tout ceci. Malheureusement pour vous, vous avez mis la main sur des fantômes du passé qui méritaient de rester à leur place.

— Qu'est-ce que ces armes font ici ? demanda le contremaître en le fixant avec une détermination qu'il n'avait pas soupçonnée jusque-là.

— Comme je vous le dis, ce sont des reliquats d'une autre époque et d'un autre temps. Il n'est pas bon pour vous d'en savoir plus. Nous pouvons cependant trouver un accord.

Laevinus plongea son regard dans le sien pour une inspection inconfortable avant de soupirer et de poser une deuxième bourse sur la table.

— Nous voulons pouvoir partir d'ici. Nous partirons vers le cinquième cercle avant de fuir par les monts Lourriens.

— Je connais quelqu'un qui peut vous faire traverser la muraille ouest, lui assura Aetius. Mais vous ne devrez jamais faire marche arrière.

— Et nos familles ? glapit l'un des hommes qui l'entouraient.

— Il vous faudra les oublier, je le crains. Oubliez cette vie, l'empire et les cités. C'est la seule proposition que je puisse vous faire.

Le contremaître adressa un signe de tête à un de ses hommes. En tremblant, d'armoire en armoire, il enfourna le plus d'affaires possible dans des sacs de jute sans chercher à trier. Aetius s'attarda sur la

fenêtre quelques secondes avant de secouer la tête et de les rejoindre.

— Je vous en prie, passez devant, fit Aetius en leur indiquant la porte.

— Allons, tant que nous ne sommes pas sortis de ce camp, je préfère jouer la prudence, lui répondit l'homme avec la voix chevrotante.

Aetius haussa les épaules et ouvrit la porte… Avant de la refermer violemment. Son homme de main et un de ses sbires se précipitèrent pour la condamner avec une poutre, tandis que lui s'éloignait vers les chevaux.

Ils le laissaient toujours passer en premier…

Il convoqua son conseiller et lui enjoignit de l'accompagner. Il jeta un dernier regard aux différents cabanons dont les portes étaient bloquées de la même manière. Il pouvait déjà imaginer la chaleur. Les ombres dansantes.

— Exige qu'on les flèche avant le final, ordonna-t-il sèchement. Ils ne méritent pas ce qui va arriver. Et fais venir plus de petites mains. Il va falloir vider ce site rapidement.

— Comme d'habitude, sénateur ?

— Oui. On est assez loin de la capitale pour que les doutes sur des groupes de rebelles résurgents soient crédibles.

Il s'éloigna d'une bonne centaine de mètres à pied en tirant sa monture par les rênes. Il détestait l'odeur de la fumée, encore plus que les cris qui l'accompagnaient.

Les cris d'immortalités sacrifiées.

***

— Et si tu ne faisais pas le bon choix, Garus ?

La question innocente de sa femme, portée par une voix faible et vacillante, le tétanisa sur place. Il prit place à ses côtés sur la chaise de bois, bien trop petite pour son gabarit, pour envelopper sa main si frêle autour des siennes.

Le contraste était bouleversant. Bien que mourante, elle gardait un visage si jeune, si parfait, que seuls un teint blafard et des cernes trahissaient. Ses mains restaient douces et vivantes à côté des siennes défigurées par les trop nombreuses expéditions et les années qui avalaient les derniers mètres de sa ligne de vie. Il devenait vieillard aux côtés de celle qui décéderait dans sa jeunesse éternelle.

— Nous nous étions fait une promesse, Anastasia. Trois siècles n'ont pas suffi pour l'effacer. Si nous devons quitter ce monde, ce sera ensemble.

Une larme perla sur la joue pâle de sa femme, l'unique amour de sa vie, celle pour qui il avait pris tous les risques.

— Nous étions si jeunes, Garus. Nous ne pensions pas aux conséquences. Si je n'étais pas tombée malade, tu aurais vécu, pendant encore des siècles…

— Nous avons eu la chance de vivre ensemble pendant tant d'années. L'élixir nous embrume l'esprit. Il nous fait miroiter une éternité qui n'existe pas. Nous aurions peut-être fait attention à en profiter, si nous avions su. Mais dans tous les cas, je ne regrette rien. Je resterai avec toi, Ana. Je resterai, puis j'affronterai l'hiver de ma vie avec le manteau de mes souvenirs.

— Mais tu seras seul, Garus. Tu seras si seul.

— Ce sera toujours moins douloureux que d'affronter l'éternité sans toi. Je ne le peux pas. Je ne le veux pas. J'ai assez vécu pour remplir des dizaines d'existences. Et j'ai passé la majorité de ce temps si loin de toi… Je devrais renoncer à cette fichue expédition. Ils se débrouilleront. Lior et Segovarus seront là.

— Tu dois cet adieu à ton ami, mon amour, lui fit sa femme dans un murmure fatigué. Il a été trop de choses pour toi, tu lui dois cette dernière expédition. J'attendrai ton retour. Ma sœur veillera sur moi.

Il se leva et, pudiquement, se retourna, face à la fenêtre de la maison qu'Adelrik avait mise à leur disposition, à quelques centaines de mètres du fort des exécuteurs.

Les larmes qu'il retenait depuis trop longtemps éclatèrent.

Il pleurait sa femme mourante, ses compagnons, des frères et des sœurs d'armes perdus dans les steppes. Décapités, brisés, mutilés, brûlés, éparpillés sous le soleil froid. Des images qu'il n'avait jamais pu oublier, des cicatrices qui s'ajoutaient aux précédentes sans jamais guérir.

Des larmes pour Anolia, une recrue qu'il avait formée personnellement, abandonnée, condamnée à finir sa vie seule, la colonne rompue et presque coupée en deux, tandis que le reste de l'escouade opérait un repli catastrophique pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Lorien, son meilleur ami autrefois, désormais en charge du fort boiseur, incapable, dans son infirmité après un assaut raté, d'en sortir. Tant d'autres, rendus anonymes par le temps et dont il ne restait que douleur, amertume et tristesse.

— Garus, répond honnêtement s'il te plaît, si je n'étais pas tombée malade, aurais-tu continué cette vie ?

Il n'eut pas le temps de lui répondre. Le fort des exécuteurs venait de prendre feu, subitement, devant ses yeux humides et l'entrepôt se consumait en de grandes voiles qui menaçaient déjà le reste de la forteresse.

— Je dois y aller, fit-il à sa femme en lui embrassant le front.

Il lui cacha son inquiétude, souriant, et n'accéléra qu'une fois sorti de la chambre.

Quel intérêt de lui répondre, de toute façon? Elle connaissait la réponse.

Ils vivaient ensemble depuis bien trop longtemps pour que le doute plane. Elle savait. Elle avait toujours su.

# Chapitre 9

Le nouveau troll qui se hissait d'un bond puissant en direction d'Alican fut pris entre les tirs croisés de Gald et Dorian Leontius. Il atterrit sur le rempart le corps criblé de carreaux, et, après seulement quelques pas douloureux, il s'effondra sous le déploiement brutal des têtes pyramidales.

— Couvrez les soldats à votre gauche ! cria Gald en lançant un regard de dégoût à leur décurion.

Celui qui devait les guider errait le glaive mollement levé, dans le sang des siens comme s'il cherchait une issue à ce charnier. Il donnait des ordres vains et contradictoires, toujours caché derrière les hoplès à bout de souffle qu'il haranguait, la peur dans les yeux.

Les trolls continuaient d'affluer. La garde lourrienne reculait à présent le long de la proue rocheuse où résistait l'intendant, trébuchant sur les entrailles et les corps de leurs compagnons en s'efforçant de ne pas rompre la ligne.

Les logisticarii chargés d'apporter de nouveaux chargeurs aux arbalétriers avaient considérablement ralenti le rythme et, de toute part, les lignes cédaient par manque d'approvisionnement. Beaucoup hésitaient en bas des escaliers, confortés dans leurs doutes par les bruits épouvantables des os brisés dans des chutes mortelles autour d'eux. Incapables de franchir le pas, ils tremblaient de honte, trouvant parfois juste assez de courage pour gravir quelques marches et jeter leur cargaison sur le rempart avant de retourner à l'abri.

La section de Gald ne souffrait pas de ce problème. Une jeune femme aux cheveux bruns continuait les allers-retours, et dans son courage insensé, elle traînait ses rares compères encore en mesure d'opposer à la peur leur volonté. Elle se faufila plus d'une fois entre les corps musculeux des trolls abattus, esquivant même les coups d'un monstre déchaîné qui avait balayé une décurie entière, pour leur apporter suffisamment de munitions.

Il n'y avait plus besoin d'emporter les chargeurs qu'ils avaient vidés tant les cadavres s'accumulaient dans la cour. Les logisticiens se jetaient sur chaque nouvelle carcasse comme de sinistres vautours, pour redistribuer les carreaux et les armes à ceux qui en avaient besoin.

Gald ajustait de nouveau son arme sur un troll qui escaladait la muraille avec facilité de ses épieux de métal, à quelques mètres de là sur sa gauche. La respiration haletante, les bras endoloris par le poids

de son arme, les pieds pataugeant bruyamment dans le sang de trop d'inconnus, il lançait des regards inquiets en direction du duel qui se déroulait loin d'eux, dans le campement de leurs adversaires.

Le vieux troll perdait du terrain depuis un moment et les coups de plus en plus puissants de son adversaire plus jeune lui arrachaient d'importantes gerbes de sang. Et devant ses yeux hagards, l'impensable.

L'ancien troll leva son coude, la main sur la tête en défense, et alors que le jeune troll s'écrasait les phalanges sur son os, il se faufila en une pirouette sur son côté pour lui écraser les côtes et l'oreille.

Gald connaissait cette technique, cette manière de se battre. Il l'avait étudiée, subie et maîtrisée avec peine dans des entraînements toujours humiliants tant ils étaient exigeants.

Un troll atterrit avec fracas à quelques mètres d'eux, au cœur même d'une autre décurie qui tenait bon jusque-là. Nastroïa rechargeait son arme avec peine, les mains meurtries et glissantes à cause du sang qui les maculait.

La brèche était faite et ce simple retard venait de condamner leur section.

Les hoplès abaissèrent leur lance et frappèrent encore et encore, perçant la maille et les chairs sous les rires cyniques du monstre qui continuait d'abattre son arme dans une danse létale. Les arbalétriers s'enfuirent à quatre pattes, sous les jambes des piquiers qui tentaient de les protéger. D'autres monstres posèrent le pied sur le mur et se jetèrent dans la mêlée. L'un d'entre eux, équipé seulement d'un lourd bouclier, percuta les rangs compacts si brutalement que les lances se rompirent alors qu'il précipitait les piquiers en contrebas, dans la cour. Loin d'en avoir fini, il sauta sur l'escalier, à mi-chemin, avant de se lancer au milieu des soldats aux jambes brisées.

— Merde, merde, merde ! criait Ysmène en reculant. Merde ! Il faut partir !

— Non ! lui hurla Gald. Il faut tenir ! Tout se joue là-bas, dans leur campement !

— Bordel, elle a raison, on se replie ! vociféra Nastroïa en l'attrapant par l'épaule pour le forcer à regarder dans la cour.

Des dizaines de balistes étranges étaient acheminées depuis le défilé, semblables à de hauts et lourds rectangles remplis de dizaines de projectiles, et ajustaient déjà leurs tirs sous l'œil froid d'artilleurs et de stratèges.

En se retournant, Gald saisit avec frayeur le regard du capitaine du fort, un regard souillé par le regret et déterminé par l'obligation. Un cor puissant résonna, et pendant un instant sourd, couvrit même le son des carnyx furieux qui les harcelaient. Le signal de la retraite.

Poursuivis par des tauralus qui avaient enfin fini de nettoyer la

décurie d'à côté, ils passèrent au travers de recrues trop lentes à la réaction pour dévaler les escaliers. Nastroïa chuta à cause de ses chausses remplies de sang et il s'écrasa sur les pavés au terme d'une chute douloureuse.

Porté par Gald et Bren, les bras sur leurs épaules, ils s'éloignèrent tous ensemble en direction des baraquements, tandis que les balistes se déchaînaient dans les claquements furieux de cordes tendues jusqu'à la limite.

La décurie qu'ils avaient traversée dans leur fuite se retrouva clouée sur le rempart, dans un agglomérat de chair humaine, de trolls et de roches brisées. Dans la cour, les yeux s'écarquillèrent devant ce massacre indifférencié. Les trolls qui posaient le pied sur le mur s'effondraient aussitôt sous la grêle de tirs, tandis que les défenseurs qui n'étaient pas parvenus à fuir à temps les rejoignaient dans cette sculpture affreuse qui ne cessait de s'agrandir.

Lorsque les balistes s'arrêtèrent pour recharger, des dizaines de trolls sautèrent comme un seul sur le chemin de ronde. En quelques bonds, ils furent dans la cour et commençaient leur massacre. Des carrés de piquiers se formèrent, dirigés par un homme à l'allure fière que rien ne semblait atteindre. Autour de lui, la discipline s'imposait dans un îlot d'ordre face au chaos qui gagnait le fort et les phalanges se réorganisèrent pour protéger les balistes tout en leur laissant des couloirs de tirs mortels.

Sur le rempart, des trolls ripostèrent de leurs javelots monstrueux, traversant le bronze comme les chairs, traçant des sillons dans les phalanges que les rangs arrière complétaient sans fin.

Au milieu de ce carnage, Gald et ses compagnons couraient comme de vulgaires proies, accompagnés de la logisticarius qu'ils avaient récupérée dans leur fuite alors qu'elle revenait pour les approvisionner. Elle ramassa une arbalète au passage sur un corps désarticulé et en vérifia les mécanismes sans ralentir, sous les tirs qui pleuvaient dans les cris et le sang.

Derrière eux, le fracas de pas lourds les avertissait de ce qui les attendait. Il était impossible de semer ces bêtes.

Ils seraient bientôt sur eux.

Leurs grognements n'étaient plus qu'à quelques mètres.

— Séparez-vous ! cria Bren sur un ton autoritaire. Séparez-vous !

Varian attrapa Nastroïa et ils disparurent ensemble dans un bâtiment. Gald attira la logisticienne dans une petite ruelle que formaient deux baraquements et ils se jetèrent derrière des cargaisons de provisions, le souffle coupé, incapables de se calmer. Adossés contre d'énormes caisses rivetées, ils faisaient face à l'immense falaise noire tout au bout, la main sur la bouche pour cacher leurs souffles bruyants. À leur gauche, leur baraquement. Si proche…

Un coup brutal leur arracha un sursaut comme se répandaient les échardes dans l'allée. Des pas puissants approchaient d'eux dans une démarche sereine, détruisant les cargaisons une à une dans une violence méticuleuse. La jeune femme tira Gald par la manche en courant vers la falaise, mais il n'eut pas le temps de réagir.

Elle s'élança et le monstre atterrit d'un bond prodigieux juste entre eux. Il la vit disparaître dans la falaise, comme si elle l'avait avalée, désormais seul face à cette brute musculeuse. Un troll à la peau encore plus foncée que les autres, vêtu d'un simple pantalon vert strié de rouge, torse nu, le visage sévère et froid. Des yeux incroyablement humains malgré l'imposante arcade qui les protégeait. Aucune haine sur ce visage dur et anguleux, mais plutôt une sérénité déroutante.

Gald leva son arme, prêt à tirer une dernière fois, décidé à servir à la vengeance une ultime offrande, quand un coup violent éclata son arme contre un mur.

Le troll frappa de sa longue épée au manche doré. Le temps se figea dans un instant si bref que son existence en était douteuse, comme pour lui laisser l'opportunité de graver cette image en lui.

*« Je n'étais pas, je suis devenu. Je ne suis plus, que les vivants s'en accommodent. »*

Quelle connerie ! Comment accepter ce sort ? Jamais, jamais ! Il ne pouvait pas mourir. Pas lui !

Le coup ne vint jamais. La lame s'enfonça juste à côté de lui, à moins d'un centimètre de son torse, perforant seulement sa capeline rouge régimentaire. Plongé dans l'incompréhension, il en profita pour se jeter entre les jambes du troll et prendre la fuite vers la cour comme une proie prise en chasse.

Face à lui, les piquiers tenaient, couverts par les balistes, et les corps s'agglutinaient de partout tandis que les trolls continuaient d'affluer depuis le mur désormais perdu. L'intendant et sa garde avaient disparu de leur rocher qui paraissait n'être rien de plus qu'une épave balayée par l'océan.

Lorsqu'il se retourna brièvement à la recherche de son prédateur, le visage de Lug se dessina contre l'une des fenêtres du baraquement, aussi rassurant que terrifiant. Depuis combien de temps était-il là ?

Le troll ne mit pas longtemps à combler la maigre distance qui les séparait en martelant les pavés blancs de ses longues enjambées, son immense épée sanglante déjà levée.

— Gald, non ! entendit-il Bren hurler alors qu'il peinait à détacher son regard de l'embaumeur et de ses yeux insaisissables.

Il sentit son camarade le percuter pour l'éloigner et, alors que le troll allait frapper, Bren lui sectionna l'aisselle d'une courte lame aux teintes iridescentes. Le bras du troll tomba lamentablement le long de

son corps, guère plus retenu que par des morceaux de chair sanglante, et il en profita pour pivoter autour de lui et lui trancher les tendons derrière les genoux.

Le monstre s'effondra face contre terre dans un cri rauque, et sans attendre, Bren lui planta sa lame entre les omoplates et la colonne, derrière le cœur. Il l'enfonça de plusieurs grands coups de pied dans la garde en hurlant, le visage ensanglanté, jusqu'à ce que le corps du troll fût parcouru de spasmes violents.

Bren lui tendit une main pour l'aider à se relever et lui donna une lame similaire, incroyablement légère et à la prise solide qu'il venait de ramasser sur un corps. Gald s'apprêtait à le remercier lorsque trois trolls se détachèrent de la cour pour s'approcher d'eux en marchant, armés d'épées longues et de javelots qu'ils faisaient claquer contre leurs paumes imposantes. Un simple regard de son camarade confirma ce qu'il craignait : cette fois, ils n'en réchapperaient pas.

Dans la cour, les phalanges cédaient une à une devant la pression des prédateurs des steppes et les artilleurs prenaient la fuite en nombre en direction du défilé, dans l'espoir incertain d'atteindre les forts suivants. Seules les phalanges que dirigeait le capitaine serein tenaient, comme un mur imperturbable qui repoussait les assauts vague après vague malgré les pertes.

Un grondement soudain retentit, comme si la foudre venait de se déchaîner, suivie par le hurlement strident des carnyx dans un requiem inquiétant. Face à eux, les trolls sourirent et rangèrent leurs armes sans cesser de les regarder. L'un d'entre eux, un troll au corps noueux et au visage défiguré par une épaisse brûlure, continua d'avancer dans leur direction, la lame dans un fourreau de métal finement ouvragé à sa ceinture. Terrifiés, ils reculèrent, épaule contre épaule, leurs petites lames pointées en défi tandis que leurs adversaires évacuaient la cour calmement.

Un carreau s'échappa de l'allée entre les baraquements pour percer l'épaule du troll. Il l'arracha sans sourciller avant de le lâcher à ses pieds, et sans un regard pour Gald et Bren, retourna le monstre qui gisait devant eux. D'un geste sec, il extirpa une immense canine dans une effusion de sang, puis, avec un sourire, il la jeta aux pieds de Bren. Il le salua respectueusement et s'éloigna pour rejoindre ses camarades impatients, vers les remparts.

Derrière eux, les balistes étaient déjà prêtes à cracher la mort, mais l'intendant hurla de les laisser partir. Un à un, les trolls grimpèrent sur le rempart et disparurent en le désescaladant, jusqu'à abandonner complètement une cour vide où régnaient la mort et l'incompréhension.

— Pourquoi ? demanda Bren en s'effondrant à genoux.

— Parce que le vieux troll vient de gagner son duel… enfin, je

pense, lui répondit Gald en lâchant l'épée qu'il lui avait donnée. Et je ne sais pas ce que ça implique…

L'idée d'avoir été sauvé par un combat sur lequel ils ne pouvaient influer n'était pas rassurante, mais il accueillait bien volontiers ce nouveau sursis.

La jeune logisticarius le rattrapa en portant l'arbalète qu'elle avait ramassée, tout aussi choquée et épuisée qu'eux.

— Comment as-tu fait ? lui demanda Gald en la rejoignant. Je t'ai vu disparaître.

Elle le dévisageait avec horreur, hagarde et bouleversée, et tendit une main hésitante pour lui effleurer le bras.

— La falaise est dévorée par des grottes naturelles en tous sens, répondit-elle en bégayant. J'ai eu de la chance. Comment… comment as-tu survécu ?

— C'est injuste, lâcha Nastroïa d'une voix faible en détournant le regard.

Ses compagnons, aux quatre coins de la pièce mortuaire où était allongé Asdrubral, n'osèrent pas le contredire.

Alican était à son chevet, effondrée, les mains autour de celles tristement froides de leur camarade. Ils avaient dû attendre deux jours pour venir le voir, tant les embaumeurs avaient été sollicités suite à l'assaut.

Dorian, le frère Léontius aux yeux verts et aux cheveux mi-longs, tenait son bras en écharpe contre lui, le visage tuméfié. Son frère, à ses côtés, arborait une barbe mal rasée de plusieurs jours, le visage dévoré par d'imposants cernes et une épaisse cicatrice qui traversait sa joue jusqu'à rejoindre une oreille dont le bout avait été arraché par des éclats violents.

Dans l'ensemble, Gald le savait, ils s'en étaient bien sortis. Un seul mort et quelques blessures chez les autres, peu de décuries avaient été aussi chanceuses. Mais même si le bilan était léger, il était bien difficile de s'en féliciter. S'il n'avait pas tiré sur le monstre qui tenait la chaîne entre ses mains pour attirer dans le vide la recrue qu'il avait harponnée, jamais il n'aurait riposté dans sa direction, et Asdrubal aurait peut-être survécu. Le constat était d'autant plus pénible que la recrue qu'il avait voulu sauver avait fini piétinée par le monstre, en bas des murailles. Le sacrifice involontaire de leur camarade avait été vain, en plus d'être injuste.

— Il va repartir d'où il venait, fit Alican. Dans le troisième cercle. Il va reposer dans la cité nécropole côtière d'Iliria. Notre groupe n'aura été complet qu'une journée et ne le sera plus jamais. Je… je n'ai rien pu faire…

— Aucun d'entre nous, Alican, lui répondit Gald sèchement. On

est ballotté par un sort sur lequel on ne peut pas influer. On ne peut pas se laisser aller au désespoir.

Sa remarque brutale lui attira les regards accusateurs de ses camarades, à commencer par Varian, qui avait revêtu des habits cérémoniels de soie et de satin, une sorte de toge aux broderies très fines de fils d'or.

— On a tous souffert, Gald, glissa Ysmène avec une voix tremblotante.

Il revoyait Kallan allongé sur ce lit, étendu dans un repos silencieux. Il n'arrivait pas à se sortir cette image de la tête ni l'inaction d'Alican alors qu'il agonisait. L'image d'elle agenouillée dans le sang d'Asdrubal, incapable d'aller à sa rencontre comme ils se l'étaient promis, se transformait en rancœur tenace. Malgré lui, rien de ce qu'elle ferait ne la rachèterait devant le tribunal de sa conscience.

— Il est parti seul, souffla-t-il en regrettant immédiatement.

— Tu n'es pas le seul à souffrir, Gald ! lui jeta Alican en posant son front contre la main froide de celui qu'elle avait vu partir.

— Et ce ne sera pas la dernière, répondit-il en s'appuyant contre le mur glacé souterrain. Ce fort ne tiendra jamais.

Nastroïa s'avança pour intervenir, mais se ravisa en se mordant les joues. Sa bouche s'ouvrit, mais rien n'en sortit.

Plus de neuf cents recrues avaient péri lors de l'assaut précédent, et plus de quatre cents hoplès étaient tombés. Les embaumeurs travaillaient jour et nuit pour donner aux défunts les sacrements mortuaires et pour préparer les corps à leur dernier repos. On disait déjà que la place manquait dans les tunnels qu'ils avaient investis et que certains embaumeurs s'étaient effondrés par manque de sommeil, parfois après avoir oublié de boire et de manger.

La logisticarius qui avait tout bravé pour les approvisionner en munitions au péril de sa vie était avec eux, silencieuse, assise dans un coin. Elle s'était présentée timidement sous le nom d'Héléna dans une attitude réservée à l'opposé de la lionne qu'elle s'était révélée être dans la bataille. Ils avaient appris dans les rares discussions avec elle sur la route qu'elle était ingénieure avant d'avoir été réquisitionnée pour le fort, et, pendant un instant, elle s'était laissé aller à parler avec passion de certains des monuments qui avaient vu le jour en partie grâce à ses dessins techniques.

— Je vais rester un peu plus, fit Alican lorsque le silence s'imposa trop longtemps.

Le message était poli, mais clair, et ils lui accordèrent tous le temps nécessaire après l'avoir gratifiée d'une tape amicale ou d'une parole encourageante. Gald n'y parvint pas. Il fit un pas vers elle, mais la rancune l'empêcha d'aller plus loin. Il la salua simplement et enjamba le pas à ses compagnons pour les rejoindre dans la cour

pavée en attendant.

Les dégâts y étaient considérables, et si les corps avaient tous été enlevés, les traces étaient, elles, bien visibles. Le sang séché n'avait pas encore pu être nettoyé et tapissait les murs comme le sol, tandis que certaines des pierres jetées par les frondes des trolls défiguraient affreusement certaines façades. Le rempart était dans un état lamentable, amputé de nombreux créneaux dont les gravats recouvraient le chemin de ronde jusqu'aux escaliers.

Le camp des monstres s'était montré étonnamment calme depuis l'assaut, mais quelque chose avait changé. Gald l'entendait le soir, lorsqu'il se promenait sur le mur. Le chant polyphonique des trolls devenait de plus en plus distordu, une disharmonie où s'exprimait une lutte latente. Chaque groupe y allait de son propre rythme, poussant la voix toujours plus fort, comme pour absorber celle des autres tours brasiers dans des affrontements gutturaux qui avaient empêché plus d'un ruinaï de dormir.

Ils se rassemblèrent autour de leur braséro, comme ils en avaient l'habitude, sous le sapin où étaient plantés quelques carreaux perdus, et s'assirent en silence. Pendant un instant, ils attendirent, jusqu'à se rendre collectivement compte qu'en général, Asdrubal s'occupait de l'allumer. Toujours silencieux pendant qu'ils discutaient, il restait posé à côté des flammes en y lançant de temps à autre de petites bûches ou des branches pour l'alimenter.

Varian se leva et s'installa devant le feu, à la même place que leur défunt compagnon, pour endosser son rôle. Lui qui, d'ordinaire, se plaisait à se perdre en récit enflammé dans des digressions captivantes se mura dans un silence solennel. Un vœu qu'il brisa seulement pour répondre en quelques mots aux questions posées, la tête basse.

Alican les rejoignit une heure plus tard, les yeux encore rouges et les joues humides. Elle prit place sans un mot avant qu'Ysmène ne s'approche d'elle. Maladroitement, elle lui posa une main amicale sur l'épaule et du regard chercha de l'aide parmi le reste de la décurie. La jeune femme blonde à la lèvre meurtrie planta son regard dans le sien et déposa sa tête contre son bras pour s'y cacher et y étouffer quelques larmes.

— Je voulais faire un éloge à nos amis, commença Gald. Pour Kallan, pour Asdrubal. Mais on ne sait rien d'eux. Nous n'avons même pas eu l'occasion de nous connaître.

Ses compagnons hochèrent tristement la tête avant de fixer qui le ciel, qui le sol, d'un air pensif.

— Je ne connais rien de vous, reprit Nastroïa. Je doute que vous sachiez grand-chose de moi.

*Moi, si.*

Bien que, sur le moment, Gald avait trouvé étrange qu'il se livre

aussi facilement sur son passé, il appréciait désormais qu'il se soit présenté à lui de la sorte. Il ne pourrait pas en faire autant, et cela le hantait.

— Il faut bien commencer quelque part, lança Bren en se levant. Bren Thuat'An. Je viens du cinquième cercle, vers la cité de marbre rose. Mon dernier âge est trente-huit ans, depuis maintenant quinze ans. J'étais barde, autrefois. Comme vous le savez déjà. Pour être transparent, j'étais plus habitué au chant populaire qu'on évite de chanter devant ses dames qu'aux ballades militaires.

Il remonta la manche de sa chemise de lin pour dévoiler à ses camarades les tatouages imposés lors de la prise de l'élixir. Des hochements de tête respectueux le remercièrent pour ce partage si personnel au sein de l'empire.

— Ça rapportait ? demanda Alican en séchant ses larmes avec un sourire.

Il sortit les poches vides de son pantalon en haussant les épaules avant de s'asseoir avec un sourire.

Trente-huit ans, depuis quinze ans ? L'information s'était glissée discrètement, mais, pour Gald, il s'agissait là d'un âge plutôt avancé pour quelqu'un de sa génération. L'impossibilité d'avoir accès à l'élixir avait fini par transformer le sujet en une obsession autant qu'en tabou.

Il s'amusa des « R » prononcés de Bren que ce genre d'instant sérieux faisait ressortir, comme s'il dévoilait réellement qui il était, et celui-ci accueillit la remarque qui se voulait tout au plus taquine avec une gêne visible.

— Ysmène, fit la brune à la peau pâle en se levant d'une voix cassée et faible. J'ai trente et un ans, depuis maintenant cent-dix ans. Mon père était sénateur, avant de se retirer dans notre domaine. Je suis la plus jeune d'une famille de six. L'aîné a plus de huit cents ans. Avant… Avant d'arriver ici, je comptais bien le rejoindre vers le millénaire.

L'annonce de son âge s'abattit sur Gald en un coup sournois. Elle avait déjà vécu cent quarante ans, près de deux vies humaines, et pourtant, elle se tenait face à lui, physiquement si jeune. Sans cette guerre, combien de siècles aurait-elle traversés et vaincu ?

Il regarda ses mains et frissonna en les visualisant fripées et ridées, la poigne faible, attendant patiemment sur un banc comme celui où il se tenait que le voyageur blanc le prenne par la main. Il s'était toujours plu à imaginer que lorsqu'il viendrait le chercher, il prendrait son temps, pour profiter du peu de travail qu'il lui restait encore, tant la mort était devenue rare, presque précieuse.

Ysmène, comme Bren plus tôt, dévoila le tatouage de son dernier âge avec difficulté, les joues rougies et le regard fuyant avant de se

rasseoir aux côtés de Alican les genoux serrés.

Lorsque les frères Léontius se levèrent, Gald avala sa salive. Il n'avait rien à leur montrer, et rien de son passé n'était avouable. Ses bras étaient tristement vides, sa peau aussi immaculée que quand il avait émergé des entrailles de sa mère pour entamer son lent voyage vers sa fin.

*Bonjour, je suis Gald ! L'enfoiré dehors à qui nous devons la mort de nos compagnons présents et futurs, je l'appelais père autrefois. Enchanté !*

Dorian, le frère aux yeux verts et aux cheveux longs, se présenta comme l'aîné, âgé de vingt-huit ans depuis près de quatre-vingts ans. Son petit frère, que Gald avait à tort pensé être l'aîné, était lui bien plus jeune, âgé de vingt-six ans depuis seulement cinq ans. Un début d'immortalité, tout au plus un prologue dans la vie qui aurait pu l'attendre. Ils expliquèrent venir de la cité de Néméris, une puissante cité portuaire du premier cercle d'expansion qui depuis l'origine fournissait à l'empire sa flotte.

Tous deux révélèrent leurs tatouages en se regardant mutuellement dans les yeux. Ils parurent soudainement plus détendus, moins alertes. Le plus jeune, Silas, laissa échapper un long soupir et un sourire apparut sur un visage. Le premier qu'il offrait à ses camarades.

— Ne le prenez pas mal, lança Gald, mais j'ai toujours cru que Silas était le plus vieux. Ça doit être la barbe.

— C'est surtout son crâne dégarni, riposta l'aîné en jetant un regard en coin à son frère.

Silas le poussa d'un coup de hanche et envoya son frère dans l'herbe et les épines du sapin. La scène, dans l'esprit de Gald, était étrange. Il ne voyait pas deux frères jouer, mais un vieillard de près d'un siècle avec un homme d'une trentaine d'années. La situation était normale pour les immortels qui l'entouraient mais, de son point de vue, tout ceci était une curiosité malsaine.

Nastroïa prit la suite, et, contrairement à ce qu'il avait pensé, il dévoila peu de choses sur sa vie et son passé. Il ne leur parla pas de sa mère ni de la place de capitaine de son père dans le Nord.

Gald se sentit tout d'un coup privilégié.

Ce fut au tour de Varian, toujours occupé à surveiller le feu, comme le faisait autrefois Asdrubal.

— Je… J'ai trente-neuf ans. Depuis maintenant deux cent cinquante et un ans. J'étais hoplès, jadis. Dans un autre monde.

Il laissa échapper un rire nerveux en regardant certains de ses camarades.

— Je foulais ce monde que les cités de certains d'entre vous ne faisaient pas encore partie de l'empire. Mon père, lui, a connu un monde où l'Empire n'existait même pas.

Il s'abandonna sur un banc et baissa la tête, les mains jointes devant lui. Il fixa les flammes quelques instants, en silence, avant de reprendre d'une voix posée.

— J'étais volontaire pour rejoindre le fort. Personne ne m'a recruté. Je voulais vivre, comme à l'époque. Je pensais que cette sensation de danger imminent me rendrait ce que j'ai perdu en chemin. On ne prévient pas assez du poids des siècles, lança-t-il comme s'il cherchait un coupable.

Héléna prit sa place, timidement, après un silence plus que gênant.

— Je ne fais pas partie de votre décurie, mais… J'aime penser qu'avoir failli mourir avec vous représente quelque chose. Je m'appelle Héléna.

Elle leva sa manche centimètre après centimètre, crispée sous l'effort que ça lui demandait et révéla un bras immaculé sous la stupeur de ses camarades. Le temps se figea un instant pour immortaliser cette scène. Les immortels, loin du dégoût imaginé par Gald, paraissaient effondrés pour elle. Les yeux rougissaient et les sourires s'effaçaient. Pas de jugement dans leurs regards, mais une tristesse compatissante. Était-il possible qu'ils comprennent ce que ça impliquait de vivre avec la menace de la mort qui attendait au bout du chemin ?

— J'ai… je n'ai pas…

Alors qu'elle tentait de se justifier, Ysmène lui posa une main sur le bras.

— Tu n'as pas à t'expliquer. Jamais. On doit notre survie à ton courage et à ta rigueur. Peu importe le reste.

— Tu es une logisticarius, ancienne ingénieure dont les travaux ont permis de véritables prouesses de génie civil. C'est bien suffisant, poursuivit Dorian Léontius.

Si les immortels ne la jugeaient pas, Gald, lui, frémissait. Pourquoi était-il si dégoûté et si atteint ?

Il aurait aimé avoir son courage. Tout avouer.

C'était son tour. La scène était à lui. Comme dans les œuvres des dramaturges de l'ancienne Ruinaï que son précepteur l'avait forcé à ingurgiter. Il imaginait cet instant à la façon d'un de ces actes de révélations intenses. Un moment tragique où les masques tombaient.

Gald était le fils du traître ?

Éclats de stupeur dans l'amphithéâtre.

Intervention de Nastroïa. Le plus fidèle compagnon de l'antihéros de cette histoire, l'incarnation de la droiture et de l'honneur en un miroir déformant de ce que le héros n'était pas.

Gald, non, pas toi ! dirait-il pour appuyer le poids de la révélation. Je me suis ouvert à toi, mon ami. Du plus profond de mes entrailles, je

t'ai livré ce que j'avais de meilleur et de pire !

La ténébreuse Ysmène lancerait alors :

Je savais qu'il cachait quelque chose. La mort le pourchassait et se lisait dans son regard voilé. Hélas ! Par le poids de l'héritage, le voilà condamné à poursuivre la honte de son père !

Il se séparerait d'eux, mais trouverait par la suite un instant héroïque pour se sacrifier. Le héros aurait ainsi racheté sa réputation et coupé le lien du déshonneur avec le traître. Il mourrait à la fin, parce que le drame l'exigeait. Puisqu'il suivait un destin tracé par des dieux cruels et iniques.

Tout le monde le fixait à présent.

— Pardonnez-lui, fit Bren. La semaine a été éprouvante pour tout le monde. Permets-moi de te présenter à ta place. Gald, l'intrépide qui ne laisse personne derrière lui, pas même ceux qui partent. Soldat vaillant qui aime distiller le mystère autour de lui.

Gald lui lança un regard amusé.

— Ne nie pas Gald, ricana Ysmène. Ça te plaît, j'en suis sûre !

— Il y a toujours un côté séduisant à être celui dont on ne sait que peu de choses, balança Héléna avant de se rendre compte de ce qu'elle venait de dire et de rougir.

— Entier, dans ses défauts comme ses qualités, termina Nastroïa. Notre camarade trappeur, ce sera bien suffisant pour ce soir. Merci, Gald. Merci d'être là. C'est… c'est rassurant de savoir qu'on ne partira pas seul, tant que tu seras là.

Les frères Léontius se levèrent et tendirent leur verre au-dessus du feu. Un à un, ils furent rejoints par leurs compagnons, avec le ciel étoilé comme témoin.

— Il y aura une fin heureuse, fit Dorian. Nous verrons la fin de cette guerre, ensemble.

— Il y aura une fin heureuse, reprirent-ils tous en chœur.

Le mensonge était peut-être grossier, mais en cet instant, il était le bandage que réclamaient leurs âmes à grands cris.

Plus tard, durant la nuit, Gald rejoignit Bren pour une balade sur la muraille blessée. Ils se racontèrent leur vie en rigolant, comme un affront lancé à ceux qui menaçaient tout ce qu'ils chérissaient, debout, heureux de vivre, petites lueurs d'espoir dans la morosité qui avait gagné la bataille pour la soirée.

— Bren, j'aurais dû mourir aujourd'hui. Je… je ne peux pas l'expliquer. Je ne comprends pas… Le troll. Il allait m'achever. Il s'est passé quelque chose. Je ne devrais plus être parmi vous. Je l'ai vu à la fenêtre. Lug. Il était là.

Son compagnon l'écouta calmement, et lorsqu'il termina, il lui attrapa les épaules comme seul un frère l'aurait fait.

— J’ai connu un grand homme, autrefois, chez moi. Il racontait souvent que le plus dur à la guerre, c’était le poids de la chance. Cette sensation affreuse que la seule chose qui nous sépare de ceux qui sont partis est un lancer de dés. Un jeu du sort sur lequel nous n’avons aucun pouvoir. Une vérité qui en a brisé plus d’un. Ne laisse pas le hasard te faire penser que tu aurais dû y rester, Gald.

— Je ne sais pas si le hasard est responsable, et ça me hante.

Leur discussion reprit plus légèrement, et pendant encore quelques heures, ils offrirent au désespoir une bataille acharnée. De leurs éclats de voix, ils ripostèrent à ses assauts, coude à coude, et les chants grivois de Bren finirent par leur offrir une victoire bien méritée.

— Gald, l’appela Bren alors qu’ils se séparaient devant leurs chambres respectives. Il y aura une fin heureuse.

— Il y a aura une fin heureuse, lui répondit-il.

Pour une fois, il accorda le repos à son esprit et lui permit même d’y croire, au moins pour cette nuit.

# Chapitre 10

*Fort des exécuteurs, 21 août 1641. Sept jours avant le départ de la caravane.*

Garus se releva avec peine en poussant sur ses cuisses, de la cendre encore tiède au creux de ses mains calleuses. Les dégâts matériels étaient bien moins importants que ce qu'ils avaient craint, mais un de leurs hommes avait succombé, étouffé par les fumées alors qu'il se reposait dans sa chambre.

— Je veux le rapport complet de tous les hommes présents dans la caravane. Leurs noms et descriptions. Personne ne sort ni n'entre jusqu'à nouvel ordre.

— Et pour les livraisons ? demanda Lior en lui posant une main compatissante sur l'épaule.

— Elles attendront dehors jusqu'à ce qu'on ait trouvé celui qui s'est infiltré ici.

— L'incendie peut être accidentel, fit Segovarus sur un ton morne. Tu t'emballes peut-être, le vieux.

Il balaya du regard les caisses encore fumantes et les poutres qui menaçaient à présent de s'effondrer, la rage au ventre.

— On a dépassé les coïncidences. On est sur une récurrence. Les provisions de grains ont été attaquées la semaine passée, poursuivit-il devant l'incompréhension de ses camarades. Les dégâts ont été minimes, heureusement. Faut dire qu'Adelrik a prévu tellement de provisions supplémentaires qu'on a de la marge.

Il surprit ses deux compagnons échanger un regard qu'il n'aimait pas. Le regard de la confidence dont on était exclu.

Ils se séparèrent là et, comme convenu, on lui adressa la liste complète des hommes appelés à participer à la caravane, qu'il s'agisse d'hoplès ou de civils. Enfermé dans son bureau, il les étudia avec attention, ligne après ligne, page après page, en veillant à ne rien laisser de côté. Il avait demandé dès le début à ses hommes de pousser les investigations et de faire des recherches approfondies sur chacun des hommes et des femmes qui devaient les rejoindre : origine, passif, talents, caractère et bien d'autres éléments. Tout avait été soigneusement consigné dans le secret, connu seulement de lui et de son escouade personnelle.

Au petit matin, lorsqu'il émergea de sa chambre, deux choses se profilaient, aussi perturbantes l'une que l'autre. Il fallait régler en priorité la première : il y avait trois personnes en trop dans la caravane. Des intrus dans le fort millénaire des exécuteurs.

Il fit courir le mot, d'abord à un exécuteur, puis au hasard à un civil. Il passa la journée à errer dans le fort accompagné de plusieurs gardes, l'œil attentif sur chacun des civils et des hoplès. Sur leur route, les réactions différaient et oscillaient entre la crainte innocente et l'ignorance volontaire. On les fuyait ostentatoirement, dans une culpabilité illégitime mais irrépressible. Une réaction qu'il attendait. Seuls deux d'entre eux s'acharnaient à paraître de marbre et sereins, même lorsqu'ils tournèrent autour une première fois.

Lorsqu'enfin ils les encerclèrent, ils devinrent livides. Il s'agissait d'un homme et d'une femme, le visage sévère mais jeune, les mains tremblantes et les yeux déjà rougis par la peur.

— S'il vous plaît, ce n'est pas du tout ce que vous pensez, s'étrangla la jeune femme en joignant les mains.

— On verra tout ça plus tard, cracha Garus en ordonnant qu'on les emmène.

***

*Rétha-Itas, 15 juin 1641, deux mois avant le départ de la caravane.*

Dans l'obscurité de son bureau rougi par les flammes des nombreuses lampes à huile, Aetius ne parvenait pas à détacher son regard de l'immense carte de l'empire.

Il tapotait le tube de bronze vert-de-gris sur sa main en repensant à son contenu depuis près d'une heure maintenant. Une boucle sans fin.

Quelques pistes se dessinaient après des jours à parcourir toutes ces notes chaotiques et désorganisées. Des lieux, des événements, des rapports de saisies de produits. Beaucoup d'occurrences, quelques coïncidences, bien peu de récurrences.

Toutes pointaient sur la même chose : les Indicatios étaient en proie à une lutte interne violente et celui qui en était sorti vainqueur n'était autre que Romius, leur nouveau chef de file. L'enfoiré qui était parvenu à s'attribuer sa victoire au sénat en le dépassant sur ses propres idées.

Les documents remis par son cousin étaient inestimables. Ils compilaient toutes sortes de faveurs échangées par les Indicatios pour influer sur le débat, des détails sur les sommes engagées jusqu'aux services troqués.

Son cousin et ceux qu'il avait rejoints n'étaient pas des petits joueurs, contrairement à ce qu'il avait pensé. Ils étaient parvenus, d'une façon ou d'une autre, à comprendre et apprendre le langage des signes secret de leurs adversaires, dans ses moindres détails. Ils

avaient sûrement infiltré des taupes à des points stratégiques pour compiler autant d'informations. Une véritable mine d'or.

Tout était disposé scrupuleusement sur l'immense carte de l'empire peinte de main de maître sur la totalité du mur de son bureau. Des dizaines de notes accrochées et reliées entre elles par lien d'influence, selon les indices découverts dans les documents et appuyés par ses propres recherches, toutes menant à la même conclusion.

Ses rivaux possédaient un patrimoine bien supérieur à ce qu'il imaginait et leurs fonds, depuis deux ans, avaient considérablement augmenté. Il en connaissait la raison sans pousser l'enquête plus loin.

Adelrik le lui avait annoncé lui-même. Il avait trouvé des alliés qu'il avait jugés plus « fiables ». Plus entreprenants. Quelques semaines plus tôt, il l'aurait prévenu que ses projets risquaient d'être compromis et lui aurait remis la totalité des documents pour qu'il corrige les failles.

Mais à présent ? Il n'était même plus une menace aux yeux de l'exécuteur. Un foutu pion prévisible qui ne déviait jamais de sa trajectoire.

Adelrik ignorait cependant quelque chose. Il avait bien mieux connu son propre grand-père, l'empereur Gallius, qu'il ne l'imaginait. Il avait aimé, craint et haï cet homme si froid et calculateur. Il avait raison sur un point : celui qui avait pris le titre d'empereur suite à sa victoire lors de la guerre des six empereurs, pour l'abandonner ensuite au profit du sénat, aurait fait n'importe quoi pour les siens.

Peu importe les adversaires.

En parcourant la peinture de l'empire d'un œil attentif, une récurrence curieuse se dessina. Un lieu, une région. Des détails insignifiants au premier abord que ses assistants avaient mis huit jours à extraire du dédale des archives impériales.

Le comté d'Aurech, dans le sud-ouest de l'empire. Le cinquième cercle d'expansion. L'arrière-pays frontalier de la cité de Thàlion, au pied des montagnes volcaniques usées par les vents. La frontière sud-ouest de l'empire Ruinaï.

Son assistant rentra avec une mine déconfite, ses yeux tombants enveloppés d'auréoles violacées, le dos voûté comme s'il était accablé d'un poids trop lourd pour ses épaules frêles. Sa petite main déposa plusieurs rouleaux sur le bureau et s'inclina avant de repartir, non sans un dernier regard obscur.

*Hais-moi, tant que tu avances.*

Il lui fallut toute la soirée pour étudier ces nouveaux éléments. Relevés météorologiques, folklore, histoire, légendes, un véritable voyage sans avoir besoin de quitter la cité qu'il chérissait tant.

Il comprenait enfin pourquoi son cousin lui avait offert ses

informations. Thàlion produisait et vendait bien trop de vins par rapport à ses capacités réelles, et les Indicatios étaient liés de près à ce commerce.

Il savait que la meilleure solution allait être de sortir de la cité, une fois de plus. Mais cette fois, ce serait bien pire. Il lui faudrait quitter le sein réconfortant de Rétha-Itas et de ses murailles pour rejoindre le dernier cercle d'expansion. Des terres presque sauvages à ses yeux.

Il rappela son assistant et lui ordonna de réunir ses hommes de main. L'idée de refaire appel à eux après si peu de temps sonnait comme un augure sinistre. Même s'il se maudissait de continuer sur cette piste, il était trop tard pour faire marche arrière. L'animal blessé de l'ego réclamait vengeance.

Il fallut deux semaines à Aetius sur la piste impériale pour atteindre la cité de Thàlion, accompagné de Doriclien, son homme de main toujours aussi détestable, et de près de huit brigands qu'il employait pour répondre à des impératifs de… discrétion.

Il avait tenu à amener son assistant Gishur avec lui, en partie pour le surveiller. Il n'appréciait pas cette nouvelle flamme qu'il avait dans l'œil, lui qui, jusque-là, s'était montré d'une obéissance et d'une servilité parfaite. Il redoutait par-dessus tout les ailes mensongères que l'idéal pouvait vendre et il sentait que son acolyte était de ces rêveurs capables du pire pour des idées impossibles. De ceux qui, dans l'histoire, avaient enflammé les cités dans des quêtes vaines et au final égoïstes.

Thàlion se révéla plus majestueuse que dans ses lectures. Loin de l'image qu'il se faisait des cités du cinquième cercle, elle possédait une élégance et une puissance qui auraient pu faire pâlir Rétha-Itas à une autre époque. Bâtie sur une colline rocailleuse entourée de deux fleuves qui se fracassaient l'un contre l'autre dans une crique tourbillonnante, elle semblait étonnamment peu défendue, sans murailles ni tours de garde, comme si elle défiait ouvertement le monde.

Elle était plus petite que Rétha, à peine plus de trente mille âmes selon ce qu'il avait lu, mais tout criait qu'elle n'était pas une cité à ignorer. Tout son esthétisme avait été basé sur des contrastes forts, de ceux qu'on n'oubliait jamais. Les habitations bâties dans une roche noire volcanique s'opposaient partout au marbre rosé caractéristique de la région, dans chaque décoration, escalier ou colonne. Les avenues elles-mêmes faisaient s'affronter ces teintes contraires dans des fresques hypnotiques qui semblaient étendre les distances, jusqu'au style vestimentaire des habitants, tout de noir et vermeil en damiers ou en entrelacs qui élargissaient ou s'agrandissaient.

La cité des contrastes, un bijou qu'il aurait aimé connaître plus tôt. Il dut admettre à cet instant que le cinquième cercle était bien inconnu de la plupart des décisionnaires de l'empire. De vulgaires cités frontalières peuplées de semi-barbares, voilà l'image qu'il partageait honteusement avec ses confrères.

La visite d'une délégation en provenance de Rétha-Itas ne passa pas inaperçue et ils furent rapidement accueillis par différents notables entourés de leurs gardes. Aetius se présenta comme un riche commerçant en reconnaissance pour ouvrir une nouvelle route commerciale afin d'importer le célèbre marbre rose, mais, peu à l'aise à l'idée qu'on le reconnaisse, il resta en arrière et envoya au front son imbécile d'infant. Il l'introduisit comme étant le véritable décisionnaire et en profita pour se cacher sous sa capuche, dissimulé derrière Doriclien, la brute qui dirigeait ses hommes de main.

On les emmena visiter les immenses jardins de la cité, pensés pour des contrastes géométriques et des teintes fortes en jouant sur les hauteurs, les perspectives et les couleurs des bois, des feuilles et des fleurs. L'effet était si saisissant qu'il se retrouva plusieurs fois perdu face à des illusions d'optique qu'il ne parvenait pas à expliquer : des allées visiblement en pente descendante mais que ses jambes grimpaient, des coins bien plus proches qu'il ne l'avait cru en entrant et d'autres, à l'inverse, bien trop loin. La visite fut aussi intéressante que dérangeante, et l'impression qu'il en conserva fut en demi-teinte. Il saluait la prouesse, bien entendu. Il avait fallu déployer des trésors d'ingénierie artistique pour mener à bien ce projet grandiose, mais rien ne paraissait confortable ici. Ils étaient constamment pris en étau par des mensonges visuels, piégés dans le jeu d'un architecte malsain.

Alors qu'on emmenait son assistant un peu déboussolé visiter les entrepôts de marbre rose, il en profita pour s'écarter en compagnie de son garde du corps. Il se promena au gré du hasard dans les allées en damier, curieux de chaque étal et de chaque boutique. En passant devant un négociant de vin, l'intuition lui ordonna d'entrer.

Sans doute le prix, bien trop bas, ou encore la quantité astronomique de vin que le marchand se vantait de pouvoir fournir à la criée, juste devant son commerce. Bien supérieur à ce qu'on attendait d'une région comme celle-ci. Vêtu d'une toge noire rayée de blanc et de rose, d'un large et étrange chapeau garni de plumes et de fleurs panachées sur sa tête ronde et fière, Aetius lisait en lui tout ce qu'il espérait : l'orgueil, l'ego, la vantardise. Cet homme était ce genre de grain de sable que personne n'aimait voir dans ses propres plans.

— Je vous reconnais, vous ! s'écria-t-il en approchant amicalement.

Aetius sentit son cœur s'arrêter un instant.

— Vous accompagnez le marchand de la capitale, n'est-ce pas ?

continua-t-il en le prenant par l'épaule pour l'emmener dans son échoppe.

*Oh, parfait. Bien, le rôle de l'assistant.*

Ce ne serait pas dur à jouer.

— Euh… oh, oui, fit-il dans une hésitation maîtrisée. Je… je flâne, le temps que mon maître finisse de faire le point sur le marbre. Vous savez pour… nos clients.

— Je vois bien, oui ! La cité propose un marbre étonnant, n'est-ce pas ? Mais fait peu connu, nous avons un savoir-faire tout particulier pour le fruit de la vigne, également. Entrez donc, nous allons goûter ça !

— Je… Je ne suis pas sûr, je ne bois jamais. Mon maître n'est pas là pour faire affaire avec ce genre de marchandise, je le crains.

Il fit mine de s'en aller en haussant les épaules, mais le vendeur le rattrapa en lui souriant avec un air malicieux.

— Vous pourriez être celui qui lui donne les ficelles d'un marché juteux. Imaginez donc ! Goûtez simplement, ensuite nous parlerons du reste. Je vous laisserai en retirer toute la gloire auprès de votre maître ainsi qu'une… compensation s'il venait à marchander avec nous.

— Je… oui, feignit-il, oui, c'est peut-être l'occasion d'enfin faire mes preuves. Mais juste un verre, je ne bois vraiment jamais.

Le sourire mauvais de l'homme en face de lui ne l'inquiéta pas, bien au contraire. Il l'emmena, seul, dans les caves de son établissement, un sous-sol au plafond haut tout en arches gracieuses où reposaient des centaines de tonneaux et amphores. Un examen rapide confirma les soupçons de l'instinct. Un détail mineur pour bien des gens, mais pas pour un sénateur dont la fortune familiale, historiquement, s'était constituée sur le commerce de vins et la fabrication de différents moyens pour le transporter. Certains cerclages n'étaient pas Ruinaï. Le travail du fer ne correspondait pas et, aussi difficile était-il de l'admettre, il était bien supérieur à ce qu'on faisait habituellement au sein de l'empire.

Oui, cet homme savait des choses.

Il l'accompagna pour goûter différentes productions en feignant avec habilité l'insouciance. Certains vins étaient ce qu'on pouvait attendre d'une production d'une terre calcaire comme on en trouvait ici, un vin frais avec une acidité agréable et un goût léger. D'autres, étonnamment, étaient plus lourds et un peu âpres, avec une touche fumée très discrète. On ne dénichait ce genre de vin que dans des terres volcaniques, mais la seule qu'il connaissait était bien au-delà de la muraille, plus loin vers le sud-ouest.

Il questionna naïvement l'homme quant à cette différence en bouche, mais les réponses furent évasives. Il s'appuyait sur le manque supposé d'expérience d'Aetius qui jouait à la perfection l'innocence

pour finalement ne proposer aucune véritable réponse.

Prétextant le besoin de s'aérer un instant à cause de l'alcool dont il était peu coutumier, il s'éclipsa pour redescendre avec Doriclien et un autre de ses hommes de main.

— Bien, maintenant, nous allons négocier, fit-il avec une voix posée. Mais pour poser les bases de ce qui va suivre, sachez que peu importe le secret qu'on vous impose, il vaut toujours moins que votre affaire. Croyez-moi, je peux vous offrir bien des choses. Tâchons de trouver votre prix, ensemble.

Le négociant avala sa salive en opinant lentement du chef.

# Chapitre 11

— Les ennuis continuent, se lamenta Ysmène devant les peintures qui tapissaient les murs de leur baraquement.

Gald serrait les poings, tiraillé entre la colère et l'incompréhension.

L'ambiance s'était considérablement dégradée depuis quelques jours dans le premier des forts d'Autan. La pile de glaives rouillés s'élevait à présent à plus de trois mètres de haut, comme une vanité pernicieuse qui devait être plus cruelle encore pour ceux à qui on avait promis l'immortalité.

Les discours matinaux étaient devenus bien plus pesants depuis quelques jours. De trop nombreuses décuries avaient été décimées, des centuries entières qui ne seraient jamais reconstituées. Il ne restait plus suffisamment de recrues pour les combler et la ronde des décuries dont avait parlé Ysmène se mettait en marche. Des recrues baladées de troupes détruites en groupes meurtris et condamnées à assister à la fin de compagnons qu'ils n'avaient plus le temps de connaître.

Par respect pour les traditions, la « place des perdus » était conservée, chaque matin, et les décuries veillaient à occuper toujours la même place dans la cour malgré les trous béants. Après seulement deux assauts, la présence des absents était écrasante. Il était coutume d'affirmer, souvent à voix basse, qu'ils formaient désormais le plus gros bataillon en ces murs. Le spectacle des rangs clairsemés devenait difficile à surmonter, et devoir le subir chaque jour n'allégeait en rien le fardeau. Le fort paraissait bien trop vaste pour le peu d'âmes qui le défendaient.

Chaque soir, les trolls en braies se rassemblaient devant leur campement dans des provocations caverneuses et vulgaires. Armes à la main, ils harcelaient les remparts du son puissant et strident de leurs carnyx, sans jamais lancer l'attaque.

Réuni dans la cour avec les survivants de son groupe, Gald examinait les messages inscrits d'une encre épaisse et noire sur la porte en bois de leur caserne. Le message au centre de toutes les discussions :

*« Perfides sénateurs,*

*L'exécuteur apporte la juste vengeance.*

*De ceux incapables de la délivrer ».*

Le même texte était repris sur plusieurs baraquements et jusque sur la face intérieure des remparts. Aucun témoin, aucun indice. Ils

étaient tous tombés dessus au réveil, les yeux encore collés, et en étaient restés paralysés. Lorsque la garde lourienne était intervenue pour disperser les foules, il était trop tard. Le sujet occupait toutes les discussions, niché entre le doute raisonnable et les débats enflammés.

Gald et les siens passèrent le reste de la journée dans un calme solennel à aider à nettoyer la cour pendant que les divisions logisticarii s'affairaient à réparer le mur et ses créneaux brisés. Lorsque se coucha le soleil, des discussions houleuses en vinrent aux cris, puis aux poings. Seule l'intervention autoritaire des lourriens ramena un calme relatif en remplaçant les échauffourées par des rancœurs silencieuses.

Depuis leur discussion, quelques jours plus tôt, Gald passait le plus clair de ses soirées avec Bren. Il y avait en lui un fond de « vrai », une honnêteté et une intégrité rassurantes. La veille, alors qu'ils marchaient sur le rempart, il avait fini par lui confier que lui aussi était mortel, tout comme Héléna, et que l'élixir lui avait été interdit. Il lui en avait caché la raison, mais son compagnon s'était montré très compréhensif. Bren lui avait même révélé que si lui-même avait eu l'élixir tardivement, c'était parce qu'il n'était pas de l'Empire. Un bienfaiteur, dont il parlait comme d'un véritable père, lui avait permis de s'élever loin de son peuple et d'avoir accès au breuvage qui, pour les siens, n'était qu'une légende inaccessible.

Ils avaient échangé longuement sur le peu de temps que comptait la vie avant l'immortalité. Une peur que Bren avait supportée pendant des années et que même l'élixir n'était pas parvenu à gommer entièrement. Sans le formaliser, tous deux s'étaient entendus pour garder tout ça pour eux, dans le cadre éphémère de ces discussions nocturnes à cœur ouvert.

Pendant les derniers jours, Alican avait tenté plusieurs fois des rapprochements maladroits à l'aide de petites blagues, de remarques ou d'encouragements gênés. Même s'il avait répondu poliment à chaque fois, il ne parvenait pas à lui pardonner. Ils ne connaissaient pas encore Kallan lorsqu'il avait été tué sur le rempart, mais Asdrubal était leur compagnon. Ce n'était pas un inconnu. Il l'avait vu avec son père, plus jeune : les immortels n'évoluaient pas. Les siècles passés à sculpter ce qu'ils étaient les figeaient dans un rôle de plus en plus précis qui finissait par devenir une caricature de ce qu'ils étaient. Et le rôle que s'était assigné Alican ne lui inspirait rien de bon.

Nastroïa, lui, se montra étonnamment solide pendant la journée. Il était présent aussi bien pour Alican qui sombrait de jour en jour que pour ceux qui s'interdisaient de parler, prisonniers de la honte ou de la pudeur. Il allait vêtu d'une simple tunique de lin nouée à la taille, faisant fi avec mépris du froid et dévoilant une musculature nerveuse et sèche.

Le soir venu, accompagnés par un soleil déclinant, les survivants se rejoignirent dans le réfectoire, au rez-de-chaussée du plus imposant des baraquements. Ils dînèrent dans une pièce de plus de cent mètres de long sur près de cinquante de large, sous un plafond de plus de quatre mètres cinquante soutenu par des arches grandioses. Les murs étaient recouverts d'un torchis blanc crème, tandis que de très hautes fenêtres entourées de voûtes en brique rouge laissaient pénétrer les derniers rayons de lumière. Le sol était d'une mosaïque usée qui cédait la place à mesure qu'on approchait du fond de la salle à la roche brute et sombre, comme si elle émergeait de la montagne dans une lente mutation vers la civilisation.

Toujours dans l'obsession de la présence des absents, des places sur les bancs étaient vacantes dans chaque décurie. Comme le voulait la coutume, un bol rempli de cendres, agrémenté de petits pétales violets striés de blanc et d'or, était posé devant chacune des places vides. Une fourchette, mais pas de couteau. Une ancienne superstition que Gald était incapable d'expliquer.

Le même sujet était sur toutes les lèvres, et les positions unanimes. La trahison, le dégoût, l'incompréhension et la haine, concentrés en une lame qui réclamait le sang d'une seule et unique personne. Le traître, le déchu, le monstre, la légende maudite et bien d'autres qualificatifs d'une violence et d'une vulgarité qui croissaient avec la soirée. Tout le monde semblait rivaliser d'inventivité pour trouver les insultes les plus originales, tantôt drôles, tantôt si dures que le silence en profitait pour prendre place.

Gald subissait sans un mot, la tête plongée dans son bol de bois où flottaient quelques morceaux de mouton gras dans une soupe d'ail et de vin épicé. Incapable de manger tant ses mains tremblaient, il se concentrait sur son reflet trouble en essayant d'ignorer les menaces, les insultes et les malédictions sur la totalité de la descendance de l'homme responsable de leurs malheurs.

Nastroïa et Ysmène étaient de loin les plus virulents. Le premier, porté par une déception palpable pour un homme qu'il avait vénéré, la deuxième nourrie par des images tenaces des recrues éparpillées dans la cour par les créatures qu'il accompagnait.

Les frères Léontius participaient sporadiquement, parfois pour calmer les ardeurs de Nastroïa qui paraissait s'adresser directement au traître dans des envolées enflammées, parfois pour appuyer les propos de Ysmène quant aux conséquences désastreuses des choix d'un seul homme.

Bren, tout comme lui, restait placide et insensible à ce qu'il se passait et ils échangeaient de temps à autre des regards complices et discrets. Malgré tous ses efforts et ces rares moments d'amitié, son sang commençait à bouillir et il serrait si fort sa cuillère qu'elle se

gravait dans sa paume meurtrie. Dans sa tête, tout se bousculait. Le père, l'exécuteur, le traître, le protecteur. Tous ces rôles, toutes ces facettes d'une même personne, toutes vraies, aucune suffisante pour le décrire. Cela effaçait-il les sacrifices passés ? Des choix dont il n'avait été que la victime silencieuse, un simple dégât collatéral, pour permettre à des recrues ingrates de survivre jusqu'à cette époque.

Finalement, ne faisait-il pas que reprendre ce qu'il leur avait offert ?

Il n'arrivait pas à croire que son père pût agir autrement que pour le bien de ceux qu'il avait protégés de sa vie. Il ne comprenait pas encore. C'était la seule explication.

Il se rappelait les propos de sa mère, les rares fois où elle avait accepté de parler de son père après sa disparition dans les steppes. Le portrait d'un homme tristement humain, loin des légendes et de la figure de demi-dieu que leurs concitoyens avaient forgée par nécessité égoïste. Un homme, un simple homme, qu'elle dépeignait comme souvent colérique, parfois aigri, dirigé par la rancune.

Lorsqu'Alican croisa son regard, il baissa les yeux en se frottant la tête. Le ressentiment et la rancune. Finalement, il avait un lien avec son père.

— A-t-il réellement fait quelque chose pour l'Empire ? entendit-il un homme juste derrière lui.

C'en était trop. Cet homme était son père avant d'être le traître. Alors qu'il se retenait d'agir, un homme assis non loin d'eux, à la même table, leva la tête.

— Adelrik n'était pas le seul dans l'ordre ! s'emporta-t-il. Il y a eu des dizaines de milliers de morts pour nous sauver ! Pour vous sauver ! Ton cul comme les autres !

Grand et élancé, il se frottait les mains nerveusement en clignant des yeux bien trop rapidement tout en martelant ses genoux sous la table.

Derrière Gald, un homme se leva en manquant de renverser son banc.

— Et après ? Après combien de cités détruites devrons-nous nous estimer quittes, alors ? Qu'est-ce qu'on fait ici dans ce cas ? On rembourse simplement notre dette ? Avoir sauvé nos parents et nos grands-parents ne leur a pas donné l'exclusivité de la jouissance de nos destins !

L'homme fin et nerveux se leva à son tour, appuyé sur la table comme s'il se préparait à bondir.

— Je dis juste que les erreurs présentes n'effacent pas ce qui a été fait ! L'histoire avance, mais ne recule pas, bon sang !

— Des erreurs ? Des erreurs ? Mon camarade Tybérion a eu la tête éclatée, devant moi ! J'ai avalé un morceau de sa cervelle, putain !

C'était une erreur, ça ? Ce fils de catin d'exécuteur mérite uniquement notre haine ! Qu'il crève, lui et tout ce qu'ont pu engendrer ses entrailles pourries !

Un voile rouge se posa devant les yeux de Gald et il se planta en observateur silencieux mais approbateur de son propre corps. Il se leva d'un bond et bouscula l'homme à côté de lui contre le banc derrière sans réfléchir. Alors qu'il s'effondrait contre la table dans une pluie de lentilles et de pétales violacés, Gald serrait les poings, déjà prêt à lui sauter dessus. Par vengeance. Pour oublier tout ce qui s'était passé ici. Il se voyait enchaîner les coups, l'un après l'autre, sur ce visage détestable dans une sculpture grotesque et méconnaissable. Qu'il ravale enfin ses paroles ! Ils devaient tous leur vie à son père, TOUS !

Surpris et vexé, le malheureux se redressa maladroitement, le visage déformé par la tristesse. Il nettoyait sa tunique souillée d'un bouillon brûlant et gras dans des jurons étouffés, les yeux humides et brillants. Désarçonné alors qu'il s'attendait à faire face à une haine vorace, Gald ne réagit pas lorsque son adversaire s'avança en armant un coup.

Bren s'interposa au dernier moment en secouant la tête et tout s'arrêta net. À cet instant, même Gald fut saisi par la menace silencieuse qui émanait de son camarade. Quelque chose se dégageait de cette assurance, de ses appuis souples, prêt à se jeter dans le combat sans crainte. L'homme enleva d'une main hargneuse les lentilles et le jus qui le maculaient et s'en alla en renversant un tabouret dans la précipitation. Il fut rejoint dans son retrait acerbe par une jeune femme à la peau mate et à l'épaisse chevelure noire qui lui hurlait de l'attendre et de se calmer. Elle lui prit le bras avec autorité malgré ses réticences et ils disparurent ensemble dans le couloir sombre.

Pendant le reste du repas, Nastroïa fixa Gald avec un regard qu'il ne lui connaissait pas jusque-là.

La méfiance. Il y avait de la méfiance dans ses yeux qui le hantèrent toute la nuit.

Reclus dans sa chambre, il contemplait le rempart plongé dans l'obscurité et pansé d'échafaudages provisoires, le cœur encore agité par le repas. Ysmène était venue le voir en sortant du réfectoire, pour s'assurer que tout allait bien, avec toute la finesse brute qui la caractérisait. Elle semblait inquiète pour lui, pour Alican et tous les autres ici. De sa voix brisée, elle avait tenté maladroitement de le faire parler de ce qui le rongeait pour enfin s'en débarrasser, mais les événements de la soirée l'avaient conforté dans son choix de rester silencieux sur tous ces sujets.

Elle avait fini par le laisser, déçue de ne pas être parvenue à l'aider, si bien qu'il regretta, une fois calmé, de ne pas avoir cédé quelques miettes, pour lui permettre de se sentir utile.

Les mots de sa mère tournaient dans sa tête comme une malédiction prophétique.

Le ressentiment et la rancune.

Colérique. En plus d'un héritage insoutenable, son père lui avait-il légué ce qu'il avait de pire en lui ?

De sa fenêtre où s'infiltrait le vent glacial, il aperçut au fond de la cour plusieurs silhouettes qui se mouvaient d'ombre en ombre. Quelques jours en arrière, il n'aurait rien trouvé d'inquiétant à ça, mais aujourd'hui ? L'éventualité de laisser un drame se dérouler prit le pas sur le reste et il enfila son manteau en se maudissant.

Il sortit doucement de sa petite chambre de papier et son cœur s'emballa aussitôt. Quelqu'un le fixait, au bout du couloir, devant la porte du dortoir !

Il fallut l'intervention d'un ronflement bruyant pour le rassurer.

L'un des frères Leontius était endormi sur un tabouret, une matraque posée à côté de lui, une lampe à huile épuisant ses dernières ressources à ses pieds dans des flammes agonisantes. Il somnolait les yeux mi-clos, la bave au bord des lèvres dans des séries de ronflements qui se finissaient dans des gargarismes étranges, comme s'il perdait la respiration pendant de trop longues minutes. Gald s'approcha sur la pointe des pieds, trahi par les grincements désespérants du plancher bien usé, et se pencha en grimaçant pour ramasser la massue. Le regard vide qu'il vit dans ses yeux entrouverts tandis qu'il dormait lui arracha un frisson et il s'éloigna aussi vite que possible pour se fondre dans les ombres du long couloir qui menait à des dizaines de dortoirs similaires au leur.

L'obscurité se révéla au début très déroutante. Il avançait les mains contre le mur, un pas hésitant après l'autre, incapable de discerner le moindre élément dans ce vide total. Lorsqu'enfin il atteignit l'escalier, il manqua de peu la marche, comme aspiré dans le vide, et ce fut presque assis qu'il se décida à le descendre.

Observé par des dizaines d'yeux fantasmagoriques que son esprit persistait à lui imposer, il traversa l'immense hall vide où se réunissaient en soirée les soldats pour des parties de cartes en cachant la matraque empruntée dans sa manche.

Il eut à peine le temps de pousser l'énorme double porte que des cris attirèrent son attention. Dans la ruelle, juste à côté de son baraquement. Là où il avait failli mourir.

L'adrénaline se répandit en un torrent qui emporta les digues de la peur et il se mit à courir sous le rythme entraînant de son pouls dans ses tympans.

Plusieurs silhouettes s'acharnaient sur un homme au sol, recroquevillé sur les pavés froids, les mains sur son crâne pour se protéger des coups qui pleuvaient.

Gald leur hurla d'arrêter en se précipitant pour mettre un terme à cette folie, mais loin de l'effet de surprise escompté, un homme surgit des ombres et le plaqua au sol. Ils roulèrent ensemble et son arme s'échappa dans les ombres.

Un premier coup, dans sa lèvre. Le goût du sang se répandit dans sa bouche alors qu'un deuxième lui écrasait l'arcade. Il se débattit au hasard de l'obscurité et son poing heurta quelque chose douloureusement. Son agresseur recula en hurlant, les mains sur son nez, et Gald en profita pour se relever en ramassant la matraque que la lune lui indiquait d'un long doigt argenté. Il cracha le sang qui emplissait sa bouche en essuyant celui qui coulait devant son œil.

— Putain qu'est-ce que…, cria-t-il à son agresseur en titubant.

Il ne put jamais finir sa phrase. À travers le rideau de sang qui ruisselait sur son œil, il voyait cet inconnu lui foncer dessus en hurlant. Son instinct prit le dessus et il le cueillit d'un violent coup dans l'oreille de son arme volée.

Un craquement sourd.

Son assaillant s'effondra, comme un pantin désarticulé à qui on venait de couper les fils. Gald laissa tomber la massue ensanglantée en reculant et en titubant, les yeux écarquillés et le cœur serré.

*Merde ! Merde ! L'avait-il tué ?*

Ce… ce n'était pas un troll, c'était un humain !

Les quatre hommes occupés à s'acharner sur la silhouette recroquevillée se précipitèrent sur lui en hurlant. Des cris de rage, noyés dans l'inquiétude pour la masse inerte à ses pieds.

— Bordel ! T'es qui toi ?

— Putain, il l'a tué !

— Attrapez-le, merde !

Le premier à l'atteindre lança son poing sans même attendre d'explication. L'expérience de l'entraînement avec son père prit la relève et il leva son coude en défense. Alors même qu'il sentait les phalanges se briser dessus, il lui frappa violemment le foie de deux crochets vifs.

Les trois autres ne lui laissèrent pas l'occasion de continuer. Un premier direct dans le menton manqua de peu de le sonner. Puis des coups répétés dans les côtes, de tous les côtés. Il s'écroula en suffoquant, le souffle coupé sous l'assaut puissant d'un genou dans son plexus.

— Bordel, vous jouez à quoi ! hurla la voix de Bren.

À quatre pattes, incapable de respirer, il le vit sortir du fond de cette petite ruelle. Il… il émergeait de la falaise ? Des grottes dont

Héléna avait parlé ?

Bren fut sur ses agresseurs en quelques bonds et il écrasa un nez dans un bruit écœurant à la force de son crâne.

— Avancez et je vous jure de vous tuer ici et maintenant ! S'écria-t-il en repoussant sa victime sur ses camarades.

Ils détalèrent dans des insultes étouffées et Gald crut voir dans la démarche de l'un d'entre eux quelque chose de… familier.

— Ça va aller, le rassura Bren en s'agenouillant à ses côtés. Calme-toi, ton souffle va revenir. Détends-toi, ça va passer.

Au bord de la suffocation, il le laissa l'aider pour l'asseoir contre le mur du baraquement. Le corps étendu et toujours immobile de l'homme qu'il avait frappé le hantait. Son esprit se perdait entre la crainte d'avoir ôté la vie et la peur de mourir sans air, dans cette ruelle sinistre. Il devait respirer. Il lui fallait de l'air. De l'air.

L'homme qu'il était venu secourir se leva en boitant, les mains sur ses côtés, et prit le pouls du malheureux qui gisait devant eux. Sa respiration revint d'un coup, lorsqu'il les rassura d'un geste de la tête.

— Merci d'être intervenu, fit celui qu'il reconnut comme le nerveux du réfectoire.

Sûrement puni pour son manque d'entrain dans les condamnations.

— Allez, on bouge, leur ordonna Bren à tous les deux en aidant Gald à se relever. Il ne se prépare rien de bon là.

Ils marchaient vers leur baraquement quand une foule vengeresse en émergea. Une cinquantaine de recrues et d'hoplès, le regard noir, se déversèrent dans la cour depuis les différentes casernes, marteaux et pioches à la main. Sur le rempart, la plupart des sentinelles détournèrent la tête et certaines descendirent même pour prendre part à ce chaos.

— Allez, grouillez ! hurla Bren. On est plus en sécurité. Rien de plus dangereux qu'une foule désespérée !

Ils suivirent Bren avec peine, jusqu'à rejoindre la paroi obscure d'où il avait émergé. Héléna avait dit vrai, des grottes dévoraient la falaise dans un dédale sombre au plafond bien bas. Assis contre la pierre rugueuse, ils assistèrent dans l'incompréhension au triste spectacle qui se préparait dans la cour.

La foule, regroupée en une entité vengeresse que la raison avait fuie, se dispersait en petites escouades et commença alors la destruction chaotique, bruyante et méthodique de toutes les effigies rappelant les exécuteurs.

Des statues furent jetées au sol et réduites à l'état de poussière et d'éclats tranchants, tandis que des fresques entières furent effacées en quelques dizaines de minutes. Toute trace était rigoureusement traquée, de la statue imposante d'un exécuteur devant le fortin

jusqu'aux symboles gravés sur les fontaines. L'une d'entre elles fut tant ravagée que l'eau finit par s'écouler de ses blessures pour inonder une partie de la cour. La foule piétina lamentablement à la recherche d'autres cibles, jusqu'à ce que l'égrégore haineux qu'ils formaient se disperse en laissant la place aux individualités honteuses.

Gald se cacha lorsque les quatre hommes vinrent chercher leur camarade inerte. Il n'eut pas besoin de parler. Bren et lui avaient tous les deux vu la même chose.

Nastroïa était avec eux.

— Heureusement que t'étais là, Bren, fit l'homme qu'ils avaient sauvé. Je n'en peux plus de ce fort.

*Se connaissaient-ils ?*

# Interchapitre 3

— Attention aux marges, Doctrix, ordonna Pontifex avec sévérité en parcourant les lignes du langage irréel.

Ils seraient bientôt à l'abri, cachés au cœur de ce qu'il avait mis des siècles à tisser et à bâtir et, à partir de là, ils pourraient enfin discuter. Il était temps de tout lui avouer. Après des mois à l'avoir éprouvée et testée, il s'était décidé à agir. Des mois, ou peut-être même des années ? Depuis combien de temps la connaissait-il ?

Il ne pouvait plus attendre. Si ce n'était pas elle, ce ne serait plus personne. Le milénia commençait à emporter les derniers fragments intacts de sa mémoire et bientôt le temps manquerait. Veyron Hashtur disparaîtrait devant le Pontifex, à jamais.

La délivrance tant désirée approchait, la réponse à une question si brûlante qu'elle menaçait l'intégrité de son masque jour après jour. Il ne craignait plus d'avoir mal interprété les maigres non-dits qu'il avait cru discerner au travers des fissures du masque de la Doctrix. S'il s'était trompé, il en finirait dès maintenant, avant la condamnation finale. Le roi Taciturne ne manquerait pas de lui faire payer sa trahison.

Non, il ne laisserait pas les Émissaires l'emmener. Et si, comme il le pensait, elle était bien celle qu'il avait vue le premier jour, leur calvaire ne ferait que commencer.

Il aurait dû avoir de la peine et du remords pour elle, exiger des cieux d'en souffrir à sa place, mais ce n'était pas le rôle du Pontifex. Et tant pis pour Veyron Hashtur, ce fantôme brisé qui secouait les barreaux de sa prison mentale pour l'implorer de changer de voie, dans les ténèbres de son âme. Il n'était plus question de poser les masques mais de suivre le plan qu'il avait lui-même dessiné au fil des siècles. Le règne du roi Taciturne toucherait à sa fin, d'une façon ou d'une autre.

Il effleura les lignes délicates qui flottaient autour de lui et se glissa au travers des paradoxes acérés dans une danse gracieuse. Il se laissait porter dans les interstices, dans des recoins qu'aucun n'aurait pu penser accessibles pour s'enfoncer dans l'ombre des non-sens et de l'impossible.

Doctrix apparut rapidement à ses côtés. Comment pouvait-elle maîtriser si facilement le langage irréel ? Il avait souffert pendant des siècles pour apprendre à en dompter les erreurs et à éviter les pièges sournois des contresens. Tout ici était si dangereux, si tentant.

Il laissa son regard se perdre dans le monde qui se cachait derrière les lignes si fines de l'irréel. Si gigantesque, noir et vide. Et ces monticules terrifiants qui défiguraient l'horizon si plat, comme des sabliers démesurés. Il avait tenté autrefois de l'explorer, de s'égarer dans ce monde pour en percer les secrets et il portait encore en lui les stigmates de cette erreur qui avait failli l'emporter dans l'oubli. Des

souvenirs qui persisteraient même dans l'amnésie où le poussait le milénia, il en était certain.

Il se concentra sur son terrier pour se rassurer et chasser le frisson qui le gagnait. Ils étaient à l'abri ici, couverts par les épizeuxes[3], les répétitions fractaliques et les marges cachées, nichés parmi les notes effacées et les ratures du *langage irréel,* loin de **Sa** présence. Un domaine qu'il avait créé patiemment, assez lentement pour qu'Il ne s'en rende jamais compte, au cœur de cette marée d'encre sinistre d'où aucune idée n'avait la volonté de s'échapper. Ils étaient masqués dans *l'interligne*.

Des lignes sombres qui flottaient autour d'eux émergea une créature sans forme définissable. Elle se pliait et se refermait sur elle-même sans cesse, dans une danse hypnotique d'où la logique était absente. Elle se plaça à ses côtés et s'assit, si cela était possible, comme un gardien fidèle, dans l'instabilité qui lui était propre.

Lorsque les lignes s'agitèrent autour d'eux, la créature se leva d'un bond de ses innombrables membres impossibles pour guetter les fluctuations dans les mots irréels qui se déplaçaient.

— Du calme, Aporie[4], lui souffla la Doctrix en s'agenouillant.

*Elle connaissait son nom ?*

Le gardien absurde attrapa les lignes de ses appendices et les entrecroisa, les superposa, dans une géométrie insaisissable pour un esprit sain. Les fluctuations s'évanouirent et Aporie revint s'installer près de son maître.

— Doctrix, j'ai besoin de te parler. Avant d'aller plus loin, il faut que je te prévienne. Ne t'éloigne pas. Même si tu sens le besoin de t'écarter de moi. Aporie nous protège, le Propos ne saurait être discerné ici, elle y veille. Nous pouvons parler sans Le craindre. Ce langage est Sien, mais l'interligne est mien.

— Je vous écoute, Pontifex, lui fit-elle avec une voix douce en lui posant une main sur l'épaule.

Pour la première et dernière fois, il brava l'interdit et Veyron Hashtur s'adressa à elle en rejetant le masque insensible du Pontifex. Comme une bouffée d'air frais, enfin libéré de ses chaînes.

Le battement de son cœur dans ses tempes le bloqua. Un martèlement sourd. Lancinant. De la sueur perlait sur son front. Ses mains devenaient moites. Doctrix. Elle était si belle, si admirable. Si forte dans les difficultés que son masque lui imposait. Sa bouche s'asséchait.

C'était le moment. Il allait enfin savoir s'il s'était trompé et s'il allait bientôt devoir affronter l'horreur des Émissaires. Il fallait qu'il lui dise.

— Doctrix, peina-t-il à articuler. Je t'ai menti. Je… je suis désolé.

— Veyron ? fit-elle avec les yeux humides. Je craignais de ne

jamais te revoir.

— Je… Jamais je n'ai travaillé sur le projet de notre maître. Je me moque de son dernier élixir. Pourquoi voudrais-je l'aider à ramener les absents pour les condamner à cet enfer ? Je ne peux pas l'expliquer, mais le monde a été différent de ce cauchemar ! Je sais que vous le pensez tous normal, mais ce n'est pas le cas ! Je le vois, dans mes songes, Sythra. Je revois tant d'images du monde d'avant, mais le mal du milénia me les vole ! Il me les arrache les uns après les autres. Je ne serai bientôt plus que ce monstre de Pontifex. Le masque me dévore et je ne parviendrai plus à le retenir. Nous devons mettre un terme à cette folie ! Ce monde n'était pas condamné à devenir ce qu'il est. Il y avait autre chose ! Si seulement je pouvais te montrer ! J'ai besoin de toi, Doctrix. Je ne peux pas pénétrer dans Son temple. Les Pontifex ne passent pas les portes. Nous ne sommes pas conditionnés pour. Nous sommes trop dangereux, les Émissaires me tueraient. Mais toi… toi tu pourrais. Tu peux arrêter tout ça.

Elle l'écouta calmement, douce et compatissante, et, à son plus grand soulagement, elle lui prit les mains et plongea son regard dans le sien. Elle n'était pas étonnée, ni choquée. Elle paraissait si déterminée. Il s'était pourtant attendu à la voir s'effondrer devant ces révélations qui allaient tout changer autour d'eux.

— Je suis avec toi, Veyron. Je te suivrai, fais-moi confiance. Je te crois. Je choisis de croire en tes souvenirs. Mon masque est tien. Je… je préfère penser que le monde a été autre, même si je dois me tromper.

Il laissa un sourire désabusé défigurer son visage de cire.

— Nous ne nous reverrons plus, Doctrix. Pour notre bien, je dois conserver le masque du Pontifex et ne plus le quitter. Jamais.

— Je sais, Veyron, je sais, lui glissa-t-elle en le serrant contre elle avec les larmes aux yeux.

Une sensation familière l'envahit et s'évanouit avant qu'il ne puisse lui demander d'où elle venait. Elle avait accepté bien trop facilement. Quelque chose n'allait pas et le hantait. Il se souvenait de ce dialogue, mais il n'était pas à la même place. Dans cette vision, Doctrix pleurait toutes les larmes de son corps pendant qu'il restait cruellement froid.

— Je t'ai déjà parlé de tout ça, n'est-ce pas ? s'étrangla-t-il en avalant sa salive. Nous sommes venus ici ensemble, par le passé…

Le silence qu'elle lui opposa en réponse fut que trop suffisant pour qu'il comprenne. Combien… combien de fois avaient-ils eu cette discussion ?

*Le milénia…*

# Chapitre 12

*Fort des exécuteurs, 22 août 1641.*
*Six jours avant le départ de la caravane.*

— Nous ne savons rien ! implora l'homme derrière les barreaux rouillés de sa cellule humide. On vous le jure !

— Reprenons depuis le début, ordonna Garus en prenant place sur une petite chaise à quelques mètres d'eux. Vous prétendez avoir infiltré la caravane simplement pour participer à un événement historique, c'est bien ça ?

— Oui, c'est exactement ça, monsieur ! s'écria la jeune femme. Je sais, c'est inconsidéré, mais nous… nous ne sommes… nous voulions juste avoir la chance d'en être !

L'explication était tout à fait possible à ses yeux. Des centaines de citoyens de divers horizons s'étaient présentés au fil des mois pour essayer de se joindre à ce qui était vu comme un événement majeur. Lui-même était parvenu à entrer dans l'ordre en s'introduisant pour servir de larbin sans que personne ne sache pendant des mois qu'il n'avait rien à faire ici.

Il lui manquait toujours le troisième infiltré et cette idée ne lui plaisait pas. Il n'avait peut-être rien à voir avec eux mais la coïncidence était douteuse.

Il poursuivit son interrogatoire froidement en les forçant à répéter encore et encore. Il les harcelait constamment, avec les mêmes questions formulées différemment, pour tenter de faire apparaître des failles dans leurs réponses, mais leur version ne changeait pas, des préparatifs jusqu'à leur infiltration au fort.

Cette absence d'hésitations humaines était le signe évident pour lui qu'ils avaient quelque chose à cacher. Ils s'étaient bien trop préparés à ce genre de cas pour que ce soit le fruit du hasard.

Il les abandonna dans cette prison humide et froide, plongés dans le noir, en prenant soin de laisser la porte de la prison légèrement ouverte. Il rejoignit sa chambre en grommelant et s'installa à sa fenêtre sous le couvert des ombres et de la nuit. Dans la cour, des exécuteurs dissimulés lui adressèrent des signes discrets, sous l'œil blafard d'une lune impatiente de voir ce qui allait suivre.

Après une éternité d'ennui à ruminer sur le vieillard qu'il devenait, une forme recroquevillée traversa la cour de poteaux en caisses de provisions, de colonne en colonne, pour rejoindre les souterrains du fort.

Ils tenaient leur homme.

Lorsqu'elle s'engagea dans la prison, les exécuteurs s'élancèrent à sa suite, talonnés de près par Garus, qui faisait de son mieux malgré le poids des années.

Il pénétra dans la prison le sourire aux lèvres devant le spectacle d'un homme étendu et maintenu par un exécuteur dans une clé de bras douloureuse. Tout ceci avait été trop facile, il ne pouvait s'agir que d'amateurs. Probablement de simples agitateurs. Il ordonna qu'on le lance dans la cellule avec les autres et il congédia aussitôt les exécuteurs présents.

— Bien, commença-t-il en reprenant position sur sa chaise. Il va être temps de passer aux aveux.

En état de choc, la jeune femme raconta tout. Il l'écouta pendant près d'une heure parler de la haine qu'ils éprouvaient pour les exécuteurs et du danger qu'ils représentaient. Ses camarades s'éloignèrent d'elle, tête baissée, prostrés contre le mur au fond de la cellule. Elle décrivait les exécuteurs comme des monstres arrogants d'un ancien temps, des barbares cruels qui n'étaient pas faits pour le monde de paix qu'ils s'étaient engagés à créer. Des brutes sanguinaires, des sauvages devenus plus proches des trolls que des hommes. Elle les jugeait responsables des assauts des trolls et des milliers de recrues mortes dans les steppes.

Visiblement, l'idée que leurs expéditions finiraient par réveiller la fureur des trolls se répandait dans l'empire, soutenue même par certaines factions sénatoriales. Alors qu'il s'emportait en leur rappelant qu'un homme était mort dans l'incendie, ils se jetèrent à corps perdu en excuses, affirmant qu'ils voulaient juste empêcher les fous du sénat de rallumer le feu dans le cœur des trolls.

Après avoir épuisé tous les prétextes, la jeune femme demanda en sanglots ce qu'ils allaient faire d'eux. Chacun y alla de ses théories macabres : torture, exécution sommaire ou encore appâts pour les trolls.

Avaient-ils tous oublié les vœux des exécuteurs ? Ne jamais porter les armes contre un homme. Était-il le seul à s'en rappeler ?

Ils le craignaient plus que les trolls, et cette pensée le harcela pendant le reste de la nuit. Allongé dans son lit, habillé, il lutta des heures contre les ombres moqueuses qui se dessinaient dans les fissures et les nœuds des poutres qui le dominaient.

*Ma très chère Ana, comment voudrais-tu que je supporte le passage des siècles ?*

***

— Vous êtes sûr qu'il va tenir ses engagements, sénateur ? demanda l'infant Gishur avec la voix tremblante.

— Non. Mais j'espère qu'il hésitera suffisamment longtemps pour nous permettre de mener cette enquête jusqu'au bout.

— Je suppose que votre brute a su être persuasif ? déplora son assistant.

— Tu apprends trop lentement, Infant. N'écoutes-tu jamais mes leçons ? Tu es censé mémoriser, observer, t'imprégner ! le rossa-t-il. Que t'ai-je déjà dit sur les grands types de vices ?

— Ceux du cœur, du portefeuille et des… cuisses, récita Gishur, toujours aussi lamentable dans sa façon de se tenir.

— Et aucun de ceux-là ne s'acquiert par le poing. J'ai obtenu son soutien en échange de faveurs. Il est mal dans son ego. Il aimerait bien plus et, sur ce point, ceux qui l'utilisaient l'ont déçu.

— Donc, il est de ceux du cœur. Il va vous en coûter cher, maître.

Il ne répondit pas devant cette platitude évidente. Si ses soupçons s'avéraient exacts, et tout allait dans ce sens pour le moment, il veillerait à mettre à contribution son cousin et ses nouveaux amis. Il était hors de question de jouer tout seul dans ce jeu périlleux.

— Prépare les affaires pour demain, infant. Il me reste la nuit pour étudier.

Les informations obtenues avaient dépassé tout ce qu'il attendait. Il lui avait suffi de voguer sur des vagues houleuses entre la frustration, la peur et l'envie pour que le négociant cède, aidé par l'alcool ingurgité plus tôt.

Du vin était importé illégalement des terres d'Aurech, au-delà de l'empire, dans les anciens volcans que le vent, la pluie et le froid avaient écrasés et sculptés. Il lui avait dévoilé l'existence d'une vallée au cœur de ces monts, balayée par le vent chaud venu de la mer. La confirmation que les Indicatios étaient derrière ce commerce illicite fut plus difficile à obtenir, mais la mise en évidence du delta entre ce qu'il allait perdre et ce qu'il pouvait gagner à l'avenir avait fini par faire mouche. Il lui avait révélé l'endroit où il se fournissait et il avait même appris qu'ils y envoyaient régulièrement des émissaires pour s'assurer que la production continuait.

Heureusement pour lui, son cousin avait été inspiré en glissant les notes complètes sur le langage signé des Indicatios. Il avait une nuit, pas une de plus, pour le maîtriser sans qu'aucune tâche ne puisse élever les soupçons.

Ils reprirent la route à contrecœur dès le lendemain, pour sa part sans avoir fermé les yeux, la tête encore pleine des micro-détails sur la manière de signer le langage des Indicatios sans laisser transparaître d'accent gestuel.

La morosité s'effaça toutefois rapidement lorsqu'ils traversèrent

les immenses carrières de marbre rosé qui défiguraient les montagnes autour de Thàlion. L'éclat des roches était si vif qu'il se perdit à imaginer la montagne d'où elle était extraite comme un géant couché sur le côté et les artisans qui l'exploitaient, des prédateurs cannibales, des fourmis sanguinaires qui repartaient chez elle avec sa chair. Cette image l'obséda pendant des jours, entêtante et dérangeante alors qu'ils parcouraient cette terre étrange.

Le paysage se transformait de jour en jour autour d'eux. Les chênes et les châtaigniers cédaient la place aux pins et aux mélèzes dans d'immenses forêts vertigineuses où la lumière peinait à entrer, tandis que le vent devenait de plus en plus hostile. L'environnement lui-même leur annonçait qu'ils approchaient des frontières de l'empire et que Ruinaï s'effaçait ici.

Il confia à Gishur, son assistant, beaucoup de tâches subalternes pendant la route en lui laissant une totale liberté d'action. Il le plaçait dans la confidence sans jamais trop en dire, comme des miettes qu'il distribuait avec parcimonie à son ego.

Doriclien, lui, cavalait toujours en tête, la main posée sur son arme cachée sous son manteau. Ils parlaient rarement, que ce soit sur la route, lorsqu'ils s'arrêtaient pour monter le campement ou dans les nombreuses auberges qui bordaient les routes impériales. Il n'apprit pas grand-chose de plus sur celui qui le servait fidèlement tant que l'or coulait dans ses mains. Ils n'avaient tous deux rien à se dire. Leur relation n'était pas celle d'humains mais celle d'un outil et de son artisan.

Ils atteignirent enfin, après cinq jours à dormir sur des épines desséchées, la muraille ouest, celle dont personne ne parlait tant elle était calme. Plus petite que les imposants murs de l'est destinés à retenir les trolls, à peine plus d'une dizaine de mètres de haut, elle était bâtie dans une roche volcanique d'un gris foncé si sombre qu'elle en paraissait cendreuse.

Il dut user une nouvelle fois de ses passe-droits pour obtenir le passage. Des faveurs qui grignotaient son patrimoine comme autant d'insectes ravageurs.

Ils étaient enfin aux confins de l'empire, sur ses frontières les plus lointaines. Plus aucune cité-État à partir d'ici, tout au plus de petits villages disséminés qui évoluaient dans le giron de l'empire.

Ils mirent deux jours de plus afin d'arriver à destination, au creux des vieilles montagnes, dans une immense vallée creusée par un large fleuve, comme il avait été informé par le négociant. Ils traversèrent des hectares de vignes plantées sur des terrasses aménagées, dans un climat plus doux, réchauffés par le vent réconfortant de la mer au sud.

La différence de température et de végétation entre la partie de la montagne exposée aux vents frais et celle-ci cajolée par les courants

chauds était à peine croyable. Plus de sapins ici, mais énormément de genêts, de thyms, d'arbustes trapus et secs et de chênes verts.

Son conseiller, Gishur, ne cessait de prendre des notes sur cette terre si proche de l'empire et si peu connue. Il s'était radouci depuis qu'il lui laissait plus de contrôle, mais il sentait toujours en lui une rancœur qu'il n'enterrait pas suffisamment à son goût.

Ils furent rapidement interceptés par une patrouille de soldats en pantalons vulgaires et quadrillés, tout de vert, d'orange et de jaune, et conduits avec une grande politesse dans une demeure de granit semblable à un manoir. La bâtisse était entourée d'un petit mur de trois mètres de haut et comptait deux larges tours qui cédaient la place au bois sur les derniers étages. Le lieu décrit par son informateur comme étant le point de contact des Indicatios.

À l'intérieur, ils découvrirent une dizaine de granges que des hommes solidement bâtis remplissaient de tonneaux en les faisant rouler sur une terre boueuse. L'endroit était agité par un flot incessant de charrues tirées par des bœufs laineux qui transportaient des quantités impressionnantes de barils au cerclage caractéristique. Le cerclage qui avait attiré son attention chez le marchand de vin, à Thàlion. Ils étaient au bon endroit.

Un homme aux épais sourcils et au visage fermé se présenta à eux comme le maître des lieux sous le nom de Manilatos, dans un ruinaï parfait, à l'exception de ses « r » qu'il appuyait trop, amenés depuis le fond de sa gorge dans un roulement profond. Il portait de riches étoffes de soie blanche et dorée apposées sur le même genre de pantalons que ses hommes, dans un mélange étonnant qui se voulait sûrement sophistiqué ici.

Il était temps d'éprouver ce qu'il avait révisé durant tout le voyage. Il salua son interlocuteur d'une série de signes discrets en prenant soin de bien plier ses doigts comme les rapports le disaient, dans des gestes nerveux et secs, telles les pattes d'une araignée agonisante. Leur hôte lui répondit de la même manière, d'un geste qu'il identifia comme étant « Bienvenue, sénateur ». L'homme détendit ses épaules levées et ses sourcils s'affaissèrent enfin. Un long sourire se dessina sur son visage et il attrapa Aetius par l'épaule pour l'emmener avec lui.

Ils furent confortablement installés dans une large salle de réception toute de pierre brute et de longues poutres sculptées. Des serviteurs leur amenèrent aussitôt des pichets d'argile et ils purent goûter la production locale, un vin bien plus raffiné qu'escompté. Un peu terreux, mais très loin d'être désagréable. Il s'en dégageait en fin de bouche une note étonnamment boisée, avec des arômes de fruits rouges qu'il imaginait aisément avec certaines viandes, à condition de le diluer correctement. Il s'agissait bien du vin qu'il avait dégusté plus

tôt, il n'avait aucun doute. La deuxième phase allait s'ouvrir désormais, bien plus dangereuse. Il devait comprendre ce qu'il se passait ici.

Pendant la discussion, Aetius apprit que ces terres autrefois étaient sous le contrôle de la cité de marbre rose mais qu'ils avaient réussi à obtenir leur indépendance à la fin de la guerre de l'héxarchie. L'édification des murailles frontalières avait mis un terme définitif à leur relation avec l'empire et ils ne vendaient leur production qu'aux terres en dehors des frontières Ruinaïs. Un signe rapide ajouta « *hormis à certains amis* ». Le message était reçu, mais dans la précipitation et l'angoisse montante, il manqua de peu de répondre avec le langage signé de sa propre faction. Il se rattrapa in extremis, les mains moites et la gorge serrée, en maudissant ses réflexes et en priant pour que son interlocuteur n'ait rien vu.

Leur hôte paraissait tellement ravi de recevoir des représentants de l'empire qu'il les invita à passer deux jours ici et à leur faire visiter les terres environnantes pour qu'ils jugent de la production par eux-mêmes.

Loin des cités-États de l'empire, le village semblait être la structure dominante dans ces terres. Espacés de quelques kilomètres, ils formaient un réseau complexe, reliés par de nombreuses routes de terre, parfois pavées ou de rondins de bois. Il apprit au fil des discussions que ces vieilles montagnes étaient riches en cuivre et en étain. Des chariots faisaient route toute la journée vers le même village, d'où s'échappait une fumée permanente et opaque.

Il sentit un malaise certain durant tout leur séjour que Gishur lui confia, le soir, partager. Tous ces vieillards, tous ces malades, toutes ces âmes éphémères. L'idée d'être en permanence escorté par des condamnés qui ne passeraient que quelques décennies, dans le meilleur des cas, dans ce monde l'incommodait au plus profond de son être. Il n'avait jamais pensé que le spectre de la mort les accompagnerait dans ce périple.

Ils étaient malgré tout perpétuellement surveillés de près et, malgré les apparences accueillantes, le danger planait sur leurs épaules. La moindre erreur pouvait leur coûter cher et il manqua plusieurs fois de confondre les signes d'un langage qu'il ne maîtrisait pas suffisamment.

Sur le retour après une visite des vignes en terrasse que leur hôte tenait à leur faire visiter, Aetius obtint la confirmation qu'il attendait. Un signe du ciel comme pour le rassurer de l'intérêt de ces risques inconsidérés. Entre des rochers, le long de la route pavée qu'ils arpentaient, un filon discret de Ruinali se révélait sous les rayons du soleil.

Une vague iridescente d'un bleu qu'aucun Ruinaï ne pouvait

confondre. Il feignit d'ignorer cette révélation lourde et ce qu'elle impliquait l'obséda. Il n'y avait pas que du vin ici.

Le deuxième jour, alors qu'Aetius se préparait à partir visiter de vieux dolmens que les habitants vénéraient comme les traces de leurs ancêtres, il obtint un nouvel indice, au hasard d'un coup de vent qui dévoila le bras d'un des employés. Quelques secondes innocentes mais suffisantes pour lui montrer le tatouage de son dernier âge. Il y avait des ruinaïs ici. Probablement bien plus qu'il ne le pensait. En examinant la cour avec cette nouvelle information, elle parut bien plus suspecte. Des hommes trop musculeux et athlétiques pour un simple domaine viticole, des allées et venues permanentes souvent sans passer par les entrepôts de vins, des messes basses continuelles et presque insaisissables.

Il prit son courage à deux mains, et, au cours de leur route vers les tertres et les dolmens, il interrogea leur hôte par signes.

La demande était aussi limpide que possible. Un bluff dangereux qui pouvait les précipiter vers l'horreur ou lui permettre d'enfin vérifier ses soupçons. Les indices coïncidaient trop pour être dus au hasard.

*« Comment avance la production de métal ? »*

Leur hôte plissa des yeux et se frotta longuement la moustache sans répondre, avec des coups d'œil insistants à ses suivants. Aétius vécut l'attente comme une torture cruelle. Il venait de mettre en jeu son immortalité dans un pari fou qui se profilait mal.

*« Je ne savais pas que vous étiez également dans cette confidence-là. Les choses seront plus simples », r*eçut-il comme réponse signée.

Il se garda de pousser un soupir de soulagement mais tout son cœur y était.

*« Le métal bleu est travaillé avec soin, selon les instructions. Tout sera livré à temps à la forteresse. Rassurez vos maîtres. Nous tenons nos engagements. Veillez à ce qu'ils tiennent les leurs. »*

Ce dernier message tourna dans sa tête pendant tout le reste de la journée sans que les menhirs antiques parviennent à l'en détacher. Il n'était plus question de vins et de financement d'une faction sénatoriale ici. Des barbares frappaient le Ruinali. Le secret du travail de l'acier impérial avait été transmis à l'étranger. L'interdit le plus vieux de Ruinaï, un pacte qui avait uni les cités-États bien avant la formation de l'empire.

Alors qu'il faisait le point avec son apprenti dans la chambre au confort très relatif qu'on leur avait fournie, il fut témoin d'un drame qui se jouait dans la cour, au travers de sa fenêtre. Le son n'était pas nécessaire, les gestes parlaient d'eux-mêmes.

Un homme discutait avec le maître des lieux, entouré de plusieurs hommes de main en toges et en sandales. Lorsque leur hôte leva la

main pour désigner leur chambre, il comprit que le dernier acte venait de commencer.

Le négociant avait tenu bien moins longtemps que prévu et ils paieraient cher cette erreur. C'était là tout le problème des hommes dont le vice était le cœur, ils étaient imprévisibles. Il en savait quelque chose.

***

— Est-ce encore loin, monsieur ? demanda la jeune femme en tremblant.

— Non, vous serez bientôt libres. N'oubliez pas notre accord. Vous devez quitter l'empire et ne jamais revenir.

Les trois captifs, maintenus les uns aux autres aux poignets par de lourdes chaînes, avançaient dans le noir, sous le ciel étoilé, enlacés par le froid de la nuit et épuisés après la marche qu'il leur avait affligée.

Ils pénétrèrent dans un bosquet qui gobait une immense colline en suivant un petit sentier dégagé. Derrière eux, leur guide alluma une torche et leur intima d'une voix rauque de continuer leur route.

— On n'en sortira pas, glissa doucement l'un des prisonniers à ses camarades. Il a une arme à la ceinture.

La jeune femme avala sa salive et, d'un regard en coin, chercha confirmation. Il était en train d'armer une arbalète sans même leur prêter attention.

— Il faut tenter quelque chose, murmura le troisième.

Un cliquetis les fit sursauter. Il allait tirer. Il allait les abattre, ici, au milieu de nulle part.

Elle les rassura d'un regard et attrapa dans sa poche une clé glissée par un contact resté incognito au fort. En toute discrétion, elle ouvrit ses menottes sans les défaire totalement avant de passer la clé au suivant.

— Pourquoi ? demanda-t-elle haut et fort pour gagner du temps. Nous pourrions partir d'ici. Nous ne reviendrons jamais, on vous le jure.

— Parce qu'il le faut. Je suis désolé. Vous ne comprenez pas ce qu'il se joue dans les steppes. Nous avons juré de protéger Ruinaï, quoi qu'il en coûte.

Le dernier peinait à se détacher, en proie à des tremblements incontrôlables.

Les menottes cédèrent brusquement dans un cliquetis sec et la sanction fut immédiate. La jeune femme s'effondra au sol, à quatre pattes, en tenant le carreau fiché dans sa gorge dans des lamentations

étranglées. Les deux hommes se jetèrent sur l'exécuteur en hurlant, mais l'effet de surprise ne fut pas là.

Le premier à l'avoir atteint gisait au sol, la bave aux lèvres, les deux mains sur son estomac meurtri par un coup de pied puissant. Le deuxième s'immobilisa, impuissant, les mains en l'air en implorant pour qu'on le laisse partir.

L'exécuteur réarma son tir, et avant que le premier ne pût retrouver sa respiration, il l'abattit sans sourciller. Mais il n'y avait aucune trace du deuxième.

Lior grinça des dents.

*Tout ça n'allait pas arranger leurs affaires.*

# Chapitre 13

Gald et les autres conscrits eurent à peine le temps de se réveiller et de descendre que la garde lourrienne les attendait devant les portes, à l'extérieur du baraquement. Accompagnés de l'intendant et d'un détachement d'hoplès, ils filtraient les recrues une à une, sous le regard attentif des logicaticarii qui fouillaient dans d'interminables listes sur leurs parchemins. Plus loin dans la cour, un détachement entier d'hoplès surveillait ceux qu'on séparait ainsi, leurs longues lances pointées vers le ciel dans une véritable prison humaine.

Sans surprise pour Gald et Bren, Nastroïa fut emmené dès qu'il franchit la porte, la tête haute et dans une démarche fière. Ils ne s'attendirent pas à ce qu'Alican soit conduite à son tour, le regard fixé sur ses pieds sans un regard vers ses camarades.

Avait-elle participé à l'émeute de la veille ? L'idée qu'elle ait pris part à tout ça paraissait si improbable.

Les recrues jugées innocentes reçurent l'ordre sèchement de se rendre à l'entraînement pendant que les mutins, près d'une cinquantaine des leurs, étaient emmenés à l'écart sous haute surveillance.

Ils traversèrent la cour comme on arpentait un cimetière, avec un respect teinté de crainte. Partout, du marbre brisé, des débris de fresques et de mosaïques. Le fort aurait été livré au pillage après sa défaite, qu'il n'aurait pas été différent.

L'entraînement se déroula dans un marasme de murmures inquiets, toujours sous les conseils avisés de Bren. Gald continuait de rater quelques tirs volontairement et ne se permettait de viser correctement que quand il était sûr que ses camarades étaient suffisamment distraits.

Alors qu'il ramassait les carreaux échoués contre la falaise, son attention fut attirée par des restes de mosaïque brisée. Visiblement arrachée du mur la veille par les mutins, elle s'était effondrée en plusieurs blocs, de la simple pluie de pièces multicolores jusqu'à des pans entiers d'histoires partiellement ensevelis.

Il se pencha pour éparpiller des débris avec soin. Doucement, il révéla dans la poussière et les éclats tranchants une scène de la vie quotidienne de l'ancienne Ruinaï. Malgré ses précautions, de petits morceaux de mosaïques très fines se détachèrent de certains endroits pour dévoiler une image un peu différente. Un banquet antique, mais sous les fragments qu'il avait enlevés, les hommes et les femmes

avaient des membres plus allongés, plus effilés et des visages bien plus anguleux. Le reste était curieusement inchangé.

— Un palimpseste, fit Varian en arrivant derrière lui. Comme lorsque les savants réécrivaient sur leur parchemin. C'est courant en mosaïque. Désolé, tu avais l'air inquiet, je suis venu voir si tout allait bien.

— Oui, ça va. Je ne m'attendais pas à tomber là-dessus. C'est vrai que tu étais sculpteur et mosaïste autrefois, lui répondit Gald en se relevant. Ça date de quelle époque, à ton avis ?

L'ancien hoplès s'agenouilla, ses cheveux noirs toujours tirés en arrière.

Gald ne put s'empêcher de penser qu'il était encore très souple pour un homme de plus de cent-trente ans, avec des gestes maîtrisés et plus gracieux.

— Ça ressemble à des fresques de l'ère primitive, fit-il après un instant de réflexion. L'âge préhéroïque, expliqua-t-il.

— Donc, avant l'apparition de la culture ruinaï ?

— Il n'y a pas de consensus, mais oui, ça correspond à l'ère pré-Ruinaï. L'âge du cuivre. On le voit à ces formes de corps caractéristiques. Les membres exagérés, ces visages jamais vraiment humains.

— Une licence artistique ?

— Peut-être. Ou tout simplement les balbutiements de la représentation humaine.

— Ce serait étonnant qu'une culture capable de représenter l'environnement aussi finement soit incapable de faire la même chose pour elle-même.

Il poussa de petits morceaux de roches pour révéler un chien en mosaïque dont ils voyaient seulement la tête jusque-là.

— Parfaitement reproduit, confirma Varian. En effet, sûrement une licence artistique dans ce cas. Il doit y avoir une symbolique derrière. Culturelle ou religieuse, va savoir. Quel gâchis ! Je n'aurais jamais pensé que cette forteresse pouvait abriter autant de reliques de cette époque.

— Je suppose que nous ne sommes pas les premiers à nous être rendu compte qu'il suffisait de bloquer cette passe pour gêner le passage d'une armée, conclut Gald en se frottant les mains dans un nuage de poussière.

— Où étais-tu, hier, quand ça a dégénéré ? lui demanda son compagnon alors qu'ils revenaient se mettre en position. Quand on a remarqué ton absence, on a pensé que tu étais avec eux.

— Pas mon genre, ce type de réunion, répondit-il avec méfiance. J'étais dans la cour, si tu veux tout savoir.

Varian lui sourit avec compassion.

— Encore des insomnies ?

— On peut dire ça. À force, ça devient une habitude.

Il l'attrapa par les épaules et le fixa droit dans les yeux.

— Fais attention à toi, Gald. Crois-moi, d'expérience, tu ne tiendras pas tout seul. Peu importe ce qui te ronge, si tu veux le garder pour toi, il doit y avoir une raison. Mais il faut quelqu'un à qui tu peux en parler. Tu ne passeras pas les siècles ainsi, fais-moi confiance.

*Passer les siècles…*

Bren vint le voir dès qu'il fut de nouveau en position et l'aida à ajuster sa position et à aligner sa visée sur la cible. Il le laissa faire sans jamais rien montrer, comme un élève docile.

Au loin, Alican et Nastroïa suivaient les hoplès la tête basse, pioches et pelles à la main avec une mine déconfite. L'attitude si fière de Nastroïa avait disparu, remplacée par une résignation douloureuse. Gald les perdit de vue quand ils s'engouffrèrent dans un tunnel sous le rempart, à quelques dizaines de mètres du fort. Lorsque le vacarme métronomique des pioches en émergea, tous comprirent quelle était leur punition.

L'entraînement ne fut perturbé que par le choc violent d'un immense javelot sur un mur non loin d'eux. Quatre énormes canines y pendaient, ainsi que des plumes et des perles d'obsidienne.

Après un bref examen, Bren s'en éloigna à la hâte, les sourcils froncés tout en se rongeant les ongles. Gald en avait fini par oublier, avec tout ça, que leurs véritables adversaires attendaient dehors.

Le soir venu, après un tour aux bains souterrains, les troupe se réunirent à l'extérieur pour avaler leur ration, malgré le vent qui ne faiblissait pas, en formant des groupes isolés et fermés, méfiants comme les premiers jours.

Tandis que leurs camarades se rassemblaient dans un silence pesant, Bren lui fit signe de le suivre. Il ne tenait pas en place, les sourcils toujours froncés, les poings serrés et tremblants. Il se mordait les lèvres et les joues en jouant avec un collier de cuivre qu'il enroulait et tordait frénétiquement, les genoux secoués par des tics nerveux. Ils s'éloignèrent pour rejoindre la petite ruelle entre les baraquements, derrière les caisses où Gald s'était réfugié quelques jours plus tôt. Bren ne cessait de regarder autour de lui, comme une biche qui sursautait au moindre bruit suspect. En cet instant, le Bren qu'il connaissait, si impétueux et courageux, tenait plus de la proie que du chasseur.

— Bren, tu peux m'expliquer ? On est seul. Tu m'inquiètes là.

Bren lui intima de se taire d'un geste brusque. Il fouilla les alentours en s'attardant même sur chaque fenêtre à l'étage, une à une. Il apparaissait presque névrotique, en proie à une agitation qui ne lui ressemblait pas. Ses doigts, en partie dissimulés par des mitaines de laine miteuse, étaient dévorés par la brûlure du froid et il s'empressa de les cacher lorsqu'il saisit le regard interrogateur de Gald. Il ouvrit la bouche plusieurs fois pour prendre la parole mais se ravisa à chaque fois, au moindre bruit vaguement suspect.

— Je n'ai même pas réfléchi à comment j'allais te dire ça. Je vais faire court, il n'y a pas de bonne solution de toute façon. Tout dégénère dans ce maudit fort. Nastroïa et ses nouveaux camarades sont dangereux, Gald.

— J'avais remarqué, oui, répondit-il en se touchant l'arcade meurtrie. Ce siège est en train de les dévorer.

— Non, tu ne comprends pas. Les choses vont s'aggraver ici. Ils vont chercher des coupables et s'ils veulent en trouver, ils en trouveront. C'est toujours comme ça que ça se passe. La peur va les pousser à commettre ce qu'ils n'auraient jamais fait en temps normal. Quand la peur se pointe, les murs ont des oreilles, Gald. Et ils ont vite fait d'entendre ce qu'ils désirent.

— Viens-en au fait, Bren, je t'en prie. Tu commences sérieusement à me faire peur.

Son camarade jeta un dernier coup d'œil dans la ruelle et se rapprocha de lui.

— Il faut qu'on se sorte de là, Gald. On doit partir. Seule la mort nous attend ici, et rien ne dit que ce sera aux mains des trolls. Il y a des grottes, partout. On peut trouver une issue.

Il s'arrêta sur une dernière note étranglée, le regard plongé dans le sien dans l'attente de sa réponse.

Jamais il n'aurait imaginé ça de son ami. Pas de celui qui lui avait sauvé la vie en affrontant au glaive un troll. L'image qu'il avait construite de ce chanteur si téméraire que rien ne semblait atteindre venait d'exploser, et au travers de leurs éclats, il ne voyait plus que le reflet de sa propre lâcheté.

Il voulait partir, bien entendu, et s'éloigner de cette folie ! Qui ici pouvait vraiment affirmer que l'idée ne l'avait jamais tenté ?

Seulement, son père était là, face à eux. Les morts qui s'accumulaient autour de lui étaient de sa responsabilité ; les trolls n'étaient qu'une arme entre ses mains traîtresses. Il ne pouvait pas se résoudre à faire payer le prix de cette trahison à d'autres pendant qu'il fuyait.

— Tu ne mesures pas ce que tu dis, Bren ! C'est de la folie ! Tu es vraiment prêt à sacrifier nos camarades ?

— Camarades ? Nastroïa et ses amis nous ont attaqués !

— Il faisait nuit ! Il ne devait pas se rendre compte que c'était nous !

— Ah, pardon ! En réalité, il pensait seulement passer à tabac des inconnus, voilà qui est bien mieux en effet ! Si on reste ici, on est condamné, Gald ! Condamnés ! Qu'est-ce que tu auras gagné dans cette histoire ? Tu ne peux pas sacrifier les quelques années qu'il te reste à protéger ceux qui ont largement eu l'occasion d'en profiter !

— Je t'interdis de faire ça, Bren. N'utilise pas ça contre moi ! Je ne partirai pas. Je ne les laisserai pas, désolé. Et je pensais que tu étais de ceux qui luttent, pas de ceux qui se défilent. Je… je ne sais plus quoi te dire. Jamais je n'aurais cru ça de toi.

Bren lui attrapa le bras alors qu'il se levait pour partir.

— Tu vas prévenir le décurion, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! Je te dois la vie. Tu m'as sauvé, bien plus de fois que je ne peux l'admettre. Ça doit bien compenser un moment d'égarement.

Ils rejoignirent leurs camarade sans s'adresser la parole. Les frères Léontius étaient déjà installés, à l'écart, juste assez loin pour marquer une frontière. Nastroïa et Alican arrivèrent un peu plus tard, le dos courbé et les mains calleuses. Ils prirent place en gémissant, à peine capables de tenir leurs tasses sans grimacer. Alican, ses cheveux blonds encore souillés par la terre et la roche, se massait le dos en serrant les dents, avec des regards noirs en coin à Ysmène.

*Pourquoi Dorian avait décidé de faire subitement le guet devant la porte ?*

Personne n'avait reparlé des messages retrouvés sur les murs, alors qu'ils étaient la source de toutes les querelles de la veille. L'information avait été occultée par tous, peut-être par facilité.

Varian brisa le silence en premier pour raconter une anecdote sur les nombreuses vies qu'il avait vécues. Il commença son histoire seul, face au feu, à la place occupée quelques jours plus tôt par Asdrubal. Ysmène se tourna vers lui la première, puis les frères Léontius. Un à un, ils suivirent le mouvement, et même Nastroïa céda et finit par laisser échapper un rire involontaire.

Il était question d'un emploi de tailleur de pierre qu'il avait trouvé après un service de vingt-cinq ans au sein des hoplès, pour un employeur qu'il décrivait comme incapable de diriger une affaire, mais au fait de toutes les combines. Les anecdotes étaient toutes improbables et les détails souvent grivois, mais elles les rapprochèrent autour du feu. Pendant toute la discussion, Gald vit, du coin de l'œil, Nastroïa tenter de capter son regard et son attention par de petites remarques timides, mais il l'ignora poliment à chaque fois.

Une question lui brûlait les lèvres : était-il là lorsque ses

nouveaux camarades le frappaient, la veille ?

L'homme qu'il avait frappé avec la massue avait-il survécu ?

L'histoire, malheureusement, prit fin et, alors que leur décurie se préparait à se fragmenter de nouveau, Bren attrapa dans une besace une bouteille en terre cuite surmontée d'un bouchon de cire rouge épaisse.

— Comment fais-tu ? lui demanda Ysmène de sa voix faible.

— Secret, ça, fit-il en coupant la cire avec une petite lame d'un acier noirci sur un manche en corne blonde.

Il déboucha la bouteille dans un gros bruit sourd et la renifla avec un plaisir non dissimulé.

— Très bien, comme vous tenez à piétiner mon jardin intime, lança-t-il en ricanant. C'est un fort, en état de siège. C'est vieux comme le monde. Le troc règne. Il suffit de trouver ce dont les gens ont besoin, et vous pouvez obtenir ce que vous voulez ou presque.

Les frères Léontius échangèrent des murmures avant de pouffer de rire ensemble en le désignant ostentatoirement du doigt.

— Certainement pas comme ça, fit Ysmène en levant les yeux au ciel.

— Ça ne doit pas être son genre, poursuivit Varian en lui lançant un regard complice. N'est-ce pas ?

Bren lui tendit une coupe et ne répondit pas.

— Je ne vais pas vous révéler mes tours. Gardons un peu de mystère, c'est toujours préférable.

Parmi les rires à gorge déployée, seule Alican semblait gênée, les joues rougies et le regard fuyant.

— Comment était-ce, là-dessous ? questionna Gald, sans regarder ni Alican ni Nastroïa.

La jeune femme blonde à la lèvre fendue leva ses mains meurtries pour les montrer à tous en guise de réponse.

— C'est… un enfer, lui répondit Nastroïa.

— C'est… si bas, continua Alican avec dans la voix les restes d'un traumatisme. Et la chaleur… c'est affreux. Si l'enfer existe, il est là, fit-elle. On ne peut pas se tenir debout, et on ne tient pas correctement à deux de front. Au début, on creusait dans la terre, mais on a rapidement atteint la roche, finit-elle la voix tremblante.

— Que vous font-ils creuser ? fit Silas Léontius, le frère dégarni à la barbe naissante.

— On n'a eu aucune réponse, dit Nastroïa en haussant les épaules avec une moue blasée. On perce sous le rempart, c'est sûr. À vue d'œil en direction du campement des trolls.

— Un tunnel de sape ? demanda Gald en regardant Varian.

— Dans de la roche, ça paraît improbable. Il faudrait des semaines pour atteindre les trolls. Sans oublier que nous sommes

surélevés par rapport à eux, ils devraient d'abord creuser suffisamment profond pour suivre la pente, commenta celui-ci en réponse.

— Génial, se lamenta Alican en enfonçant sa tête entre ses cuisses. C'est juste pour nous torturer.

— C'est stupide de leur part, fit Ysmène sur un ton dur.

Nastroïa leva son verre dans sa direction pour la remercier avec un hochement de tête approbateur.

— T'emballe pas, je pense juste que, quitte à punir ceux qui ont foutu ce bazar, autant leur faire faire des choses utiles au fort, poursuivit-elle froidement.

Nastroïa se figea et son regard noircit derrière ses yeux en amande. Le début de camaraderie qu'ils avaient retrouvé disparut avec la bourrasque froide qui les fouetta en sifflant. Alican regardait autour d'elle avec un air désespéré, comme si elle attendait que quelqu'un intervienne pour calmer la situation explosive.

— C'était quoi ça ? demanda alors Nastroïa à Ysmène sur un ton sec. Tu trouves ça drôle qu'on ait dû passer la journée dans un trou à creuser ?

— Détends-toi, lui répondit-elle en roulant des yeux.

Il n'eut pas le temps de s'apaiser qu'elle renchérit aussitôt.

— Et ne commencez pas à vous plaindre de vos choix, cracha-t-elle dans sa direction. L'intendant a été plutôt tendre sur ce coup-ci.

Piqué au vif, il se leva d'un bond, les poings serrés.

— Nos choix ? Avez-vous tous oublié les peintures et les messages ? Pauvre de vous ! Tout le monde parle plus de deux statues et de quelques symboles qu'on aurait dû effacer depuis longtemps que de la trahison qui larve ici !

— Et tu te sens mieux maintenant que tu as vaincu la pierre ? lui jeta Bren avec désinvolture. Bravo à vous, nous voilà sauvés des trolls !

— La première lame doit toujours être pour le faux frère, intervint Varian. C'était comme ça, autrefois. On ne gagne pas une guerre avec des traîtres dans ses rangs.

— Qui parle de traître ? lui demanda Gald. Les trolls sont devant nos murs et vous cherchez des adversaires ici ?

Il n'aurait jamais cru que Varian se placerait du côté de la foule qui avait cédé à la tentation de la vengeance aveugle. Il fut surpris qu'il tienne des propos si durs et ses cent-cinquante ans prirent soudainement une autre signification. Ils n'avaient pas vécu dans le même monde. Tant de générations d'écarts qui, dans un monde normal, n'auraient jamais évolué ensemble.

— Un homme a été assommé, je vous rappelle, s'emporta Nastroïa sans les regarder.

— Et un autre aurait été passé à tabac par une partie de la foule,

riposta Bren avec un sourire moqueur et narquois. Ils avaient la tête dure à ce qu'on raconte.

— Tes nouveaux copains se sont déchaînés sur plusieurs soldats, Nastroïa ! cria Ysmène en se levant à son tour. Mais ça devait être des traîtres, je suppose ?

— J'ai entendu une sentinelle en parler moi aussi, dit Varian en remettant du bois dans le feu, le visage subitement éclairé par des étincelles crépitantes. En partageant un pot avec un gars avec qui j'ai sympathisé. L'intendant aurait gardé ça secret pour ne pas compromettre l'investigation.

— Alors, Nastroïa ? demanda Ysmène avec un sourire malicieux. Toujours persuadé d'être du bon côté ? La mine n'est pas une punition si horrible, finalement.

Alican, à ses côtés, se leva et la regarda froidement. Elle s'en alla sans un mot et, lorsque Ysmène la rattrapa en l'appelant, elle ne lui répondit que par un « ferme-la, toi » qui surprit tout le monde. Nastroïa suivit le mouvement, puis les frères Léontius. Varian resta un peu plus longtemps, les coudes sur les genoux, accroupi devant le feu, et finit lui aussi par partir, prétextant une grande fatigue en plaisantant sur son âge.

Bren était plongé dans un mélange de torpeur et d'inquiétude et Gald n'arrivait pas à détacher son attention de ses phalanges dévorées par le froid.

— Comment as-tu fait ça ? s'enquit-il en lui attrapant la main.

— Tu n'es pas le seul à être insomniaque, lui rétorqua-t-il. On dirait que l'humidité et le froid ne font pas bon ménage.

Bren s'éclipsa après un salut fatigué, et il ne resta bientôt que Ysmène et Gald dans une cour plongée dans l'obscurité. Ce soir-là, personne ne se réunit dehors pour jouer aux cartes ou aux dés.

— Drôle de réaction, commenta Gald. Pour Alican. Je ne comprends pas pourquoi elle l'a pris autant à cœur. C'était bien la dernière que j'aurais imaginée participer, tout ça.

— Tu es trop dur avec elle, Gald. Elle ne mérite pas ce mépris dont tu fais preuve à son égard. On a tous fait des erreurs. Toi le premier.

— Je ne la méprise pas. Simplement, je… Je n'y arrive pas. Désolé. Je ne peux pas m'empêcher de me voir à la place de ce pauvre gars, seul à crever parmi tous ces lâches. Et si c'était moi qui avais été touché ? Personne n'aurait bougé. Imagine la dernière vision. Une vingtaine de soldats debout, en cercle, le visage défiguré par la peur. Même Asdrubal…

— Elle est beaucoup moins lâche que ce que tu penses. Tu lui fous sur le dos les torts qu'on a tous eus.

— Ma blessure à l'épaule, c'était en l'aidant, lui avoua-t-il avec de

la hargne dans la voix. J'aurais pu y laisser la vie et elle serait restée plantée là.

Elle ouvrit de grands yeux sous la surprise. Gald y crut jusqu'à ce qu'elle pose une main devant sa bouche en mimant un choc incroyable.

— Qui aurait pu deviner ? se moqua-t-elle de sa voix brisée. Ce n'est pas comme si elle m'en parlait tous les soirs, ou à Nastroïa. Gald, Kallan serait certainement resté figé, avec les autres. Je ne connais toujours pas ton âge, tu dois avoir tes raisons, mais tu sais aussi bien que nous ce que ça fait que d'affronter la mort pour la première fois. Mais… ce n'était pas ta première fois, n'est-ce pas ?

Il fuit son regard en prétextant remettre du bois dans le feu déclinant, assailli par de vieux souvenirs de sa cavale avec sa mère.

— Qu'est-ce qu'il faut penser de ces messages ? lui demanda-t-il après un long silence.

Elle laissa échapper un petit rire en secouant la tête.

— Très bien, changeons de sujet.

Elle scruta attentivement tout autour d'elle et se rapprocha de lui, très près, jusqu'à ce qu'il sente son souffle sur son oreille.

— Mon père était sénateur, comme je vous l'avais dit. Je me souviens d'une période sombre, il y a quelques années, où celui qui l'avait remplacé l'avait rappelé, explique-t-elle. Pour des services exceptionnels. On ne l'a pas vu pendant plus de trois ans. Tout au plus une soirée par mois. Il était… préoccupé. Le Sénat était en crise, mais personne à l'extérieur ne s'en doutait. J'ai perdu foi dans tous ces faux représentants à ce moment.

— Qu'est-ce que je suis censé comprendre ? lui demanda-t-il tout bas.

— Que le doute est raisonnable.

Il voyait très bien de quoi elle parlait. Sa mère, à l'époque, assistait le sénateur Gishur dans un Sénat qu'elle décrivait comme incompétent et sans colonne vertébrale, et il avait toujours souvent soupçonné un lien avec son père.

Une sensation inexplicable lui tirailla les entrailles. Un sentiment familier. Ysmène avala sa salive bruyamment et s'en alla avec un salut précipité.

Lorsqu'il se retourna, Lug était là, caché dans les ombres que leur braséro déclinant peinait à dissiper.

— Bonsoir Gald, fit-il avec un sourire. Pardonnez ma disparition, nous avons vécu des jours délicats.

— C'est ce que j'ai entendu dire, en effet.

Ils passèrent le reste de la soirée à discuter de philosophie, forçant Gald à se replonger dans des textes étudiés lors de son adolescence, sous un angle auquel il n'avait jamais songé. Il voulut de nombreuses

fois lui demander des explications sur cette journée-là, lorsque le troll avait failli l'achever, mais il n'en eut pas le courage. Il l'avait vu, à la fenêtre. Il aurait dû être tué, mais quelque chose l'avait sauvé. Il aurait dû mourir ce soir-là.

À la fin de leur discussion, Lug lui remit des parchemins enroulés.

— Vous aviez raison, Gald. Toute cette douleur est une matière première incroyable pour l'écriture. Je veux bien votre avis sur tout ça. C'est un art que je n'ai plus pratiqué depuis bien longtemps.

— Avec grand plaisir, lui répondit-il. Je lirai ça avec attention.

— J'ai surtout besoin de votre ressenti pour ce qui vit entre les lignes, lui fit l'embaumeur avec un clin d'œil.

— Les non-dits, confirma Gald avec un sourire. Je note.

Dans le ciel, au-dessus d'eux, la lune paraissait démesurée, comme si elle avait doublé de taille depuis quelques jours.

— Savez-vous quel jour on sera demain, Gald ?

— Oui, je le sais. La fête de la dernière danse. Impossible de l'oublier.

Il détestait cette fête, depuis tout petit. Un défilé macabre vers les cités nécropoles, pour rendre hommage aux défunts. Les embaumeurs préparaient habituellement les corps au repos dans les villes mortes et les plaçaient dans les rues, pour fêter leur mort avec les vivants. Il avait espéré y échapper ici, mais l'intendant, sous l'insistance des embaumeurs à ce qu'on disait, avait fini par céder. Il avait annoncé ce matin même que la fête se tiendrait au sein du fort et qu'une importante délégation d'embaumeurs était en route. Certaines rumeurs avançaient même qu'un des membres du Gestalt était attendu, ce qui avait suffi pour rendre extatiques des centaines de soldats.

— L'idée semble vous plonger dans l'inconfort, remarqua Lug, dont il peinait encore à saisir la couleur des yeux.

— L'inconfort, oui, c'est peu de le dire. Je n'ai jamais été à l'aise avec des rituels macabres. Ça a commencé par les cités nécropoles.

— Leur visite laisse souvent des traces, mais c'est une étape nécessaire. Se rappeler ce qu'était la mort, et plus important, que nous l'avons vaincue.

Gald souffla en repensant à ces derniers jours et à tout ce qu'ils avaient vécu en si peu de temps.

— Vaincue ? Je n'ai pas eu cette impression. Vous-même ne le pensez pas, après avoir été terré pendant des jours et des nuits pour préparer tous ceux qui nous ont quittés lors de l'assaut précédent.

— Nous n'avons pas vaincu la fin, certes, mais la mort n'est plus à craindre. Nous sommes libérés de l'âge et de grand nombre de maladies.

— Vaincu la mort ? Pardonnez-moi de ne pas avoir cette

impression. Asdrubal était censé être comme eux, tous ces immortels…

Il s'arrêta net, le cœur battant. Venait… venait-il vraiment de faire cette erreur ?

— Ne vous inquiétez pas, Gald. Impossible de cacher ce genre de chose à un embaumeur. Je sais que vous en avez été privé.

— Vous… comment ?

Lug lui répondit d'un clin d'œil.

— Gardons ça pour nous. Il est des choses qu'il vaut mieux continuer à masquer ici. L'avenir vous sourira peut-être, qui sait ? Personne ne devrait être dépossédé de l'élixir. C'était la première promesse des embaumeurs.

— Plus le temps passe et plus je doute de l'accepter, peina à articuler Gald, encore sous le coup de la surprise.

Le regard de Lug changea brutalement.

— Vous ne mesurez pas ce que vous dites, Gald. Ce ne sont que des paroles, le genre de discours vains que tenait Adinien l'Ancien. Tout le monde change d'avis devant l'inévitable. Mais il est trop tard à ce moment-là.

— Peut-être que je le regretterai, affirma-t-il en soutenant ce regard dur. Et pour sûrement bien d'autres choses. Mais qu'on ne me dise pas que les immortels vieillissent bien. Je me souviens très bien de cette lueur dans les yeux de mon père. Je le vois dans ma décurie. D'un point de vue extérieur, le poids des siècles ne ressemble pas à une bénédiction. Il les dévore. Regardez autour de nous. Ils sont tous brisés…

— Tout est préférable au néant. Que peut-il exister de pire que de ne plus être ? Pourquoi se cultiver, grandir, souffrir pour cesser d'expérimenter le monde brutalement ?

Sa voix devenait plus autoritaire et arracha un frisson à Gald.

L'image d'un gouffre béant s'invita à lui. Plus que l'image, une étrange sensation le terrifia. La sensation… d'une absence de sensation. Un vide à côté duquel la douleur semblait préférable.

— Je ne sais pas ! s'emporta-t-il en secouant la tête pour chasser cette impression tenace. Bien entendu ! Mais nos ancêtres parvenaient à vivre avec cette peur !

— Vos ancêtres se cachaient derrière des mythes illusoires et l'espoir d'un monde qui les attendait au-delà du voile blanc de la dernière récolte. Est-ce là ce qu'on peut appeler « vivre avec » ? Cette peur n'est pas plus surmontable maintenant qu'autrefois. Chacun y va simplement de son petit mensonge pour y survivre. L'élixir vous a délivré de cette pression. Il vous a offert une vie à l'abri de la faux.

— Nous serons probablement tous morts dans quelques semaines, au maximum. Selon ce que décidera *l'exécuteur* et sa horde. Quelle

différence ?

— Pour ma part, ça fait toute la différence, Gald. Ça a toujours fait la différence. Nous nous verrons demain soir, pour la lune Optimum, lui fit Lug en se levant. Petit conseil : pour lire mes écrits, le contexte est primordial pour deviner le propos. Le plus important se cache bien souvent entre les lignes. Bonne nuit à vous, Gald, le salua–t-il chaleureusement en retournant dans la nuit d'où il était venu. Prenez soin de vous, jeune ami.

Il le regarda s'éloigner au travers de la cour déserte, et tandis qu'il se détachait étonnamment de l'obscurité malgré l'absence de lumière, sa démarche lui parut bien *irréelle*.

En route pour aller se coucher, alors qu'il traversait le hall tristement vide de leur baraquement, il fut surpris d'entendre du bruit venant de l'escalier.

Des déplacements feutrés et discrets, trahis par quelques pas incertains dans l'obscurité. Curieux, il se faufila sous des tables, dans le coin le plus sombre, la main sur sa bouche pour contenir la trahison de son souffle.

Nastroïa avançait, cambré, et sursautait au moindre bruit. Plus que sa présence, c'était bien cette démarche qui était douteuse.

Il attendit qu'il sorte pour lui emboîter doucement le pas.

Son camarade s'éloignait en compagnie du vieil homme grisonnant à la carrure impressionnante dans la cour, tous deux escortés par cinq gardes lourriens. Le fort. Ils se rendaient au fort.

Il connaissait ce vieillard. S'il en avait douté déjà la première fois qu'il l'avait aperçu, il était à présent certain. Mais d'où ?

# Chapitre 14

*Rétha-Itas, cinq jours avant le départ de la caravane.*

Garus s'enfonça au fond de son siège lorsqu'on toqua à sa porte. Enfin, il allait pouvoir éclaircir le dernier point. De loin celui qui l'inquiétait le plus.

Son bureau était une pièce sobre aux pierres brutes, décorée de quelques pauvres étoffes à l'éclat depuis longtemps évanoui. Peu de mobilier, un bureau d'acajou avec comme seule décoration une canine de troll, debout sur un socle d'étain, deux chaises et une immense étagère où reposaient des siècles de parchemins.

Marius, le capitaine des hoplès de la caravane, entra de sa démarche noble, le regard fier, et le salua d'un simple signe de tête.

— Je suppose que l'heure est grave, vu l'insistance de la convocation, fit-il en prenant place sur la chaise de l'autre côté du bureau. J'espère que tu as à boire, au moins. Je n'apprécie guère d'être traité de la sorte, mon ami.

En silence, Garus lui servit un petit verre d'alcool de figues mentholé qu'il cogna sur la table en restant debout.

— En effet, Marius. J'ai été insistant, parce que j'ai besoin que tu éclaircisses certaines choses pour moi. On se connaît depuis combien de temps ?

Le capitaine se leva pour se placer devant la fenêtre en avalant une longue gorgée. Il laissa s'exprimer bruyamment le plaisir et se tourna avec un sourire las.

— Inutile de passer par ce genre d'emphase, Garus. Si tu dois m'accuser de quelque chose, fais-le et finissons-en.

— Je préférais te laisser une chance de te confier. Tu sais, en souvenir d'une relation de confiance et d'un respect mutuel que je pensais fondé.

— Vous avez des ennemis, dans ce nouveau monde. Je n'en fais pas partie, Garus.

— Alors, pourquoi m'avoir caché qu'une dizaine d'hoplès supplémentaires se dissimulaient parmi les civils ? J'ai pu remonter les pistes, Marius. Je possède encore des amis, malgré les apparences. Ils ont été financés par un mystérieux bienfaiteur, au sénat.

— Quelqu'un s'inquiète pour vous, voilà tout ! Les choses vont de mal en pis, Garus. Quelque chose pourrit dans l'empire. J'ai reçu du renfort, oui, avec comme consigne de les garder secrets, au cas où.

— Pourquoi me l'avoir caché, dans ce cas ? Je suis chargé de diriger cette expédition, bon sang ! Merde, Marius ! Je suis en train de perdre tout ce en quoi je croyais. Tout !

— C'est toi qui as demandé à ce que je rejoigne cette folie, Garus, répondit calmement le capitaine. Ne l'oublie pas. Quelque chose larve, c'est simplement une assurance, en cas de problème.

— Je…

Il fut soudain pris d'une intuition désagréable. Si ces hommes étaient financés par le sénat, tout faisait sens.

— Ce n'était pas à moi que tu le cachais, n'est-ce pas ? C'était à Adelrik.

— Plutôt que de te concentrer sur ce détail et d'accabler ceux qui te sont fidèles, tu ferais mieux de surveiller cette caravane, Garus. Son existence même est anormale. Depuis quand les Indicatios appuient-ils votre maître ?

— Je ne me mêle pas de ce genre de conneries politiciennes, Marius. Nous avons assez à faire dans les steppes.

Marius sourit en finissant son verre, toujours assis sur le rebord de la fenêtre.

— Voilà le fond du problème. Vous, les exécuteurs, allez et venez dans un monde qui n'a d'importance que la moitié du temps. Si tu ne veux pas gérer ça, laisse-moi faire. Permets-moi de couvrir vos arrières dans ce jeu que tu hais tant. Mais je t'en prie, garde secrète l'existence de ces renforts. Ils sont tiens, Garus. Je te donnerai leur nom, leur rôle, tout ce que tu désires. Mais conserve cet atout dans ta manche.

***

*2 juin 1641.*
*Deux mois avant le départ de la caravane.*

— Écoute bien ce que je vais te dire, Infant, fit Aetius en se mordant les lèvres. Nous allons devoir nous séparer. Quoi qu'il arrive, ne fais confiance à personne. Pas même à ta famille. Surtout pas à ta famille. Dans ce monde, on n'a pas d'amis, seulement des alliés, et tu comprendras que la différence est importante. Évite de l'apprendre par ton sang, entends-le le plus tôt possible, tu t'épargneras bien du tort.

Il lui tendit un tube de bronze scellé, les mains encore tremblantes. Il aurait aimé donner à son assistant une image plus sereine, mais il n'y parvenait pas. Le pari fait avec sa vie touchait à sa fin et il avait perdu la partie. Les murailles de Rétha lui manquaient cruellement en cet instant.

— Remets ça à Liana, personne d'autre, Gishur.

Il vit l'infant ouvrir de grands yeux et frissonner de plaisir. Il ne l'avait jamais appelé simplement par son prénom jusque-là. Même si, d'ordinaire, il n'aurait jamais été le poulain sur lequel il aurait misé, il avait pour lui cette faculté à paraître inoffensif qui pourrait lui sauver la mise. S'il parvenait à rentrer à Rétha-Itas en un seul morceau.

Un cri dans le couloir l'alerta.

Des coups s'échangeaient. Des hurlements, du verre brisé, des râles de douleur. Quelque chose s'effondra avec fracas sur leur porte.

— On va sortir par la fenêtre, Gishur. Je partirai vers le Nord, tu contournes par l'est et tu t'enfuis aussi vite que possible. N'allume jamais de feu, même si le besoin s'en fait sentir. Le froid n'est pas ce qui peut t'arriver de pire. Rejoins Liana, la femme d'Adelrik. Si je ne donne pas de signes sous deux semaines, contacte mon cousin. Il t'aidera.

— Adelrik avait une femme ? s'étonna l'infant dans une respiration erratique.

— Tu verras tout ça avec elle. Adieu, Gishur.

Ils descendirent aussi vite que possible par la fenêtre le long des poutres apparentes. La porte de leur chambre tremblait sous des coups répétés et brutaux, et les gonds menaçaient de céder à chaque instant. Alors qu'ils posaient pied à terre, un cri de rage retentit, puis des insultes. Un homme traversa la fenêtre ouverte et s'écrasa devant eux tandis que Doriclien se dessinait à l'étage, le visage en sang. Il descendit maladroitement à son tour en laissant une traînée sanguinolente sur la poutre de ses doigts meurtris.

Aetius et lui n'échangèrent qu'un hochement de tête poli et froid. Il resta figé un instant alors que son infant et son ancien homme de main s'effaçaient dans la nuit. Il était seul à présent, si loin de chez lui. Si loin de Ruinaï.

Comme convenu, il contourna par le nord. Ses pas étaient peu assurés et bruyants, sa respiration courte, ses membres endoloris.

Il se glissa enfin dans des buissons dans la pénombre, soulagé à l'idée de pouvoir s'occuper lui-même de la suite. Il allait rentrer à Ruinaï et secouer lui-même les fondations de ce mensonge.

Un raclement de gorge résonna non loin.

— Pourquoi vouloir nous quitter si tôt, sénateur ? fit une voix derrière lui. Nous avons de nombreux sujets à traiter ensemble.

Ce n'était pas leur hôte. L'homme qui venait de parler maîtrisait parfaitement le Ruinaï et s'exprimait avec l'accent de la capitale.

Il sortit de sa cache en avalant sa salive.

Poussé par une volonté de survivre façonnée par les siècles, il s'élança dans l'obscurité, à travers des broussailles et des ronces, laissant tissus et chairs dans les épines et les racines sans se soucier de la douleur et de son souffle saccadé.

Il vivrait. Il remonterait jusqu'à la source de tout ça, personnellement.

Sa dernière course prit fin lorsqu'une mâchoire puissante lui attrapa le mollet pour le secouer comme un os à grignoter. Alors qu'il luttait contre un énorme molosse à la face aplatie qui déchirait sa jambe, des torches approchaient. Des dizaines de torches.

Il avait choisi le mauvais chemin.

Si seulement ils avaient inversé avec Gishur, il aurait pu rentrer à l'abri. Chez lui…

***

*Rétha-Itas, quatre jours avant le départ de la caravane.*

— Est-ce toujours utile de sortir de la cité pour ensuite demander l'entrée ? s'agaça Anidople, le cartographe, à côté de Garus.

— On suit les traditions. Rien n'a changé depuis qu'Adelrik a fait cette route la première fois, quand il a créé l'ordre, lui répondit-il de sa voix grave en tirant son cheval de trait par la bride.

— Combien de fois vous êtes-vous infligé ce théâtre ?

— Autant de fois que nécessaire, rétorqua-t-il froidement. À chaque expédition, poursuivit-il après une pause.

*Infligé* ?

Le défilé des vengeurs était une des dernières réjouissances des exécuteurs. Parader dans la glorieuse capitale blanche, sous ses arches splendides et ses ponts suspendus, acclamés par une foule en liesse et reconnaissante.

Non, défiler devant les tours vertigineuses de la capitale, témoins de chacune des expéditions dans un respect éternel, n'était pas une punition. C'était un honneur auquel bien peu d'hommes avaient droit. Avoir pu y assister, ne serait-ce qu'une fois, signifiait pour lui que sa vie avait compté, qu'elle avait eu un sens dans l'histoire qu'ils avaient écrite. Une trace de lui, à jamais inscrite dans ce monde.

À leur tête, cinquante mètres devant, Adelrik avançait seul en guidant cinq chevaux d'un pas lent et lourd que Garus ne lui connaissait qu'en ces moments-là. Il se rappelait la première fois où il l'avait escorté dans ce défilé cérémonial. Les remparts de la cité, étouffés entre les tours et les habitations qui avaient poussé tout autour au fil des âges, servaient d'estrades en ce temps-là pour des milliers de spectateurs, du plus jeune jusqu'à ceux venus les acclamer de leurs derniers souffles.

Il avait marché derrière son maître, comme aujourd'hui,

accompagné de Lior et Segovarus, tous trois apprentis d'Adelrik et défilant tous pour la première fois. Il s'était dégagé de ce moment rare tant d'émotions contraires qu'il était resté pantois, sous le choc de l'accueil triomphant qu'on leur offrait et comme tétanisé par le poids des responsabilités qui écrasaient celui qui deviendrait, plus tard, son ami. Il avait compris ce jour-là que la présence des absents pouvait être bien bruyante.

— On dirait que Gowyr vient d'en lâcher une, lança le cartographe à l'apprenti d'Adelrik en lui désignant le cheval noir devant eux.

— Merci de me rappeler que mon cher maître me donne le même surnom que son cheval, rétorqua Arivor, l'apprenti d'Adelrik, en secouant la tête et ses cheveux bruns mi-longs.

— On y a tous eu le droit, lui assura Lior à ses côtés avec un sourire. Imagine, on est rentré avec un an d'écart avec les deux autres là. Pendant un temps, on se retournait tous quand il appelait ce prénom. Pour être honnête, le réflexe revient parfois, quand il t'appelle.

Segovarus ouvrit grand sa mâchoire pointue avant de se passer une main dans ses cheveux roux ébouriffés.

— Je pensais être le seul, lâcha-t-il en souriant.

Garus se fendit d'un large sourire à son tour. Il ne se souvenait pas de la dernière fois que son camarade s'était amusé sans cynisme ni ironie. Ce défilé n'était peut-être pas comme ceux d'autrefois, mais il lui avait rendu, le temps d'une marche solennelle, ses camarades d'antan.

Ils passèrent sous l'énorme entrée de Rétha, la porte historique qui désormais ne faisait plus office que de monument à la gloire d'une époque lointaine. Adelrik traversa l'arche en premier, le regard fixé sur le sénat au bout de l'immense avenue. Vinrent ensuite la vingtaine d'exécuteurs attachés à la caravane, suivis des hoplès. Ils formaient un carré parfait et cohérent de bronze, de cuir et de piques, dans une marche cadencée et mécanique. Les exécuteurs, à côté, paraissaient désordonnés et anarchiques. Ils n'avançaient pas d'un bloc uni mais individuellement.

Combien de fois Garus avait imaginé ses camarades et lui tels des chiens dressés pour déloger des ours ? Isolément, aucun d'entre eux n'était en mesure de s'opposer à un troll. Pour y parvenir, ils devaient agir intelligemment, blesser beaucoup, affaiblir, mordiller jusqu'à l'effondrement. Il n'y avait pas le temps pour des ordres. Il fallait observer et risquer. Prendre des initiatives qui parfois condamnaient un camarade depuis longtemps présent dans leur vie.

Au bout du compte, ils devaient exécuter.

Enfin, derrière les Hoplès avançaient la foule des différents corps

de métiers qui allaient les accompagner et dont ils auraient la lourde tâche d'assumer la protection.

La traversée de l'imposante porte encadrée de piliers de marbre gigantesques décorés de masques de bronze fut d'une déception rare. La journée était historique, pourtant. Jamais hoplès et exécuteurs n'avaient défilé ensemble, et encore moins avec des civils ! Autrefois, cet événement aurait été suffisant pour faire déplacer des milliers d'habitants, de tout horizon, simplement pour raconter qu'ils y avaient assisté.

La plupart de ceux qui les acclamaient jadis étaient encore en vie, grâce à l'élixir. Ils devaient profiter de leur immortalité, à l'abri d'un empire protecteur, apaisés, loin des steppes et des trolls. Où étaient-ils tous ? Où étaient ceux qui leur auraient jeté fleurs et encouragements quelques décennies plus tôt ?

L'amertume se transforma en rancœur lorsque la maigre foule sur les remparts lança une pluie de pétales légère et virevoltante sur la troupe d'hoplès derrière eux. Plus dur encore fut pour lui de se rendre compte qu'il avait l'air d'être le seul à en souffrir ; les exécuteurs avançaient autour de lui avec désinvolture, comme ils l'auraient fait dans les terres hostiles. Il ne se retourna pas quand les cris de joie s'élevèrent dans une ferveur insolente.

*Des monstres cyniques d'un ancien temps, des barbares cruels qui n'étaient pas faits pour le monde de paix qu'ils s'étaient engagés à créer.*

Les paroles de la jeune femme capturée au fort tournaient dans sa tête et avec elles s'invitaient toutes sortes de pensées honteuses.

Ils arrivèrent enfin dans la Grande Allée bordée d'arbustes colorés, tous ramenés des nombreuses expéditions et conquêtes. Ce tableau sublime dissipa un temps son ressentiment ; il avait vu ces pavés se transformer, évoluer, s'embellir à chaque nouvelle expédition, à chacune des vagues de destruction et de réaménagement de ce formidable organisme adaptatif qu'était la capitale. Les cinq tours principales étaient restées intactes depuis des temps immémoriaux, depuis bien avant sa naissance. Si la cité était un organisme, elles en étaient l'âme et les organes à la fois. Leurs proportions l'emplissaient toujours de fierté et d'orgueil, même si lui-même n'était pas de la capitale. Combien de familles logeaient dans ces cités circulaires disproportionnées et presque autonomes ?

Il leva la tête pour laisser son regard vagabonder sur les hautes passerelles de marbre qui se croisaient en de longs filaments reliant les tours comme autant de fibres musculaires. Oui, cette cité avait vraiment quelque chose d'organique, et, pour la première fois, cet organisme lui apparaissait étranger. Quelque chose cherchait à les en chasser.

Peut-être cette petite fille aux cheveux cuivrés au loin qui les

observait défiler en serrant fort contre elle une peluche brodée en tremblant. Cette mère qui écartait son fils comme on éloignait une proie d'un traqueur féroce en lui cachant les yeux. Ou bien cet homme froid sur une des nombreuses passerelles qui les analysait tel un rapace, une lueur menaçante dans l'œil.

Une lueur *menaçante*.

Il le vit lever trois doigts, en plier deux, et reculer.

— À couvert ! hurla Garus en laissant son expérience affûtée prendre le contrôle de la situation.

En suivant l'accord tacite qu'ils avaient forgé des siècles plus tôt, il lui céda la place ; son rôle n'était que de lui dégager la voie, de museler la peur et son instinct qui s'avéraient souvent trompeurs.

Il entraîna Lior derrière des buissons où ils s'agenouillèrent pour se protéger. Un carreau frappa le sol non loin d'eux et ricocha sur les pavés immaculés. Quelques secondes plus tard, la tête se déployait dans un cliquetis qui les avait accompagnés toute leur vie.

Jamais ils n'en avaient été la cible, et le précédent que l'histoire venait d'écrire, il en était sûr, laisserait une trace profonde.

Cette cité les rejetait.

# Chapitre 15

— En général, je fais en sorte de ne pas être dehors pour l'Optimum de la lune, avoua Alican en baissant les yeux.

Gald acquiesça intérieurement.

Lui non plus n'aimait pas assister à ce spectacle qu'elle donnait en moyenne tous les deux ans. Elle semblait si menaçante, bien plus imposante que le soleil qui déclinait, prête à fondre sur la terre pour la gober.

Il se souvenait lorsqu'avec sa mère ils s'étaient réfugiés un temps près de l'océan, dans la cité-État de Celendès. L' Optimum de la Lune avait provoqué de violentes inondations, des mouvements de marées incontrôlables que les digues n'avaient pas arrêtés. Ce fut ce jour qu'il comprit pourquoi toutes les habitations de la cité étaient surélevées de plusieurs mètres, au-dessus d'immenses canaux et d'égouts qui rejetaient l'eau dans une plaine encaissée derrière la ville. Ces marais salants artificiels faisaient partie des principales sources de revenus de la ville côtière, un présent inestimable de cette lune terrifiante.

Il repensa à cette cité avec une certaine mélancolie, en particulier à ses toits chantants. Sur chaque toit plat, les habitants tendaient des toiles, tissées d'une soie rare produite par des vers marins, que le vent océanique faisait chanter. Il avait appris à différencier les sons et les mélodies propres à chaque famille importante dans de véritables blasons musicaux, ainsi que leurs règles tacites et inviolables. Certains accords étaient la propriété spécifique de grandes maisons et certaines fréquences ne pouvaient être ajoutées au blason qu'après accomplissement de services exceptionnels pour la cité marchande. Pour une oreille attentive, ces mélodies racontaient des histoires, des batailles gagnées, des sacrifices ou, parfois, des trahisons honteuses et des disgrâces. Il s'était toujours juré d'y retourner un jour, pour contempler le soleil rouge sur la mer, bercé par les mélodies de la ville, une dernière fois.

Alignés dans la cour, Gald et ses camarades, vêtus de robes blanches et pourpres, cachés derrière les masques de porcelaine traditionnels de la fête de la dernière danse, attendaient, lanterne à la main, tandis que le soleil terminait sa révérence. Lorsqu'il aurait disparu pour être enfin remplacé par la nuit argentée, la fête pourrait commencer. Un spectacle macabre que Gald appréhendait les mains moites.

Véritables statues humaines comme le voulait l'usage, ils patientèrent près d'une demi-heure, entre l'impatience et

l'appréhension. La rumeur de l'arrivée du Gestalt revenait sans cesse, dans chacun des murmures furtifs. Avait-on seulement déjà vu un de leurs membres se rendre sur un champ de bataille ?

Un gong puissant et grave envahit le fort. Un coup unique qui résonna longuement entre les falaises de basalte et les dalles sous leurs pieds.

Un à un, en partant du fond de la cour, les individus masqués allumèrent leurs lampes dans une cascade de flammes bleutées. Loin d'un feu rougeoyant, ces flammes n'éclairaient que son porteur et ses voisins proches, d'une lueur si faible qu'elle en alourdissait la nuit.

Le spectacle commençait.

Des embaumeurs sur d'immenses échasses, vêtus de costumes recouverts de plumes d'oiseaux, un masque au long bec vissé sur la tête, ouvrirent le bal dédié à la lune et aux disparus. Ils dansaient dans un déséquilibre permanent, toujours un pied en l'air, même lorsqu'ils se figeaient dans des positions improbables. Ils remontèrent l'allée de masques de porcelaine dans des enchaînements saccadés et vifs alors qu'apparaissait un homme dans le défilé entre les falaises.

Il portait une tunique d'un noir brillant et un masque d'or imposant, ceint d'une couronne d'où s'échappaient des dizaines de mains d'or vieilli comme les rayons d'un soleil macabre. Gald reconnut Lug sans l'expliquer. Il ne l'aurait jamais imaginé important au point de mener une cérémonie de la dernière danse. Il le connaissait comme un poète noctambule avec qui il partageait ses insomnies et il fallait désormais accepter que ce ne fût qu'une partie de ce qu'il était.

À ses côtés avançait un char tiré par six énormes bœufs noirs à la musculature saillante, comme sculptée par un artiste à l'hyperbole facile, tous ceints de dizaines de colliers d'or où pendaient des pierres précieuses et des clochettes en cuivre. Plus qu'un char, il s'agissait d'une petite forteresse, une tour de bois et de bronze avec en guise de proue une formidable tête de buffle en étain aux bois de cerf volumineux.

Le fort mobile était escorté par plus d'une quarantaine de gardes dans des armures tout droit sorties d'une époque lointaine prédatant les cités-États. De véritables sarcophages de bronze formés de longues plaques descendant comme une tunique évasée, avec des casques en défense de sangliers. Ils avançaient en cadence, avec dans une main un bouclier en forme de « 8 » recouvert de cuir de vache, dans l'autre une antique hache en bronze verdi.

Sur le chemin de la délégation guidée par Lug, soldats comme logisticarii s'agenouillaient dans des pleurs et des cris déchirants.

Et sur le toit de ce fort impressionnant, l'envoyé du Gestalt.

À mi-chemin entre l'homme et l'arbre mort, il était assis sur un

trône de bois des plus simples, sans aucune décoration ni extravagance. Sa peau était un mélange de parchemin usé et de cuir, les muscles secs, les os pointus et apparents. Ses yeux étaient figés, mais pas morts. Gald crut même y déceler une étrange étincelle.

L'inconfort le gagna. Cette chose était vivante. Son torse bougeait.

Elle *respirait*.

La procession avança sous les lamentations, en forçant par sa simple présence les soldats à poser genou à terre, sous une pluie de pétales rouge et blanc lancée par les embaumeurs au masque d'oiseau.

— Tu sembles perplexe, lui glissa Bren à voix basse.

— Cette procession est réservée aux villes-nécropoles, en temps normal. Je ne sais pas ce qu'il faut en déduire…

Lug et les bœufs prodigieux approchaient à présent d'eux. Tout autour de lui, ses camarades tombaient à genoux les uns après les autres et peinaient à retenir leurs larmes derrière leur masque de porcelaine. Même Bren, qui semblait lutter de toutes ses forces, ploya et se retrouva les mains sur les pavés, à bout de souffle. Ils ne furent bientôt plus qu'une vingtaine debout, dont Héléna.

Un son inaudible émergea du seigneur du Gestalt et aussitôt Lug arrêta la caravane. Les bœufs se figèrent en raclant le sol pavé tandis qu'il grimpait l'échelle pour rejoindre la momie immobile.

Il se pencha pour lui offrir son oreille.

Gald surprit le regard de l'envoyé du Gestalt pivoter, lentement, comme si l'effort lui coûtait. Sa cage thoracique remuait de manière imperceptible et de très fines rides se déplaçaient aux coins de ses lèvres effacées par le temps.

Oui, cette chose était vivante. Elle continuait d'expérimenter le monde, à sa façon.

— Le Gestalt a parlé ! s'écria alors Lug.

Comment un tel son pouvait-il sortir d'un humain ? Un timbre si puissant et serein malgré la violence de l'autorité qu'il portait. S'il ne plia pas le genou devant le Gestalt, il manqua de peu de le faire à cet instant, et seuls les souvenirs des conversations qu'ils avaient eus ensemble l'en empêchèrent.

— L'Empire passé, présent et futur entend, comprend, accepte et souffre de vos sacrifices, Ruinaïs ! L'injustice règne dans ce fort. Certains ont été privés de l'élixir bien trop longtemps. Soldats ! Au terme de cette guerre, l'erreur sera réparée, et bien plus encore ! Nous accueillerons tous les citoyens en notre sein, loin des menaces futiles de la mort ! Ainsi a parlé le Gestalt !

Héléna se tenait debout, non loin de lui. Le masque à la main, visage nu sous l'imposante lune d'argent, elle pleurait à chaudes larmes, les mains devant elle comme en prière. Elle semblait absorbée par la momie figée qui regardait dans leur direction. Ses compagnons

se levèrent et l'entourèrent pour la soutenir et des cris de joie envahirent les rangs.

Grâce à ses aveux, elle avait détourné l'attention, malgré elle. Il aurait dû être soulagé, mais il n'y parvenait pas. La momie le toisait lui et personne d'autre, avec au coin de sa bouche desséchée une ride qui aurait pu ressembler à un sourire.

Lug salua la foule en descendant de son piédestal pour reprendre le contrôle de la délégation, non sans un signe de tête discret à son attention. La forteresse mobile continua sa route, dans le grincement lourd de ses énormes roues et le raclement puissant des sabots des bœufs.

La procession enfin s'arrêta devant l'immense monticule de glaives déposés en l'honneur des disparus. Lug escalada la pile rouillée sans jamais tituber ou flancher pour se planter à son sommet, triomphant, les bras levés et dos à la lune qui défigurait le ciel étoilé.

Gald ne put se retenir plus longtemps et il posa un genou à terre, sous le choc de cette image surréaliste. Perché sur son estrade de reliques macabres, Lug apparaissait comme une ancienne figure mythologique qu'on craignait plus qu'on ne vénérait. De nouveau, il s'exprima d'une voix qui semblait venir des quatre coins de la procession, des sommets enneigés jusqu'au plus profond des grottes du fort.

— Soldats, conscrits, volontaires ou appelés, hommes et femmes, parents et enfants, ce soir, devant la lune que je prends en éternelle témoin de votre volonté et de votre courage, célébrons la vie et les vivants, célébrons tout ce qui, aujourd'hui comme demain, justifie, au fond de chacun d'entre nous, de mettre en péril cette immortalité, notre plus grand trésor. Souvenons-nous de ceux que nous aimions, de ceux que nous n'avons pas eu la chance d'apprécier, et, ce soir, remercions ceux qui demain, peut-être, partiront pour nous. Ruinaïs ! Une fois de plus, crions à la mort sa faiblesse ! Que chaque battement de cœur loin de ses bras pâles soit célébré comme une victoire, que chaque souffle qu'elle ne parvient pas à nous voler lui soit jeté triomphalement à la face ! Ruinaïs, par deux fois vous avez bravé l'impossible et renversé les pronostics. L'Empire vous connaît et sait ce que vous faites. Entendez le Gestalt s'exprimer par ma voix. Vous serez commémorés, compagnons, à jamais !

Les embaumeurs sur échasses se promenèrent parmi eux en agitant des encensoirs de cuivre au bout de longues perches dans un brouillard naissant. Ils dessinaient avec l'épaisse fumée pâle qui s'en dégageait des figures oniriques éphémères qu'ils traversaient avec souplesse, avant de s'immobiliser de façons dérangeantes.

Gald fut empoigné par l'odeur qui envahissait les lieux.

La rose des morts.

— Vivants ! Dansons, dansons une nouvelle fois, célébrons la vie, fêtons la fin de la mort, fêtons la victoire !

Au milieu de la brume mystique des encensoirs, une mélodie s'éleva et tourbillonna pour finir par les envelopper. Violons, percussions et instruments à vent, un orchestre s'installait pour les saisir dans ce qu'ils avaient de plus profond. Gald resta planté là, incapable de détacher son regard de ce spectacle. Ces danseurs sur échasses aux longues plumes blanches, son ami si serein sur le tas de glaives, cette mélodie grisante, joyeuse dans sa tristesse. Autour de lui, les recrues et les hoplès se levaient, indifférenciés par leurs masques, pour se joindre au ballet qui se mettait en place, au milieu du brouillard enivrant aux arômes rassurants.

*La victoire était possible.*

Il existait une fin heureuse à cette histoire.

— Je pense qu'elle préférerait danser avec toi, plutôt qu'un vieillard comme moi, reconnut-il la voix de Varian qui lui tendait la main d'Héléna. Peu importe qu'il soit si bien conservé.

Elle n'avait toujours pas remis son masque et, pour la soutenir dans ce dévoilement pur, il enleva le sien délicatement. Il était persuadé d'entendre, entre les instruments et le vent qui parfois les accompagnait, le chant mélancolique et distant d'une femme, une voix douce qui paraissait porter le poids du monde.

Il la prit par la main pour l'attirer à lui, et commença aussitôt une ronde hésitante et timide comme s'effaçait le monde autour d'eux. Il ne restait que la lune pour surveiller leur valse, toujours percée de l'ombre du masque de celui qui parlait pour le Gestalt.

Et cette voix féminine que le vent emmenait avec lui dans le défilé.

Le temps s'estompa et, poussés par une alchimie parfaite qu'aucun hasard ne saurait reproduire, leurs corps se rapprochèrent, jusqu'à finir par ne plus former qu'un seul danseur. La tête sur son épaule, Héléna s'abandonna de larmes en rires, d'excuses en regard attendrissant.

*Oui, il existait une fin heureuse à cette histoire.*

Les danseurs à présent se répartissaient dans toute la cour, sous le regard bienveillant des embaumeurs qui se promenaient parmi eux, dans des valses légères et naïves, touchantes par leur honnêteté.

Ce fut à ce moment que des silhouettes massives se détachèrent à la lumière de la lune de chaque côté du rempart, le long des falaises noires. Des formes immenses dévalaient la roche en se tenant à de grosses cordes et se laissèrent chuter depuis plus haut que ce qu'aucun humain n'aurait pu encaisser. Le cri d'alerte arriva bien trop tard.

Les sentinelles sur le rempart furent culbutées en quelques instants, en un spectacle d'ombre tragique qui se déroulait sous leurs

yeux impuissants. Leurs corps frêles et désarticulés tombaient à peine dans la cour que déjà des javelots s'élevaient dans les airs pour venir frapper les danseurs encore en transe. Bientôt, le fort ne fut qu'une scène macabre où s'enfuyaient en tous sens des figures masquées apeurées dans les méandres d'une brume opaque.

Beaucoup courraient vers le défilé, d'autres vers les baraquements pour s'y réfugier. Les lourriens se rassemblèrent et, assistés par la garde d'honneur du Gestalt, ils gravirent les escaliers pour contenir la horde.

Un javelot s'envola du rempart et Gald le regarda se diriger vers la momie immobile, sous les cris de désespoir étouffés par la porcelaine des soldats autour de lui. Le javelot manqua la cible de quelques centimètres, et s'enfonça dans la tour chariot dans une pluie d'échardes.

Le déjà-vu plongea Gald dans la torpeur. Le pieu aurait dû toucher sa cible, comme la lame qui aurait dû lui ôter la vie quelques jours plus tôt. Lug se tenait aux côtés du char, dans le calme.

— Il faut se séparer ! cria-t-il à Héléna qui peinait à sortir de ce rêve qu'ils venaient de vivre. Va vite te mettre à l'abri !

Il dissipa ses doutes d'une dernière étreinte subitement moins intense, comme si la magie les avait laissés pour quitter l'enfer approchant.

Des gardes escaladèrent la tour du Gestalt et formèrent un mur de boucliers autour de la momie immortelle tandis que Lug reprenait la tête des bœufs sous une grêle de tirs qui jamais ne l'atteignait. Un à un, les gardes sur le sommet tombèrent sous les tirs répétés, leurs boucliers et leur corps servis en sacrifice pour tenir et protéger l'envoyé du Gestalt.

Alors que le chariot entamait son lent repli, Gald attrapa Bren et ils coururent ensemble dans la cour chaotique vers la zone d'entraînement. Les trolls sautaient du rempart et, en quelques bonds seulement, se retrouvèrent parmi les processionnaires masqués et paniqués, en contrebas. Les embaumeurs sur échasses furent pris en chasse et n'offrirent aucune résistance. Leurs corps rompus s'ajoutèrent aux rangs immobiles des victimes dans des représentations étranges, leurs longues plumes blanches baignées de leur propre sang, leurs faux becs éclatés par la violence des chocs.

Les toits des baraquements cédèrent tandis que d'autres trolls se laissaient tomber depuis leurs cordes, suivis de cris et de corps jetés par les fenêtres dans une pluie de sang et de verre brisé.

Paniqué, Gald fouillait à la recherche d'une arme avec des gestes de plus en plus imprécis et illogiques, comme s'il sortait d'un long sommeil. Bren lui attrapa fermement l'épaule et le secoua nerveusement.

— La respiration, Gald ! lui rappela-t-il avec autorité. Nos camarades sont là-haut pour certains, reprends-toi ! Hors de question qu'on meure ici !

Ils parvinrent à mettre la main sur quelques arbalètes et carquois et d'une main experte, Bren en rechargea deux avant de lui en confier une. Il en prit une autre en bandoulière dans le dos et ramassa au passage une épée courte laissée là après l'entraînement du matin.

— Pas de conneries, tu me suis ! lui cria-t-il en s'élançant dans la cour. T'as intérêt à t'en sortir !

À l'autre bout de la cour, Gald reconnut devant l'entrepôt, non loin des baraquements, Héléna, l'une des seules sans son masque. Elle tentait désespérément d'ouvrir les portes fermées à l'aide d'une imposante clé, d'une main tremblante qui, plusieurs fois, la laissa tomber dans la brume et les ombres. Elle martela les portes de ses deux poings en hurlant avant de fouiller à tâtons autour d'elle.

— Bren ! Faut qu'on aille l'aider ! lui cria-t-il.

Son compagnon se tourna vers lui en arrachant son masque de porcelaine qu'il jeta au sol.

— Quoi ? On doit sortir de là, Gald ! Ce fort est foutu !

— Partir ? Je ne vais nulle part, Bren, lui répondit-il avec aplomb. Héléna est là-bas, je ne la laisse pas !

Il n'allait pas l'abandonner à son sort alors qu'elle avait couru tous les risques pour les aider à tenir sur la muraille. Elle aurait pu s'en aller, rejoindre les bataillons des lâches, mais il l'avait vue ramper, glisser et tomber dans des flaques de sang et de viscères sans faiblir malgré le dégoût et la terreur. Elle aurait pu se mettre à l'abri aujourd'hui, comme il lui avait demandé, mais elle avait préféré se battre.

Devant lui, les trolls affluaient, abattant et moissonnant des silhouettes qui ne tentaient plus de se défendre, mais seulement de partir. La porte du baraquement vola en éclats sous un coup de hache furieux et trois trolls en émergèrent en traînant des corps qu'ils jetèrent dans la cour.

Les hoplès commençaient à se réunir, en armes et sans leurs armures, et formaient des carrés incomplets derrière lesquels se réfugiaient de plus en plus de masques de porcelaine.

Un des trolls s'élança vers Héléna comme un prédateur sur sa proie. Deux cents mètres.

C'était un tir à deux cents mètres.

Gald ajusta sa visée, pendant le temps de quelques respirations pour se caler sur le rythme du troll, et décocha trois tirs à la suite. Si les deux premiers le ratèrent de peu et s'écrasèrent sur la brique, le troisième lui perfora le genou sur le côté et jeta la bête au sol lorsque la tête se déploya. Les deux autres se tournèrent dans sa direction et

lui adressèrent un signe de tête avant de foncer. Un salut… respectueux ?

Il aurait aimé crier à Héléna de partir, de se réfugier, mais il était trop tard. Ils engloutirent de quelques pas furieux la distance salvatrice qui le protégeait en ignorant les carreaux qu'il ficha dans leur poitrine.

Il recula en titubant pour se cacher derrière un bâtiment et, avec toute la folie du désespoir, vida les derniers carreaux qu'il lui restait.

Ça n'était pas possible. Il l'avait senti. Il existait une bonne fin à cette histoire. Comment tout avait-il pu basculer ?

Les deux monstres usèrent de leurs avant-bras comme de vulgaires boucliers d'où ils arrachaient les carreaux sans ralentir. Le glas s'annonça lorsque son chargeur cria son inutilité dans un cliquetis strident.

Il chercha son camarade du regard, mais Bren n'était plus là. Il était seul.

L'avait-il abandonné ?

Les deux monstres n'étaient plus qu'à une quarantaine de mètres et balayaient sur leur chemin les recrues qu'ils croisaient comme s'ils écartaient des enfants. Dans leur regard, aucune malignité ni plaisir.

Ils accélérèrent subitement la cadence et il eut à peine le temps de lever son glaive devant lui pour se protéger. Alors que le premier allait frapper, une série de tirs lui dévastèrent le côté du visage et des côtes et, emporté par son élan, il porta un coup maladroit. La vaine tentative de Gald pour parer le jeta au sol, désarmé par le choc. Le monstre s'effondra dans un bruit sourd lorsque les traits se déplièrent dans une effusion écœurante. Le deuxième s'immobilisa un instant et, d'un regard prédateur, scruta les environs, le front plissé et les mains serrées autour du manche de son arme.

Le geste était désespéré, mais l'occasion ne se représenterait pas.

Gald roula en avant pour ramasser son arme et, avec toute la force de ceux qui se pensaient condamnés, frappa le monstre, comme il en avait rêvé petit quand ils hantaient ses nuits, de toutes ses forces, de toute sa hargne et sa haine. Un coup pour Kallan, Asdrubal et pour tous ceux qui n'auraient plus de nom.

Sa lame pénétra profondément la cheville du troll en se fichant dans l'os et le hurlement de la créature lui fit prendre conscience de son erreur. Il le dominait de toute sa stature, la hache levée et prête à pourfendre. Il allait être abattu comme un vulgaire arbre et l'univers ne verrait pas la différence. Le monde serait le même, mais ne serait plus pour lui.

Il se jeta sur le côté en fermant les yeux, le temps d'un saut interminable où flottait un suspens terrifiant.

*Vais-je souffrir ?*

Il se fracassa l'épaule et les côtes sur ce qui semblait être du bois et se tordit sous la douleur. La hache monstrueuse arracha les pavés dans une étincelle aveuglante et les grognements. Bren apparut à ce moment dans le dos du troll et lui sectionna l'arrière du genou dans un coup ample.

Avant qu'il ne puisse l'achever, le troll qu'ils pensaient tous les deux mort se releva en poussant sur ses bras puissants. Tout son flanc n'était plus que chairs meurtries et boursoufflées, de sa joue où se devinait une langue blessée jusqu'au bas de son ventre ouvert. Il fut sur Bren en un bond, et d'un simple coup de son avant-bras l'expulsa en roulant sur les pavés froids.

*T'as intérêt à t'en sortir !*

C'était ce qu'il lui avait dit ! Il hésita plusieurs fois. Bren était allongé et peinait à se relever alors que le troll s'avançait calmement.

Gald s'enfuit en ramassant son arbalète, esquivant de peu l'énorme main du troll encore à genoux qui tenta de le saisir au passage. Il détala entre les allées de tirs de la zone d'entraînement en traversant certaines des cloisons d'osiers en se jetant dessus. Ses côtes meurtries mordaient sa chair et il sentait son souffle le brûler à chaque inspiration, mais il ne ralentit pas. Lorsqu'enfin il fut enveloppé par l'obscurité, entre deux bâtiments qui interdisaient à la lune toute lumière, il s'autorisa à s'arrêter.

Les cris s'élevaient sans discontinuer dans la cour, entrecoupés de tentatives bancales de ramener l'ordre par des officiers désorganisés. Il se faufila vers la cour en longeant le bâtiment contre lequel il avait trouvé refuge, le cœur encore dans les tympans.

Le fort ressemblait à un chaos plus qu'à une bataille. Lug et le chariot du Gestalt s'éloignaient, poursuivis par des trolls rapides qui balayaient les hoplès assez fous pour tenter de s'opposer à eux. En face, la porte de l'entrepôt était grande ouverte et des recrues en armes en sortaient en nombre. Ils se mirent en position, en rangs serrés, genoux posés à terre et les tirs se mirent à pleuvoir dans la cour.

Il voulut leur crier de se séparer, de former des groupes épars, mais il n'en eut pas le temps. Un groupe de trolls se jeta sur eux, et même s'ils parvinrent à en abattre quelques-uns, ils ne purent les retenir. En quelques passes d'armes brutales que seuls quelques-uns évitèrent en lâchant leurs armes et en fuyant, ils finirent désarticulés, dans une sculpture à la gloire de la guerre.

Son pied buta sur un torse coupé, broyé au niveau de la colonne qui pendait lamentablement et il en perdit l'équilibre. Il se retrouva nez à nez avec un masque de porcelaine brisé sous lequel se dessinait le visage d'une jeune femme défigurée par des éclats tranchants.

Dans ses yeux figés, la terreur.

Il ne put retenir le dégoût viscéral qui poussait depuis le fond de son être et il l'expulsa en un long jet de bile. Par trois fois, il pensa se calmer, mais la seule vue de ce visage suffit pour faire rejaillir l'écœurement.

Il s'essuya maladroitement sur la manche de sa robe blanche, et tout en se bouchant le nez, il attrapa en grimaçant l'arbalète aux côtés du cadavre, puis l'épée qu'elle serrait toujours dans sa main froide.

Les trolls ignoraient à présent les carrés confus de piques pour foncer vers Lug et le fort mobile qui s'éloignait sous les sabots lourds des bœufs ténébreux. Il vit une vitre se briser de l'intérieur dans leur baraquement, à l'étage, puis une arme se poser à la fenêtre et commencer à tirer sur des monstres en contrebas. Une deuxième arme apparut à la même fenêtre, puis des tirs vinrent en renfort depuis différents bâtiments. Sur la muraille, les lourriens et la garde antique du Gestalt finissaient d'achever le dernier monstre qui leur faisait encore face.

— Au rempart ! cria leur chef imposant. Ils ont des renforts !

Certains des trolls bloqués sous la pluie de carreaux qui surgissaient des ombres se précipitèrent vers les baraquements, les bras levés devant eux en guise de boucliers, tandis que ceux qui poursuivaient Lug gagnaient de plus en plus de terrain.

Le baraquement. Il ne pouvait pas laisser Ysmène, Varian, les frères Léontius. Nastroïa et Alican. Non. Ils avaient affronter la mort ensemble, peu importait s'il devait régler tôt ou tard ses comptes avec le premier. Et dans chacun de ses souffles, l'inquiétude pour Bren se dessinait.

Il s'arrêta en pleine course, le cœur serré par une tristesse et une rage intenses. Il devait aller aider ses camarades, alors pourquoi ressentait-il ce besoin de sauver Lug ? Ils n'avaient parlé que quelques fois, tout au plus !

Un simple compagnon d'insomnie !

Ses compagnons l'attendaient et les trolls commençaient d'envahir le bâtiment d'où ils avaient émergé précédemment. Il devait les secourir !

Ce ne fut pas son choix, inexplicablement. Il décocha un à un ses carreaux sur les trolls qui pourchassaient la forteresse mobile, et ils s'effondrèrent les uns après les autres dans leur course folle comme s'ils venaient de percuter un obstacle. Des dizaines de recrues sortirent de leurs cachettes en une nuée de vautours, armées de marteaux de charpentiers, de petites massues et d'épées qu'ils tenaient d'une main hésitante. Ils se laissèrent aller à la haine dans un déchaînement de violence que les coups de poing qu'ils subissaient en réponse n'arrêtèrent pas. Le massacre insensé continua longtemps après que le dernier troll eut cessé de bouger, réduit à l'état de tas de chair

méconnaissable.

Lug et l'émissaire du Gestalt étaient à présent trop loin pour être discernables malgré la lune, et ils disparurent dans le défilé, ombres parmi la brume.

Gald se précipita vers les soldats laissés hagards par la chute brutale de l'adrénaline, terrifiés devant leurs propres mains dégoulinantes de sang.

— Suivez-moi ! On peut encore sauver ce fort ! leur cria-t-il.

Pour une fois, il songea qu'il avait sûrement mal jugé l'espoir, depuis ces années. Ils avaient besoin d'elle pour continuer d'avancer, pour tenter de survivre à tout ça.

*Bren, t'as intérêt à avoir survécu.*

— Ils ne sont pas immortels ! Regardez leurs corps dans la cour ! Si autrefois les exécuteurs ont pu chasser et terrifier ces monstres, nous le pouvons aussi !

— Nous ne sommes pas des exécuteurs ! cria un homme en reculant.

— Ils ne l'étaient pas eux-mêmes lors de la première expédition ! Nous sommes vulnérables ici ! Si nous tenons le mur, nous pouvons survivre !

Sans regarder derrière lui, il s'élança vers l'entrepôt au travers d'une cour maculée de sang, luttant contre les mains des mourants qui s'accrochaient désespérément à lui sur son passage.

*Je n'étais pas, je fus, je ne suis plus, c'est désormais le problème des vivants.*

Héléna l'accueillit avec un sourire franc et le serra fort contre elle, un instant trop long pour être anodin.

— On a besoin de toi, Héléna ! On doit tenir le mur. Réunis le plus de logisticarii possible, il faut assurer la chaîne !

Elle le fixa avec la bouche tremblante, incapable de parler.

— Gald… C'est… Ils ont eu…

Il lui ordonna d'arrêter en avalant difficilement sa salive. Le nom de Bren tournait en boucle dans sa tête. Il l'avait laissé tomber pour fuir, mais pouvait-il demander en âme et conscience qu'un autre de sa décurie fût pris à la place de son ami ?

Six recrues arrivèrent à sa suite, leurs robes et leurs masques de porcelaine maculés d'un sang sombre.

Très vite, des officiers prirent le relais et ils organisèrent rapidement la logistique avec Héléna et les siens. La cour enfin nettoyée de la présence des monstres, les survivants assez courageux affluèrent vers les remparts baignés par la lune pour se préparer à accueillir la deuxième vague. Gald était parmi eux, incapable d'apercevoir un seul de ses camarades, entourés d'inconnus masqués avec qui il s'était résolu à partir.

L'assaut ne vint jamais.

Des dizaines de trolls nus ou en *braies* gisaient entre les tranchées formées par les boucliers mobiles, face contre terre. Au milieu de ce carnage, Gald le vit dans un battement de cœur interminable.

Il n'avait pas changé. Toujours aussi froid et majestueux, ses armes ensanglantées à la main, escorté par le vieux troll et des dizaines d'autres ainsi que de ses exécuteurs. Quelque chose s'était passé ici. Les trolls en braies avaient été exécutés froidement par les leurs.

Il sentait le regard de son père dans le sien.

Adelrik, le maître des exécuteurs, son père, lui adressait un signe de tête.

Un carreau décolla dans un cri de rage.

— À mort, le traître ! s'envola des remparts pour accompagner le trait mortel.

Le cœur de Gald s'arrêta de battre.

*Père !*

À cet instant, il aurait voulu sauter et intercepter ce carreau lui-même. Lui faire rempart de son corps. Le vieux troll s'en chargea à sa place en offrant son bras en protection, sans sourciller, et ils s'évanouirent tous dans l'obscurité, à l'abri des boucliers mobiles, en laissant derrière eux un charnier d'ombres agonisantes.

— Pourquoi ont-ils attaqué les leurs ? demanda une jeune femme à ses côtés en tombant à genoux.

— Je n'en ai pas la moindre idée, répondit Gald en serrant son arbalète jusqu'à en graver les reliefs dans sa paume.

Il ne lâcha son père des yeux que lorsqu'il pénétra dans le campement agité qui leur faisait face. Il ne pouvait pas faire ça pour rien…

Ce soir-là, pour la première fois depuis plusieurs lunes, le chant polyphonique qui s'évada du campement des trolls pour escalader la montagne avait retrouvé son harmonie et ses accords.

Un chant guttural né de centaines de gorges mais d'une seule voix.

# Interchapitre 4

— C'est trop dangereux, tu n'es pas prête, affirma Pontifex comme un fouet sévère. Tu n'en reviendrais pas, Doctrix. On ne peut pas se permettre de tout perdre maintenant.

Doctrix lui sourit tendrement et se leva de sa chaise pour faire le tour et le rejoindre. Elle s'accroupit pour se mettre à sa hauteur et lui attrapa délicatement le bras.

— Mon cher Pontifex, nous n'avons pas le choix, lui souffla -t-elle. Nous devons faire comme si les expériences continuaient. Il me faut retourner le voir pour demander plus de matière.

Non, il était catégorique. Ils ne devaient pas tout gâcher maintenant.

— Ça ne fait pas partie du plan. Ton masque n'est pas assez sûr.

— Mon masque est stable depuis longtemps, Pontifex, répondit-elle sur un ton ferme. Je dois nous couvrir.

Depuis quand parlait-elle comme ça ?

Elle avait toutefois raison. Il mesurait parfaitement le risque de l'envoyer auprès de Sa présence, mais ils devaient gagner du temps, à tout prix.

On frappa timidement à leur porte et sa Doctrix alla aussitôt ouvrir. L'homme qui entra ne lui inspirait que dédain et mépris. Tout dans son être lui était détestable, à commencer par ce corps élancé et courbé par le poids des nuits d'études qu'il devait subir avec ses compagnons. Son visage trahissait l'épuisement d'un corps vidé, des cernes violets qui grignotaient son visage en strates progressives et maladives jusqu'à cette peau étirée et grisâtre.

Il lui était cependant impossible de remettre un nom. C'était… il le connaissait. Il l'avait fait souffrir. Souvent ? Oui, c'était ça, les marques sur ses mains et ses bras. Pourquoi ?

Il chassa les doutes et se renfrogna dans sa chaise. Peu importait. Ça devait nécessairement être utile à leur projet. Le masque du Pontifex ne pouvait tolérer le doute et le remords.

Pourquoi ne pouvait-il pas remettre un nom sur cet être si lamentable ?

Doctrix posa devant lui une mixture étrange dans une tasse noire. Une mixture bouillonnante agitée de courants contraires et impossibles. Il connaissait cette boisson. Il l'avait déjà vu. Dans une autre vie ? Non. Il n'avait eu qu'une vie.

Il avala la mixture infâme et aussitôt, son corps se mit à brûler de l'intérieur. Il convulsa un moment sur sa chaise, incapable de se calmer, assailli d'idées et de souvenirs étrangers et agressifs.

La chaleur se dissipa après une éternité de souffrance et il reprit enfin conscience. Oui, leur laboratoire. Il était le Pontifex Veyron Hashtur, bien que ce nom paraissait de plus en plus lointain, comme une particule indésirable dans un titre qui se suffisait.

Sa Doctrix approcha et susurra à son oreille un nom.

L'infant Gishur. Oui, bien entendu. Les infants. Les nombreux valets mis à leur disposition par le roi Taciturne pour leurs expériences. Le plus faible et pleurnichard de leurs servants. Le plus loyal, malheureusement. Un outil insuffisant, mais fiable.

Tout revenait. Le dernier élixir. On attendait d'eux qu'ils mettent au point le dernier élixir.

Doctrix le fixait en se mordant les lèvres, les sourcils affaissés et les mains jointes. Avec pitié et compassion. Son masque était réellement parfait.

Les souvenirs ressurgissaient. Jamais elle n'avait failli et aucune fissure ne déformait ce masque si difficile à endosser. Elle était admirable, d'une force et d'une constance précieuses.

Tout était de nouveau clair.

L'infant, les cicatrices. Les masques. Le cruel roi Taciturne, et ses ducs, les Chapitres. Les paires Pontifex et Doctrix, chargées de mettre au point le dernier élixir. Le mal du milénia qui le rongeait et les rongerait tous un jour.

Doctrix devait se rendre au temple du Roi Taciturne, mais était-elle véritablement prête à ça ? Aucune erreur ne lui serait permise. Les émissaires feraient tout pour éprouver son masque et s'assurer de son intégrité avant de lui accorder audience.

Non pas qu'il ressentait de la peine. Simplement une inquiétude quant à leur projet. Elle était dans ce monde son outil le plus important. Son arme.

Il se leva dans le raclement aigu de sa chaise et s'approcha de l'infant qui tremblait déjà. Il reculait lentement, les yeux figés et humides, le dos voûté comme s'il cherchait à se recroqueviller pour se consoler lui-même.

— Doctrix, je dois vérifier ton masque, fit-il d'un ton glacial.

Elle acquiesça tandis que les larmes coulaient abondamment sur ses joues de porcelaine. Elle était ce qu'on attendait d'une Doctrix.

Pouvait-elle réellement endosser le double masque ? Personne ne l'avait pu jusque-là.

— Revêts le masque du Pontifex, lui ordonna-t-il.

Les larmes se raréfièrent et elle le toisa d'un regard calme sans aucune transition. Il éclata le nez de son infant d'une claque brutale. Son assistant s'écroula en gémissant, en position fœtale, les mains serrées autour de ses genoux. Elle ne réagissait pas. Pas de plaisir sur son visage ni de tristesse. Impassible.

Il se rappelait maintenant.

La première fois qu'elle avait tenté d'endosser le masque du Pontifex. Elle avait pleuré seule dans son lit, à côté de lui, pendant des semaines. Entrevoir ce qui l'attendait l'avait laissé dans un état de

choc et ils ne s'étaient plus adressés la parole pendant des jours. Le temps qu'elle prenne pleinement conscience de tout ce que ça allait impliquer pour elle.

— Que t'ont-ils fait subir, Veyron ? s'était-elle écriée chaque soir, pendant des heures. Que t'ont-ils fait pour te rendre comme ça… Oh non, pourquoi ? Hashtur, je t'en prie… pourquoi ? Que t'ont-ils fait ? Que s'est-il passé là-bas ? Qu'est-ce qu'ils vous ont fait endurer ?

Il l'avait écouté pleurer sans intervenir, comme l'exigeait le masque. Il avait réduit au silence violemment celui en lui qui, tout au fond de lui, criait à l'injustice tandis que des larmes de sa Doctrix s'échappaient ses derniers espoirs.

Elle avait traversé l'impossible, une horreur nécessaire que tous les Pontifex avaient subie. Mais à sa différence, ils n'avaient pas eu à endosser le masque de Celle qui pleure avant d'être confrontés à ces épreuves.

Elle resta droite dans son nouveau masque. Elle ne sourcilla pas quand le poing du Pontifex arracha une dent à son infant. Froide, alors que leur acolyte gémissait en se tenant ses côtes meurtries. Il tenta même de faire appel aux Mots de la Doctrix pour la faire ressurgir, comme le feraient bientôt les Émissaires, mais elle demeura de marbre.

Elle le tenait. Elle tenait le masque du Pontifex.

— Dispose, infant, ordonna-t-il sans méchanceté en s'asseyant. C'est bon, Doctrix. Il est temps de changer de masque.

Et enfin, il vit la fissure. Elle hésita le temps d'un instant sourd et douloureux. Il le comprit dans son regard vacillant, dans les oscillations discrètes de ses doigts. Le plus dur ne serait pas d'endosser le masque. Non, le plus éprouvant pour elle serait de l'assumer après avoir retrouvé le masque de la Doctrix.

Le masque du Pontifex était traître ; il était tentant de trouver sa froideur réconfortante.

# Chapitre 16

*Rétha-Itas, capitale de l'empire Ruinaï.*
*15 juillet 1641, un mois avant le départ de la caravane.*

Le glas métronomique de sa petite montre mécanique obsédait Gishur.

Un quart d'heure.

Il n'attendrait pas plus longtemps. Depuis la disparition du sénateur, voilà maintenant trois semaines, il avait tout fait pour éviter de s'exposer. Il avait usé et abusé des relations de son maître pour se dissimuler, passant de caches inhospitalières en auberges malfamées avec la boule au ventre. Mais nécessité avait fini par faire loi. Son maître lui avait confié une tâche et il la mènerait à bien.

Le lieu de rendez-vous qu'il avait donné n'était pas commun et certainement peu engageant, mais ses nouveaux « amis » en assuraient une surveillance permanente. S'il n'était pas en sécurité ici, il ne le serait nulle part ailleurs.

Il essuya la buée qui recouvrait la vitre de sa montre et la reposa délicatement à côté de lui, face cachée, mais le trot des aiguilles continuait à le harceler et à lui rappeler qu'il devrait bientôt partir, sur un échec. Sa seule chance de finir ce que Aetius avait commencé. La chaleur le dévorait et il n'avait aucune envie d'attendre plus longtemps. Se savoir en sécurité ne l'empêchait pas de sursauter à chacune des silhouettes qui se déplaçaient dans la vapeur pour rejoindre les différentes parties du bain privé tenu par les Boäniens.

Le cousin d'Aetius s'était montré d'une aide précieuse depuis sa disparition et il avait mis à disposition ici près d'une dizaine d'hommes de main. En cas de problème, avait-il dit. Comme si c'était censé le rassurer.

Doriclien les dirigeait d'une main de fer, poussé par un désir de vengeance qu'il ne lui aurait jamais soupçonné. Il se prit même à penser que cette brute s'était liée d'affection, ou ce qui s'en approchait pour un homme de ce genre, pour son ancien maître.

Il s'assura de leur présence quasi fantomatique dans la brume bouillante et ne se détendit que lorsqu'il compta le dernier. Il fallait que Liana vienne, qu'il puisse lui ouvrir les yeux. Son maître, pour une raison qui le dépassait, lui faisait totalement confiance et lui-même en était arrivé à tout miser sur elle.

Que pouvait-il faire d'autre ? Depuis la disparition du sénateur, sa propre faction avait éclaté, pillée par les offres et les tentations des prédateurs féroces qui n'attendaient que ça. Absorbée et dissoute par

des ambitions personnelles, mais toujours sous le même nom, sans que personne n'en sût rien.

Un nouveau quart d'heure s'échappa et avec lui sa détermination. Qu'elle ait finalement refusé le rendez-vous ou qu'elle ait eu un empêchement, peu importait. Le risque était le même. Il se leva du banc humide et brûlant en réajustant la longue serviette qui lui couvrait ses hanches osseuses avant de s'immobiliser. Il ne pouvait pas se décider à abandonner. Elle devait venir.

Quelques minutes de plus. Juste un quart d'heure. Et par précaution, dans un cycle qui le rongeait, il chercha du regard les hommes de main dissimulés. Dix. Bien.

Il se déshabilla, à l'abri des regards, et se glissa dans le grand bain creusé dans la roche, dans une bulle d'air plus froide sous la vapeur. Il se laissa aller, les yeux fermés, dans un long soupir. Pour la première fois depuis des semaines, il se sentait en sécurité, dans ce cocon étouffant et moite, loin du regard du monde extérieur. Qui pouvait espérer l'atteindre ici ?

Un raclement de gorge le ramena à la dure réalité et il faillit tressaillir. Alors qu'il ouvrait les yeux en se recroquevillant comme si on allait le frapper, il se retrouva face à une femme excédée et entourée de deux des hommes de main qu'on lui avait fournis.

Il ne l'avait jamais rencontrée en personne.

Liana, la femme secrète du grand maître de l'ordre des exécuteurs, Adelrik. Fille du seigneur d'une cité-État du quatrième cercle, emprisonné depuis près de cinquante ans pour la guerre qu'il avait menée pour libérer sa ville. Autrefois sénatrice de la cité, elle avait fini par se retirer pour gérer son domaine et quelques affaires que sa famille possédait encore et que l'empire leur avait laissées. C'était tout ce qu'il était parvenu à découvrir sur elle, dans les notes curieusement précises que son maître conservait dans son bureau.

Ce que ces notes ne précisaient pas, c'était cette beauté sauvage, ces cheveux de feu, ce regard dur, hautain, cette mâchoire dessinée, sa peau pâle et cette taille marquée. Elle dominait, et le terme était bien choisi, de loin toutes les magnifiques courtisanes à qui il avait offert sa vertu dans des rêves agités.

Il détourna le regard, les joues rougies, et se rappela soudainement qu'il était nu dans ce grand bain. Il se cacha aussitôt les parties de ses mains squelettiques et congédia les deux hommes de main d'un regard insistant.

Elle ne lui prêta pas attention lorsqu'elle lâcha sa serviette nonchalamment et il ne put résister à l'envie de s'accorder un regard en coin fugace, juste un instant, pour assouvir la curiosité qui lui dévorait le bas-ventre.

Le temps d'un coup d'œil interdit, l'image floue de sa poitrine

ferme, en forme de poire, aux tétons roses.

Il croisa son regard alors qu'elle entrait dans le bain, et, mort de honte, il se tassa dans l'eau jusqu'à ne laisser dépasser que ses narines et ses yeux. Elle s'amusa ostentatoirement de sa timidité et s'installa en face avec une aise déstabilisante. Il fermait les yeux, pour ne pas céder à la tentation de la dévorer du regard, et ne les ouvrit que lorsqu'elle lui jeta de l'eau au visage.

— Vous sembliez bien plus sûr de vous dans vos messages, jeune homme, fit-elle d'une voix tranchante. La politesse demande de regarder son interlocuteur. J'attendais plus de convenance de la part de l'assistant de l'un des sénateurs les plus influents.

Il prit une profonde inspiration, les cuisses serrées pour cacher l'inconfort grandissant. Avec ses longs cheveux roux qui flottaient autour d'elle en masquant sa nudité, elle lui apparut comme ces sirènes des légendes antiques, bien plus menaçante que séduisante. Qui d'autre qu'un exécuteur pour tomber amoureux d'une femme de ce genre ?

— Désolé, madame, pour tout ça, mais… Mon maître ne paraissait avoir confiance qu'en vous.

— Je suppose que l'heure est grave pour qu'il ne soit pas venu lui-même, lui glissa-t-elle en jouant avec ses jambes interminables sous l'eau.

— Mon maître… Aetius, il a disparu depuis maintenant trois semaines. Nous… nous avions été dans le sud-ouest, au-delà du mur. Il suivait une piste pour une importation illégale de vin.

— Tout ceci semble très ennuyeux, lui répondit-elle. Qu'est-ce que cela a à voir avec moi ? J'étais invitée à une soirée autrement plus intéressante, ce soir.

— Nous avons trouvé une vallée, au-delà des frontières, madame. Du vin y est fabriqué pour être envoyé à Thàlion. Il est vendu comme étant une production locale. Ce commerce… Ce commerce finance les Indicatios, bégaya-t-il.

Pourquoi Aetius l'avait choisi lui ? Il n'avait à l'évidence pas les épaules pour tout ça. Cette histoire le dépassait largement.

— L'histoire gagne en intérêt, mais ça reste flou.

— Des Ruinaïs extraient et fondent du Ruinalu là-bas, madame. Aetius et moi avons été découverts et nous avons dû fuir. Mais je suis le seul à être rentré…

Il ne se démonta pas et continua malgré l'absence totale de réaction de la femme nue qui lui faisait face.

— Le Ruinali n'est produit que dans l'Empire, le corrigea-t-elle sévèrement.

— Il se trouve que non, madame. Aurech en est riche et certaines… personnes… le savaient. Ils le fondent et le travaillent

selon les méthodes Ruinaïs.

Elle se leva, les bras sur sa poitrine, et le toisa d'un regard dominant.

— Allez au but, Gishur.

— Adelrik… votre mari avait fait comprendre à Aetius que, désormais, les Indicatios poursuivraient ses plans…

Elle sortit de ses cheveux un poignard très fin, à peine plus grand qu'un peigne, et d'un plongeon fulgurant vint se plaquer contre lui, la lame posée contre sa gorge.

— Mesure tes paroles, parodie d'homme. Tu n'es que l'assistant d'un sénateur vénal, rien ne te permet de proférer de telles accusations sur l'homme à qui l'empire doit tout ce qu'il est. Il se pourrait bien que tu repartes d'ici avec une gêne en moins au niveau de ton entrejambe d'enfant. Jamais un exécuteur n'a levé ses armes sur un humain, tu entends ?

— Et si je prouvais que cette règle est fausse ? parvint-il à articuler. Si je vous prouvais que les exécuteurs ont déjà brisé leur propre code ?

L'opposition entre le froid mordant de la lame sur sa chair et la chaleur de la poitrine qu'il sentait collée contre son torse lui donna un frisson ambigu.

Trois hommes firent irruption en portant des gourdins et des masses, mais il les rassura et les congédia d'un signe de la main.

— Comment pourrais-tu prouver ça ?

— Liana, Aetius… Aetius est le petit-fils de l'empereur Gallius. Pendant la guerre de l'héxarchie, les exécuteurs l'ont aidé. Ils l'ont appuyé pour remporter la guerre, en échange de son soutien à l'ordre…

Elle le lâcha et recula d'une grande brassée.

*Ignorait-elle réellement tout ça ? Où jouait-elle avec lui ?*

— De quoi parles-tu ?

Elle venait de s'exprimer d'une voix brisée et décontenancée.

— Aetius couvre les traces archéologiques de cette époque depuis des années, madame. Il m'avait confié une lettre peu de temps avant sa disparition, en me faisant promettre de vous la remettre en cas de problème. Je n'ai jamais ouvert le tube, il est encore scellé, je vous le jure !

Elle se leva sans pudeur et l'invita à la suivre.

— Si tu me mens, infant sournois, tu le paieras cher.

*Infant*. Cette insulte le frappa en plein cœur. L'insulte de sa mère à sa destination, lui, l'enfant d'adultère. Le surnom que son ancien maître se faisait un plaisir d'utiliser.

Pourquoi Aetius s'était-il confié à cette démone sur un sujet aussi personnel ?

***

Garus et Lior échangèrent un regard complice. Chacun savait le rôle qu'il devait jouer. Il était temps de laisser de côté qui ils étaient, pour endosser le masque du chasseur. Les steppes ou les spires de Rétha, le combat serait le même. De leur couvert, ils entendirent des cris, suivis de galops bruyants et de hennissements furieux.

— Adelrik ! Il est parti tout seul ! s'écria Lior.

Les civils de la future caravane et les passants de la cité se jetèrent à l'abri derrière tout ce qu'ils purent : colonnes de marbre, marchandises, bancs pour échapper à la pluie de morts qui continuait de frapper. La panique régnait en maîtresse cruelle, de l'avenue jusqu'aux passerelles qui reliaient les tours. Partout, la foule fuyait dans l'anarchie et l'instinct commençait à la scinder en des centaines d'égrégores apeurés, comme de véritables macro-organismes incapables de raison. Seuls les hoplès opposaient à la confusion une résistance farouche en un îlot imperturbable que la capitaine Marius dirigeait d'une main de fer.

Ils protégeaient des dizaines de civils terrorisés au sein de leur muraille de piques et de bronze, mais bien trop d'hommes et de femmes se pressaient pour qu'ils puissent tous les abriter. Des mères en pleurs griffaient leur bouclier en implorant, pendant que des pères lançaient leurs enfants à l'intérieur de leur formation pour les éloigner du danger. Et autour d'eux, les carreaux pleuvaient depuis les passerelles vertigineuses, contre les piliers et les colonnes derrière lesquels les exécuteurs s'étaient réfugiés.

Garus et son camarade subissaient en silence, chaque tentative pour sortir et rejoindre leur maître sanctionnée par des tirs répétés tandis que s'accumulaient les carreaux brisés devant eux.

Le silence tomba d'un coup comme cessait la pluie de bois et d'acier.

Tous les exécuteurs émergèrent aussitôt de leurs cachettes et, telle une meute de prédateurs féroces, ils avalèrent les obstacles dans une danse agile et maîtrisée.

Lorsque les tirs reprirent, ils étaient déjà loin en arrière, abrités derrière les chariots qu'ils ouvraient pour récupérer leur matériel.

Garus, lui, était encore en chemin, le souffle court et les genoux en feu. Les carreaux le cherchaient. Ils se fracassaient sur les pavés, éclataient sur les colonnes et hurlaient leur frustration lorsqu'ils se déployaient dans le vide. Un tir parvint à lui mordre le bras et le trait continua sa route avec un morceau de sa chair et de son sang. Il se jeta à couvert avec les siens en grimaçant et les tirs cessèrent.

Arivor, l'apprenti d'Adelrik, attrapa ses armes avec un regard furieux mais Garus lui saisit le bras et, avec toute l'autorité que

pouvait porter un signe de tête, lui ordonna de les poser.

— Aucun exécuteur n'a jamais levé ses armes contre des humains, lui rappela-t-il en maintenant sa prise avec force comme le sang ruisselait sur son bras.

Arivor jeta son arme avec hargne et frappa le chariot de son poing.

— Tu vas sacrifier nos vies pour un idéal stupide ? Nous sommes attaqués, Garus !

Lior se plaça entre eux, équipé seulement d'un bouclier de bois couvert de plaques d'un bleu iridescent.

— Tu n'es plus chez les Hoplès, gamin. Comporte-toi comme un exécuteur. Personne n'a dit que c'était un rôle facile, fit-il à l'apprenti avec un clin d'œil.

— Ne comptez pas sur moi pour éviter de les blesser, souffla Arivor.

— Ça tombe bien, personne ne te l'a demandé, lui assura Segovarus avec une voix détachée en attrapant une lourde chaîne dans le chariot.

Il décrocha la longue lame recourbée fixée au bout et l'enroula autour de son bras.

— Ça fait longtemps que je n'ai pas endossé le rôle de Ligatores, continua-t-il. Faites pas les cons, ne crevez pas ici. Les steppes nous attendent.

Ils s'agenouillèrent tous ensemble et Lior se plaça au milieu d'eux.

— J'en ai compté près d'une vingtaine, fit-il. Ils sont sur les ponts. L'avenue est prohibée, trop dangereuse. Le plus sûr reste les tours. Nous allons rallier la tour de Remali, c'est la plus proche. Nous pourrons l'utiliser pour atteindre les différents postes.

— Nous devons retrouver Adelrik, fit Garus entre ses dents. Nous perdons trop de temps !

— Il est déjà parti, firent les frères et sœurs Edwyn et Siol en les rejoignant. Il doit être à leurs trousses.

Edwyn était un gaillard solidement bâti et au visage rond, le crâne dégarni. Il attrapa dans le chariot une trousse en évitant de peu le carreau qui le visait et pansa fermement le bras de Garus à l'aide d'un bandage imbibé d'une sève épaisse à l'odeur de pin.

Les hoplès reculaient avec peine pendant que les exécuteurs s'organisaient, assaillis de toute part par une foule de plus en plus pressante et apeurée. Dès qu'ils furent devant les portes, ils ouvrirent une voie et la masse se bouscula pour évacuer au plus vite. Le capitaine Marius les rejoignit en tenant un glaive d'une main et un bouclier de bronze sculpté dans l'autre.

— Messieurs, je dois vous annoncer que vous êtes leur cible, dit-il

froidement. Nous n'avons eu à déplorer aucun tir. Aucun civil n'a été visé.

— On avait compris l'idée assez rapidement, rétorqua Segovarus sur un ton acariâtre.

— Armez-vous, nous allons vous aider à les attraper. Mes hommes vous couvriront, enchaîna le capitaine.

— Impossible pour nous, lui fit Lior en agitant son bouclier et une main vide. Nous sommes otages d'une promesse faite il y a plusieurs siècles.

Marius remit son casque en place et frappa du plat de sa lame sur son bouclier, très vite suivi par le fracas sur le sol de dizaines de lances.

— Nous n'avons rien promis, nous, martela-t-il.

— Je suis chargé de l'organisation de cette maudite caravane, s'imposa Garus en jouant de sa carrure. Nous n'allons pas entacher le peu de réputation qu'il nous reste lors du défilé le plus symbolique. Les exécuteurs ne lèvent pas les armes sur des humains. En nous rejoignant, vous avez accepté cet accord.

Marius l'interrogea du regard et il comprit aussitôt ce dont il était question. Les hoplès de la caravane dont personne ne connaissait l'existence. Il avait toujours cet atout.

Non. Il valait mieux les garder secrets le plus longtemps possible. Le temps de comprendre ce qui n'allait pas dans ce monde devenu étranger.

— En face, ils sont trois, observa Garus en se tenant à couvert derrière une arche.

Les deux hoplès qui l'accompagnaient acquiescèrent, leurs imposants boucliers ronds collés contre eux. Ils avaient déjà mis hors de combat cinq émeutiers, mais les autres prenaient un malin plaisir à jouer de la verticalité pour les empêcher d'avancer. Par miracle, il n'y avait aucun mort à déplorer pour le moment, mais la suite s'annonçait plus compliquée.

Il plaça ses mains devant sa bouche et, d'un cri de rapace aigu, signala sa position à ses alliés. Il observa avec amusement les hoplès échanger un regard interloqué comme les réponses fusaient autour d'eux.

Le vent mordant et bruyant venu des monts Gergovois l'empêcha d'identifier certains d'entre eux, mais il put néanmoins positionner correctement Lior, Edwyn et Siol. Lior, comme l'exigeait son rôle

d'Exploratores, était déjà loin et bien plus haut qu'eux.

Garus tâta l'arbalète de poing à sa ceinture et commença à sérieusement se demander si tout ça en valait la peine. Ils en auraient fini depuis longtemps s'ils avaient pu s'affronter à armes égales.

Plus le temps passait, à jouer avec ces règles absurdes, et plus le risque de sacrifier inutilement des talents affûtés par des décennies de traques et d'expériences mortelles devenait probable. Ils étaient sans armures et handicapés par une promesse qu'ils voulaient inviolable, contre des hommes armés et décidés à ne leur laisser aucune chance.

La situation se compliquait à mesure qu'ils grimpaient et que leurs proies se dispersaient sur les plateformes et les tours. Peu importe ce que les exécuteurs faisaient, ils étaient à découvert. Les steppes étaient un environnement bien moins dangereux que cette maudite cité.

— Vous allez me couvrir, préparez-vous, ordonna-t-il. Lior ne devrait pas tarder à atteindre la plateforme au-dessus de nous. Segovarus devrait pouvoir accéder à une des cibles embusquées sur la passerelle ouest. Moi, je file sur la tour d'en face déloger le fils de catin qui veille à son sommet.

— Mais… exécuteur, sur le trajet, nous serons exposés ! Offert à tous les tireurs planqués !

— Oui, juste assez longtemps pour permettre à mes camarades de faire leur office. C'est là que vous intervenez. Trois boucliers ne seront pas de trop.

L'un des hoplès se pencha pour observer l'énorme pont de marbre bordé de balustrades sculptées qui reliait les deux tours et déglutit.

— Il y a bien trop de zones de tir possibles ! s'écria-t-il en reculant.

— Bon sang, vous êtes des soldats ! Nous allons les chercher et mettre un terme à tout ça !

Le deuxième hoplès s'avança en tremblant, le bouclier toujours collé contre son torse, recroquevillé sur lui-même pour ne laisser dépasser que des yeux terrifiés. Un regard si naïf.

— Avez-vous seulement déjà combattu ? s'emporta-t-il en plaquant le plus lâche des deux contre le mur par les lanières de son plastron.

Il le souleva de quelques centimètres, avec le souffle bruyant d'un buffle prêt à charger à la moindre provocation. Cet homme faisait si jeune. Tant de terreur dans ses yeux innocents…

— Toute cette coordination, ces pas cadencés, ces belles armures pour ça ? cracha-t-il en le lâchant brusquement. À quoi servent ces jolies préparations ?

Il lui arracha son bouclier en s'y reprenant rageusement à plusieurs reprises. Le soldat se massa son avant-bras meurtri d'une

brûlure violacée, sous le regard dédaigneux de Garus.

— Toi, tu vas répondre à l'appel de ta cité ou non ? jeta-t-il au deuxième qui attendait à l'abri de sa couverture de bronze.

Un hochement de tête. Discret, pudique et timide. Mais une réponse.

— Tu fais deux fois son gabarit, finit-il d'enfoncer le premier. Avant de gonfler ce corps, fouille au fond de cet esprit lâche. Tu trouveras sûrement un jour quelque chose de suffisant pour oublier l'humiliation que tu vas te traîner. J'espère que tu vivras longtemps. Que tu aies le temps d'y repenser.

Il sentait qu'il allait perdre le contrôle. L'envie se faisait tentante et sa colère le suppliait de l'écouter. Il se contenta de repousser le froussard une nouvelle fois contre le mur, le poing serré, et s'équipa du bouclier arraché. Deux ne seraient pas de trop.

Un dernier coup d'œil vers sa cible.

Le pont qu'il devait traverser courait sur plus de deux cents mètres, dominé par des dizaines d'autres passerelles jusqu'au sommet des tours-cités. Et entre lui et son objectif, aucun couvert. Le sang continuait de battre dans son bras, au creux de sa plaie encore chaude, comme si son cœur s'y trouvait.

Il s'élança en chassant l'inquiétude qui montait.

Les premiers chocs ne se firent pas attendre. Son bouclier ceint d'écailles iridescentes dévia sans mal les carreaux, coup après coup, mais le bouclier de bronze de l'hoplès se déforma rapidement sous la puissance des impacts. Il ne pouvait qu'espérer que le soldat l'eût suivi pour couvrir ses arrières.

Une tête acérée transperça finalement le bouclier de bronze et se déploya aussitôt dans le vide, à quelques centimètres de lui, puis une autre le traversa de part en part pour s'écraser sur le sol, juste devant ses pieds.

Il n'avait atteint que la moitié du pont et tout son flanc droit était exposé.

— Pas comme ça ! jura-t-il. Pas ici !

Il décrocha d'un geste sec le bouclier inutilisable et, comme un discobole des temps anciens, le lança en direction d'un tireur qui ajustait de nouveau son tir sur lui. Le disque le rata de peu et s'écrasa contre un mur avec un grondement menaçant alors que Garus accélérait malgré la douleur dans ses articulations.

Un tir lui perça l'épaule alors qu'il se jetait à couvert sous les arches salvatrices de la tour qui lui tendait les bras.

Il enserra le dard avec une grimace, trop conscient de ce qu'il allait s'infliger, et l'arracha de la plaie en poussant un hurlement qu'il ne put retenir. Il s'agissait d'une tête fine et effilée, taillée pour l'entraînement, heureusement loin de la forme pyramidale des

carreaux pensés pour tuer les trolls.

Alors qu'il tentait de prendre son souffle, il soupira en apercevant sur le pont le corps du malheureux hoplès. Il était adossé à la balustrade, les mains tremblantes sur une plaie béante d'où s'échappait une véritable cascade de sang.

Il ne se précipita pas pour l'aider. Il n'avait pas besoin d'être à ses côtés pour s'imaginer l'étendue de sa blessure interne. La tête d'acier pyramidale avait certainement meurtri et arraché ses viscères et il ne lui restait plus qu'à profiter pleinement de son dernier souffle. De l'autre côté du pont, son ancien camarade le regardait en tremblant, caché derrière le mur de pierre, une larme à l'œil.

Il mourait d'envie de traverser cette maudite passerelle pour saisir de nouveau ce pleutre par les épaules, pour le forcer à le suivre à la place de son collègue. Pour une fois, une fois, briser le tribut que payaient les plus braves.

Au travers des nombreuses arches de la tour, il vit Lior sauter d'une passerelle sur un tireur en dessous, près de trois mètres plus bas, et l'immobiliser d'un coup de poing magistral avant de le tirer à l'abri pendant que les tirs s'écrasaient tout autour.

Garus avala les escaliers qui montaient au sommet dans une gourmandise vengeresse qu'il sentait dangereuse. Son épaule tentait de le rappeler à l'ordre, mais il choisit pour l'heure de l'ignorer. Il lui rendrait des comptes plus tard.

Il fut accueilli par une bourrasque froide en une supplique incompréhensible. Le sommet était si grand qu'il abritait plusieurs jardins et même un kiosque pour des musiciens, et au centre, une flèche imposante de bronze et d'argent qui perçait les cieux sur plus de trente mètres.

Son expérience tenait toujours les rênes, affûtée par des siècles passés à miser sa vie sur un simple détail.

Un simple détail. Un éclat argenté, un mouvement dissimulé dans le coin de son champ de vision. *Presque* dans son angle mort.

Il s'agenouilla en levant son bouclier et, tandis qu'un premier carreau ricochait sur les écailles inviolables, il se jeta sur la menace. La panique de sa cible s'exprima par une volée inutile de tirs et il lui donna raison en le percutant de plein fouet comme s'il voulait le traverser.

Le choc fut si brutal qu'il le sentit dans son bras et jusque dans son épaule. Un homme s'écrasa contre le sol et du sang s'écoula de l'arrière de son crâne. Garus ne lui laissa pas le temps de réfléchir. Cette jungle de pierre n'était pas différente des steppes des trolls ; tout se jouait toujours dans des décisions prises dans l'éternité d'instants éphémères.

Il enfonça son coude trois fois dans son torse, suivi d'un poing

dans les côtes et d'un coup porté avec le tibia dans la cuisse de son opposant.

Lorsque celui-ci sortit un poignard de derrière son dos en tentant de reprendre sa respiration, Garus décida d'en finir. Il lui sauta dessus et, d'un revers de bouclier, lui ôta temporairement la conscience. Il le rattrapa avant qu'il ne touche le sol et l'y déposa négligemment.

En face de lui, sur une autre tour, Adelrik finissait lui aussi de se débarrasser d'un adversaire. Contrairement à son approche vive et brutale, il s'était faufilé en silence et, avant même que le tireur ne le remarque, il le saisit de dos, lui brisa un bras et le bloqua dans une position d'étouffement.

Garus grinca des dents en voyant les secondes passer et la prise se maintenir. Le malheureux se débattait de sa main valide, griffant et frappant comme ses yeux commençaient à vaciller dangereusement.

Adelrik le lâcha juste avant que Garus ne se décide à crier à son mentor d'arrêter. Son maître croisa son regard noir et il prit le pouls de l'homme inerte. Il le rassura d'un signe de tête léger et s'en alla aussi discrètement qu'il était venu.

Toujours protégé par son bouclier, Garus s'approcha de la rambarde à colonnes qui faisait le tour de la terrasse, à près de cent-cinquante mètres de haut. Il fouilla toute cette toile chaotique et informa ses camarades à l'aide de cris aviens de la position de chacune des cibles repérées.

Toute cette scène était absurde.

Exécuteurs et hoplès, coude à coude sur les passerelles et les tours pour débusquer des émeutiers décidés à les envoyer dans l'abysse de l'oubli, lors du défilé le plus symbolique de tous. Le souvenir de la première parade d'Adelrik et des siens, le premier jalon de ce qui deviendrait l'ordre des exécuteurs, les vengeurs des innocents, durant laquelle ils avaient demandé solennellement au Sénat de Rétha de leur accorder armes, armures et le passage vers l'ouest. La procession, répétée par des centaines d'expéditions au fil des siècles, porterait maintenant le sceau de l'infamie, de l'incompréhension et de la trahison.

Ses yeux perçants saisirent le reflet d'une arme sur le balcon d'une tour au loin.

Quelques secondes trop tard.

Un exécuteur s'effondra sur une passerelle, le torse perforé de part en part. Il tituba et alors qu'il tentait de se retenir sur la balustrade, un deuxième tir lui troua le dos. Il perdit l'équilibre et le vide l'aspira jusqu'à ce qu'il s'écrase sur le pont d'en dessous, cinq mètres plus bas, dans un concerto d'organes et de chair éclatés.

Le temps ralentit jusqu'à s'arrêter autour de Garus. Seuls restaient sa respiration saccadée et le sang qui frappait contre ses tempes dans

une liturgie entêtante et primitive.

Il se retourna vers le tireur qu'il avait assommé et toutes sortes d'idées inavouables lui traversèrent l'esprit. Ils avaient tant sacrifié, plusieurs vies de souffrances et de douleur, des siècles à apprendre à vivre, à dormir et à mourir. Une existence au service des autres. Des sacrifices par centaines, des volontaires jetés sur un autel froid, des carcasses offertes en pâture aux vautours et au vent cruel. Des amis, des frères et des sœurs. Des fantômes qui s'accumulaient à ses côtés au fil des siècles et qui finissaient par entraver le moindre de ses mouvements.

La mélodie haineuse gagna en intensité comme accélérait sa respiration. Non, ce sacrifice-là n'était pas mérité. Pas ici.

Il jeta son bouclier sur le côté en s'approchant de son adversaire assommé d'un pas lourd. Il s'immobilisa devant lui, les yeux injectés de sang, les poings serrés au creux de ses paumes dans des stigmates sanglants.

Au diable la promesse qu'il n'avait jamais faite ! Au diable ce code absurde, au diable cet empire, cette cité et ses habitants ! Il n'avait jamais voulu de cette caravane, de cet éclat politicien pour marquer les esprits. Il avait mis en garde tout le monde sur les risques, mais personne ne l'écoutait, obnubilés qu'ils étaient par l'immortalité !

Il attrapa l'homme par le col et le leva d'une seule main. Pourquoi mériterait-il seulement une contusion, lui qui avait tenté de mettre un terme à sa vie ? Savait-il ce qu'il avait enduré pour lui, et pour les siens ? Combien de temps auraient-ils survécu sans eux ?

Il sentait ses ongles mordre sa chair au creux de ses paumes comme s'ils cherchaient à le retenir. Pourquoi ? Pourquoi luttait-il contre lui-même ?

L'esprit embrumé d'un voile pourpre, il avança lentement vers le rebord en traînant celui qui allait devoir payer pour tout ça.

D'une manière ou d'une autre, pour les sabotages et les mensonges, pour la destruction du dernier symbole auquel il se raccrochait.

Il le souleva et, alors qu'il s'apprêtait à l'offrir en pâture au marbre bien trop blanc, il aperçut sur le pont un hoplès se précipiter. Il esquivait les projectiles maladroitement, protégé par son bouclier comme s'il s'agissait d'un enfant caché derrière les jupons de sa mère, et s'installa devant le corps de l'exécuteur mort. Les projectiles s'acharnèrent sur lui, mais il ne céda pas.

Il le reconnut tout de suite. Le lâche. Pourquoi bougeait-il maintenant, après avoir démontré la laideur de son âme et la petitesse de son être ?

Sa rage le suppliait d'offrir le corps inerte qu'il tenait au vide. La punition était juste et méritée !

À contrecœur, il le lâcha à côté, sur le toit de la tour, en fermant les yeux.

Le serment ne serait pas brisé aujourd'hui. Pas au cours du défilé qui marquait la naissance de leur ordre.

Il ramassa son bouclier et, alors qu'il s'apprêtait à descendre, il fut surpris par un hurlement de terreur. Il se retourna juste à temps pour voir un homme tomber de la plus haute tour et s'écraser sur un pont en contrebas au terme d'une chute interminable. La cité elle-même parut se taire pour écouter son chant macabre et ne reprit son souffle que lorsque sa dernière note prit fin dans un éclat pourpre.

En face, sur la terrasse de la tour la plus ancienne, un homme s'en allait. Il ne le vit que d'une vision éphémère avant qu'il ne disparaisse dans l'escalier, d'une démarche qu'il connaissait mieux que quiconque.

Adelrik.

# Chapitre 17

— Gald ! Il faut retrouver les nôtres ! lui cria Ysmène de sa voix brisée lorsqu'il descendit du rempart.

— Ysmène ! hurla-t-il en se précipitant vers elle. Où étais-tu ?

Alors qu'il allait lui donner une accolade, elle le repoussa gentiment avec un sourire gêné.

— Avec Nastroïa. On est parti dès le début de l'assaut vers le fort. Je ne trouve pas les autres !

— Bren ! Tu as vu Bren ? demanda-t-il avec la gorge serrée.

Elle fouillait les corps un à un en les retournant en grimaçant et les jambes flageolantes. Elle lui répondit non de la tête en se mordant les joues et lorsqu'elle sursauta, Gald craignit le pire et hésita avant de s'avancer. Le soupir de soulagement qu'il poussa devant le cadavre inconnu lui laissa un arrière-goût amer et honteux.

— Elibaniplès, expliqua Ysmène à voix basse. Elle m'avait consolée, un soir. Un soir… trouble, poursuivit-elle.

Il l'avait tellement imaginée forte, elle qui ne montrait jamais rien, que l'idée qu'elle ne fût pas différente d'eux ne lui avait pas traversé l'esprit. Il lui posa une main sur l'épaule mais elle le dégagea aussitôt en se relevant, les sourcils froncés.

Tout autour d'eux, recrues et hoplès fouillaient à la recherche de proches, au milieu des râles d'agonie et des pleurs. La garde lourienne descendait bruyamment les escaliers avec à sa tête son chef, Alagh Olseg, physiquement plus proche des trolls que des hommes. Ils n'étaient plus qu'une quinzaine, recouverts de sang, guère plus vêtus que de mailles éventrées.

Ils défilèrent comme de véritables spectres de la guerre, épuisés mais droits, pour rejoindre l'intendant perché sur ses terrasses suspendues.

— Gald ! Ysmène ! s'écria Nastroïa en sortant du baraquement à la porte fracassée en trombe. Vite, venez ! Dépêchez-vous !

Ils le suivirent à la hâte, poussés en avant par la peine qui déformait sa voix, au travers d'un hall dévasté et de couloirs empourprés. À l'étage, devant une fenêtre brisée, Alican était en pleurs, une arbalète posée à côté d'elle, affalée sur le corps ensanglanté de Varian.

Ysmène se jeta à ses côtés dans un hurlement interminable. Elle attrapa furieusement la besace d'Alican, arrachant la bride au passage, et fouilla à l'intérieur pour en sortir des bandages. Une à une, elle

pansa les nombreuses plaies, sans s'apercevoir que ses genoux pataugeaient dans le sang de leur camarade.

Alican recula, toujours assise, jusqu'à se plaquer contre un mur, les mains sur la bouche.

— J'ai… j'ai brisé la fenêtre, pour tirer sur ceux de la cour, fit-elle entre deux sanglots. Ils sont remontés ! Ils l'ont tué devant moi… Il m'a recouvert de son corps. J'étais coincée sous son cadavre ! Je sentais son sang couler sur moi !

Elle arracha avec un haut-le-cœur sa robe blanche comme si elle s'apercevait enfin de son état et la jeta en boule avec hargne. Elle resta nue, ses petits seins cachés par ses bras tremblants, la tête entre les genoux.

— Il m'a ordonné de faire la morte, continua-t-elle en pleurant. J'ai fermé les yeux et j'ai prié pour qu'ils partent ! Il est mort sur moi !

Gald baissa la tête et sortit de la pièce, le souffle court.

*Pourquoi avait-il choisi Lug, au lieu de ses amis ? Pourquoi ?*

— Putain, Gald, tu es là ! fit la voix de Bren dans un immense soulagement. Gald ?

Une douleur vive le saisit soudainement. Était-ce l'adrénaline qui quittait son corps ? Les côtes, sa jambe, son crâne, son cœur brûlaient d'une douleur intense. Le monde vacilla et ses jambes ne le portèrent plus.

Un rayon de soleil inattendu sortit Gald de sa rêverie. Il le chassa comme on balayait une mouche avant de se lever péniblement et de décaler sa chaise pour échapper à cette agression matinale gratuite.

La convalescence forcée commençait à le peser et l'ennui n'était pas un compagnon idéal lorsqu'on venait de se soustraire à la mort et au chaos.

Après un passage de deux jours à l'infirmerie, au milieu des cris des mourants et des plaintes des blessés, il avait été placé dans cette chambre de repos, au rez-de-chaussée de l'immense fort blanc, à l'opposé de son ancien baraquement. Ce court séjour avait été de loin l'expérience la plus inhumaine qu'il avait subie, juste après l'assaut des trolls, conscient cependant que personne n'aurait pu faire plus.

Les embaumeurs avaient été amputés du tiers de l'ordre pendant l'attaque, et l'aide précieuse qu'ils amenaient en temps normal aux apothicaires avait cruellement manqué. Il avait vu certains médecins servir pendant près de deux jours sans dormir, en se maintenant à flot par de brèves siestes de quelques minutes avant de retourner dans cet

asile broyeur. Le plus dur avait été les allées et venues incessantes des chariots des embaumeurs et de leur voile blanc, souvent en pleine nuit, pour emmener silencieusement ceux qui avaient abandonné le combat pour rejoindre l'autre rive.

Plus d'une fois, il s'était réveillé en sursaut, le cœur tambourinant et en sueur, pour se retrouver face à leurs gros yeux brodés et à leurs sourires ridés.

Le premier jour avait été le plus éprouvant. De nombreux cas avaient demandé des amputations, et, dans certaines extrémités dont personne ne parlerait plus, le dernier repos avait été secrètement accordé à des patients poussés à bout par la douleur et la fièvre.

Bren était passé le voir plus d'une fois pour lui tenir compagnie. Gald s'était longuement excusé de l'avoir abandonné, mais son ami l'avait interrompu en lui assurant qu'il lui en aurait voulu s'il n'avait pas profité de l'occasion pour sauver sa vie. Il s'était, selon lui, plus que rattrapé en secourant le Gestalt et en réunissant quelques recrues autour de lui pour partir défendre le mur.

Personne d'autre n'était passé lui rendre visite. Son état, après tout, n'était pas alarmant, quelques côtes meurtries, une cheville foulée et de gros hématomes qu'il fallait surveiller, mais rien qui n'attentait à sa vie.

Les nouvelles de ses camarades étaient si mauvaises qu'ils doutaient de vouloir les voir pour l'instant. Bren lui avait rapporté qu'Alican s'était transformée en fantôme, qu'elle refusait de s'alimenter depuis quelques jours et qu'ils l'entendaient murmurer dans son lit le soir. Pendant ce temps, les frères Léontius avaient redoublé leurs gardes nocturnes dans une paranoïa que personne ne comprenait, une nouvelle matraque posée à côté d'eux pendant leur surveillance. Ysmène, selon Bren, se montrait incroyablement forte, mais froide. Elle les avait tous menés pour aller voir le corps de Varian et avait tenu à rester avec lui jusqu'à ce que les embaumeurs le prennent en charge pour préparer son dernier geste, sans jamais faillir et rien laisser transparaître.

C'était pour elle qu'il s'inquiétait le plus. Lors de leur précédente discussion, il avait compris, un peu tard à son goût, qu'elle était simplement plus douée pour enfouir ce qui la dévorait, pour offrir à ses pairs une façade stable sur laquelle ils pouvaient s'appuyer.

Héléna était passée le voir deux fois pour prendre de ses nouvelles et le remercier. Ils n'avaient pas reparlé de ce soir-là, de leur danse si extatique, et même s'il s'était convaincu que ce moment n'avait été unique que pour lui, sa visite lui avait fait grand plaisir. Ils avaient longuement échangé sur les propos du Gestalt et de celui qu'elle appelait « l'autre au masque d'or ». Profondément touché par le désarroi dont elle faisait preuve face à sa condition de mortelle, il lui

avait avoué la vérité.

Il était lui aussi mortel.

En confiance dans cette petite chambre creusée à moitié dans la roche de la montagne, il s'était même confié à elle un peu plus loin. Il lui avait parlé de la trahison d'un être très proche, et que c'était là la raison pour laquelle il n'avait jamais pu avoir l'élixir. Que sa mère et lui avaient dû prendre la fuite pendant des années, aux confins de l'empire, finissant par se faire passer pour morts pour changer d'identité, une fausse identité qui l'empêchait de réclamer ce que tout citoyen était censé obtenir. Elle l'avait écouté avec attention, sa main dans la sienne.

Il s'était attendu à avoir des confidences sur le tourment qui l'avait exclue elle aussi de l'immortalité, mais le sujet était vraisemblablement trop gênant, ou peut-être trop brûlant. Elle était partie, pour ne plus revenir, depuis maintenant deux jours.

La chambre où il était, sur le papier, avait tout pour être désagréable. Un sol froid de pavés anciens recouverts de mousse par endroits, des murs de pierres blanches qui progressivement étaient remplacés par la pierre noire et brute, et une petite fenêtre qui lui donnait une vue dégagée sur une partie de la cour jusqu'aux baraquements en face. Cette ouverture au verre jauni était sa seule distraction, son unique lien avec le monde.

Le matin, elle lui permettait d'assister aux entraînements comme s'il les surveillait, et si la plupart des recrues n'y mettaient plus de cœur, certains au contraire s'acharnaient en vidant chargeur après chargeur frénétiquement, parfois jusqu'à ce que leurs épaules refusent enfin de soulever les armes à répétition.

L'évidence était terrifiante : la plupart des lignes de tir étaient dégarnies. Il ne restait plus beaucoup de décuries pleines et il voyait chaque jour les officiers batailler pour les reconstituer du mieux possible. La journée se déroula comme à l'accoutumée devant ses yeux en une pièce de théâtre finalement sans rebondissement. Il lui fallut attendre le soir, après qu'une logisticarius désagréable lui eut apporté un bol de gruau et un peu de vin chaud, pour qu'enfin quelque chose d'intéressant vienne pimenter sa journée.

Un bruit de couloir, juste devant sa porte. Des voix graves, le bruit métallique de lourdes mailles. Une parole, lancée sur un ton posé. La voix de l'intendant.

« Le général Galien a besoin de plus de temps, Alagh ! Hors de question de quitter ce fort ! Nous avons ordre de le tenir ! »

Puis une voix puissante et caverneuse. La voix qu'il avait entendue derrière le masque de celui qui menait les Lourriens.

« Des hommes meurent ici ! Par centaines !»

« Et pourtant, nous devrons résister ! Si Galien venait en renfort

maintenant, il serait écrasé, tout comme nous. Il faut des soldats, pas des recrues ! »

Les voix étaient devenues trop faibles par la suite, mais il avait saisi le principal. Un message bien glaçant quand il le repassa dans sa tête.

Ils n'étaient pas là pour gagner.

Tous ces morts et ces blessés n'avaient jamais été sacrifiés pour la victoire. Une diversion. Ils n'étaient là que pour acheter du temps. Une monnaie d'échange pour ceux qui refusaient d'en payer le prix.

Il regretta l'absence de ces camarades en cet instant. Dans l'ombre de la solitude qui se tenait fidèlement à ses côtés, il laissa même le doute prendre place, sans savoir qu'il était difficile de le chasser une fois qu'on l'invitait.

Gald regarda avec impatience l'aiguille de la montre mécanique qu'on lui avait accordée après de nombreuses demandes. Ses « actions » héroïques avaient été remarquées, selon son décurion, et l'intendant, en signe de reconnaissance, avait accepté sa requête.

Il ne comprenait toujours pas de quoi il était question, mais abandonner son camarade pour sauver sa propre vie valait, semblait-il, récompense.

Deux heures du matin.

Il leva les yeux vers la cour baignée dans l'obscurité comme un enfant curieux et impatient. La lune, après son Optimum, était partie en laissant derrière elle des nuits plus sombres et inquiétantes que les rares étoiles ne parvenaient pas à atténuer. Plus personne ne jouait aux cartes, aux dés ou ne se réunissait autour du feu rassurant. La cour était déserte, aux mains des quelques sentinelles qui se promenaient avec lassitude.

Comme attendu, quelqu'un émergea de leur caserne, par une petite porte qu'il n'avait jamais remarquée, au fond de l'allée formée entre les deux bâtiments. Une porte enterrée, au bout de quelques marches qui devaient mener dans les caves du baraquement.

La silhouette était familière. Il en avait douté le premier soir où il l'avait aperçu, et s'en était convaincu le deuxième. Elle sortait précisément à cette heure-là, équipée de sacs, et faisait le tour de la cour silencieusement, dans l'interstice précis des chemins de ronde de sentinelles épuisées.

Il avait failli prévenir la garde et il l'aurait fait, s'il n'avait pas eu la certitude qu'il s'agissait de Bren. Quelque chose dans sa démarche

et dans son attitude l'en convainquait malgré la distance et l'obscurité.

La silhouette se dirigea vers les grottes cachées, désormais ombre parmi les ombres, et tourna en rond. Cette scène absurde dura près d'une demi-heure, au bout de laquelle elle fit demi-tour pour rentrer par la même porte dans le baraquement. Comme chaque soir.

Il retourna dans son lit en boitant, et, avant de s'endormir, il fouilla son sac pour en sortir les poèmes remis par Lug. Il avait tenté plusieurs fois de se plonger dedans, mais la fatigue avait fini à chaque fois par l'emmener avec elle sans lui en laisser l'occasion.

Un papier épais, parfumé d'un encens puissant. Une écriture soignée, parfaite, d'une calligraphie étonnante et stylisée. Des lettres parfois sensiblement plus hautes que d'autres, des boucles tantôt très rondes, tantôt très fines et oblongues, des points répercutés sur toute une colonne comme un écho. Des lignes s'éloignaient l'une de l'autre ou se rapprochaient, mais sans jamais se toucher. Le fond était banal, mais d'un style irréprochable. Une superbe plume, mais vide.

Quelque chose devait être dissimulé là-dessous. Il ne pouvait pas se résoudre à penser qu'un immortel avait pu produire quelque chose de si parfaitement inintéressant.

Lorsqu'il laissait son regard glisser le long des lignes désorganisées, l'agencement global paraissait irréel, une illusion d'optique déformante qui cachait quelque chose dans sa vision périphérique. Les mots qu'ils lisaient étaient froids et dénués d'âmes, tandis que les contours, aux confins de son champ de vision, s'agitaient, gonflaient et se rétractaient comme sous le passage d'une loupe invisible. Les marges elles-mêmes ne dévoilaient leur complexité que quand il ne les fixait pas.

Il finit le recueil incapable d'en retirer une forme d'émotion. Sûrement attendait-il plus, et mieux, de la part d'un immortel qui avait eu des siècles pour affûter sa plume sur la pierre de la pratique. Était-il possible d'autant soigner la forme pour ne rien dire ?

Les conseils de Lug revenaient à lui, moqueurs et narquois.

*Pour lire mes écrits, le contexte est primordial pour deviner le propos. Le plus important se cache bien souvent entre les lignes.*

Entre les lignes… Que voulait-il dire ?

Perplexe, il rangea les écrits de son ami, l'embaumeur triste, convaincu qu'il devait rater quelque chose. Il se laissa aller au sommeil avec la sensation désagréable qu'il n'était peut-être pas au niveau pour saisir le cœur de l'œuvre.

La journée suivante commença par de lourdes explosions qui secouèrent les murs de sa chambre jusqu'au rempart lui-même. L'écho se répercuta longuement et des débris s'écrasèrent dans la cour et la plaine devant la muraille.

Il apprit lorsqu'on lui apporta son repas que les trolls avaient trouvé des accès dans les pics qu'ils avaient utilisés pour leur assaut nocturne. Les logisticarii étaient parvenus à bloquer ces passages grâce à l'usage de la poudre explosive, mais trois d'entre eux étaient morts à cause de son instabilité.

Il se rappela d'une discussion plus jeune avec son père. Des sénateurs voulaient pousser à l'utilisation de cette poudre nouvelle pour l'armement, mais, après des centaines de morts dans des tests vains, l'usage avait été abandonné et réservé à des travaux de mines ou de sapes grossiers.

Plus tard dans la matinée, Alican et des dizaines d'autres, escortés par les lourriens, furent conduits à la mine, dans les galeries qu'ils avaient commencées sous le rempart. Si l'intendant avait été magnanime en accordant un certain répit avec le carnage nocturne, la réalité à présent les rattrapait. L'absence de Nastroïa parmi les condamnés le frappa, mais beaucoup de choses avaient pu se passer en son absence.

Peu avant la mi-journée, les gardes emmenèrent un homme au milieu de la cour, les bras enchaînés, torse nu malgré le froid et le visage tuméfié. L'intendant prononça un long discours qu'il ne parvint pas à entendre, avant qu'un embaumeur n'appose sur le torse du malheureux le sceau de l'infamie à l'aide d'un fer chaud.

Les cris de douleur glaçants du soldat se faufilèrent jusqu'à lui, et une fois tout le monde dispersé, il resta en pleurs, seul au milieu de la cour. Gald frémit devant cette scène cruelle.

Il venait d'être condamné à la peine de mortalité. L'élixir lui serait retiré.

Les recrues forcées à creuser les galeries ressortirent seulement le soir de leurs galeries, sales et abattues, le pas traînant et las, le dos courbé et les mains meurtries. La terre et les roches extraites avaient été apportées en arrière, plus loin dans le défilé, sûrement pour ériger quelques barricades destinées à freiner les trolls si le premier fort tombait.

Pendant cette journée, il parvint enfin à faire quelques pas en posant les deux pieds au sol, ce qu'il accueillit comme une petite victoire. Bien qu'encore un peu endolorie, l'entorse commençait à se résorber grâce aux nombreux cataplasmes des apothicaires. Le repos forcé prendrait prochainement fin, sans qu'il sache s'il s'agissait d'une bonne nouvelle.

Lorsque l'apothicaire vint le voir pour vérifier ses blessures, Gald en profita pour assouvir sa curiosité et lui demanda quel avait pu être le crime de l'homme qui avait passé la journée à errer avec le regard vide suite à sa punition.

— Il a été condamné pour avoir tenté d'abandonner ce fort, lui

avait-il répondu.

*Bren, tu joues un jeu dangereux.*

Le cliquetis délicat de sa montre mécanique annonça l'heure attendue. Deux heures du matin.

Comme prévu, la silhouette apparut à l'autre bout de la cour, et longea discrètement le mur pour s'approcher de la falaise où elle disparut. Elle ressurgissait de temps à autre à la lueur des étoiles pour s'évanouir de nouveau dans les ombres dans une ronde étrange.

Bren.

Il le voyait hésiter de la sorte depuis maintenant plusieurs jours, soir après soir. S'il partait, il se ferait probablement attraper par les sentinelles qui rôdaient dans les montagnes et, au-delà de la punition qui l'attendait, Gald ne pouvait se résoudre à perdre la seule personne qui paraissait tenir à lui ici. Depuis l'attaque de Nastroïa sur une recrue désarmée, le soir de l'émeute destructrice, il doutait de tout le monde.

La silhouette hésita par trois tentatives avortées.

Il ne pouvait pas le laisser prendre des risques aussi inconsidérés. Au diable l'intendant et ses projets de le sacrifier pour gagner du temps, Bren ne méritait pas de finir au milieu de la cour, marqué au fer rouge !

Il se leva et enfila un manteau. L'ennui et l'insomnie lui avaient au moins permis d'apprendre, malgré lui, les itinéraires des patrouilles.

Sa porte n'était pas verrouillée et il put facilement sortir de sa prison morose. Il ne se dirigea pas vers la porte principale, mais plus loin dans la montagne, dans l'autre sens. Il était persuadé d'avoir vu, depuis sa fenêtre, l'apothicaire venir de la droite, depuis le pic après une de ses visites. Une porte devait nécessairement se cacher quelque part. Il tâtonna dans le noir un moment, hésitant et titubant sous la douleur de ses blessures.

Du bois sec. Il fouilla dans le noir à la recherche d'une poignée, affolé par des bruits qui venaient depuis le fond du couloir, dans la montagne elle-même. Il se précipita à l'extérieur, accueilli par une nuit étoilée sublime et un vent vivifiant. Il s'éloigna en boitant, le long des zones de tir où les trolls l'avaient poursuivi, pendant que, dans sa tête, tournait le souvenir douloureux de la recrue coupée en deux qu'il y avait trouvée.

Une bourrasque soudaine claqua violemment la porte derrière lui. Une patrouille approcha et il se recroquevilla pour se terrer dans l'ombre. La perspective de subir le sceau de l'infamie l'obsédait, mais il n'avait pas d'immortalité à perdre, au moins.

Les gardes désabusés finirent par repartir en grognant et il put

enfin rejoindre l’allée entre les baraquements avec la cheville en feu.

Il eut à peine le temps d’arriver que la silhouette hésitante se jeta dans les grottes dissimulées en sursautant.

*Bordel !*

Il s'était décidé, finalement.

# Chapitre 18

*24 juillet 1641, un mois avant le départ de la caravane.*

— Je suis désolé, madame, fit Gishur en baissant la tête.

Il l'était, sincèrement.

— Ferme-la, Infant. Le temps n'est pas aux lamentations, le reprit-elle sèchement en ajustant son épais manteau bleu canard sur ses épaules.

Elle l'écarta du bras sans daigner le toucher pour parcourir lentement les tables où reposaient des dizaines de corps. Si la plupart n'étaient guère plus que des squelettes incomplets, d'autres avaient eu plus de chances en se fondant dans la boue pour y être momifiés.

Il détestait cet endroit lugubre, cette ancienne cave à vin au plafond bas, tout au plus deux mètres, qui appartenait à la famille d'Aetius, à une trentaine de kilomètres de la capitale. L'odeur y était étrange, si entêtante que les encens et les onguents ne pouvaient l'effacer. Il avait toujours cette impression dérangeante que les morts ici avaient quelque chose à dire et qu'ils souffraient de ne pas y parvenir.

Lorsqu'enfin elle en eut assez de contempler tous ces corps, il l'emmena dans une pièce adjacente sans un mot. Il se poussa pour la laisser passer et détourna la tête pour lui offrir toute l'intimité nécessaire. Il se mettait aisément à sa place. Ce qu'elle allait devoir accepter serait probablement l'une des plus grosses cicatrices de sa vie.

Au gré du hasard, elle sortait des pièces d'équipement des caisses en bois empilées, des parchemins troués, de fanions rongés par les mites.

— Qu'est-il arrivé à tous ceux qui ont découvert ces fosses ? demanda-t-elle d'une voix étouffée.

Elle fit tourner entre ses doigts un petit poignard à la lame droite. Il n'était pas spécialiste, mais il avait entendu Aetius expliquer qu'il s'agissait là de la lame rituelle des exécuteurs, la première qui leur était remise lors de leur entrée dans l'ordre.

— Madame, je…

— La lettre de ton maître était claire. Il tenait à ce que je sache tout s'il disparaissait. Fais ton travail.

Elle planta la lame dans une caisse et passa à la suivante avec une grimace de dégoût figée.

— Ils sont morts, pour la plupart, madame. Exécutés… Aetius n'en dormait plus depuis des années. Il était obligé de se sédater pour trouver le sommeil… Tout comme mo… comme ceux qui le suivaient.

Elle lui jeta un regard sans aucune compassion.

— Je ne vais pas pleurer sur son sort, ni le tien. Il savait ce qu'il faisait. S'il a pu permettre ces atrocités au nom d'un simple secret historique, il méritait bien de perdre le sommeil. Et probablement bien plus. Combien ?

— Pardon, madame ?

— Combien de sites ? Combien de morts ? S'emporta-t-elle en jetant une lame rouillée contre un mur.

Il fixa ses pieds en jouant nerveusement avec ses mains. Il détestait repenser à tout ça. Il avait tant de fois demandé à son maître de ne pas l'emmener avec lui lorsqu'il sortait s'occuper de ces affaires. L'odeur de la fumée s'invita à ses narines et il crut entendre, au loin, les cris de ceux qui étaient réduits au silence dans l'incompréhension.

— Plus d'une douzaine de sites, au total. En tout cas, depuis que j'ai rejoint le sénateur.

Elle encaissa comme une femme de sa stature pouvait le faire, avec douceur, avec franchise, avec le cœur. Elle laissa échapper des larmes qui s'écrasèrent en soulevant la poussière de cette nécropole secrète et, alors qu'il s'approchait pour tenter de la réconforter, sans savoir comment s'y prendre, elle releva la tête, les mains agrippées férocement sur le rebord d'une caisse.

Elle sortit le tube en bronze qu'il lui avait remis et le lui jeta. Pris par surprise, il le manqua et le ramassa honteusement pour en extirper un petit parchemin enroulé.

— Ton maître avait fait toutes les démarches pour te nommer suppléant, infant. Tu vas occuper sa place au Sénat. Nous allons le retrouver et tirer tout ça au clair. Ensembles. Mais avant, tu vas me suivre. Nous allons nous retirer chez moi. J'ai besoin d'un verre, et toi, toi, tu vas me raconter tout ce que tu sais sur Aetius et sur mon mari.

***

— Derrière toi, Segovarus ! hurla Garus.

Son compagnon pivota sur lui-même, transformant une fin brutale en une simple blessure.

Garus se jeta devant lui pour le couvrir de son bouclier, tandis que son camarade faisait claquer sa chaîne d'un geste sec. Le tireur embusqué n'eut pas le temps de réagir et la violence du coup lui brisa le poignet net en lui arrachant son arbalète des mains. Garus se précipita sur lui et le plaqua contre le mur de la tour. Bien plus solide et costaud qu'il ne l'avait imaginé, il fut cueilli par un direct dans la mâchoire suivi d'un coup violent dans le genou. Surpris par la riposte, il grogna et recula d'un pas, suffisant pour permettre à son adversaire de tirer un glaive et de lui sauter dessus.

Parade à droite, prévisible. Coup bien trop large. Il s'agenouilla et leva son bouclier pour parer un coup haut. Trop d'indices dans les épaules.

Avant que son adversaire ne pût agir, il lui balaya les jambes tout en se relevant et dégagea son arme d'un coup las.

Il sentit son dos craquer et il se retrouva écrasé au sol. La douleur irradia aussitôt de ses épaules jusqu'à ses hanches comme pleuvaient les coups. Tout autour de lui des coups, des bottes, des silhouettes vengeresses. Sans réfléchir, il attrapa un homme par la jambe, si fort qu'il s'effondra et s'éclata la tête sur le sol.

Le martèlement s'accéléra en réponse. Des coups de pied dans les côtes, des coups de poing, des chocs d'armes contondantes.

Quelque chose s'abattit sur son crâne et le sang se répandit dans ses cheveux longs et le long de sa nuque. Ses yeux papillonnèrent sur l'image de dizaines de jambes qui s'agitaient autour de lui.

*« À la fin de toute chose, il ne reste que la vision cauchemardesque de ce qui nous contemple tous et nous attend depuis notre naissance.*

*Ce vide insondable et profond qui de ses yeux tristes, s'excuse pour ce qu'il va nous infliger. Le monstre froid de l'oblitération qui nous condamne pleure en réalité à chaque fois qu'il accomplit sa tâche ingrate. »*

Il le voyait, face à lui, cet abîme que redoutait et craignait le philosophe Adinien l'Ancien. Tout devenait noir et au cœur de cette obscurité, une tache plus sombre encore. Un manque d'existence, bien plus noir que l'éclat du néant. Était-ce vraiment ça, la fin ?

Qu'allait-il laisser derrière lui ?

Comme le gouffre s'approchait, il se sentit plus apaisé. L'idée de disparaître à jamais était terrifiante, bien entendu. Mais le reste ne serait plus son problème. Plus de problèmes de *trahisons*, de *rancunes* ou *d'héritages*. Les exécuteurs avanceraient ou s'éteindraient sans lui, sans qu'il en subisse les conséquences. Plus qu'un repos, une chance de tout oublier et de se fondre dans le calme d'une non-existence. Il laisserait sûrement derrière lui une entaille dans ce monde, un écho faible qui résonnerait pour toujours dans les roches, les ruines et les étoiles.

Mais sa femme, Anastasia ? Qu'allait-il advenir d'elle à présent ?

Ils s'étaient juré de partir ensemble. Il lui avait fait la promesse d'être à ses côtés jusqu'à la fin. Il lui avait dit que cette caravane était une mauvaise idée, il l'avait senti au plus profond de lui.

*Anastasia ! Anastasia !* s'écria-t-il d'une voix sans son.

Une main disproportionnée et décharnée se posa sur son épaule et, avec elle, le poids de la peine, une douleur véritable, une peur envahissante. Cette main craignait plus que lui sa fin prochaine. Elle le retenait.

Il en émanait une douleur qu'il n'avait jamais éprouvée auparavant. En réalité, avait-il déjà souffert en comparaison ? Comment pouvait-on subir autant sans se laisser dévorer ?

Il sentit son cœur et tout son être se briser. Le poids cumulé de la peine, de la peur et de l'incompréhension répétées des milliers, des millions de fois.

Et dans ce tourbillon harassant qui lui fit plier le genou, un murmure se dégageait et le jugeait. Cette peine était pour lui. Une colère, des reproches. Qu'avait-il fait pour mériter ça ?

*« Pourquoi ce choix insensé ! L'immortalité te tenait dans ses bras ! Pourquoi avoir rejoint les rangs du dernier des fous ! »* cria une voix à son âme.

— Garus ! Allez, ressaisis-toi !

Il ouvrit avec peine les yeux, avec toujours la sensation pesante de cette main sur son épaule. Devant lui, Segovarus et Adelrik, agenouillés, le regardaient avec inquiétude. Son maître avait les yeux rougis, mais sa vision encore floue l'empêchait de déterminer si c'était de la peine ou de la haine.

Garus était assis et adossé contre le mur de la tour, transformé en un amas de douleurs et courbatures. Il se toucha le crâne. Au milieu du sang caillé aggloméré dans ses cheveux, il trouva un bandage précaire et gorgé de sang.

— Bordel, tu nous as fait peur, Garus, fit Segovarus en se levant. Tu perds tes réflexes.

Il fouilla d'un regard hésitant et vacillant autour de lui à la recherche de ses agresseurs. Tout était vide, sans aucune autre trace d'affrontement que quelques taches de sang.

— Tu peux te relever ? lui demanda Adelrik.

Son visage était d'une maîtrise et d'une froideur parfaites. Un masque d'efficacité peaufiné par les siècles et dont il connaissait chacune des failles. Ces secrets partiraient avec lui, dans quelques années, peut-être quelques décennies, lorsque la mort viendrait le récolter pour de bon. S'il avait la chance de tenir jusque-là. Son ami avait raison, ses réflexes faiblissaient, ses sens s'embrumaient et sa détermination s'émoussait. Le prix à payer pour l'abandon de l'élixir.

— Que s'est-il passé ? finit-il par demander quand le monde

retrouva sa stabilité.

— On t'a sauvé la mise, mon ami. Tu aurais pu y rester, répondit Adelrik.

— Où… Sont-ils ?

— En sécurité, affirma Segovarus en enroulant sa chaîne autour de ses poignets. Je n'ai pas eu le temps d'intervenir, ils m'ont attrapé de dos moi aussi. J'ai réussi à me dégager grâce à Adelrik, on est tout de suite venu t'aider. T'as perdu connaissance un moment. Je sais que ce n'est pas le meilleur moment, mais tu devrais vraiment considérer la possibilité de rester là. Cette expédition ne t'apportera rien.

— Hors de question, vous n'arriverez à rien sans moi pour tout gérer.

— On reparlera de tout ça, les coupa le maître de l'ordre.

Deux sifflements d'oiseaux qui paraissaient batailler l'un contre l'autre, et qu'ils attribuèrent sans mal à Edwyn et à sa sœur Siol, les informèrent de la mise hors de combat des dernières menaces.

— Combien ? demanda Garus en tendant une main.

Adelrik l'aida à se relever et soupira.

— Trois des nôtres et neuf hoplès, résuma-t-il en l'accompagnant vers la passerelle la plus proche. La garde sénatoriale arrive tout juste. Bien trop tard pour être utile. Tu t'en es pas si mal sorti, grand-père.

*Je connais ce masque par cœur. Que s'est-il passé ici ? Qu'avez-vous fait ?*

# Interchapitre 5

— Je suis prêt, Pontifex, annonça Doctrix avec assurance. La procession sera bientôt là pour m'emmener voir le Roi taciturne. Je vous promets d'en revenir. Je parviendrai à le convaincre, lui et ses chapitres, de nous laisser encore du temps. Nous irons jusqu'au bout.

Il l'observa avec une fierté renouvelée. Le risque était toujours réel, mais il ne pouvait pas mieux la préparer. S'ils échouaient maintenant, cela voudrait dire que leurs objectifs étaient inatteignables depuis le début. L'heure n'était pas à l'inquiétude, mais seulement au spectacle.

Des siècles de préparation allaient jouer leur scène sous ses yeux impuissants et il ne pouvait qu'espérer avoir été un Pontifex suffisant.

Comment s'appelait-il, déjà ? Au-delà du Pontifex ? Cette voix semblait si lointaine à présent. Un écho résiduel dont il ne percevait plus les mots.

— Je sais, Doctrix. Inutile de te souhaiter d'être prudente. Nous nous reverrons.

— Pensez à la mixture, Pontifex.

Il acquiesça sans vraiment comprendre de quoi elle parlait. Son regard se porta vers l'unique fenêtre de leur laboratoire. À l'extérieur, un ciel noir et sans étoile les recouvrait de son dôme protecteur. La cité de tours en ruines baignait dans une lumière orangée, qui émanait à la fois de partout et de nulle part.

Au sommet de l'une des tours, le marbre se fissura et se déforma lentement ; un gigantesque visage souriant s'y sculpta et s'étira en portant son attention sur les ruelles agitées. Ses yeux clos s'ouvrirent et d'immenses larmes coulèrent sur ses joues ; elles roulaient comme si de gros vers couraient en dessous et disparaissaient dans la tour pour réapparaître aussitôt aux coins de ses yeux figés.

Son attention se perdit dans des détails futiles de la cité et du monde au-delà. Des fissures, des pierres apparentes déplacées. Oh, un oiseau ? Que faisait-il ici ?

Un vent froid se leva et le transperça. La cité était tapissée de givre, à présent. Ah oui, l'hiver. Déjà ? Depuis combien de temps regardait-il ce paysage ?

Une procession se présenta aux portes de la ville. Il voyait du haut de sa tour les Laments qui traînaient d'immenses chariots pleins de provisions. Ces énormes créatures au corps cubique n'étaient que des colonnes de marbre recouvertes de sculptures florales qui avançaient péniblement leur corps rigide. Leurs quatre visages changeaient d'expression sans cesse, tantôt d'un sourire triste, tantôt d'un pleur heureux. Le retour du printemps ?

Il aurait juré qu'autrefois, cette fête ne ressemblait pas à ça. Il lui restait des éclats brisés, des images éphémères. Une procession, oui. Pour le printemps, même s'il ne se souvenait plus du sens réel de ce

mot. C'eut sûrement un autre sens que la seule arrivée de la procession. Quelque chose de plus… significatif.

Son regard se perdit de nouveau dans la contemplation de la cité blanche.

Elle n'était pas en ruine, autrefois. Mais en était-il sûr ? Il était persuadé d'avoir oublié quelque chose, quelque chose d'important.

Il haussa les épaules.

Un nouveau courant froid le saisit, tandis que la cité se recouvrait d'un voile de givre blanc. Il récitait dans un coin de son esprit d'anciens poèmes au sens fuyant et timide.

*« Par notre sacrifice, Ruinaï nous survit. »*

Doctrix ! se souvint-il. Oui, elle devait partir !

Il se tourna pour la regarder une dernière fois, mais la pièce était vide et le givre s'était invité pour lui tenir compagnie. Il y avait tant de poussière ici.

Derrière lui, le temps se désespérait d'être ainsi ignoré.

# Chapitre 19

Gald s'effondra sous la douleur lorsque le coup s'abattit sur son crâne.

— Oh putain, je l'ai tué ! Merde, merde ! cria une voix paniquée dans le noir.

— Ysmène ? demanda-t-il avec stupeur en se tenant la tête.

— Gald ? répondit-elle. Gald, c'est toi ?

Alors qu'il peinait à se relever, une torche s'alluma à grande peine, dévoilant le visage aussi étonné que le sien de Ysmène. Elle portait dans son dos un sac de jute usé, une torche crépitante et aveuglante dans une main et dans l'autre, une petite matraque. Ses cernes semblaient avoir gagné du terrain, et, avec la pâleur de sa peau et les morceaux de roches dans ses cheveux noirs, elle paraissait tout droit sortie de terre pour hanter les vivants.

Il avait suivi la silhouette fuyante sur une centaine de mètres dans ce dédale humide, pour la voir disparaître dans un petit trou d'à peine cinquante centimètres de haut, à plus de deux mètres de hauteur, au fond d'un cul-de-sac.

Ysmène se jeta sur lui et dégagea ses mains avec autorité pour regarder sa plaie. Après une inspection rapide, elle le rassura froidement et se releva.

— Ça va, trois fois rien. Tu peux partir, maintenant. Je prends déjà un risque énorme, tu n'as pas à être mêlé à ça, ordonna-t-elle de sa voix brisée.

— Tu vas où, au juste ? Bordel, j'étais persuadé que c'était… quelqu'un d'autre. J'aurais pu imaginer Alican, mais jamais toi.

— Pourquoi tu es toujours après elle ? Décidément, tu ne vois rien, c'est fou. Qu'est-ce que tu aperçois en elle que tu détestes tant en toi ? Elle… elle m'a empêchée de fuir. Plus d'une fois. La première fois…

— Le soir de l'émeute, c'est bien ça ? Ça m'étonnait d'elle… Elle s'est fait attraper comme ça ? Elle creuse là-bas dans le noir par ta faute, parce que tu voulais partir d'ici ? Qu'est-ce que vous avez tous ? Tu n'y penses pas, bon sang !

— Parce que je suis forte, n'est-ce pas ? Je n'ai pas demandé ce rôle, mais je n'ai pas eu le choix ! Vous êtes tous des cons dans cette décurie, c'est fou ! On crève les uns après les autres et vous pensez encore à faire les héros ? Et si ce message avait raison, Gald ? Ça ne te semble pas délirant que le plus grand héros de l'empire réapparaisse

comme ça, à la tête d'une armée de trolls ?

— Bien sûr que si ! Sûrement plus qu'à n'importe qui d'autre ! Et, après, que fait-on ? On laisse les trolls raser les cités parce que, finalement, le traître avait une bonne raison ?

— Fais comme tu veux, je pars d'ici. Personne n'a jamais compté sur notre victoire. Soyons honnêtes ! On n'arrêtera pas ces monstres !

La discussion de l'intendant et d'Alagh, le chef des Lourriens, résonna dans sa tête.

— Pourquoi cette tête, Gald ? Qu'est-ce que tu sais ?

— Le général Galien entraîne une armée, au sein de l'Empire. J'ai entendu l'intendant en parler.

— Des renforts ? fit-elle avec espoir en écarquillant les yeux. Pourquoi n'as-tu pas partagé cela avec les autres ?

Il ne répondit pas et tourna la tête.

— Et t'as gardé ça pour toi tout seul ?… Oh. Ils ne viennent pas, c'est ça ?

— On leur donne le temps nécessaire pour s'entraîner, avoua-t-il avec peine. On leur offre du temps.

— Alors une arme de plus sur ces murs ne changera rien ! cria-t-elle en prenant la fuite.

Il la poursuivit en boitant, le crâne toujours endolori, à peine guidé par la lumière de la torche d'Ysmène qui s'éloignait dans les boyaux sinueux.

Elle le distançait. Il ne pourrait jamais la rattraper avec sa cheville, et il se retrouverait seul dans l'obscurité, dans ce dédale inconnu, sans moyen de se repérer.

Un hurlement.

Il accéléra en se tenant à la paroi humide, blessé, dénué d'arme, avec la sensation de se jeter dans la gueule du loup. Il ramassa par dépit une pierre et continua sa route dans le tunnel, jusqu'à déboucher dans une caverne de quelques mètres de large où pendaient des centaines de minuscules stalactites d'apparence fragile.

Ysmène était plaquée contre un mur, les mains sur ses cuisses pour reprendre sa respiration.

Face à elle, le corps décomposé d'un homme, assis. L'armure ne faisait aucun doute : il s'agissait d'un exécuteur. L'odeur dans la pièce était étrange, loin de la puanteur attendue, mais plus comme celle qui régnait chez les embaumeurs.

Il s'approcha doucement, comme si le squelette risquait de bondir, pour examiner la lame fichée entre les écailles de son plastron.

Il la retira des os où elle s'était bloquée avec une grimace et la lança devant Ysmène.

— L'épée courte réglementaire des hoplès, lui fit-il. Cet exécuteur a vraisemblablement été abattu par un soldat de l'Empire.

— Qu'en déduis-tu ?

— On peut déduire beaucoup de choses, répondit-il en s'agenouillant.

De petits parchemins enroulés dans l'une des mains squelettiques attirèrent son attention, et toujours le dos tourné, il s'en saisit délicatement avant de les dissimuler à sa ceinture.

— J'étais venu pour te convaincre de rentrer, je m'aperçois que je manque d'arguments. Je ne suis personne pour te forcer à rester, Ysmène. La seule chose que je sais, c'est qu'ils ont besoin de toi. Tu aurais une torche pour moi ? Que je puisse retourner mourir sur le mur, et pas dans ces grottes. Que je sois un minimum utile.

Elle se redressa et passa devant lui pour revenir sur leurs pas.

— Tu es vraiment une enflure, jeta-t-elle en lui faisant signe de la suivre.

Il était sérieux. Il manquait cruellement d'arguments pour la convaincre. Pouvait-il la forcer à rentrer sans espoir de victoire ?

— Tu ne trouves pas ça bizarre que personne ne soit jamais tombé dessus ? lui demanda-t-elle sur le retour.

Était-ce le plus étonnant dans ce fort maudit ?

— Pourquoi as-tu autant hésité les soirs précédents ? finit-il par lui demander alors qu'ils arpentaient les boyaux étroits.

Elle ne lui répondit que d'un regard interloqué.

L'idée même de retourner jusqu'à sa prison de convalescence fut si difficile qu'il décida de braver l'interdit pour rentrer dans son dortoir, et ce malgré l'épreuve que lui imposa l'escalier.

Lorsqu'il franchit la porte, la sensation d'être de retour dans ce qui ressemblait le plus à un foyer lui arracha un sourire. Dorian Léontius montait la garde, assoupi sur sa chaise devant la porte, massue à la main, la bave aux bords des lèvres dans des ronflements inconstants.

À grande peine, la cheville en feu, il se traîna jusqu'à sa chambre et ferma sa porte sur la vision de Nastroïa, dans une des chambres de papier en face de lui, debout avec un regard noir et suspicieux.

Finalement, sa cellule de repos lui manquerait probablement.

Il alluma sa lampe à huile au minimum et étala devant lui les parchemins en tremblant. Il repensait aux messages retrouvés sur les murs, quelques jours plus tôt.

Le Sénat avait-il trahi les exécuteurs ? Peut-être qu'un autre que lui avait exhumé des lettres similaires, des preuves trop lourdes à porter qu'il aurait voulu partager pour alléger le poids du fardeau.

Il entendit Ysmène défaire son sac et se jeter sur son lit dans un long soupir. Il priait à présent qu'il ne lui arrive rien, ou il en serait directement responsable.

Il avait sauvé Alican en dépit de Kallan. Asdrubal avait été pris pour cible par sa faute, lorsqu'il avait tiré sur le troll en contrebas qui tentait de faire chuter une recrue de son grappin. Et, le plus difficile, il avait préféré secourir Lug au lieu de Varian, un choix qu'il ne parvenait pas à s'expliquer et à assumer.

L'élixir apparut soudain comme une idée peu réconfortante. Les immortels devaient forcément oublier pour supporter les affres de l'expérience. Il le souhaitait de tout cœur pour eux.

Il déroula un des parchemins au hasard sur son lit, préoccupé par chaque grincement et courant d'air. Le papier était étonnamment bien conservé et moins friable que ce qu'il craignait, mais le message, lui, était cryptique, dans un alphabet composé de traits, de vagues et de points regroupés en rectangles plus ou moins longs.

Il connaissait cet alphabet. Il avait échangé avec sa mère dans ce langage pendant des années quand son père était parti. Du proto-Ruinaï et, si l'utilisation était celle qu'il pensait, il fallait identifier dans les lettres la clé qui pourrait déchiffrer le reste. Elle pouvait être dissimulée n'importe où, avec le risque qu'elle ne soit dans aucune de ces lettres, ce qui les rendrait inutilisables. La plupart du temps, en toute logique, seul le destinataire la connaissait, pour s'assurer d'une totale confidentialité, mais là, c'était différent : la clé était reconnaissable sur chaque page. Celui qui avait écrit ces lettres tenait visiblement à ce qu'elles soient facilement déchiffrables.

Il les lut toutes, une à une, jusqu'à pouvoir les placer dans l'ordre chronologique. Il les parcourut une deuxième, puis une troisième fois, dévoré par l'étendue des conséquences de ce qu'il venait de découvrir. Il ne s'arrêta que lorsque le soleil commença à poindre son nez pour lui rappeler qu'il devait rejoindre le fort où il était censé être. Paniqué à l'idée qu'on le surprenne avec ces parchemins, il fouilla la chambre à la recherche d'une cachette et dénicha, sous son lit, une planche flottante. Il la souleva suffisamment pour enfouir ses trouvailles avant de la remettre à sa place tant bien que mal.

Alors qu'il boitait dans le couloir du dortoir pour rejoindre sa place sans éveiller de soupçon, Nastroïa apparut à la porte. Il semblait épuisé, les poings abîmés, le regard hagard.

— Gald ! Tu tombes bien. Il faut absolument que je te parle, l'interpella-t-il dans un murmure crié. C'est à propos de…

Il lui passa devant sans lui répondre et s'enfonça dans l'obscurité. Il avait dépassé le stade de la discussion depuis un moment.

Ysmène et Bren avaient peut-être eu raison, en fin de compte. Rester dans ce fort n'avait pas de sens. Rien de tout ça n'en avait.

De retour dans le fortin, dans sa chambre caverneuse, il fut bien incapable de s'endormir, encore sous le choc de ce qu'il venait de lire.

Après des heures à tourner vainement dans son lit, il finit par attraper les écrits de Lug. Face à la fenêtre, sous un ciel étoilé dégagé, il se replongea dans ces notes étranges à la lueur d'une bougie instable.

Où étaient-ils ? Ce texte n'était pas celui de Lug. Il fouilla nerveusement dans son sac et dans toute sa chambre. Quelque chose clochait. Ce n'était pas le même recueil. La forme était la même, stylisée et énigmatique, mais le texte avait changé. Certaines métaphores auparavant obscures se dévoilaient clairement. Des différences de formulations, des phrases déplacées pour prendre un tout autre sens. Tout était si *irréel*.

Était-ce la fatigue ou le choc des derniers jours ? Se pouvait-il que la mort de ses camarades l'ait affecté à ce point ?

Oui. Oui, c'était bien possible.

Il revoyait Kallan, à l'instant précis et indescriptible où il avait senti la vie le quitter. Le corps sans vie de Varian. Alican, nue à ses côtés, plongée dans un désarroi dont elle n'avait pas émergé. Et ces centaines d'inconnus agonisants, défigurés, pour la plupart les plus jeunes de leurs familles, sacrifiés sur l'autel de l'immortalité.

*Le contexte est important,* se souvint-il des paroles de l'embaumeur mystérieux. Quel autre contexte dans ce fort que la douleur ?

Les lignes du texte glissaient et lui échappaient. La fatigue commençait à l'assaillir, et dans sa vision brouillée, les métaphores filées s'agitaient sur les murs. Des contresens iniques s'invitaient dans les micro-fissures tandis que des paradoxes vengeurs tourbillonnaient dans les ombres glaçantes.

Il y avait autre chose dans ce texte ! Dissimulée sous la forme, cryptée dans ces boucles trop grandes, ces lettres plus petites, ces traits un peu trop gras.

Une image indiscernable dans le texte, savamment nichée dans ce qu'on ne disait pas. La description *presque* insaisissable d'un monde infiniment plat, noir sans jamais être plongé dans les ténèbres. Silencieux. Et dans ce silence, au loin, des monticules immenses, comme des sabliers vertigineux. Dans les répétitions syntaxiques, la douleur. La peine, la peine véritable.

Le silence ? Non. Dans les échos inexistants se détachait un chant. Il l'avait déjà entendu, pendant la cérémonie de la dernière danse. Le chant si douloureux d'une femme, une mélodie entêtante et fragile. Une berceuse qui enserrait son cœur comme pour l'écraser. Pour le forcer à saigner avec elle.

Comment pouvait-il l'entendre ?

Et dans ce texte surréaliste, un regard. Une présence.

Il se réveilla avec peine, les notes de Lug disséminées autour de lui. La cour était lumineuse, baignée d'un soleil franc et réconfortant.

Un frisson le gagna. Il serait probablement plus au chaud à l'extérieur qu'ici, dans cette caverne aménagée. On toqua à la porte, et à sa grande surprise, ce fut Bren qui entra.

— Comment te portes-tu ? lui demanda-t-il. Pour être honnête, je doutais de te trouver dans cette chambre. J'ai entendu Nastroïa dire aux Léontius que ta nuit avait été… agitée.

— C'est ce qu'il a dit ? Je suppose qu'on peut dire ça, oui. C'était… un peu *irréel*, en effet.

Gald se leva et ferma la porte après un rapide coup d'œil dans le couloir. Il ne se rendit compte qu'une fois de nouveau assis que sa cheville ne le lançait plus.

— Bren, méfie-toi de Nastroïa, lui fit-il dans un murmure. Je suis désolé, tout est en désordre dans ma tête, mais il se passe quelque chose ici. Je l'ai vu roder avec le vieux qui guette dans le fort. Je ne sais pas de quoi ils parlent, mais…

— Un homme a été retrouvé mort, ce matin, Gald, le coupa Bren, en passant une main dans ses cheveux blonds ébouriffés. Attaché et jeté de l'autre côté du rempart. J'ai vu les gardes remonter le corps à l'aide d'une de leurs grues. Il… il était tuméfié. Le visage méconnaissable…

Il se rassit sur le lit, abasourdi par la nouvelle et craignant de poser la question qui ne demandait qu'à prendre vie.

— C'est ?

Bren acquiesça.

— Oui, le type qu'ils avaient malmené l'autre soir, poursuivit-il les mains croisées en s'asseyant à son tour. Celui que t'avais sauvé. Va savoir qui seront les prochains…

Il avait la voix tremblante et les yeux encore humides.

— Tout part en lambeaux ici, continua-t-il. Tu devrais voir le réfectoire… Plus personne ne se parle. Ils sont tous méfiants. Tout le monde accuse secrètement les autres d'être des lâches. Personne ne veut ouvrir les yeux.

— J'ai surpris une discussion entre l'intendant et Alagh, l'interrompit Gald. Le colosse qui dirige les Lourriens. Ils attendent des renforts. Le général Galien rassemble une armée. Mais il… prend le temps de former ses troupes.

— J'en ai entendu parler, confia Bren. Avant même mon arrivée au fort. Des rumeurs, des bruits qui couraient. Je pensais qu'ils viendraient en renfort à temps. On est sur un véritable cimetière…

— Les embaumeurs sont dans leur élément ici, jeta Gald plus pour lui-même.

Il voulait lui avouer pour les parchemins, mais comment faire ? Et

pouvait-il lui faire confiance ? Ce qu'il allait lui annoncer pouvait menacer leur vie à tous deux. Bren avait raison depuis le début. Rien ne les attendait ici à part la mort.

— Je dois te laisser, Gald, dit Bren en se levant. C'est pas le moment de paraître suspect, on m'attend à l'entraînement. Et ne t'en fais pas pour Nastroïa. Je ne lui ai jamais fait confiance. Prends soin de toi, je repasserai ce soir.

Gald le salua de la tête et le regarda franchir la porte avec impuissance, les poings serrés sous le jugement du regret qui secouait désespérément la tête.

Il ne pouvait pas s'empêcher de penser que les jours précédents, c'était lui qui rôdait dans la cour, prêt à partir. Et il aurait dû être avec lui.

À midi, l'apothicaire chargé de lui s'étonna de la vitesse de guérison de sa cheville et de ses côtes. Gald ne se rappela qu'à ce moment qu'il avait été blessé sur le flanc. Il s'était focalisé sur sa jambe sans même prêter attention à la douleur qui avait disparu de son torse dans le silence, sans pouvoir même se souvenir de quand elle avait commencé à le lâcher.

La libération, enfin. Il pouvait sortir de cette cellule froide et reprendre l'exercice dès le lendemain avec sa décurie.

Il resta encore un peu, le temps que ses compagnons quittent la cour pour rejoindre le réfectoire, et il se faufila jusqu'à sa chambre dans le baraquement qui patientait en face.

Il ne croisa heureusement personne de sa connaissance jusqu'à ce qu'il atteigne leur dortoir vide. Des bruits dans le couloir lui arrachèrent alors un juron et il se précipita à pas feutrés vers sa chambre avant d'être pris d'un doute. Il se glissa dans celle d'à côté et s'assit sur le lit, la main sur la bouche sans un mouvement.

L'attente fut de courte durée et plusieurs personnes entrèrent.

— On fait ça vite, je m'occupe de la chambre de Gald, vous faites l'autre. Il ne va pas tarder à sortir de convalescence. Je l'ai vu hier dans la nuit, il est revenu pour une raison.

*Nastroïa*. Bien entendu…

On fouillait sa chambre, méticuleusement et en silence, juste à côté de lui. Il resta figé, rongé par la déception et une rage lancinante qui tentaient de le faire bouger.

Il demeura là même après que les pas se soient éloignés. Il était si persuadé que quelqu'un l'attendait qu'il en entendait des respirations

fantomatiques tout autour de lui et des bruits de pas feutrés sur le parquet grignoté par le temps.

Lorsqu'il accepta le risque de sortir, le couloir était désert. Comme il le craignait, sous son lit, la planche n'était plus à sa place et les parchemins manquaient.

Il fouilla son coffre en tremblant et enfourna dans un sac ses affaires avant de s'échapper de là, convaincu que sa place n'était plus ici. Il devait rejoindre son père, coûte que coûte.

— Je… Je te fais confiance, mais ça paraît tellement…, lui fit Bren en s'asseyant sur un des immenses tonneaux entreposés dans les caves humides sous le baraquement.

— Gros ? Oui, je sais. Je n'ai même plus les preuves, tu dois me croire sur parole. Je suis conscient de ce que je te demande.

— Tu es sûr que c'était Nastroïa ?

— Parfaitement certain, Bren. Je n'ai aucune idée de qui était avec lui. Ils étaient au moins trois.

Son camarade se leva et fit les cent pas devant lui en se frottant le visage dans des soupirs de plus en plus bruyants.

— Tu dis que Ysmène était là quand tu as découvert ce corps, c'est bien ça ? C'est dangereux. Je n'aime pas ça. Je n'aime vraiment pas ça.

— Bren, tu dois me croire. Les parchemins étaient clairs. Des messages destinés à des soutiens des exécuteurs au sein de l'empire. Adelrik a été trahi par le Sénat ! Ils ont été trahis, Bren ! J'ai vu le corps. Il était percé d'une lame d'hoplès.

— Tu sais ce que je pense de ce siège, Gald. Je te l'ai déjà dit. Je suis prêt à te suivre.

— On ne peut pas abandonner Ysmène ici, elle sait trop de choses.

— Si tu envisages vraiment de partir, laisse-la en dehors de ça, Gald. Elle risque gros. Les montagnes sont surveillées étroitement ces derniers temps. Il va falloir attendre que les choses se tassent.

— Je ne suis pas convaincu que nous ayons le temps, lui assura Gald.

Il avait volontairement omis de lui parler du code secret utilisé par les exécuteurs dans leurs messages pour ne pas éveiller les soupçons, même s'il doutait de la pertinence de garder le secret sur ses origines. Son père n'était pas un traître. Il n'avait pas à payer de sa vie pour le racheter.

— Commençons par réunir de quoi manger, conseilla Bren. Il faut se préparer rapidement avant que ça ne dégénère ici. Pour être honnête, j'avais déjà rassemblé quelques affaires.

Avant que son camarade ne parte, Gald lui remit un onguent pour

ses engelures qu'il avait réussi à obtenir du médecin qui le soignait. Bren le remercia timidement, les mains cachées dans d'épaisses mitaines.

— Bren, pourquoi tu n'es pas parti plus tôt ?

— Hors de question de t'abandonner ici. L'empire t'a déjà trop pris, Gald.

Ils patientèrent jusqu'au soir, incertains de ce qui allait se passer. Bren finit par s'éclipser pour se rendre au réfectoire, histoire de réunir quelques provisions conservables, si les choses devaient mal tourner.

Lui, pour sa part, fouilla les caves, et les quelques trouvailles s'avérèrent bien plus intéressantes qu'escomptées : deux sacs de jute, quelques bouteilles d'eau-de-vie, un saucisson et surtout, un couteau qui devait probablement servir pour divers travaux.

Une fois assuré d'avoir convenablement camouflé tout ça, il sortit des caves par la porte qui donnait sur la petite allée entre les baraquements. Il cacha ses affaires dans la grotte, derrière l'entrée dissimulée et étroite qu'il avait empruntée avec Ysmène, mais chaque geste pesait sur sa conscience.

Aucun des hommes et des femmes présents ici ne méritait de servir de sacrifice pour acheter du temps. Pas même Nastroïa. Il resta assis contre la pierre, rongé par la décision qu'ils avaient prise. Son père n'était peut-être pas un traître, mais fallait-il qu'il laisse ces camarades mourir pour autant ?

Il n'osa pas se présenter au réfectoire, de peur de changer d'avis en croisant ses camarades. La manœuvre était lâche, oui, mais il refusait de succomber sans avoir eu l'occasion de confronter son père. Il ne partirait pas de ce monde sans savoir précisément ce qui l'avait poussé à revenir à la tête de ces monstres. Il retourna dans ses quartiers où il patienta longuement, dans l'attente du signal que Bren lui donnerait peut-être ce soir.

Au creux de son oreiller, il ferma les yeux et, pour la première fois depuis des semaines, le sommeil vint à lui aussitôt, sans se faire prier, sans caprices et sans bataille. Une pause salvatrice, des rêves calmes, des souvenirs doux enfouis jusque-là.

La mélodie mélancolique tournait toujours dans sa tête, cette voix douloureuse, si amère et si belle qu'il avait entendue lors de la fête de la dernière danse.

Il en avait oublié à quel point dormir pouvait être agréable.

Un hurlement l'arracha de son sommeil silencieux.

La nuit était noire et bien avancée lorsqu'il émergea. Une fois assis dans les bâillements et les courbatures, il se prit la tête entre les mains, le temps de souffler et de recomposer ses souvenirs. Le dortoir était calme, et si paisible. Avait-il rêvé ce cri ?

— Bren ! se souvint-il d'un coup en se levant et en manquant de perdre l'équilibre.

Il ramassa ses affaires, et d'une fine ouverture dans sa porte, examina le couloir. Personne. Pas même un des Léontius devant la porte étrangement ouverte. La chambre de Bren était vide, elle aussi.

Quelque chose n'allait pas.

Il vérifia la présence du poignard volé dans les caves à sa ceinture et se précipita en abandonnant l'idée d'être discret sur ces maudites planches.

Il parcourut le hall en un sprint féroce, renversant tables et chaises dans l'obscurité sans même s'arrêter et se jeta dans l'ouverture de la double porte encore brisée suite à l'assaut des trolls.

Le bruit d'un coup lui donna l'alerte. Le son écœurant d'un poing sur des os. Il déboula dans la ruelle entre les baraquements, les sens en alerte et les poings déjà serrés.

Bren était au sol, sonné, et au-dessus de lui, Dorian Léontius, les cheveux mi-longs devant le visage, la bave aux lèvres sous la rage. Un deuxième coup s'écrasa sur le nez de Bren dans une gerbe de sang.

— Gald ! Tu es là ! Vite, aide-moi à le maîtriser ! commença Dorian.

Gald se jeta sur lui en criant.

Il le percuta de plein fouet au niveau des jambes et l'envoya rouler en arrière. Il s'agenouilla devant son ami et l'appela plusieurs fois en le secouant. Son nez était brisé et ses yeux s'ouvraient et se fermaient compulsivement.

Un coup l'atteignit droit dans l'estomac.

Il se releva en titubant pour faire face à Dorian, qui se tenait le crâne avec une grimace de douleur.

— J'avais prévenu Nastroïa qu'on ne pouvait pas te faire confiance ! cracha Dorian en s'élançant.

L'instinct prit les devants, galvanisé par les souvenirs de séances d'entraînement inhumaines, et Gald lui faucha les jambes avec tant de violence que Dorian s'effondra comme s'il venait d'être soufflé.

Il reporta son attention sur Bren qui, à présent, s'étouffait avec son propre sang dans une toux rauque et écœurante.

Il paya cher ce manque d'attention.

Dorian le plaqua au sol et un premier coup l'atteignit à la mâchoire en emportant un morceau de dent.

En réponse et comme montait le goût du fer dans sa bouche

meurtrie, il frappa.

Un coup unique, dans la trachée.

Dorian se releva les mains sur sa gorge, les yeux écarquillés et la bouche pleine de bave. Gald se dépêcha de remettre Bren sur pied et il le traîna vers les grottes en crachant le sang qui tapissait sa bouche. Ils devaient fuir d'ici, rejoindre les montagnes, quitte à reposer pour toujours au creux de ses bras glacials.

— Arrête-toi, ordonna Dorian en toussant.

Il n'eut pas besoin d'en dire plus, le cliquetis d'une arbalète s'en chargea. Gald s'immobilisa en attrapant discrètement à sa ceinture son poignard. Tout ceci n'était que folie. Ils avaient failli mourir, tous ensemble, sur ce mur. Comment en étaient-ils arrivés là ? Où était la décurie qui se rassemblait autour du feu ?

— Dorian, laisse-nous partir. Tout ceci ne te regarde pas, lui dit-il avec la gorge serrée. Beaucoup trop d'hommes sont morts ici.

— Vous laissez partir ? Pour vous laisser détruire ce qu'il reste du fort ? C'est de la folie, Gald ! Le vieux avait raison à ton sujet !

— Le vieux ?

Bren bougea.

Un carreau s'échappa de l'arme de Dorian et se ficha dans l'épaule de son camarade dans la surprise et les hurlements. Le poignard, en réponse, perça la nuit dans une ronde mortelle et Dorian recula devant le spectacle macabre de la lame qui dépassait de son torse.

*Pourquoi, Dorian ? Pourquoi ?*

Un pas, lourd.

Un deuxième, instable.

Il s'effondra.

— Désolé, Bren, fit Gald en enserrant le carreau.

Il l'arracha sous le regard terrifié de son compagnon et il dut le traîner de force dans la caverne sous ses cris persistants et ses insultes.

Des pas approchaient en courant dans la ruelle, et il reconnut la voix sonnée de Silas qui implorait son frère de tenir bon.

— Ne les laissez pas partir ! ordonna alors une voix rauque.

Ils n'avaient plus le choix, ils devaient fuir dans les ténèbres de cette grotte, dans le noir total. Il gifla Bren pour le forcer à reprendre conscience et ils s'engouffrèrent dans les méandres des galeries. Il aida son camarade blessé à escalader la paroi pour se glisser dans le trou et il le suivit en sautant. Calé contre la roche, à bout de souffle, il posa sa main sur la bouche de son ami qui ne demandait qu'à hurler.

— Ils sont forcément quelque part ! s'énerva une voix grave juste de l'autre côté. Fouillez partout ! Il ne faut pas les laisser partir, c'est bien trop risqué !

Les pas s'éloignèrent à leur plus grand soulagement et Bren

inonda leur cavité d'un interminable juron. Ils ne pouvaient plus faire demi-tour. Ils traverseraient les cimes, ou ils y finiraient dans un tombeau glacial.

# Chapitre 20

*Quatre jours avant le départ de la caravane.*

Garus avançait douloureusement le long de l'avenue chaotique, parmi les carreaux brisés et le mobilier renversé, en compagnie d'Adelrik, de Lior et de Segovarus. Le bras toujours en écharpe, le dos endolori, il ne cessait de jeter des regards inquiets sur les passerelles sous lesquelles il passait, sur chaque tour et chacun des passants qui les dévisageait. Les centaines d'hoplès sénatoriaux qui occupaient à présent les avenues ne changeaient rien.

Quelque chose s'était brisé en lui.

Les hoplès de Marius avançaient tout autour d'eux en un mur impénétrable qui se voulait rassurant. Garus s'y sentait plutôt en prison. Enfermés pour être protégés d'une foule potentiellement hostile. Ou peut-être pour protéger cette foule ?

Marius avait refusé de les suivre, encore abasourdi par la perte de neuf de ses hommes, deux d'entre eux ayant fini par succomber à leurs blessures. Il tenait leur règle absurde de ne jamais sortir les armes contre un homme pour responsable de la mort de ses soldats et, plusieurs fois, Garus avait cru qu'il allait se jeter sur Adelrik.

Le maître de l'ordre était resté impassible et absent. Il avait présenté ses vœux les plus sincères et avait promis de financer généreusement leurs funérailles, ainsi qu'une dot mortuaire pour leurs familles sur ses fonds propres.

Marius les avait quittés là-dessus, sur un au revoir froid et impersonnel. Ils savaient tous qu'ils ne se reverraient pas jusqu'au départ de la caravane, prévu dans quelques jours, trop peu pour laisser le temps au temps de panser les plaies et d'atténuer les souvenirs les plus douloureux.

Il secoua lentement la tête en regardant la cité qu'il adorait tant autrefois. Le défilé des vengeurs, pour la première fois, n'avait pas été jusqu'au bout. Adelrik ne s'était pas présenté devant le sénat pour demander armes, armures et soutien comme il l'avait fait pendant des siècles.

Oubliés, les cris d'exaltation et les cadeaux offerts par les enfants et la bénédiction du Sénat devant le sublime parvis des Inconnus. Les autorités avaient préféré arrêter là, sur cette dernière image désastreuse. Une fresque inoubliable. Hoplès et exécuteurs blessés, défilant lamentablement sous le regard d'une foule partagée entre l'incompréhension et la haine. Et derrière eux, les morts emmenés sur des brancards de lin.

Oui, ce serait certainement le souvenir que tous garderaient du défilé rituel.

Il passa une grosse main dans sa barbe et resta muet devant le poil blanc qui s'en détacha. La préparation de cette foutue caravane lui avait sûrement volé des années d'espérance de vie, jetées en pâture au stress et à l'appréhension.

Des exécuteurs attaqués par des hommes, au cœur de l'empire. Des réserves de nourriture sabotées. Le fort incendié. À quel moment ses congénères avaient-ils décidé de les haïr ? Et depuis combien de temps ?

L'heure n'était cependant pas aux remords et à la vengeance. Le hasard avait voulu que le défilé se tienne le jour de la fête de la dernière danse, l'une des journées les plus importantes de l'empire. La Lune, comme seulement une fois tous les deux ans, serait à son Optimum, sa position la plus proche de la Terre, en un visage grimaçant qui défigurerait la nuit.

Les rues se vidaient déjà pour converger vers la cité nécropole de Torn, à près de vingt kilomètres de là. Des convois s'organisaient à l'extérieur, si longs qu'ils pouvaient en voir le bout depuis l'avenue principale, pour transporter l'intégralité de la cité et de ses dépendances sur de grands chariots tirés par des bœufs musculeux au cuir noir brillant.

Ils rejoignirent la porte historique sans qu'aucun d'entre eux n'aborde le sujet de la trahison dont ils avaient été la cible. Sur leur passage, la foule se séparait pour les éviter dans des murmures insaisissables.

Des parents éloignaient même les enfants.

Aux portes de la ville, près de huit cents chars imposants étaient prêts à partir, remplis d'individus portant un masque de porcelaine sans émotion. Les embaumeurs menaient les opérations dans le calme, scrutant ceux qu'ils croisaient de leur voile blanc aux yeux brodés, un sourire dérangeant, presque carnassier sur les lèvres. Certains se promenaient sur de hautes échasses, cachés par des masques d'oiseaux au long bec, agitant des encensoirs au bout de bâtons interminables.

Plusieurs maîtres de cérémonie étaient là, coiffés de leur masque d'or aux multiples mains en guise de crête solaire, chaque masque sculpté dans une émotion différente.

Le chariot qui fermait la colonne, juste à côté d'eux, était le moins rempli. Contrairement aux autres, les occupants y étaient figés, pour l'éternité. Garus reconnut le soldat qui s'était élancé à sa suite pour l'aider, ainsi que ses anciens camarades tués lors de l'émeute. Leur dernier geste était le même, imposé par l'ordre depuis toujours : les bras croisés sur le torse, lames vers le bas, tête baissée. Le deuil des innocents et de ceux qui ne peuvent plus se venger. Morts par des

armes d'hommes, en refusant jusqu'au bout de se servir des leurs.

Marius avait peut-être raison, en fin de compte. Il connaissait chacun des exécuteurs sur ce chariot. Il avait personnellement formé l'un d'entre eux pendant des années. Toutes ces expériences accumulées, ces douleurs endurées et ces connaissances acquises, balayées par la trahison des siens. Il avait sacrifié des années sans voir sa femme, ce qu'il avait de plus précieux dans ce monde, pour quoi finalement ? Et il continuait la même erreur. Sa femme mourante brûlait ses dernières années pendant qu'il retournait dans les steppes cauchemardesques. Il devrait être avec elle, comme il l'avait promis. À ses côtés, pour qu'ils regardent le sablier de leur temps s'écouler ensemble, main dans la main.

Son reflet grisonnant s'imposa à lui dans le bouclier de bronze poli du jeune hoplès mort, en face de lui et durant un instant, il aurait juré que son reflet le jugeait pour tous les choix incompréhensibles qu'il s'était infligés.

Il n'avait jamais imaginé que le plus dur dans la vieillesse serait de devoir trouver les mots pour se justifier de ses choix auprès de l'homme qu'il aurait aimé être.

La caravane macabre sillonna tout le comté de Rétha pour rejoindre Torn, la cité-nécropole. Lorsque le soleil céda totalement la place à la gigantesque face rieuse de la lune, des centaines de lanternes éclairèrent le convoi de leurs flammes bleutées. Les violons offrirent à la nuit leurs plaintes mélancoliques, accompagnés par la danse saccadée et lente des embaumeurs sur échasses.

Tout autour d'eux, partout, l'odeur entêtante de la rose des morts.

Les bœufs firent halte à plus d'un kilomètre de la cité nécropole, devant les pierres dressées qui n'étaient désormais que des roches hasardeuses déformées par la pluie et le vent. La route pavée vers la cité défunte était déjà éclairée, surveillée par les gardes du Gestalt en armure antique.

Au loin, la nécropole se présentait comme une gigantesque colline anormalement régulière, recouverte de poteaux coiffés d'un masque blanc aux yeux percés par l'éclat vacillant de petites bougies. Un frisson gagna Garus. Le même frisson, à chaque fois, depuis son enfance, devant cette vision terrifiante de milliers de visages fondus dans l'obscurité.

— C'est l'heure, fit Adelrik en sautant à terre, rapidement suivi par les siens.

Un raclement puissant approchait. Le son de roues imposantes qui labouraient le sol. Le tonnerre de dizaines de sabots furieux. Un clairon vigoureux qui s'invita dans leurs tripes avant leurs oreilles.

Garus fendit la foule qui s'écartait devant lui, sans qu'il sache si c'était par respect ou crainte, pour admirer l'arrivée si attendue du

Gestalt.

Plus qu'un char, il s'agissait d'une véritable forteresse de bois chatoyant, de bronze poli et de cuivre rose, de quarante mètres de long et de six mètres de haut, tirée péniblement par une quarantaine de bœufs. Les flancs de ce fort étaient ornés de trophées de bronze démesurés, avec en alternance des têtes de bœufs et de visages humains moulés pour représenter chacun des membres du Gestalt.

À son sommet, sur une grande terrasse, autour d'une longue table oblongue, quarante-deux femmes et hommes, immobiles, comme s'ils étaient pétrifiés. À leur vue, éclairée par la lumière argentée d'une lune aveuglante, la foule se laissa aller en implorations, suppliques et admirations.

Le fort du Gestalt les dépassa dans un grondement assourdissant et s'engagea sur l'allée pavée en direction de la cité nécropole, tandis que les maîtres de cérémonie se plaçaient en avant pour lui ouvrir la marche.

Lorsque le fort s'arrêta devant les portes de la cité, un escalier escamotable fut déplié et un embaumeur se dévoila.

La Voix.

Il portait une tunique noire aux motifs géométriques dorés, ceint d'un masque en or imposant, bien trop grand pour lui. Le silence s'imposa de lui-même tandis qu'il descendait une à une les marches, et même le vent se retira de la scène.

— On aurait été avec eux, autrefois, lâcha Garus. Devant.

Lior lui posa une main sur l'épaule et lui sourit tristement, tandis qu'Adelrik semblait hypnotisé par la Voix du Gestalt.

La foule se pressa dans l'allée pour rejoindre le Gestalt en une vague de masques de céramique blanche. Seuls les exécuteurs avançaient le visage découvert, comme les y autorisait la tradition, même si certains regards en coin derrière les couverts de porcelaine paraissaient remettre en cause ce droit.

— Place au dernier Fou ! fit la Voix du Gestalt.

Sa voix résonnait, de partout et de nulle part, saisissante, puissante mais calme.

Garus sentit sur ses épaules le poids de la culpabilité et de la honte comme remontaient des centaines de regrets, d'inachevés et d'occasions manquées. Il se força à lever la tête avec peine, en proie aux regrets de ses propres choix. La Voix sépara la foule de ses mains, sans cesser de le regarder. Il le fixait lui, derrière son masque imposant.

Un homme approcha en boitant, au milieu du vide laissé par les milliers de spectateurs, la tête cachée par un masque blanc et noir immense, suffisamment grand pour le recouvrir du bas-ventre jusqu'à cinquante centimètres au-dessus du crâne. Ce masque grotesque

représentait un homme demeuré, arborant un sourire énorme et déformé et des yeux pleins de larmes en feuilles de cuivre et d'or. Il remontait la haie d'honneur en claudiquant et en sautillant et s'arrêtait parfois pour danser de façon ridicule ou pour faire sursauter des enfants dans de faux assauts surprises.

Il se présenta devant la Voix, et se moqua ouvertement de lui. Gestes obscènes, rires forcés, grivoiseries, il usa de tout l'arsenal à disposition sous les acclamations de la foule masquée.

La Voix s'approcha de lui et lui tendit une fiole cristalline que le dernier Fou saisit et jeta par terre en mimant un rire exagéré.

— Contemple ton sort, odieux Fou ! S'écria la Voix. Entre, condamné moribond, entre dans la cité et explique à ceux qui sont partis ton choix ! Oseras-tu supporter leur regard ? Pourras-tu soutenir le jugement de ceux qui sont prisonniers de cette demeure éternelle ? Ne comprends-tu pas ce que tu refuses, la douleur que tu infliges à cette terre ? Tu dévoues ton âme à l'oubli et à l'abîme, quand nous t'offrions la liberté ! Puisses-tu à jamais rester comme le roi des Sots, celui qui se précipita de plein cœur dans les affres du vide et du néant ! Entre donc, dernier des fous !

Trois enfants défilèrent le long de la route pavée sous une pluie de pétales rouges qui forma bientôt une longue traînée sanglante. Celui de gauche allait visage découvert, celui du milieu avec un masque mortuaire et le troisième avec un masque d'or. Ils se placèrent derrière le dernier des fous, en rang, immobiles.

— Entre dans la demeure des morts et des oubliés, entre accompagné de celui que tu étais, de celui que tu seras et de celui que tu aurais pu être ! ordonna la Voix.

Au milieu de ce spectacle auquel il avait assisté des dizaines de fois, Garus surprit le regard de son maître. Il le regardait avec amertume et regret, les lèvres pincées.

Comment lui en vouloir ?

Pour la première fois en deux cents ans, la cérémonie avait une drôle de saveur. Un arrière-goût moqueur.

Le Fou et les trois enfants pénétrèrent les antiques portes de pierre cyclopéennes, avec à leur suite des milliers de masques blancs. Alors que Garus se joignait au flot, quelqu'un le bouscula et lui déposa quelque chose dans la main avant de partir sans un regard ni une excuse, caché par son visage de porcelaine, le dos voûté et la démarche peu assurée.

Il reconnut tout de suite la broche en forme de scarabée en bronze et or de Liana, la femme de son maître. Il la lui avait offerte personnellement le jour de son mariage secret avec Adelrik, auquel seuls lui, Lior, Lorien, Siol, Edwyn et Segovarus avaient assisté, soixante-dix ans plus tôt. Au dos, un petit mot était accroché, avec son

nom bien visible.

*« Mon très cher Garus, je t'ai fait livrer du vin, une cuvée toute spéciale venue des confins de l'empire… voire d'au-delà. J'espère que tu as apprécié ses arômes volcaniques. D'après ce que j'ai entendu, certains parmi les civils sont bien moins experts dans leur domaine qu'on pourrait s'y attendre, mais sont tout à fait aptes à manier les armes. Pour compenser, tu m'en excuseras, j'ai appuyé l'envoi de renforts discrets. N'en veux pas à Marius. C'est un homme de confiance. Méfie-toi de tous les autres.*

*Je t'en prie, préviens Lorien. Il sait quelque chose. N'en parle à personne. Prends soin de toi, ce monde change, et je ne suis pas sûre que ce soit pour le mieux.*

*Ta dévouée et secrète, Liana. »*

***

Adelrik sourit devant le passage d'une dizaine d'enfants masqués dans les rues de la cité nécropole. Ils déambulaient sans bruit, amusés et terrorisés par les milliers de morts figés dans leur dernier geste qu'on avait sortis de leur demeure pour ce jour de fête.

Les processions allaient et venaient au sein de la cité souterraine, nichée au cœur de l'improbable tumulus, pour déposer des fleurs, des vivres pétrifiés dans une cire transparente et gélatineuse ou des peintures.

Il était au sommet de la ville, si haut qu'une simple échelle aurait suffi à toucher le toit du tertre que soutenaient des centaines d'arcs croisés et d'ogives enchevêtrées.

La Voix du Gestalt progressait le long de l'avenue principale, seul, et semblait s'amuser de chaque groupe qu'il croisait. Il s'arrêtait pour regarder des enfants avancer, pour se recueillir avec les familles des défunts devant les portes des innombrables demeures ou pour pleurer avec ceux qui ne parvenaient pas à dépasser le poids du deuil.

Le maître des exécuteurs accorda un dernier regard humide au jeune homme figé devant la porte de la maison.

Il était si innocent. Si bien conservé qu'il pouvait l'imaginer parler.

Si jeune. À peine vingt ans.

Les mains tremblantes, il essuya la larme qui persistait à s'inviter au coin de son œil en détournant la tête.

— À l'année prochaine, lui dit-il d'une voix étranglée.

Il attendit patiemment que la Voix le rejoigne, ce qu'il ne manqua pas de faire avec une impatience qui se lisait dans ses pas.

La Voix le dépassa et se recueillit un instant devant le corps sans vie, debout dans l'encadrement de la porte, sans qu'Adelrik ne soit capable de le regarder faire. Au loin, l'acteur qui jouait le dernier Fou continuait ses provocations et ses pitreries, suivi par les trois enfants qui parfois l'arrêtaient pour le forcer à observer les morts, comme la coutume l'exigeait.

— Heureux que tu aies pu venir avant de partir, mon ami, fit la Voix en se plaçant à ses côtés.

— La caravane a subi quelques contretemps. Des mauvaises langues pourraient y voir un sabotage. Mais heureux de te voir aussi, Lug.

— Voilà bien longtemps que tu ne m'as plus appelé par ce prénom, Adelrik. Dois-je y déceler le signe de ton adieu prochain ?

L'exécuteur lui sourit et désigna le masque doré qu'il portait.

— Tu étais bien moins effrayant, autrefois, sans cette chose.

La Voix l'invita à le suivre et tous deux grimpèrent haut dans l'ancien temple réservé aux embaumeurs qui surplombait la ville morte, sur le parvis de marbre qui dominait la ville en une terrasse suspendue. Il congédia les prêtres occupés à préparer les onguents destinés à entretenir les morts et n'enleva son masque que lorsqu'ils furent seuls.

L'homme en dessous était jeune, vingt ans tout au plus, avec les traits parfaits, un visage fin et anguleux, des yeux à la couleur insaisissable et de longs cheveux blond-roux.

— Tu n'es pas obligé d'y aller, Adelrik, lui fit-il avec le cœur lourd. J'ai besoin de toi ici. Je ne peux tolérer la perte d'encore un être cher.

— Je ne suis pas mort. Ne m'enterre pas trop tôt.

Le dénommé Lug, la Voix du Gestalt, esquissa une grimace juste à cette évocation.

— Adelrik, il n'y a rien pour toi là-bas. Je le sens, je le vois. Le *Milénia* te ronge. Tu sais ce qui t'attend. Il n'y a toujours pas de traitement. Je te le redemande une dernière fois, mon ami. Au nom des siècles vaincus côte à côte. Reste ici. Si tu meurs dans les steppes, personne ne pourra t'apposer les runes.

L'exécuteur s'accouda sur la balustrade et prit le temps de déambuler en pensée dans cette immense cité. Malgré l'obscurité ambiante et les rues sinistres faiblement éclairées, il régnait dans ces lieux un calme et une sérénité qu'il ne retrouvait nulle part ailleurs. L'odeur de la rose des morts était partout, autant sublime qu'addictive, d'un certain côté angoissante pour ce qu'elle évoquait aux vivants.

— Le Gestalt, n'est-ce pas ? fit-il sans regarder son comparse. Je ne peux pas accepter, Lug. Je ne peux pas me résoudre à ce sort.

— Et pourtant, tu acceptes la fin ! s'emporta Lug en lui tournant le dos. Tu acceptes l'idée de finir dans l'oubli ! Comme les autres ! Nous t'offrons de régner, de guider ton peuple pour l'éternité, de *vivre* !

— Vivre ? Lug, vivre ? C'est ça que tu appelles vivre ? Rejoindre ce fort mobile macabre, à leur table de pierre ? Avec le corps en état de stase, une pensée éphémère toutes les deux ou trois heures ?

— Tu sais bien que c'est seulement le temps de mettre au point un nouvel élixir, Adelrik ! Nous trouverons une solution au Milénia, je te le promets ! Mais il faut du temps. Ne le laisse pas ronger tes souvenirs !

Adelrik secoua lentement la tête et lui posa une main sur l'épaule.

— Je suis désolé, Lug. Mais je n'ai pas fini de servir. Il me reste des choses à faire avant de céder au mal du millénaire.

— Encore une expédition. Combien de fois t'ai-je observé partir avec les tiens dans des sorties toujours plus dangereuses ?

— C'était notre idée à tous les deux. Nous avons fait ce qu'il faut, je n'aurai jamais de remords.

— Oui, et je pensais qu'avec le temps tu comprendrais le risque que tu cours. Et, ce que tu représentes pour… Les tiens. Tu… es mon dernier ami, exécuteur. Le seul qu'il me reste. Le seul qui ait survécu aux siècles. Je t'en prie, j'ai besoin de toi, encore. Je ne suis pas prêt à affronter de nouveau la solitude. Tu ne sais pas ce que c'est.

Adelrik sentit le remords monter et couler le long des joues de son ami. Comme à chaque fois qu'il restait avec lui, toutes sortes d'émotions contraires se déchaînaient en lui. Des visions troubles, des souvenirs douloureux. Cette angoisse, lancinante, sanglante, primaire. La peur de la mort, de la disparition finale. La dernière oblitération qui les attendait tous derrière le voile de leur immortalité.

— Je suis désolé, Lug. J'aurais aimé être de ceux prêts à accepter cette fin. J'aurais souhaité être un meilleur camarade. Nous avons beaucoup traversé ensemble, mais je ne pense pas que nous nous revoyions. Je n'ai jamais réfléchi au moyen de revenir. Je me dois d'être honnête envers toi.

Lorsqu'il se retourna pour observer son plus vieil ami une dernière fois, l'image le terrifia. Lug avait les yeux injectés de sang, la bouche déformée par la haine, les joues remplies de larmes.

— Tu ressembles à tous les autres, Adelrik l'Exécuteur. Lâche ! Tu choisis la mort par lâcheté. Tu te jettes dans l'abîme pour ne plus supporter des choix qui te rongent. Et tu consens à faire porter le poids de ce drame sur les vivants. Parce que finalement, la mort, c'est le problème de ceux qui y survivent, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ? cria-t-

il en lui attrapant le bras avec une force inhumaine.

— Je suis sincèrement désolé, Lug. Tu auras été mon seul ami véritable dans ce monde sans aucun sens.

Alors qu'il s'éloignait sans le regarder de peur de devoir affronter de nouveau ce visage brisé par la rancœur et la tristesse, il l'entendit hurler, l'implorer de changer d'avis.

Changer d'avis ?

Il n'y avait plus rien à changer. Juste à suivre la piste tracée par ses propres choix au fil des siècles. Il n'était plus que la victime consentante de son passé.

# Chapitre 21

Alagh Olseg, capitaine de la garde lourienne, lança un regard en coin à l'intendant, à travers son masque d'argent, alors que les trolls amenaient des captifs enchaînés devant leurs rangs compacts.

Perché sur la proue de roche soutenue par le colosse de marbre, il avait l'impression d'affronter l'océan ténébreux, comme jadis dans sa jeunesse, quand il voguait sur les mers déchaînées avec ses compagnons. Une époque si lointaine à présent.

— Ils vont les exécuter pour nous intimider, grinça l'intendant. Où diable ont-ils bien pu les récupérer ?

— Des fourrageurs, certainement. Ou bien des survivants de la caravane, répondit Alagh avec un accent tranché.

Il aimait tout particulièrement l'effet que son masque provoquait sur sa voix, une résonance macabre qui suscitait l'inconfort de l'intendant et de ses conseillers.

— Nous ne devons pas céder, maître, fit un des stratèges à leurs côtés, les yeux rivés sur sa longue-vue. Le signal serait mauvais pour la compagnie et…

Le vent souffla d'un coup en soulevant les manteaux et en coupant le conseiller net.

— Voyez ! Le vent lui-même vous suggère un silence réfléchi, lui lança Alagh en rigolant. Attendez de voir ce qu'ils veulent avant de graver vos plans dans la roche.

Les prisonniers avançaient avec peine, enchaînés par groupe de dix, les chevilles et les poignets entravés par de lourdes menottes, les pieds mordus par le froid et poncés par la terre. S'ils n'étaient vêtus que de haillons, aucun d'eux ne semblait mal nourri. Alagh aurait eu bien du mal à les différencier des freluquets qu'on leur avait envoyés pour protéger ce fort. Ils avaient même quelque chose de plus vivant, de plus combatif. Ces hommes et femmes avaient vraisemblablement traversé l'enfer aux côtés de ces monstres et voilà qu'on les amenait enfin jusqu'à la porte de leur monde, enchaînés et prisonniers, mais non brisés.

Ils étaient *vivants*.

Le chef de la horde donna ses armes à un de ses suivants et avança dans la plaine en tirant d'une seule main quatre files de prisonniers par de grosses chaînes. C'était un véritable colosse, un monstre de chair et de muscles qui ridiculisait même les siens par sa simple présence. Il s'arrêta à moins de deux cents mètres, juste derrière les lignes et les tranchées de boucliers mobiles dressés par les trolls quelques semaines plus tôt.

— Ils préparent le spectacle, fit un autre conseiller de l'intendant.

— Que savez-vous d'eux ? rugit alors Alagh.

Il sourit dans son masque en voyant l'homme sursauter et détourner le regard.

— Ils sont certes cruels à nos yeux, mais la fourberie ne fait pas partie de leur équipement, continua-t-il en dévisageant le troll si imposant.

— Bien entendu, ils ne sont pas du genre à attaquer en pleine nuit quand nous étions désarmés ! s'emporta l'un des stratèges. Votre considération pour ces créatures est indigne, Lourrien.

— Ils ont été punis pour leurs actes par leur tribu et l'exécuteur, *Ruinaï*. Maintenant cessez, c'est à votre maître que je parle. Je vous le ferai savoir si j'ai besoin de l'avis de ceux qui ne sont jamais descendus d'ici.

Le maître de la horde attrapa les chaînes en les enroulant autour de son poignet et tira les prisonniers pour les forcer à se mettre devant lui.

— Ils vont s'en servir de boucliers, s'écria un des porte-drapeaux de l'intendant. Maître, nous devons intervenir ! Clouons-le sur le sur-le-champ, il est à portée !

Alagh s'avança d'un pas volontairement lourd.

— Ce sont des pensées dignes d'un humain. Enfin, de certains humains, fit-il assez fort pour être entendu de tous. Ce ne sont pas des pensées de Tauralus.

Son accent rocailleux laissa un silence pesant derrière lui. Il se plaça au sommet du rocher, à sa pointe, juste au-dessus du vide. La vue était magnifique d'ici et le vertige n'enlevait rien à sa splendeur. Au contraire, le vent puissant décidé à le faire chuter vers la marée bleu nuit ajoutait une beauté dangereuse à ce tableau nocturne.

Il sentait sur lui des centaines de regards. Apeurés, inquiets, lâches, fuyants, mais certains, parmi cette foule déjà condamnée, cherchaient un pilier. Ils ne demandaient qu'à survivre. Il savait qu'il devait avoir l'air impressionnant, le bras appuyé sur son genou, son manteau au vent, recouvert de mailles, de fourrures et de lames d'acier. Eh bien, qu'ils profitent de cette image, si elle pouvait trouver de l'écho quelque part !

Le troll à côté du meneur se pencha pour tendre l'oreille à son chef et s'avança sereinement.

— Klenisars ! hurla-t-il d'une voix caverneuse. Voyez, ceux qui ont bravé nos terres revenir vers vous !

Il venait de s'exprimer en Ruinaï, avec un accent guttural et d'une voix rauque. Le choc fut immense sur le mur et Alagh écouta les murmures s'agglomérer et se répandre comme un incendie.

Il se souvint de la première fois où il avait entendu une de ces

créatures parler dans leur langue et du frisson qu'il avait ressenti.

— Klenisars, à la manière de vos illustres ancêtres, notre Ambact, notre meneur ici présent, demande un duel. Prouvez au monde que vous portez encore en vous ce sang si digne ! Par la parole de l'Ambact, si votre champion parvient à renvoyer dans l'éternel oubli le nôtre, nous vous remettrons les captifs !

Alagh entendit derrière lui l'intendant et les stratèges s'approcher pour le rejoindre. Parfait. Il fallait, pour l'image, que le chef de ce fort se montre à la tête du navire. Il devait affronter la tempête sur le pont, non dans les cales.

— Alagh, nous allons mettre un terme à cette farce, annonça l'intendant. Nous pouvons recouvrir toute la zone avec les balistes pour laisser le temps aux prisonniers de fuir et de nous revenir.

Alagh se redressa de toute sa hauteur et roula des épaules comme pour s'échauffer. Il dépassait l'intendant de bien deux têtes, et il lui vint l'idée qu'en cet endroit, il devait être ce qui se rapprochait le plus d'un troll.

— Non, vous ne ferez pas ça, intendant. Pas de cette façon. Vos hommes ici ont besoin de penser qu'ils ont de l'espoir. Ils ont besoin de croire. Vous ne pouvez pas continuer à les abreuver de trahison, de mensonges et de fourberies. Vous n'avez jamais rien compris aux symboles. Aedric ! hurla-t-il.

Son sous-capitaine le rejoignit d'un pas grave.

— Prépare mes armes. Je descendrai bientôt, lui ordonna-t-il.

— Alagh ! Il en est hors de question ! cracha l'intendant en l'attrapant pour l'empêcher de partir.

— L'Empire ne nous paie plus depuis maintenant six mois, intendant. Je ne suis pas un de vos soldats. Je suis ici de mon plein gré, en homme libre. Vous avez mené ce fort à sa perte depuis bien trop longtemps, Simus. J'avais un respect infini pour votre prédécesseur, et je ne suis resté que pour son souvenir, pour le souvenir des hommes qu'il représentait. L'Empire est mort et vous allez disparaître avec lui. Vos hommes ne méritent pas de vous suivre dans cette chute.

Il se dégagea en écrasant le poignet de l'intendant Simus et dévala le rocher pour rejoindre ses hommes. Son cœur commençait doucement à prendre la mesure du combat qui s'annonçait.

Il n'en sortirait pas vivant.

Aedric lui tendit sa longue hache à la tête fine et affûtée, deux boucliers de bois et de nombreux dards de lancer lestés de billes de plomb.

— Alagh, rien ne t'oblige à faire ça, lui fit-il en enlevant son masque figé dans un sourire malsain. Ta place est à nos côtés, sur ce rempart. Nous avons juré. *Tu* as juré de défendre ce lieu.

— Je sais que rien ne m'y enjoint, Aedric. Mais il faut que quelqu'un le fasse. Il leur faut un exemple.

— Tu ne remonteras pas cette fois, Alagh, lui fit son capitaine en l'aidant à attacher son bouclier. Il n'y aura pas de suite. C'est un suicide.

Alagh lui posa une main sur l'épaule et sourit.

— Je sais bien, mon très cher ami. Considère-moi comme parti dès à présent. Je te relève de toutes tes obligations. Tu es le seul maître à bord. Permets-moi de serrer mon bouclier, mon ami.

— Et aide-moi à porter mes derniers habits, continua son capitaine en reculant le cœur lourd.

Le reste de la garde lourienne s'avança et l'encercla. Ils enlevèrent tous leur masque à tour de rôle en se présentant une dernière fois.

« Mon frère, je n'ai que mon sang à t'offrir,

Ma sœur, je n'ai que mes larmes en souvenir

Je la vois, sur le blanc rivage qui m'attend

La mort, mes amis, pour moi il est temps.», récitèrent-ils tous en chœur.

— C'est un adieu, Alagh, lui adressa son capitaine dans une poignée de main où le regret s'invitait.

— Il est trop tard pour les regrets. La mort nous a laissé bien plus de temps que ce que nous méritions.

— Cinq cents ans, Alagh. Le monde ne sera pas le même sans toi.

— Le monde n'a jamais eu besoin de moi, Aedric. Pas plus qu'il n'a demandé les cicatrices que je lui ai infligées. Mais nous avons toujours su que je partirais le premier, n'est-ce pas ?

Alagh Olseg parcourut les visages de ses compagnons une dernière fois et les remercia d'un simple signe de tête. Il s'assura de la prise de son bouclier tout en gravant dans sa mémoire le visage de ceux qui lui avaient obéi pendant si longtemps. Manister, ce jeune orphelin à qui il avait offert une nouvelle vie, devenu le soldat le plus téméraire de sa compagnie. Arkan, déjà presque un vieillard quand il avait obtenu des Ruinaïs l'élixir, de loin celui qui avait le mieux résisté au passage du temps. Quatre-doigts, ce sinistre bouffon lubrique qui avait sacrifié une main pour le sauver.

— Pourquoi Alagh ? Cinq siècles à forger ton histoire. Comment cinq siècles à aimer et à souffrir, à bâtir et à détruire, peuvent-ils prendre fin comme ça ? Quel est le sens de tout ça ? déplora son capitaine, Aedric.

— C'est une question que tu devrais poser aux vivants, mon vieil ami. Va sur le pont, et annonce qu'un champion a été choisi. À jamais dans l'oubli, Aedric.

— À jamais dans l'oubli, Alagh, fit son capitaine en s'exécutant.

Alagh descendit les marches tout en remettant son masque et

arpenta le rempart d'un pas lourd, dans une sérénité feinte, le regard planté bien droit dans les yeux des recrues devant lesquelles il passait.

*Sentez le poids de ma fin.*

Il entendit la voix de son capitaine annoncer l'arrivée imminente d'un champion pour relever le défi, avant d'entamer une longue liste de ses exploits et de ses titres. Toute une vie, plusieurs en réalité, condensée et résumée en quelques phrases pompeuses. Les dernières traces de son existence. La liste était interminable et pourtant si incomplète. Il avait raté tant de choses.

Un des jeunes soldats soutint son regard avec un mélange d'incompréhension et de curiosité, une étincelle de défi timide au fond de ses yeux noirs. Et il aimait ce qu'il voyait. La vie.

Il s'arrêta devant et le toisa de toute sa hauteur.

Il le désigna du doigt, en silence.

— Toi. Tu viens avec moi. Tu seras le témoin de ce combat et le porteur de mes armes.

Le soldat recula vers ses camarades et ouvrit la bouche sans pouvoir parler.

— Il est temps, garçon, le destin nous appelle. J'ai donné rendez-vous à une très vieille amie et il serait très malvenu de la faire attendre. Il faut savoir reconnaître quand il est temps.

Le soldat avala sa salive et avança les yeux écarquillés, les épaules tombantes, les mains tremblantes. Ses genoux claquaient entre eux comme la sueur perlait sous son casque. Autour de lui, ses camarades détournaient les yeux lâchement en soupirant.

— Redresse-toi, soldat, lui ordonna-t-il d'une petite claque du dos de la main sur le torse. Pense à l'image que tu dois donner. Nous ne sommes que simples modèles pour le tableau grandiose qui se dessine pour les milliers de spectateurs ici. Montre-toi digne. Bienvenue parmi les symboles, garçon.

Le jeune homme hésita un moment, la tête dans le ciel étoilé, et raffermit son casque sur la tête. Il le suivit, les jambes toujours tremblantes, mais le menton dressé. Arrivés devant la lourde porte du fort d'Autan, ils défilèrent au milieu des centaines d'hoplès alignés pour lui offrir un dernier adieu.

— Je suis ravi de t'avoir connu et d'avoir combattu à tes côtés, lui lança leur capitaine en enlevant son casque à cimier.

— Ce fut un plaisir partagé, Marius. Je compte sur toi pour la suite. Tu devrais diriger ce fort. Tu as toujours eu l'étoffe d'un chef. Ne perds jamais ça. Tu… tu diras à Garus que je le salue, mon ami. C'était un honneur de vous avoir ici.

Il se figea devant la porte fermée et tendit à son porteur d'arme le bouclier attaché dans son dos.

— Si le premier cède, donne-moi celui-ci. N'interviens jamais. Reste à bonne portée. Observe et apprends. Joue ton rôle.

— Je… Seigneur… Mais… ils vont… Je vais… c'est de la folie, ils sont…

— Tu n'as rien à craindre. Ils ne sont pas vicieux et leur parole est solide. Quelle que soit l'issue, tu rentreras au fort. Je vais m'assurer que ceux qui attendent dehors puissent également te suivre. Quel est ton nom ?

Un grincement puissant résonna dans la haute alcôve de pierre, signe que la herse de bronze commençait à se lever.

— A… Aodan, mon seigneur.

— Aodan, bien. Ton destin ne t'appartient plus, à présent. Je suis désolé, sincèrement. Tu viens d'être enlevé. Je t'offre en pâture à l'Histoire. Accepte-le rapidement, tu économiseras des siècles de doute.

Les murs se mirent à trembler légèrement et de la poussière tomba en pluie fine sur eux.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ? demanda le jeune Aodan d'une voix faible.

— Tu n'as rien de spécial, garçon. Comme n'importe lequel d'entre nous. Tu n'es pas le héros d'une histoire qui gravite autour de toi. Le monde tournera sans moi et il continuera sans toi. Tu vas vivre, consumer la flamme de ta vie et disparaître dans les ténèbres de l'oubli. Entends mes dernières paroles, jeune homme. Respecte ta colère et chéris ta haine, elles sont légitimes. Écoute tes peurs. Sois avare en amour, toujours.

— Vous… Vous aussi, vous avez peur, seigneur ?

— Peur ? rigola-t-il de son accent rauque. Je suis terrifié, Aodan. Je marche vers ma fin. Imagines-tu ce que cela fait ? Tout ce que je laisse derrière moi ? Nous avons détruit des royaumes et vu naître des empires. J'ai vu des hommes devenir mes frères pour les enterrer et les abandonner aux ténèbres. J'ai souvent aimé et souffert autant que possible. Je regrette déjà tant de choses, Aodan. Je regrette tant de choses. J'aurais peut-être dû profiter de la pluie tant que je le pouvais, au lieu de m'en plaindre jour après jour.

— Pourquoi faites-vous cela alors ?

— Parce qu'il n'a jamais été question de moi. Tout ceci n'est qu'une pièce de théâtre dramatique. On attend pas d'un héros qu'il gagne. On attend de lui qu'il inspire. Je joue mon rôle, jusqu'à la fin. Alagh Olseg peut avoir peur, le capitaine des Lourriens n'en a pas le droit. Tu comprendras, jeune ami.

Un claquement sourd leur signala que la herse était enfin ouverte et la porte déjà commençait de leur dévoiler la scène sur laquelle se jouerait son dernier acte.

— La lune et les étoiles elles-mêmes se sont déplacées pour l'occasion, fit-il avec un sourire derrière son masque. Je n'ai maintenant qu'une dernière pensée : que le fracas de ma vie ait laissé dans l'éternité une douloureuse blessure, et que de cette blessure puissent naître des étoiles dansantes. Voyez, amis et ennemis que j'abandonne derrière moi, la flamme de ma vie s'éteint à présent. Je vous souhaite de brûler à votre tour d'une flamme violente et vivante, et que dans ce feu puisse persister le chaos de la vie.

— Jean le fou ? demanda Aodan avec surprise. Vous… vous êtes abolitionniste ?

Alagh enleva son masque, dévoilant un visage ridé, aux cernes marqués et à la barbe nouée grisonnante. Il remonta ensuite sa manche de mailles et lui montra du doigt une imposante cicatrice violacée, là où aurait dû être le tatouage de son dernier âge.

— Pourquoi avoir abandonné l'immortalité ? interrogea le jeune homme comme s'il faisait face à la folie même.

— Parce que rien de tout ça n'a de sens. Il n'y a pas de but à toutes ces souffrances et toutes ces expériences. Il n'y a aucun prix à gagner. Et c'est bien pour ça que tout est possible. Je ne me sacrifie pas, Aodan, je règle une dette. Je rends à la mort son dû et j'ai le privilège de choisir le lieu et l'heure.

Les deux immenses portes étaient à présent à moitié ouvertes et l'armée ennemie se dessinait très clairement devant eux, à moins de trois cents mètres. Deux grandes torches avaient été installées à mi-chemin comme pour délimiter l'arène ; un troll se tenait au milieu, une lance dans la main, son armure posée sur le sol à côté de lui.

— C'est à nous, fit Alagh en gonflant ses poumons. Ne ratons pas l'entrée sur scène. Tes camarades nous regardent, ce soir. Tâchons de leur apprendre quelque chose. Ne t'inquiète pas, faire semblant est souvent suffisant.

Il sentait son cœur s'emballer et ses pensées s'entrechoquer. Il avait risqué sa peau toute sa vie durant, mais toujours avec l'espoir d'en réchapper. L'idée de s'aventurer dans son dernier ballet avec la pleine conscience qu'il s'agirait de son ultime représentation était une toute autre chose. Son esprit lui hurlait de faire demi-tour, de cesser cette infâme trahison et de continuer la lutte sur le rempart, auprès des siens. À l'abri. Il aurait pu se laisser convaincre, autrefois. Il l'avait déjà fait.

Oh oui, il l'avait déjà fait. Lorsqu'il avait abandonné Gunnar, son fidèle bras droit, pendant le siège d'Ysélia, capturé par les assiégés, écorché vif et offert à la merci du vent salin. À l'époque, la peur de perdre l'immortalité guidait chacun de ses gestes, chacun de ses pas.

Mais pas aujourd'hui.

La porte s'ouvrit en grand et il jeta un dernier regard au jeune

homme.

Il laisserait un héritage, une graine que son sang aiderait à pousser. Il accorda à son nouveau porteur d'arme un sourire réconfortant avant de remettre son masque et de s'avancer avec toute l'assurance qu'il put remonter du fond de sa future carcasse.

Il dévala le chemin pavé sans pouvoir détacher son regard de l'armée en face d'eux, de loin la vision la plus terrifiante que sa longue vie lui avait imposée.

— Je ne veux pas mourir, lui confia Aodan en étranglant un sanglot.

Il sentait ses pas lourds à ses côtés et le mal qu'il se donnait pour continuer à progresser.

— Moi non plus, lui répondit-il. J'aime ce monde. J'ai aimé ma vie.

Il s'immobilisa à une centaine de mètres du troll et leva son arme comme un défi aux cieux. Il avança un pas après l'autre, en martelant à chaque fois son bouclier du plat de son arme. Sa dernière musique.

— Me voici, après tant de temps. Mais ne crois pas que je sois facile, maîtresse cruelle. Je compte bien te faire languir encore un peu, murmura-t-il.

Derrière lui, un coup, un seul, résonna dans les ténèbres pour l'accompagner. Un deuxième, puis un troisième. Bientôt, des dizaines de coups peinés fendirent l'air pour répondre aux longs cors monstrueux des trolls. Une voix puissante, mais tremblante perça alors l'obscurité.

*Nous sommes les fils perdus de Ruinaï,*
*Envoyés mourir sur la pierre glacée.*
*Nos pères sont partis, nos frères sont tombés*
*Et la horde avance, noire comme la nuit.*

Et comme un brasier dévorant, le chant envahit bientôt l'intégralité de la muraille.

*Chante, soldat, cache ta peur*
*Le feu s'éteint, mais pas ton cœur*
*Si demain la muraille s'effondre*
*Que nos voix résonnent dans l'ombre !*

*Le sang sur nos mains n'efface pas l'oubli*
*Les derniers cors sonnent, la mort nous sourit*
*Sous la cendre, la pluie, nos noms sont enfouis*
*Par notre sacrifice, Ruinaï nous survit*

*Maintenant et ici, je te fais don de ma vie*

*Ruinaï, par mon sang, je te remercie*
*Puisse mon corps être une nouvelle pierre*
*Car demain je serai à nouveau poussière*

*Chante, soldat, cache ta peur*
*Le feu s'éteint, mais pas ton cœur*
*Et quand demain la muraille tombera*
*Que ce chant soit tout ce qui nous restera !*

— Aodan, reste en arrière, à présent. N'interviens pas. Adieu, jeune homme. Je te souhaite une vie aussi chaotique que celle que j'ai eu la chance de mener.

Il parcourut les derniers mètres avec le cœur lourd. Son adversaire le toisait avec un sourire amusé, les bras croisés sur son torse noueux. Même s'il était lui-même géant parmi les hommes avec ses deux mètres, son adversaire était d'un tout autre gabarit.

Il était homme, ils étaient cauchemars.

*Voici donc ton messager qui se dresse devant moi.*

Il se plaça devant son adversaire et se retourna vers les remparts éclairés de milliers de torches. Le tableau était magnifique. Une fresque épique se dessinait et il devait veiller à lui apporter une conclusion grandiose.

D'un pas en avant, le troll tendit son énorme main. Alagh enleva son gant de maille pour faire de même. L'Ambact, le meneur de la horde, s'approcha et les regarda à tour de rôle de ses yeux perçants. Son souffle suffit à instiller le doute chez le meneur des Lourriens. Comment une telle créature pouvait-elle exister ? Il était aussi loin des trolls que lui ne l'était des hommes. Ses avant-bras seuls devaient pouvoir briser le bois comme la roche. Et ce regard, si calme et imposant. Et Adelrik parvenait à rester à côté de lui ? Comment ?

L'Ambact attrapa à sa ceinture une lame d'obsidienne et leur entailla profondément la paume de la main, l'un après l'autre.

— Je suis Connall, articula son adversaire.

— Alagh Olseg, se présenta-t-il.

— Par ton nom, je t'éviterai l'oubli, fit le troll d'une voix hachée.

— À jamais dans l'oubli, lui répondit-il au travers de son masque.

Tous deux frottèrent leur main ensanglantée sur le manche de l'arme de leur adversaire et se tournèrent le dos pour s'éloigner de quelques mètres.

C'était maintenant.

D'ici quelques secondes. Dès qu'il se retournerait, ce serait le début de sa fin. La fin de plusieurs siècles. Encore un pas, et le rideau se lèverait.

Un dernier pas.

Il était temps.

La dernière respiration avant le combat. Celle qui emportait la peur et les doutes loin de lui. Le monde s'effaça ; le fort, les prisonniers, ses compagnons. Il n'y avait plus que son adversaire et lui.

Le troll était en position, la lance tenue à deux mains, plié sur lui-même comme un chasseur prêt à fondre sur sa proie. Alagh s'élança le premier et déjà un premier javelot fila dans sa direction.

Un pas de côté lourd et le javelot s'enfonça dans le sol. Bouclier levé, pour parer le deuxième. Le pieu le traversa et s'arrêta juste devant son armure lamellaire en le forçant à reculer sous l'impact.

Il l'enleva d'un coup sec sur les attaches et le lança en direction du troll comme un disque antique en criant à Aodan de lui donner l'autre. Une roulade sur le côté, pour éviter de justesse un troisième pieu, et il se releva en ramassant le bouclier que lui avait jeté son porteur d'arme. Il inséra son poignet à l'intérieur et saisit sa longue hache à deux mains en courant vers son adversaire.

— *Par notre sacrifice, Ruinaï nous survit ! h*urla-t-il dans sa course folle.

Il ralentit au dernier moment et se glissa sur le côté en projetant un dard lesté de sa force surhumaine. La tête acérée pénétra bruyamment dans le biceps du monstre et, avant même qu'il ne pût réagir, il bondit et lui frappa le genou de toutes ses forces. La hache s'enfonça dans les chairs jusqu'à l'os, dans un choc qu'il ressentit dans tout son bras.

Il eut tout juste le temps de lever son bouclier pour parer le poing géant du monstre et il se retrouva cloué au sol, son bras endolori sous le bouclier fissuré. Dès qu'il fut sur pied, le troll lui sauta dessus d'un bond impressionnant, sa lance dressée comme s'il comptait le planter là définitivement.

*Bien.*

Il se prépara au choc, campé sur ses positions, le bouclier levé ; au dernier moment, il se jeta sur le côté et lança dans les entrailles de son adversaire un de ses dards lestés.

La lance du troll s'enfonça dans le sol et Alagh lui fendit l'aisselle d'un coup circulaire dirigé vers les étoiles, dans une gerbe de sang sombre. L'énorme poing en riposte écrasa les lames métalliques dans ses poumons en lui dérobant son souffle. Il tituba en arrière en arrachant son masque, chaque inspiration transformée en torture, un torrent de lave qui le calcinait de l'intérieur. La douleur faillit lui faire plier son genou et seule la vision du rempart lui permit de rester debout.

Le troll extirpa le dard profondément ancré dans ses boyaux et le lâcha sur le côté en grimaçant. Des chairs molles pendaient de son aisselle déchirée, comme si le bras lui-même menaçait de tomber.

La respiration d'Alagh s'accélérait et le monde commençait à devenir flou. Son adversaire tournait autour de lui calmement, et le sang déjà se raréfiait sous ses blessures.

Il devait finir, vite. Le temps n'était pas son allié contre ces créatures.

Son adversaire saisit sa lance à deux mains et frappa d'estoc par deux fois, et par deux fois, son bouclier se retrouva dangereusement percé.

Il était Alagh Olseg. Il devait tenir. Pour l'image.

Lors du troisième coup, il enfonça volontairement son écu contre la lance pour la bloquer. La pointe se ficha dans son bras, au travers des mailles froides, mais il était trop tard.

Il abattit de toutes ses forces sa hache à la jointure du coude de son adversaire. Comme quand il coupait les sapins avec son père, dans son enfance.

La neige. Le froid mordant. Le crépitement de la cheminée. Cette délicate odeur de fumée. La satisfaction d'avoir survécu un jour de plus.

Le coude céda et tandis que l'avant-bras s'échappait, Alagh roula derrière le monstre. La chute lui arracha un cri alors que quelque chose se déplaçait dans son poumon droit. Il saisit aussi vite que possible un nouveau dard et le projeta à l'arrière du genou déjà meurtri. La petite flèche trapue pénétra la chair pour se loger dans le cartilage dans un bruit écoeurant.

*1…*

Le troll se tourna, les yeux rouges, du sang épais s'écoulant de son bras amputé.

*2…*

Il ramassa sa lance avec son bras encore valide et s'approcha en grognant de ses canines énormes.

*3…*

Le dard de plomb se déploya comme les carreaux en ruinali, arrachant muscle et tendon dans une gerbe de sang épouvantable.

Alagh n'eut cependant pas le temps de profiter de son avantage.

Le terrible chasseur lui sauta dessus en le plaquant au sol et le ravagea de son unique bras. Une à une, les lamelles de son torse cédèrent et s'enfoncèrent toujours plus profondément en déplaçant ses côtes.

Pourquoi avait-il fait ce choix ? Pourquoi avoir choisi la mort en cet instant ? Il n'avait pas assez profité de la pluie. Il n'avait pas assez joui de la vie. Dans un sursaut de rage, il empoigna un dernier dard et le jeta sur son bourreau ; la flèche de plomb et de bronze pénétra l'œil de la bête et s'ouvrit aussitôt en emportant une partie de son visage. Il en profita pour reculer, dans un ultime effort douloureux, et se saisit

de sa hache.

Comme quand il coupait du bois. À l'époque où survivre suffisait.

La hache s'abattit sur l'énorme cou noueux du troll et arracha les muscles jusqu'à se fissurer sur un os.

— Aodan ! hurla-t-il dans un cri qui lui décrocha des larmes sous la torture de ses poumons.

Les spectateurs étaient tous là, prêts pour le dernier acte. L'Ambact se tenait non loin d'eux et observait la scène avec un détachement qui semblait cruel, les bras croisés dans l'attente de la résolution du combat. Un tel monstre…

Son porteur d'arme s'approcha le dos courbé, les yeux sur le point de bondir de leurs orbites.

— Aodan, prends cette hache. Elle te revient à présent.

— Pour… pourquoi ? Pourquoi moi ? Je… je ne suis pas comme vous ! Je suis terrifié ! Je ne suis pas un héros, je ne suis pas de votre trempe ! Jamais je ne pourrais venir à bout d'un de ces monstres !

— Et alors, je n'étais pas comme l'homme qui me l'a remise, Aodan ! Tu n'as pas à être comme moi ! Ta vie vient de prendre un tournant décisif, saisis cette chance ! Tu vas vivre, jeune homme. Tu vas dicter ta volonté au monde. Tu vas faire des erreurs, beaucoup. Tu regretteras et tu souffriras ! Mais tu vivras, bon sang ! Impose ta présence, balafre cette vie éphémère, fais en sorte que le monde se souvienne de toi ! Tu n'es plus Aodan, à présent. Regarde derrière toi, regarde-les ! Tu peux devenir un symbole à leurs yeux. Ils ont besoin de modèles ! Prends ce masque et incarne ce dont ils ont besoin. Joue ce rôle. Abandonne Aodan, dès maintenant. Et quand enfin le personnage cynique dont ils avaient besoin t'aura pris tout ce qu'il te restait de force et de volonté, tu pourras le laisser revenir. Tu pourras retrouver cet homme que tu avais caché. Et tu pleureras, Aodan. Tu pleureras, comme seul un héros peut le faire.

— Je ne veux pas être un héros, monseigneur ! Je n'ai jamais cherché ça !

— On ne le cherche jamais ! C'est une fatalité tragique qui s'impose à nous. Tu n'as pas à être un héros ! Je ne l'ai jamais été.

Il toussa à en faire jaillir ses poumons et sentit ses yeux rouler.

— Tu dois juste t'assurer que les autres le pensent, reprit-il. Tu es libre à présent, par ce masque, tu intègres la garde lourienne. Plus rien ne te force à rester. Le choix t'appartient. Lève-moi. Je dois mourir après lui. Offrons à ce fort l'image qu'il mérite. Qu'ils disent que ce soir, Alagh est tombé le dernier.

Son porteur d'arme l'attrapa sous les aisselles et, du mieux qu'il put, l'aida, lui le géant, à se remettre sur ses pieds. Son adversaire était affalé sur le sol et luttait pour se relever, incapable de porter son propre poids. Le sang s'écoulait de plus en plus lentement de son cou

et ses yeux se révulsaient compulsivement.

— Donne-moi sa lance, petit.

Aodan s'exécuta et s'approcha du troll pour saisir l'énorme lance au sol et la lui ramena en courant, le visage déformé par la peur.

Sitôt en main, Alagh la planta aussi fort que possible pour s'y appuyer à deux mains.

— Prends mon masque et ma hache. Exige qu'on libère les prisonniers, Aodan. C'est ton moment. C'est ta scène. La scène de ta naissance.

Le jeune homme attrapa le masque d'argent en tremblant et l'enfila en soulevant la longue hache.

— Quel genre d'homme dois-je être ? demanda-t-il d'une voix grave.

— Ne laisse personne répondre à cette question à ta place. Va, maintenant. Accorde le repos à cette créature. Elle le mérite.

Il le regarda s'éloigner avec un sourire amer.

Cinq cents ans. Des dizaines de vies condensées et tout allait prendre fin ici. Il pensait s'être préparé au dernier voyage, mais la silhouette squelettique blanche qui se dessinait devant lui comme le monde devenait de plus en plus flou le terrifiait.

Plus que la mort, l'oubli semblait être une cruelle punition.

Ses yeux se fermèrent définitivement lorsque la hache, *sa hache*, s'abattit en faisant rouler la tête de son adversaire.

*Aucun de nous deux ne sera plus là pour empêcher l'autre de sombrer dans l'oubli. Un adversaire de valeur, à n'en pas douter…*

— J'espère que Gald a pu s'en sortir, lança honteusement Ysmène.

Elle fermait les yeux pour s'accorder un peu de répit, pour chasser de son esprit la horde rassemblée face à eux pour les submerger une fois pour toutes.

— Ce n'est plus mon problème, répondit Nastroïa en serrant son arme contre lui. Il nous a trahis.

— Ce ne sera bientôt plus le problème de personne, termina Silas Léontius dans un soupir. Il ne restera probablement aucune dernière main dans quelques heures. L'immortalité n'était qu'un leurre… Je… J'aurais aimé vous connaître dans d'autres circonstances. Ailleurs. Si vous vous en sortez, dites à mon frère que… que c'était vraiment un con. Un con…

*Le meilleur des cons que j'ai connu, putain.*

# Interchapitre 6

Pontifex dévisageait la femme en face de lui. Qui était-elle ? Il la connaissait, il le savait. Elle lui était si familière.

— Nous avons trouvé la tombe où il repose, maître, fit-elle en souriant. Mais nous ne pouvons pas y entrer. Nous trouverons un moyen, je vous le jure. Pontifex ?

Elle sortit délicatement de sous son manteau une figurine de bois et d'osier qu'elle lui remit. Elle représentait grossièrement et de manière enfantine un homme avec les bras croisés sur le torse.

— Vous rappelez-vous, Pontifex ?

Il l'attrapa avec curiosité en la faisant tourner pour l'examiner.

— Oui, je me souviens. Je l'avais offerte à une amie, il y a longtemps…

La jeune femme baissa la tête en se pinçant les lèvres. Avait-il dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

— J'ai retrouvé les textes dont vous parliez, Pontifex. Les Infants ont parcouru le monde discrètement pour en fouiller chacune des ruines. Vous aviez raison. Le monde a été autre, avant Son règne ! Nous avons trouvé les statues de l'Ancien Monde ! *Celui qui regrette* a réellement été ! Ce sont les cruels Chapitres du Roi taciturne qui en ont fait disparaître les traces. Celui qui regrette a vraiment foulé ce monde, autrefois ! Et vous, vous étiez à ses côtés ! Vous avez marché avec lui, Veyron Hashtur !

De quoi parlait cette jeune femme ? Il ne comprenait rien. Et où étaient-ils ? De quel monde parlait-elle ? Qui était ce Veyron ?

Pontifex.

C'était son nom, oui. Pontifex. Mais qui était ce sinistre fantôme qui hurlait au fond de lui ?

# Chapitre 22

Gald se couvrit le visage de son épais manteau et patienta à l'abri, le temps que le vent des cimes décide d'enfin les laisser. Sitôt la bourrasque blanche passée, il leva son arbalète, et, agenouillé dans la neige froide, il aligna son tir avec sa future victime. Plus loin, derrière un haut sapin qui résistait par miracle aux assauts de la montagne, Bren attendait, un long couteau dans la main, prêt à bondir lorsqu'il le faudrait.

Sa proie s'avança dans la neige. Le pas de trop.

Il décocha un premier tir qui se perdit dans le vide, englouti par les bourrasques qui soulevaient la poudreuse, puis un deuxième qui transperça l'épaule.

Avant que le carreau ne se déploie, Bren émergea de son couvert le couteau levé. Leur proie prit la fuite, terrorisée, mais après seulement quelques mètres d'un sillon rouge, elle s'effondra dans un nuage blanc.

Il était trop tard pour elle. Bren s'agenouilla, un genou sur son cou pour l'empêcher de bouger et lui trancha la gorge sans sourciller.

Alors que la neige rougissait sous chacun de ses spasmes violents, Gald s'approcha en veillant à ne pas laisser trop de traces et souffla de soulagement.

— On dirait qu'on va manger autre chose que du pain, mon ami, fit-il en aidant Bren à se relever.

Un joli mouflon aux longs poils gisait devant eux, une bête qui devait faire à vu d'œil près de trente-cinq kilos. Il demanda à Bren son couteau et découpa avec soin deux gigots et quelques tranches de viande comme il avait appris à le faire lors de sa cavale avec sa mère.

— T'as peut-être bien été trappeur, dans une autre vie, finalement, lui jeta Bren en le voyant faire.

La carcasse termina enterrée sous la neige, à l'abri des curieux et parée pour affronter les années dans sa demeure de glace.

— En route, lui répondit Gald en affirmant sa capuche de fourrure sur sa tête.

Ils continuèrent leur chemin sous les attaques du vent si soudaines et violentes qu'ils ne pouvaient avancer qu'en se tenant l'un à l'autre, la tête baissée, jusqu'à rejoindre leur petit abri naturel, sous un immense rocher en déséquilibre permanent.

— Je prépare le feu, prévint Bren en posant ses affaires sur le sol gelé.

Gald s'assit autour des restes de leur feu précédent et déballa les morceaux de viande qu'ils allaient enfin pouvoir faire cuire. Bren ne mit que quelques instants et ils purent se réchauffer les mains devant une maigre flamme protégée des courants d'air. Très vite, quelques morceaux de viande découpée en gros cubes se mêlèrent à eux, posés sur des pierres chaudes, et l'odeur d'un bon repas commença à leur chatouiller les narines.

— Il va falloir qu'on trouve une solution, Bren. Cette montagne nous tuera avant qu'on soit retrouvés par les sentinelles. Si tenté qu'ils nous suivent encore. Ils doivent nous penser morts.

— Ce froid m'en donne parfois l'impression, murmura à demi-mot son compagnon. On devrait bientôt avoir atteint les pics Valiens, ils ne suivront plus au-delà.

— S'ils sont dangereux pour eux, ils le sont pour nous aussi, répondit Gald en tournant la viande avec le bout de son couteau. On pourrait redescendre par le flanc ouest, insista-t-il. J'ai vu un passage avec ma longue-vue. On gagnerait du temps et ça à l'air dégagé. Tu n'iras pas loin si on ne soigne pas ta blessure correctement. Il nous faut de l'aide.

— Trop périlleux, on en a déjà parlé. On avancerait à découvert. Attendons que cette foutue tempête nous laisse tranquilles, on pourra reprendre l'ascension.

— La tempête nous cache. Je ne suis pas convaincu que ce soit plus simple quand elle partira. On a vraiment fui au pire moment, souffla Gald en secouant la tête.

Il se rapprocha du feu pour capter le plus de chaleur possible, la tête entre les genoux, les manches enfoncées l'une dans l'autre pour éviter que sa précieuse chaleur ne le quitte. Cela faisait maintenant quatre jours qu'ils étaient partis du fort pour se réfugier dans les montagnes, après une traversée interminable des grottes qui formaient des galeries tentaculaires dans le pic. Dormir à l'intérieur de ces boyaux exigus avait été la pire expérience de sa vie. L'eau leur avait tellement manqué qu'ils avaient dû lécher les roches humides pour survivre, au milieu de la mousse et des insectes rampants.

En sortir dans les cimes avait été fabuleux, une bouffée d'air frais vivifiante et excitante, avec une vue incroyable sur les steppes, au-dessus des nuages. Ils avaient vite appris toutefois que les pics ne se limitaient pas à cette vue poétique et que tout l'environnement semblait pensé pour les en chasser. Fort heureusement, Bren s'était révélé en guide précieux et maîtrisait tout un tas d'astuces inestimables. Sans lui, il n'aurait pas survécu plus d'une journée dans cet endroit cruel.

Des sentinelles rôdaient dans les cimes, et même s'ils étaient toujours parvenus à les éviter, ils discernaient régulièrement leur

silhouette au loin, au sein des nuages poudreux que le vent soulevait pour masquer l'intimité de la montagne vierge. Ils craignaient de faire du feu à cause d'eux, mais le froid ne leur laissait pas d'autres solutions. Bren avait mis au point un subterfuge qui leur offrait des nuits chaudes, grâce à des pierres caractéristiques de ces monts qui pouvaient accumuler une quantité de chaleur incroyable pour la restituer progressivement. Les mêmes galets que ses anciens camarades utilisaient parfois dans leurs tasses. Ils les jetaient dans le feu, au cœur du brasier, et lorsqu'elles devenaient brûlantes, ils les enroulaient dans du tissu pour les glisser sous leurs manteaux avant de se coucher, l'un contre l'autre pour ne pas gaspiller leur ressource la plus précieuse dans ce désert blanc.

Le fort avait-il survécu ? La question le harcelait jour et nuit et il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il les avait sacrifiés pour s'échapper.

Avant d'éteindre le feu, ce soir-là, ils firent fondre de grosses poignées de neige qu'ils versèrent dans leur gourde et s'enfoncèrent dans l'abri en serrant contre eux les pierres réconfortantes. Bren se tourna, et très vite, le sommeil le gagna. Gald essaya bien de lutter, mais l'épuisement et le froid eurent raison de lui.

— On doit bouger tout de suite, le réveilla Bren en le secouant du pied.

Les sourcils durcis et les joues mordues par le froid, il se leva rapidement en tanguant.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en ramassant un morceau de viande restée sur une des pierres en guise de petit déjeuner.

Son camarade lui lança un des sacs qu'il avait fini d'empaqueter et d'un signe du menton lui montra l'extérieur. La tempête était terminée et un ciel au bleu chaleureux les dominait à présent, loin de la quasi-claustrophobie imposée par les nuages de neige soulevés par le vent depuis deux jours.

— J'ai trouvé des traces de pas non loin de là, expliqua-t-il en ramassant ses affaires.

— Ils sont remontés jusqu'ici ? Demanda Gald.

— Aucun moyen de le savoir, mais ça vient de l'ouest.

*Merde.*

Son idée de passer par le flanc de la montagne, dans le passage repéré plus tôt, s'effondrait. Il ne leur restait qu'une seule possibilité : continuer de grimper avant de pouvoir redescendre et espérer ainsi semer les sentinelles montagnardes.

Soudainement pressé par cette révélation, il ramassa les morceaux de viande restants et les emballa avec précaution dans un petit linge et, quelques instants plus tard, ils reprenaient leur chemin dans la neige et le froid.

Contrairement à la veille, leur trace demeurait figée en des témoignages dangereux. Comme il se l'était imaginé, la tempête avait eu du bon et ils lui devaient probablement leurs succès jusque-là.

Il suivit Bren en silence, étonné par les trésors d'inventivité qu'il déployait pour camoufler leur parcours et dissimuler leur destination.

Lorsqu'enfin ils s'accordèrent une pause pour contempler le coucher de soleil, ils étaient en sueur et transits. Au sein d'une alcôve discrète dans la roche noire, ils trouvèrent un refuge tout juste suffisant, bien loin de la protection de leur cocon précédent. Le bois manquait cruellement ici, et ils durent se contenter des quelques petites bûches qu'ils avaient emmenées avec eux durant tout ce parcours éprouvant. Probablement les dernières.

Une fois le feu allumé, Bren y fit réchauffer un peu d'eau dans laquelle il glissa de grosses portions de graisses prélevées sur le mouflon, ainsi que quelques herbes au goût bien pauvre ramassées plus bas dans la montagne.

— Bois ça, il nous faut des calories pour tenir jusqu'à ce qu'on redescende.

Il savait que son ami avait raison, mais l'idée d'avaler du jus de gras d'un ovidé plus très jeune n'avait rien d'appétissant. La première gorgée dissipa ses réticences et il profita de chacune des suivantes et de la sensation de chaleur qu'elles apportaient. L'arrière-goût était fort, un peu étouffant, mais c'était un prix qu'il était prêt à payer encore et encore.

— T'as pensé à un plan ? lui demanda Bren en gardant les mains collées sur sa petite tasse chaude. On s'infiltre dans le camp des trolls et on exige de parler à l'humain qui traîne avec eux ?

— Non, je n'ai pas vraiment eu le temps de réfléchir à la question, admit-il. J'ai… l'instinct qu'on ne nous fera pas de mal.

— Je vais m'en remettre à ton instinct pour cette nuit alors.

Comme la nuit précédente, collés l'un contre l'autre et bercés par les pierres chaudes, Bren s'endormit rapidement, recroquevillé en position fœtale.

Tiraillé par cette question auquel il avait préféré ne pas réfléchir jusque-là, Gald sortit de son sac les poèmes de Lug et les étudia à la faveur de la lumière des braises mourantes. Il abandonna complètement le fond, peu intéressant, pour creuser la forme si particulière. Les lettres déployées devant lui en arc de cercle finirent par révéler des motifs à côté desquels il était passé auparavant, des répétitions ou des contresens qui prenaient dans ce cadre-là un intérêt soudain. Étonnamment, en changeant l'ordre des pages, de nombreux motifs apparurent au milieu de ce chaos organisé.

Ce texte était bien plus exigeant qu'escompté et sa complexité le ramena sur terre, loin des nuages noirs de l'ego. Un texte né de siècles

de pratique, si poli et raffiné qu'il n'en saisissait pour l'heure ni l'étendue ni le message. Une prose si irréelle.

Un sens caché se dévoilait. Toujours ces images répétitives, ce monde plat et sombre, ces monticules gigantesques, décrits comme des sabliers terrifiants. Le thème du masque, du mannequin sans vie et sans âme. Une métaphore filée était dissimulée dans le texte, en un fil transparent qui courait sur des pages et des pages, silencieuse et discrète. Si longue que le sens ne pouvait être saisi que si on le cherchait. Il venait seulement d'en prendre conscience, au hasard d'un regard attaqué par le sommeil.

*L'élixir* ! Ce texte parlait de l'élixir ! Alors pourquoi toute cette tristesse, toute cette douleur nichée *entre les lignes* ?

Un bruit violent, répété par un écho terrifiant. Une explosion cataclysmique. Puis un roulement sourd, comme la charge de milliers de cavaliers sauvages.

Le sol tremblait. Autour de lui, tout était blanc. Opaque.

Incapable de savoir où se trouvait le sol ou le ciel, balancé de tous les côtés, il se sentit plusieurs fois frapper la roche, à bout de souffle, étouffé par une étreinte glaciale et poudreuse. Il était enlevé de force, trimballé par des bras d'albâtre, dans une chute vertigineuse. Lorsqu'enfin son ravisseur le recracha, il gisait sonné et meurtri au milieu d'un paysage pâle et chaotique qu'il ne reconnaissait pas.

Bren se précipita à son encontre alors qu'il se relevait de cette embuscade très matinale, le dos encore endolori par les chocs répétés et les cascades improvisées. L'avalanche avait été minime, de ce qu'il voyait derrière lui, mais plus que suffisante pour avoir été potentiellement mortelle.

Son compagnon se tenait la main gauche, écorchée et ensanglantée et lui assura que tout allait bien lorsqu'il insista pour vérifier la plaie. Contrairement à lui qui semblait avoir jailli des entrailles de cette poudreuse, Bren était sec et… moins blanc.

— On n'a plus rien ! cracha Gald en frappant la neige rageusement. Le peu de choses qu'on avait était là-haut, bordel !

— Gald, t'as failli y rester ! T'as survécu, en plutôt bon état, c'est déjà pas si mal.

— Et après ? On va aller loin sans bois, sans silex et sans nourriture. On ne peut même plus faire marche arrière ! Et vu ce vacarme, les sentinelles ne vont pas tarder à débarquer. J'espère que

tu es prêt à te faire marquer au fer rouge !

— Ça nous réchauffera au moins, plaisanta Bren en fouillant la neige au hasard.

— C'est le moment de rire, en effet ! On doit tenter le passage de l'Ouest, Bren. Il nous permettra de redescendre plus rapidement !

Son compagnon refusa de la tête sans même prendre le temps de réfléchir à la question.

— Tu deviens complètement con, crois-moi ! Si tu tiens encore à passer le pic, vas-y tout seul. La montagne nous a déjà gobés une fois, hors de question d'être là pour la deuxième. On n'est pas à l'abri qu'elle nous trouve à son goût cette fois.

— D'accord, d'accord ! Va pour l'ouest. Mais ne vient pas dire que je ne t'avais pas prévenu, Gald. N'oublie pas que j'ai fait tout ça pour toi.

— T'en fais pas pour ça. Je n'oublie pas.

Ils atteignirent dans l'après-midi le passage de l'ouest que Gald avait déniché lors d'observations patientes avec sa longue vue, la seule chose qu'il lui restait… avec les lettres ? Elles pendaient à sa ceinture, toujours aussi narquoises, sans qu'il ne souvienne s'il les avait rangées là.

Le simple fait de descendre était un soulagement immense, de même que la végétation qui dépassait, bien qu'encore timidement, de la neige à certains endroits. Du vert, pour la première fois depuis plusieurs jours maintenant. Bren était aux aguets, comme il ne l'avait jamais été. Il ressemblait aux mouflons de ces monts, les yeux toujours dans une ronde intense, la tête sautant sur le monde bruit en se préparant à fuir.

Il avait insisté plusieurs fois pour changer de route pour des raisons systématiquement obscures et les avait plus d'une fois tous deux forcées à contourner certaines zones sur des centaines de mètres. Il espérait secrètement que son compagnon avait pris un coup sur la tête pour expliquer son comportement erratique, parce que les autres explications possibles étaient toutes moins rassurantes.

Ses doutes progressaient comme leur marche. Il connaissait bien peu de choses sur lui, contrairement à ce qu'il ressentait, et beaucoup de choses qu'il avait apprises le rendaient plus secret. Il avait par deux fois tué des trolls avec facilité. Il maniait les armes avec une habilité incroyable et ne paraissait que rarement stressé par le siège. Ce qui les liait était toutefois fort : ils avaient tous les deux été privés de l'élixir

un temps.

Le doute se décida à lui ouvrir les yeux lorsqu'il trébucha sur un monticule qu'il avait pensé être de la neige dans un bruit métallique surprenant. Bren s'était immobilisé, quelques mètres en avant, dans un soupir échappé du plus profond de son être.

Prudemment, Gald déblaya la neige en même temps que les soupçons qui le dévoraient depuis quelques heures maintenant. Une épaulière d'écailles, puis un plastron, et enfin, un corps momifié par le froid.

Un exécuteur.

Son armure était comme celle des hommes qui accompagnaient son père, si proche de celles que l'ordre avait portées pendant des siècles, sans être exactement la même. De petites améliorations de formes et de praticités, des écailles légèrement plus longues. Les détails ne pouvaient lui échapper tant il avait contemplé l'ancienne armure de son père pendant son absence, pendant des heures et des heures d'admiration et de colères mélangées.

Dans son torse, une lame d'exécuteur.

Bren lui tournait le dos, les épaules agitées par une respiration lente et profonde.

Ce n'était pas le seul cadavre. Il y avait des dizaines de petits tas de neige du même genre. Partout.

— Bren…

— Ne pose pas de question si tu n'es pas prêt pour la réponse, Gald, le coupa-t-il. J'ai toujours été de ton côté, le reste n'est pas nécessaire.

Il l'ignora et révéla un autre corps, celui d'un exécuteur dans une armure traditionnelle cette fois. Son visage figé par le froid, mais d'où la graisse s'était absentée était bloqué dans un rictus de douleur, les mains quasi squelettiques autour du carreau encore fiché entre les écailles de son plastron.

Le doute lui avait ouvert les yeux sur des questions qu'il s'était refusé à se poser plus tôt.

— Depuis combien de temps sais-tu ?

— Gald. Nous ne sommes pas obligés.

— Répond simplement, Bren.

Son camarade se retourna pour lui faire face, la mine grave et sévère.

— Depuis que je suis arrivé au fort. Tu as ses yeux, Gald, et son sourire. À la fois franc et triomphant. J'ai réussi grâce à des services rendus aux bonnes personnes à fouiller les dossiers. Rien de plus facile, pendant un siège. Les services s'échangent, je vous l'ai déjà dit.

Gald recula d'un pas.

— Il avait caché ton existence au monde, mais il ne pouvait

s'empêcher de parler de toi. Il t'aimait, Gald. J'ai fait en sorte d'être muté dans ta décurie quand Kallan est mort. Il fallait que je te protège. On a fait le plus dur, ne gâche pas tout maintenant.

— Tout gâcher, alors que tu me mens depuis le début, Bren ? Sur quoi as-tu menti d'autre ?

Il n'eut pas besoin de réfléchir longtemps ni d'entendre une quelconque réponse. Il repensa aux mains meurtries par le froid de son ami, avant l'assaut des trolls pendant la cérémonie de la dernière danse.

— Tu connaissais déjà ces tunnels. Putain, quel con je fais. Ces lettres, elles sont de toi, n'est-ce pas ?

— Gald, tu te trompes d'ennemi ! Ce monde t'a refusé l'immortalité qu'elle offre à tout le monde, même à ses pires raclures ! Ils t'ont condamné à mort, de la manière la plus lâche et sournoise qui soit ! Ils ont choisi le temps comme bourreau parce qu'ils n'assumaient pas leur choix !

— Elles sont de toi, Bren ? Réponds, à la fin !

— Je devais te sortir de là, mais je ne savais pas comment ! J'ai essayé plein de choses, mais tu ne comprenais rien ! Tu t'obstinais à vouloir jouer les héros ! Viens avec moi, Gald, et découvrons ensemble pourquoi ton père est de retour. Cet Empire ne veut pas de nous.

— C'est lui qui t'a permis d'avoir l'élixir ? Ce fameux bienfaiteur ?

Bren soupira et secoua la tête lentement.

— J'aimerais dire qu'il a été comme un père, mais il a été bien plus que ça. Je lui dois tout. Il m'a tout appris, m'a formé, moi et d'autre, pendant des années. Loin du sénat. J'ai juré de le servir, je compte tenir ma promesse, quoi qu'il m'en coûte. Cela ne fait-il pas de nous des frères, quelque part, Gald ?

— Tu l'as probablement plus connu que moi. C'était presque un fantôme dans mes yeux d'enfants. Et pourtant, c'est moi qui porte la honte de sa trahison, et non toi. Donc non, Bren. Peu importe combien tu l'as aimé, je reste son seul fils. Maintenant, et je te le demanderai qu'une seule fois, qu'est-ce qu'il s'est passé ici ? Que voulais-tu cacher à ma vue ?

— Gald ! Il faut partir ! Tu n'as pas idée de ce qu'ils vont te faire. Ils savent pour ton père ! Les Léontius devaient te surveiller ! On aura tout le temps de reparler de tout ça quand on sera en sécurité ! Nastroïa avait reçu l'ordre de débusquer d'éventuels infiltrés ! Ce sont eux qui se sont débarrassés de Evarian !

—Evarian ? Qui c'est ça encore ?

Bren se mordit les lèvres en frappant la poudreuse du pied.

—L'homme que tu as sauvé ! Celui que Nastroïa et ses potes passaient à tabac. Il aurait dû être avec nous, aujourd'hui ! Loin de cet enfer ! Si je n'avais pas fait en sorte de te sortir de là, on y serait resté,

tous les deux ! Ils étaient de plus en plus méfiants, soir après soir. Je t'ai sauvé de leurs conneries !

— C'était vous ce message sur le mur ? Il n'y a jamais eu de trahison du sénat… Non. Je ne te suivrai pas. Tu m'as menti ! Je devrais être là-bas, avec nos compagnons ! Je vais redescendre les aider et me racheter. Nous racheter. Peut-être que mon sang lavera les horreurs de mon père.

Son camarade serra les poings. Il n'y avait pas de haine sur son visage, mais une tristesse infinie qui s'imprima dans sa mémoire.

— L'empire ne mérite pas que tu meures pour lui, dit-il d'une voix étranglée. J'ai veillé sur toi au péril de ma vie, Gald ! Ça n'a donc pas d'importance à tes yeux ? Ce n'est pas un jeu, tu vas réellement y rester ! Il n'y a rien qui t'attende au-delà ! Tu as entendu comme moi l'explosion qui a provoqué l'avalanche ! Tu sais ce que ça veut dire !

Gald ferma les yeux d'une grande inspiration pour retenir les larmes honteuses et brûlantes qui montaient.

*Au diable, l'élixir !*

Qui pouvait espérer vivre comme ça pendant des siècles ?

Il s'éloigna dans la direction inverse, au hasard d'une marche sans but, droit vers le pic qu'il avait abandonné plus tôt, sans un regard pour son ami qui lui hurlait d'une voix brisée d'arrêter cette folie.

# Interchapitre final

*Que tombent les masques…*

Doctrix Sythra Velkanis fit son entrée dans l'immense salle de bal plongée dans l'obscurité avec assurance, tandis que sa longue chevelure châtain ondulait autour d'elle à chacun de ses pas affirmés sur les planches cirées. Elle avait revêtu pour leur dernière danse une robe au bustier lacé et sans manches, d'une dentelle blanche évasée par un jupon noir ; elle allait les épaules nues, insensible au froid qui hantait ce lieu.

Pontifex était là.

Il se tenait debout, au milieu de la pièce, une main dans le dos, l'autre tendue pour l'inviter à le rejoindre.

Elle claqua des doigts et les infants se dépêchèrent d'allumer les lampes à huile placées aux quatre coins de la salle. Elle les remercia d'un geste de la main et ils s'éclipsèrent sans un bruit et sans un regard.

Une courbette respectueuse et elle déposa sa main douce dans celle du Pontifex. Elle leva ses yeux bleu profond pour l'observer, une dernière fois. Il n'y avait plus de fissure sur ce masque si froid. Aucune ride, aucune micro-expression. Il était devenu ce qu'il redoutait autrefois. Une incarnation parfaite du masque du Pontifex.

Il l'amena avec lui d'une douceur autoritaire dans une valse symétrique et mécanique. Alors que sa robe volait autour d'elle, elle ne cessait de le fixer. Il lui semblait si distant à présent.

— Nous avons réussi, Pontifex, lui glissa-t-elle alors qu'il la faisait tourner sur elle-même. Tout sera bientôt terminé. Ce soir, j'apporterai au roi Taciturne le dernier Élixir, tel qu'il nous l'a demandé.

Il lui répondit d'un hochement de tête.

— Parfait, Doctrix. Nous attendions ça depuis si longtemps. Je doute même être capable de me rappeler notre rencontre. J'ai l'impression que c'était il y a une éternité. Le roi taciturne saura apprécier nos sacrifices. Nous allons enfin délivrer les nôtres de la souffrance, Doctrix.

Elle s'abandonna à ses émotions, comme la Doctrix seule pouvait le faire. De grosses larmes chaudes emplirent ses yeux et elle les laissa volontiers humidifier ses joues. Il était donc finalement parti rejoindre ce qu'il avait craint autrefois. Le milénia avait fini son festin.

— Pourquoi pleures-tu, Doctrix ? Nous connaissions tous deux l'issue de cette quête. Nous sommes parvenus à faire ce qu'aucun autre n'a accompli jusque-là. Je n'ai aucun regret. Le Roi Taciturne attend ta venue avec le dernier Élixir. Et tu seras là pour le lui remettre. Tu porteras notre fierté avec triomphe.

Les larmes continuaient et se répandaient autour d'elle comme avançait leur danse lente et douloureuse.

— J'aimerais tant que tu puisses revenir, pour profiter de ce moment ensemble, lui murmura -t-elle. Que tu reviennes de derrière ce masque qui nous a tant pris. Que tu puisses vivre ce dernier instant à mes côtés.

Il sembla désarçonné par ses propos et accéléra le pas.

— Mais je suis avec toi, Doctrix. Comme l'exige ma fonction de Pontifex.

*Je me fiche bien du Pontifex !* hurla-t-elle dans son cœur.

— T'ai-je déjà parlé d'un ami que j'ai perdu il y a longtemps maintenant ? lui demanda-t-elle dans un murmure.

Il l'invita d'un signe de tête à continuer. Il était si efficace, si beau dans son attitude, mais si… effacé.

— Veyron Hashtur, fit-elle en retenant de nouvelles larmes. Un homme qui avait traversé l'enfer pour ses rêves. Ce monde lui avait tant imposé, poursuivit-elle en étranglant des sanglots au fond de sa gorge. Il ne m'a jamais avoué ce qu'il avait enduré, mais nous étions si proches que je lisais en lui. Au travers des fissures qu'il pensait invisibles. J'avais passé une éternité à apprendre à les déchiffrer, pour garder le contact avec ce qu'il était vraiment, cet être si doux et si dévoué.

— Il a l'air de te manquer, lui fit froidement Pontifex.

— Oui, depuis bien longtemps. Il m'a laissée cruellement seule, avec un fardeau qui a bien failli me briser.

Il s'arrêta pour lui proposer son autre main.

— Comment as-tu perdu cet ami, Doctrix ?

Elle accepta sa main en détournant le regard.

— Il a fini par devenir ce qu'on attendait de lui, je suppose. Il s'est probablement oublié. Je me dis parfois que c'est mieux ainsi.

— Il savait ce qui se profilait ? lui demanda-t-il avec une vraie curiosité.

— Il l'a toujours su et craint, mais ça n'a plus d'importance. Il n'a pas répondu depuis tant d'années. Et à présent, il me faut lui rendre hommage. J'aurais tant aimé lui dire au revoir avant la fin.

Elle lui sourit une dernière fois avant de fermer son visage.

— Tu as été un Pontifex efficace, le félicita-t-elle avec une froideur soudaine. Le meilleur qu'il m'ait été donné de croiser, entier dans son imperfection.

Elle raffermit sa main dans la sienne et l'entraîna dans le sens contraire.

— Comment ça ? demanda-t-il avec un air interloqué.

— Tu m'auras tant appris, Pontifex. Tant d'épreuves endurées ensemble pour parvenir à nos fins. Tant de souffrances nécessaires.

Il renforça sa prise sur ses mains et tenta d'inverser la ronde, mais elle maintint ses appuis. Elle sentit le visage du Pontifex se troubler.

— Je n'ai aucune idée de ce que tu as traversé, mais c'est maintenant à moi de poursuivre ton héritage. J'en suis parfaitement capable, à présent. Je ne pense pas qu'il s'agisse là d'un voyage dont on revient. J'ai fait le nécessaire pour que les infants utilisent le dernier élixir pour ramener Celui qui regrette. Il remontera de l'Ancien Monde pour jeter à terre cette parodie grotesque. Nous allons lever le voile ensemble sur ce théâtre macabre. Nous allons vaincre Celui qui souffre.

— De quoi parles-tu, Doctrix ? Prends-tu conscience de ce que tu oses avancer ici ? As-tu oublié pourquoi le Roi taciturne nous a tous formés à devenir de parfaits Doctrix et Pontifex ? As-tu oublié ce rêve qui nous a conduits jusqu'ici ?

— Je me le rappelle, Veyron. Je regrette que toi, tu l'aies perdu en chemin.

Alors que tous deux luttaient pour reprendre le contrôle de la danse, ils se retrouvèrent pendant un instant parfaitement immobiles. Les yeux dans les yeux, elle sentait la dernière tentative de son maître pour conserver le masque.

La fissure attendue se dévoila devant elle avec timidité. Une infime ride d'expression discrète qui ne se permit d'exister que dans l'éphémère égarement d'un battement de cœur hésitant.

Elle l'entraîna dans la danse et, alors qu'il ouvrait la bouche pour protester, elle le fit taire d'un geste.

— Il suffit, Veyron. Je t'interdis désormais de t'adresser à ton Pontifex, ordonna-t-elle d'une voix posée. Je vais aller voir le roi taciturne et accomplir notre vision. Et lorsque ce monde tombera, je le regarderai brûler.

— Le masque du Pontifex ne souffre pas de la haine, lui jeta-t-il en s'agrippant à ce qui lui restait.

— C'est parce que tu ne l'as jamais pleinement maîtrisé, mon très cher Veyron Hashtur. Il est temps pour toi de te reposer, à présent. Je sais que tu ne comprends plus ce qui se joue, mais je t'ai fait une promesse et je la tiendrai. Je ne te laisserai pas tomber dans les ténèbres du milénia. Je te l'ai juré. Considère ceci comme le dernier cadeau du Pontifex. Merci pour tout.

Elle le vit tressaillir lorsque son poignard s'immisça entre ses côtes pour fouiller au creux de ses entrailles.

— Sythra… Valkanis ? fit-il entre deux grimaces de douleur. Doctrix, tu es là ? C'est bien toi ? Tu… Tu… rends… moi… mon masque…

— Adieu Veyron, mon ami, lui répondit-elle sans aucun sentiment.

Elle continua la danse pour profiter pleinement de cette nouvelle naissance. Elle pouvait sentir en elle la cohabitation des deux masques

dans une harmonie électrisante. Elle avait passé tant de temps à s'y préparer, à souffrir et à en rêver. Elle y était.

Lorsqu'enfin elle déposa Veyron Hashtur sur une chaise, il s'était depuis longtemps éteint. Les quelques lampes encore allumées osaient à peine éclairer les rosaces sanglantes laissées par leur pas comme d'éternels souvenirs de leur dernière danse.

— Je vais le ramener, mon très cher Veyron. Je vais ramener Celui qui regrette parmi nous. Comme je nous l'ai promis. Si j'échoue, il pourra peut-être raisonner le Roi Taciturne, ou nous débarrasser de lui à jamais. Son règne doit prendre fin.

# Final

C'était impossible. Il refusait de croire ce qu'il voyait. Il n'était pas parti assez longtemps, seulement quelques jours !

Comment le fort avait-il pu tomber en si peu de temps ?

Sous ses yeux, des centaines de mètres plus bas, un tableau macabre était exposé, figé pour toujours dans cette peinture brutale. Les ruines du fort qu'il avait protégé avec ses compagnons, sa muraille éventrée, ses entrailles répandues dans la cour dévastée. Un immense cratère noirci dévoilait les restes des tunnels creusés par les mutins, à une dizaine de mètres des remparts. En son sein, les cadavres brûlés de dizaines de trolls. L'explosion qui avait provoqué l'avalanche prit soudainement tout son sens.

L'éternel gardien de marbre gisait au sol, brisé et écrasé par le rocher qu'il supportait avec force jadis. Des corps, partout.

Il n'avait pas besoin de se saisir de sa longue-vue. Ils emplissaient les murailles, la cour et jusqu'au défilé comme autant de taches rougeâtres qu'un peintre sournois avait tracées d'un geste inconsidéré.

Les baraquements fumaient encore par leurs toits éventrés, bien mieux conservés que les entrepôts réduits en agglomérats de pierres, de bois et d'organes. Le fort extérieur était tombé, sans lui.

Que s'était-il passé ici ?

Le camp des trolls était vide et leurs tentes abandonnées.

Il devait y avoir des survivants. Il devait y en avoir ! Des recrues assez courageuses pour aller à l'encontre d'un héroïsme vain pour fuir et continuer la lutte dans les forts suivants. Pourvu qu'il y en ait eu !

Il descendit de son piton suspendu dans le vide pour échapper à cette vision cauchemardesque, et, au terme d'une errance de plusieurs heures dans le froid et la solitude, finit par se laisser tomber contre la pierre sombre et peu réconfortante des pics.

Il n'irait pas plus loin.

Sans provision, arme ou quelconque moyen d'allumer un feu, il se savait condamné. Il pouvait sûrement encore se lever un peu, pour continuer le combat perdu d'avance contre la montagne, dans une dernière passe désespérée. Pour offrir aux cieux un dernier divertissement. Pour faire attendre cette chienne cruelle qu'était la mort.

Poussé par l'orgueil et la fierté de tromper le sort pendant un instant, il reprit sa route en boitant, appuyé sur des pieds qu'il ne

sentait plus.

Cette fois, il s'assura de ne se laisser tomber qu'une fois sûr qu'il ne se relèverait jamais. Il avait trouvé un dernier endroit, à défaut d'une dernière main. La vue n'était pas si mal, si on oubliait les immenses vautours qui volaient en cercle au-dessus de lui. Il aurait aimé pouvoir gommer les épais nuages qui lui cachaient les steppes, pour admirer cette contrée sauvage où son père avait changé. Peut-être aurait-il pu comprendre ?

Non. Jamais il ne le pourrait.

Ses compagnons étaient probablement morts, en bas, dans ce col que le temps effacerait un jour. Les cités-États allaient devoir lutter pour leur survie, sans savoir que des hommes et des femmes de valeur avaient tout sacrifié pour leur offrir du temps.

Kallan. Le spectre qui pesait sur sa conscience depuis des semaines.

Asdrubal, dont il regrettait presque la froideur et le calme.

Varian, ce conteur aux histoires improbables, dont le seul tort était de ne pas avoir su changer avec son époque.

Dorian avait-il survécu ? Cette pensée l'obsédait alors que ses yeux se fermaient. Que s'était-il passé, ce soir-là ?

*Les Léontius te surveillaient !*

Qui avait attaqué qui ?

*Bren, que faisais-tu dehors ?*

Alican, Nastroïa, Héléna, Ysmène. Ils lui manqueraient tous, finalement, maintenant que l'oubli se profilait. Il ne resterait personne pour se souvenir de lui d'ici peu.

Héléna.

Il tâtonna dans sa besace et en extirpa le recueil de Lug. Comment ? Il pensait l'avoir perdu pendant l'avalanche.

*Tout dépend du contexte,* se remémora-t-il.

Ses yeux luttaient pour se fermer tandis qu'il parcourait une dernière fois ces notes étranges. La forme avait-elle encore changé ? Cette calligraphie était si parfaite, si poignante. Et ses courbes élégantes, gracieuses, qui se rompaient dans des parataxes[5] brutales pour adopter des formes anguleuses et douloureuses. Comme un rythme dissimulé dans ces ruptures de style. Oui, une mélodie enfouie. Une mélodie nichée dans le texte.

Elle sifflait autour de lui. Cette voix si douce et triste. La même que lors de la fête de la dernière danse.

Et ce monde si sombre, si calme, comme si le temps n'y existait pas, caché dans les métaphores. Un présent perpétuel. Ses yeux continuaient de s'affaisser malgré ses efforts, probablement ses derniers. Les lignes fusionnaient sur les pages qu'il fixait, pour ne plus former qu'une partition étrange et légère qui se propageait autour de

lui.

Il pouvait… il pouvait se promener à l'intérieur ? Oui, il avançait au creux de ces interlignes, dans un couloir au sein de ce monde sinistre. Il parcourait le propos comme dans un jardin onirique. L'élixir. Il était l'élément central de ce récit vivant et tout menait à Lug. D'une manière ou d'une autre, il était partout. Le véritable cœur du Propos. Ces textes parlaient de lui. De sa vie.

Ses yeux se fermèrent enfin et un gouffre gigantesque apparut dans l'obscurité. Une tache vide, bien plus sombre. Le néant, le vrai.

— Maudit sois-tu, Adinien l'Ancien, murmura-t-il à l'aide de son dernier souffle. Il semble que tu avais raison. L'oubli nous guette tous de son œil fourbe. Si j'avais su, j'aurais peut-être fait autrement. Autrement…

Alors qu'il se rapprochait dangereusement de cette plaie béante dans les ténèbres, incapable de résister à son appel, une main monstrueuse, aux longs doigts effilés et squelettiques, se posa sur son épaule. Une sensation familière l'accompagnait. Il le connaissait.

— Lug ? murmura-t-il. Comment ?

Même cette sensation lui manquerait. Cette douleur, cette peine qui portait le poids de l'humanité, cette compassion primordiale et pure. Tant qu'il souffrait, il vivait. Il resterait au bord de cet abysse, sans y chuter.

Il voulait se retourner, trouver réconfort auprès de son ami, mais tout son être lui l'interdisait. Et cette main, si monstrueuse…

— Pardonne mon absence, Gald. J'ai eu fort à faire. Je me devais de te voir, une dernière fois.

— Où… Où sommes-nous ?

— Le dernier battement de cœur. L'antemortem.

— Je ne veux pas partir, Lug. Je ne veux pas disparaître, le supplia-t-il tandis que son corps réclamait de répondre à l'appel du vide.

— Je sais, Gald. Pourquoi ? Pourquoi as-tu rejeté l'immortalité, comme tous ces fous ? Te souviens-tu de tes propos ? Combien de fois vous ai-je prévenu ? Tous finissent par regretter ! Il n'y a rien pour vous au-delà ! Rien ! Seul le vide vous attend ! Je ne peux plus souffrir de toutes ces pertes, de ces cris. Vous êtes partout, dans ma tête ! Partout !

— Je veux vivre ! Aide-moi, par pitié ! Empêche-moi de tomber ! Je ne veux pas disparaître !

— Tu ne mesures pas ce qu'il va en coûter, Gald ! Je ne peux pas faire ça !

— Alors pourquoi m'avoir confié ces notes ? Pourquoi être venu me voir ? Pourquoi m'avoir sauvé, Lug ? Pourquoi ?

— Parce que je n'arrive pas à abandonner ton père et ce qu'il

représentait ! Le seul qui était resté à mes côtés quand tous les autres disparaissaient comme de tristes éphémères. Mon seul ami dans l'enfer de ce monde ! Son fils, condamné à la mortalité, cette pensée m'était intolérable ! J'ai… vous avez toujours été spéciaux, à mes yeux, vous qui refusez l'élixir. Comme des enfants égarés.

— Tu ne peux pas me sauver de ce gouffre pour ensuite me laisser y chuter ! Tu aurais dû me laisser mourir dans ce cas ! On ne peut pas le laisser tout détruire, Lug ! On doit sauver ce qui peut encore l'être ! N'en avez-vous pas assez d'observer la mort de ceux que vous aimez passivement, vous autres embaumeurs ? Battez-vous ! Aide-moi à me battre ! L'empire disparaîtra, et tous ceux que tu aimais avec lui ! Je… je sens cette peine qui te ronge. Combien de temps survivras-tu à la perte de millions d'âmes, lorsque les trolls dévasteront cité après cité ? Laisse-moi t'aider à partager ce fardeau !

— Tu regretteras, Gald. Je le regretterai aussi.

— J'accepte le regret, Lug ! J'accepte ce rôle s'il le faut, mais aide-moi à sauver Ruinaï ! Je ne sais pas pourquoi il est revenu, mais je refuse de lui offrir la victoire ! Je.. Je sais que tu as fait quelque chose, ce soir-là. Le troll aurait dû me tuer ! Mais je t'ai vu, à la fenêtre ! Utilise-moi si tu le veux, mais aide-moi à sauver ce qui peut l'être !

L'œil terrifiant de l'abîme continuait de le fixer et de le narguer de toute sa non-existence et, à cet instant, il sentit que seule la main de son ami l'empêchait encore d'être avalé.

— Promets-moi de ne pas m'abandonner, Gald. Je ne peux plus tenir cette solitude. Des siècles, seul ! Vous promettez, tous, mais vous finissez par capituler ! Le temps vous brise bien plus facilement que tu ne le penses. Ne sois pas comme Adinien l'Ancien ou ton père… ton père… Il est là pour moi, Gald. Il vient me chercher. Quelque chose l'a changé dans les steppes.

— Je te le jure, Lug ! Je serai avec toi jusqu'à la fin. J'accepte le regret ! Pitié, ne me laisse pas tomber dans ce gouffre ! Pitié !

Il ouvrit les yeux dans un lit froid, maintenu par des menottes de bronze épaisses. Devant lui, sur une chaise, un homme l'observait avec un regard terrifiant, un œil grignoté par les tentacules fins d'une tache de sang dans le coin inférieur gauche.

Le vieillard du fort.

Il connaissait ce visage. Il l'avait déjà vu, lors des rares défilés que son père lui avait autorisés à venir voir, de peur qu'on ne découvre qu'il avait eu un fils. Oui, c'était lui.

— Garus ? demanda-t-il.

— J'avais l'espoir que vous n'étiez pas comme votre père, Gald, eut-il comme seule réponse. Votre camarade Nastroïa ne cessait de m'affirmer que je me trompais à votre sujet. Mais finalement, vous

m'avez donné raison. Les racines mènent toujours à l'arbre.

— Que s'est-il passé ? parvint-il à articuler comme montaient des sanglots irrépressibles.

— Votre père a fini par déclencher l'assaut, avec une armée obéissante cette fois. Débarrassée des éléments perturbateurs. Le fort est tombé, Gald. Vous êtes au troisième fortin, et les trolls se rapprochent déjà du deuxième.

— Et mes compagnons ?

— Vous devriez les oublier. Je doute que ceux qui ont survécu utilisent encore ce terme pour vous décrire. Vous avez de la chance d'avoir des amis influents, parmi les embaumeurs.

Son ombre imposante menaça la pièce entière lorsqu'il se leva.

— Vous êtes désormais sous ma surveillance. Nastroïa a tout fait pour me convaincre que vous étiez quelqu'un de bien, mais vous avez choisi les traîtres et les agitateurs. Ceux qui dévorent le fort de l'intérieur. Votre père avait raison sur un point. Il est des branches pourries qu'on préfère couper avant qu'il ne soit trop tard, trancha-t-il de sa voix grave.

Une douleur brûlante lui martyrisait le bras, lancinante, comme l'assaut de centaines d'épines perfides. Il remonta sa manche pour dévoiler l'impensable.

Le tatouage de son dernier âge.

Pour la première fois de sa vie, la menace du temps venait de disparaître. Il était libre. Libéré de cette attente sournoise et de la menace du temps. Alors pourquoi ne parvenait-il pas à s'en réjouir ?

**À suivre…**

# Vos avis comptent !

Vous avez sûrement quelque chose à dire.
Rendez-vous ici !

# Glossaire

**Centurie** : Regroupement de dix décuries, soit cent hommes.

**Décurie** : Regroupement de dix hommes.

**Dernier âge** : L'âge auquel un citoyen de l'empire devient immortel et cesse de vieillir.

**Hoplès** : Lancier régulier de l'armée de Ruinaï, organisé en phalange.

**Logisticarius** (pluriel : *Logisticarii*) : Division logistique.

**Rétha-Itas** : Capitale de l'empire Ruinaï.

**Ruinali** : Métal qui, une fois ajouté à l'acier, lui donne résistance et souplesse ainsi qu'une teinte iridescente bleutée.

**Runes du voyage** : Tatouages funéraires apposés sur les morts, dans les trois jours selon la tradition.

**Tauralus** : Trolls des steppes.

**Thàlion** : Cité de marbre rose.

[1] - Rupture dans la construction syntaxique d'une phrase.

[2] - Description vivante et réaliste donnant l'impression de vivre la scène.

[3] - Figure de style. Répétitions de mots ou de phrases sans intermédiaire.

[4] - Difficulté logique insoluble.

[5] - Juxtapositions de phrases sans lien de subordination.

# À propos de l’auteur

**Tristan Ranchon**

Dévoré depuis l’enfance par le besoin d’enfermer ses idées sur le papier, Tristan façonne des univers sombres et instables, où les mondes se délitent et où les personnages se heurtent aux conséquences de leurs choix et de leurs erreurs.

Campagnes de jeu de rôle ou romans, ses œuvres mêlent dark fantasy, horreur existentielle et philosophie, pour nous forcer à regarder ce que nous sommes vraiment, derrière nos masques.